



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



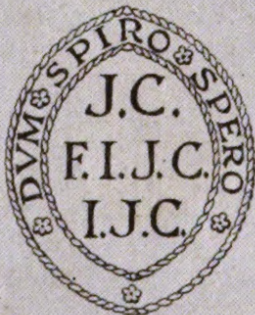
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





*2 vols  
21/2*

BIBLIOTHECA



CHVRCHILLIANA

*Delin J.C. 1879: in mem. J.C. adimpl. J.C. 1923.*





University of Oxford

PRESENTED BY

*Modern Languages  
Faculty library,  
November 2000.*

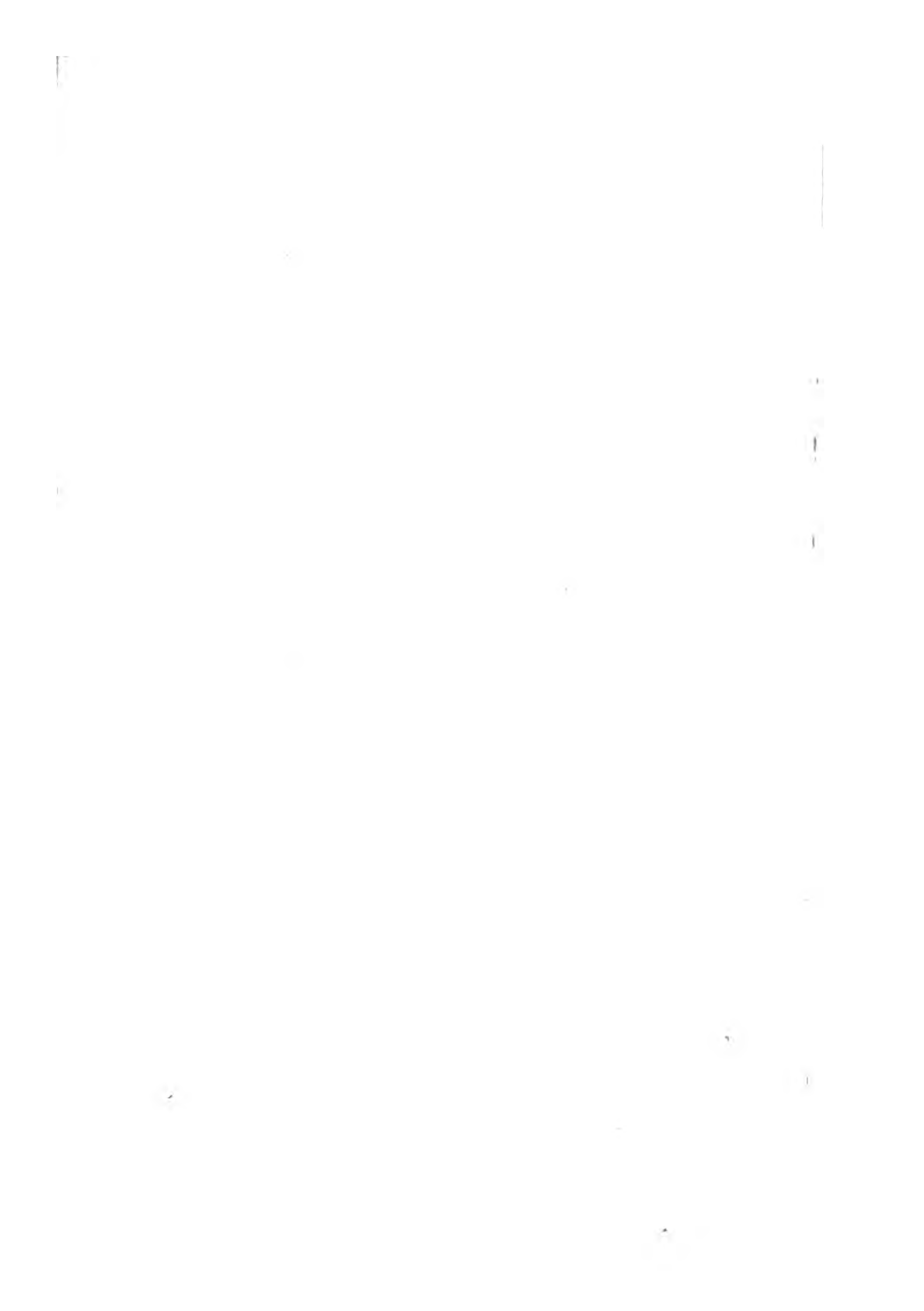


FRENCH  
DEPARTMENTAL LIBRARY,  
TAYLOR INSTITUTION,  
OXFORD.

STORE '84. 7 D 13

VET. FR. III B. 4740 (1)





CHOIX DE POÉSIES

DE

**P. DE RONSARD**

—

TOME I



---

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

CHOIX DE POÉSIES

DE

P. DE RONSARD

PRÉCÉDÉ DE SA VIE

ET ACCOMPAGNÉ DE NOTES EXPLICATIVES

PAR A. NOËL

PROFESSEUR AU LYCÉE IMPÉRIAL DE BORDEAUX

---

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C<sup>IE</sup>

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1862





A MONSIEUR AMBROISE FIRMIN-DIDOT.

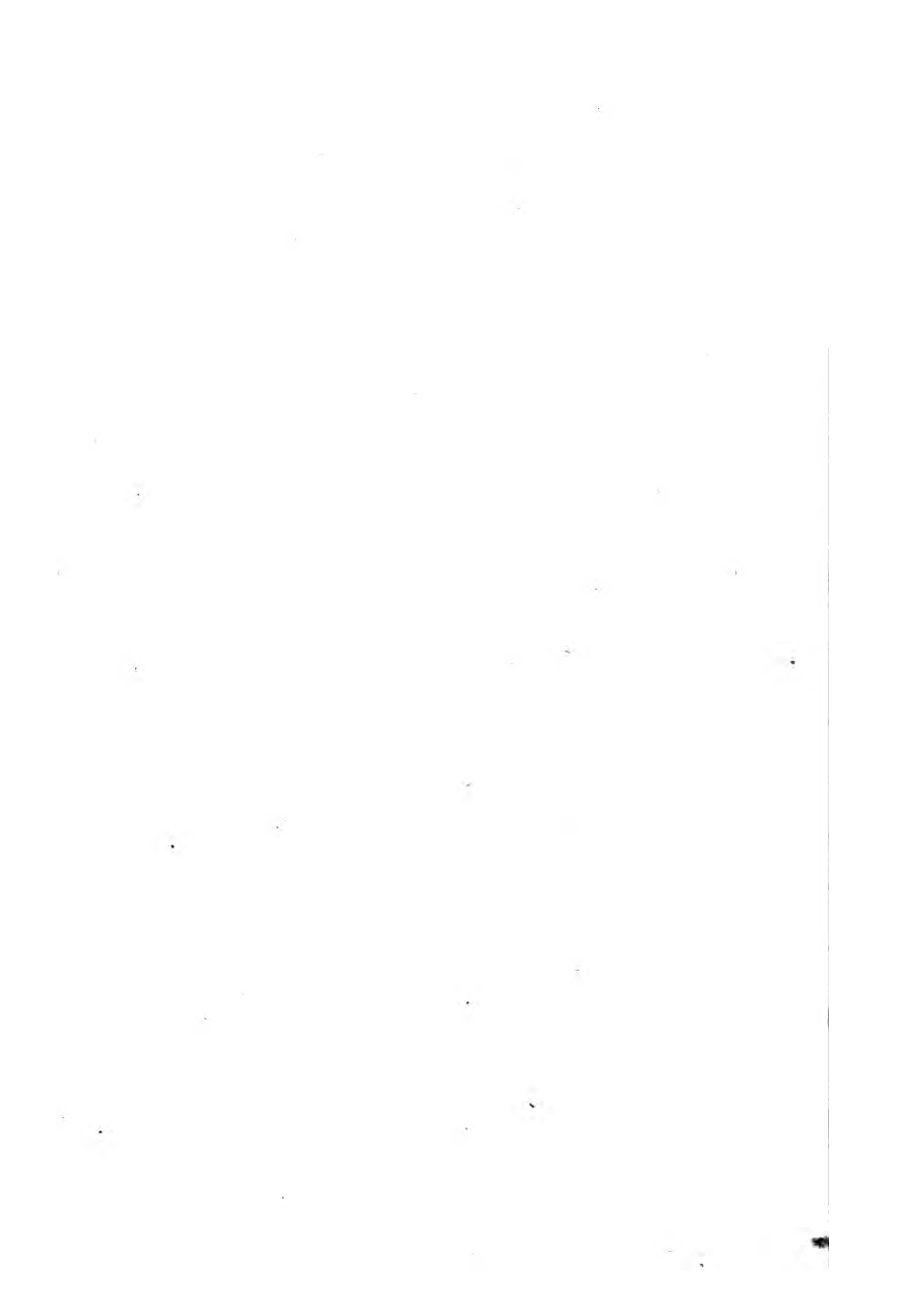
MONSIEUR,

*Vous avez bien voulu me confier le soin de terminer le CHOIX que vous aviez entrepris DES POÉSIES DE RONSARD, en supprimant dans l'édition complète tout ce qui ne vous paraissait pas mériter d'être reproduit dans votre Collection des Chefs-d'OEuvre de la langue française. Je vous remercie de la latitude que vous m'avez donnée de pouvoir rendre ce Choix plus complet, et puisque votre modestie ne me permet pas de placer votre nom sur le titre de l'ouvrage, acceptez du moins, Monsieur, l'hommage d'un travail qui, grâce à vos judicieuses observations, peut espérer d'être accueilli favorablement par les amis des lettres.*

A. NOËL.

Bordeaux, 8 janvier 1862.







Tel fut Ronsard, auteur de cet ouvrage ;  
 Tel fut son œil, sa bouche et son visage,  
 Portrait au vif de deux crayons divers :  
 Ici le corps, et l'esprit dans ses vers.

L'art, la nature exprimant,  
 En ce portrait me fait belle,  
 Mais si ne suis-je point telle  
 Qu'aux écrits de mon amant.

SONNET DE CL. GARNIER.

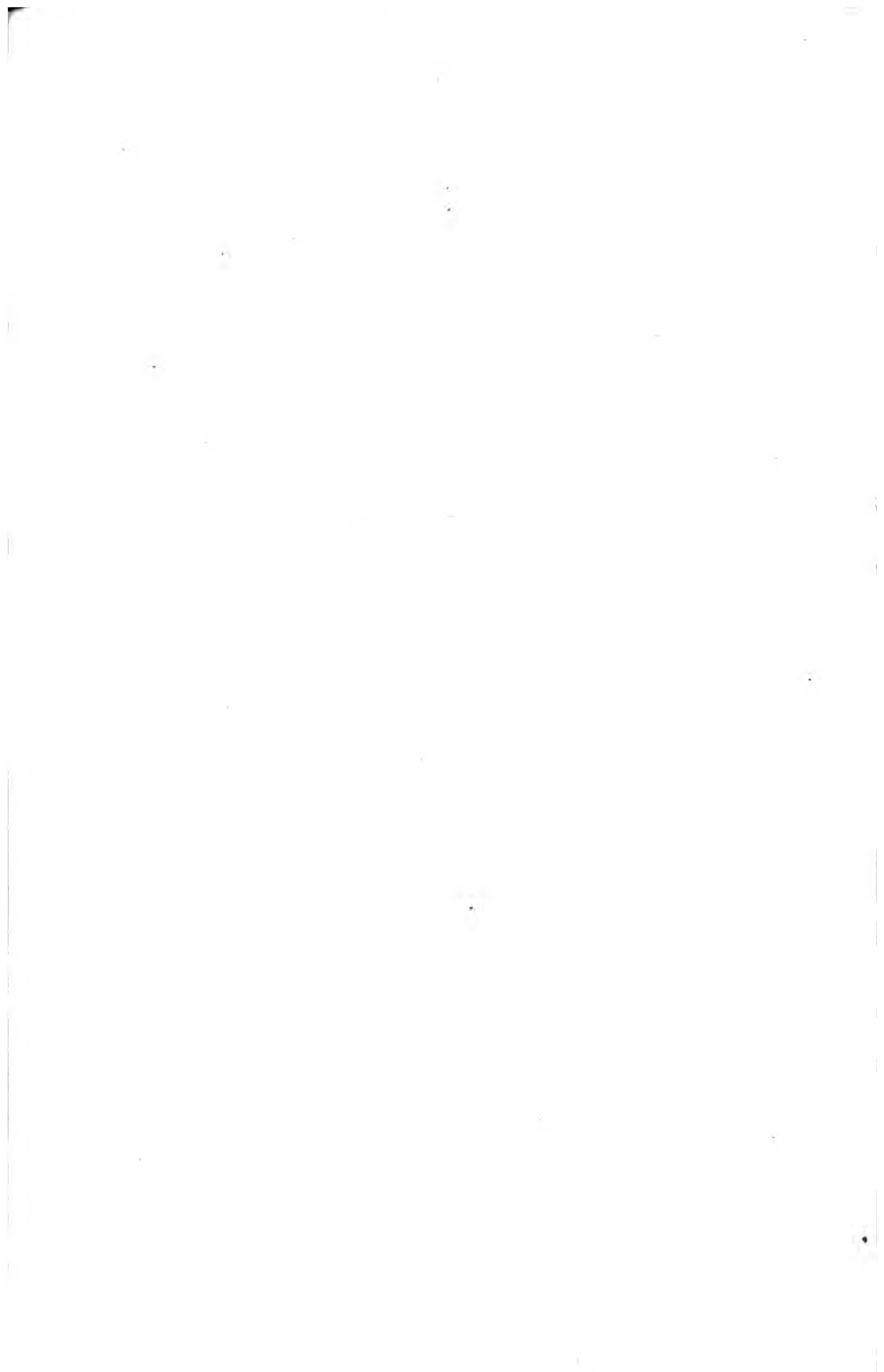
(Édition de 1623.)

Voici les deux amants qui renomment la France  
 De même qu'ils étaient en la fleur de leurs ans :  
 Voici l'objet divin d'un si riche printemps  
 Où les dieux avaient mis leur plus chère influence.

Mais quoi ? rien n'est durable, il faut que toute essence  
 Éprouve l'infortune et l'injure du temps :  
 Ils ont fini leur course, et leurs rais éclatants  
 Ont vu tomber leur gloire au fond de l'oubliance.

Leur gloire, ha ! qu'ai-je dit ? tant que les jours seront,  
 Et tant qu'au firmament les astres flamberont,  
 Elle aura par la muse une éternelle vie.

Le temps met comme il veut les empires à bas ;  
 Ilion n'est plus rien, sa grandeur est finie,  
 Mais le savoir d'Homère a vaincu le trépas.



VIE  
DE  
P. DE RONSARD.

---

Il est des hommes dont le nom, par un heureux privilège du génie, devient celui d'un siècle tout entier. Le mouvement d'une époque se personnifie pour ainsi dire en eux, et, grandis à la fois par l'admiration et les critiques, ils apparaissent dans l'histoire, comme ces hautes montagnes dont l'élévation attire les regards, et guide la route du voyageur à travers un grand pays. P. de Ronsard eut au seizième siècle cette bonne fortune, de résumer en quelque sorte tous les efforts de la poésie renaissante; les écrivains célèbres lui font cortège; toutes les renommées se plaisent à s'incliner devant la sienne; ses éloges donnent la gloire; l'envie se tait après quelques attaques impuissantes, et, comblé de la faveur des rois, enivré de l'encens des poètes, qui se résignent à n'être que les rayons de ce soleil, Ronsard presque divinisé, proclame lui-même son apothéose, aux applaudissements de l'Europe entière.

L'âge suivant lui fit expier cette gloire. « Semblables, « comme dit la Bruyère (*Carac.*, c. 1.), à ces enfants « drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent « leur nourrice, » les poètes du dix-septième siècle, in-



grats envers celui qui avait si largement versé sur la France les sources de la poésie grecque et latine, qui si victorieusement avait enrichi son pays des dépouilles de l'antiquité, dédaignent le génie de Ronsard, accusent même cette heureuse réforme à laquelle ils doivent toute leur gloire; et, sans respect pour une fécondité devant laquelle s'éclipse son ingénieux labeur, pour une verve à laquelle il ne peut opposer que la correction et la pureté, Malherbe biffe d'un trait de plume tous les vers de Ronsard. On sait comment Boileau confirma ce jugement, comment il accusa Ronsard d'avoir *brouillé tout*, en voulant *tout régler*. Boileau, législateur du Parnasse dont Ronsard avait été proclamé l'*Apollon* par une bouche royale, l'emporta dans l'esprit de la postérité, et, jusqu'à nos jours, *le poète orgueilleux trébuché de si haut* devint le type des grandes réputations surprises à l'ignorance, ou à la complaisante amitié des contemporains.

Ronsard avait subi le pire des affronts pour un poète: il était oublié, lorsque, moins pour venger le génie méconnu que pour attaquer l'autorité de son détracteur, la nouvelle école littéraire du dix-neuvième siècle, s'avisa de le remplacer sur son piédestal; étrange bizarrerie, qui consistait à donner pour patron à des poètes désireux de s'affranchir des règles de la tradition, les œuvres de celui qui se vantait d'avoir le premier remis en honneur Homère, Pindare, Virgile, Horace... et de n'exister lui-même que par les Grecs et les Latins!

Les François qui mes vers liront,  
S'ils ne sont et Grecs et Romains,  
En lieu de ce livre, ils n'auront  
Qu'un pesant faix entre les mains.

Quoi qu'il en soit, cette résurrection fut un grand événement littéraire, et, grâce au signal donné par un poète, devenu depuis un de nos plus éminents critiques, on se jeta sur les œuvres de Ronsard, on les relut avidement, et l'on put se convaincre que l'enthousiasme des princes, des savants et des poètes était bien légitimé par une connaissance approfondie des modèles anciens, par l'intelligence la plus nette et le sentiment le plus exquis de leurs beautés, par une inspiration réelle et la vraie chaleur du feu sacré, par les dispositions les plus heureuses d'une excellente nature, qui, capable de toutes les impressions, passait avec une prodigieuse facilité des sujets les plus gracieux aux matières les plus graves, aux passions les plus élevées. On y vit de plus que Ronsard était un des créateurs de la langue, et, par la prodigieuse facilité de la versification, la variété et l'harmonie de rythmes, qu'il méritait encore, malgré Malherbe et Boileau, le titre de père de la poésie française.

Il ne faut pas cependant exagérer l'admiration. Aux époques de rénovation littéraire, un auteur ne saurait être parfait de tout point, et de Ronsard bien des poésies sont mortes qui méritaient de périr. Ce serait nuire sans doute à sa gloire que de tout présenter ensemble à la curiosité du lecteur. Ses œuvres complètes méritent l'attention de l'érudit, mais il ne faut le faire connaître au public que par les morceaux dont la lecture peut offrir un véritable intérêt poétique.

La vie de Ronsard est nécessaire à l'intelligence de son œuvre, à laquelle du reste elle est intimement liée. Consacré dès sa première jeunesse à la poésie, épris d'amour pour les Muses, il ne les abandonna qu'à la mort, et nous

n'avons guère à constater d'autres événements que les occasions de ses ouvrages.

Pierre de Ronsard était issu d'une noble famille. Ses ancêtres, originaires de la Moravie, étaient venus s'établir en France dans le Vendômois, vers le milieu du quatorzième siècle, et s'étaient distingués dans la guerre de cent ans. Louis de Ronsard, père du poète, accompagna les fils de François I<sup>er</sup> en Espagne, et fut maître d'hôtel du roi Henri II. Du côté maternel, Ronsard tenait aux familles de la Trémoille, du Bouchage, et de Chandriers. Une des rues de la Rochelle (de Chandriers) atteste encore aujourd'hui les exploits d'un de ses aïeux. Lui-même, à l'imitation d'Horace, se plaît à nous donner dans ses vers tous ces détails, dont il n'est pas sans tirer quelque vanité<sup>1</sup>. Il naquit au village de Cousture, au château de la Poissonnière « en la varenne du Bas Vendômois » (département de Loir-et-Cher), le samedi 11 septembre de l'année 1524. D'après Ronsard lui-même, ses biographes ont confondu cette date avec celle de la bataille de Pavie (24 février 1525), et ils en prennent occasion de regarder la naissance de Ronsard comme une grâce du ciel, qui voulait, par une telle faveur, compenser le désastre de la France. Il était le dernier de six enfants, mais deux moururent au berceau, et les trois autres qui restèrent avec lui ne doivent qu'à leur frère le souvenir que la postérité leur a conservé.

Du reste, nous n'avons pour ces premières années qu'à laisser parler le poète lui-même :

Je ne fus le premier des enfants de mon père,  
Cinq devant ma naissance en enfanta ma mère :

<sup>1</sup> *Élégie VIII, à Remy Belleau.*

Deux sont morts au berceau, aux trois vivans en rien  
 Semblable je ne suis ny de mœurs, ny de bien.  
 Si tost que j'eus neuf ans au collège <sup>1</sup> on me meine;  
 Je mis tant seulement un demi an de peine  
 D'apprendre les leçons du régent de Vailly;  
 Puis, sans rien profiter, du collège sailly,  
 Je vins en Avignon.....

(*Élégie à Remy Belleau.*)

Ce peu de goût pour les études trompa l'espérance du père de Ronsard, qui rêvait pour son fils les charges de la justice ou les dignités de l'Église. Il résolut alors de le vouer à la carrière des armes, dans laquelle sa beauté, sa bonne façon et sa merveilleuse adresse lui promettaient de rapides et grands succès. « Ceux qui l'ont cogneu en sa première fleur racontent que jamais la nature n'avoit formé un corps mieux composé ny proportionné que le sien, tant pour l'air et les traicts du visage, qu'il avoit très-agréable, que pour sa taille et sa stature extrêmement auguste et martiale. » (Du Perron, *Or. fun. de Ronsard*, 1586.)

Le roi rassemblait alors à Avignon une armée contre Charles-Quint; Ronsard vint y trouver son père, qui le donna pour page à François, fils aîné du roi. Le jeune prince étant mort à Tournon trois jours après, Ronsard passa au service de Charles, duc d'Orléans, qui le donna lui-même à Jacques VI de Stuart, roi d'Écosse, venu en France pour épouser Magdelaine, fille du roi François I<sup>er</sup>.

Après je fus mené  
 Suyvant le roi d'Escosse, en l'Escossoise terre,  
 Où je fus trente moys et six en Angleterre.

(*Élégie à Remy Belleau.*)

<sup>1</sup> Au collège royal de Navarre où il se lia d'amitié avec Charles, depuis cardinal de Lorraine.

C'est à ce voyage qu'il faut rapporter les premières études sérieuses de Ronsard et ses premiers essais poétiques. Un gentilhomme écossais l'initie à la connaissance de Virgile et d'Horace, et déjà il s'exerce à les traduire en vers. L'amour du pays le ramène en France, où le duc d'Orléans, l'accueillant avec bonté, le chargea de quelques missions pour la Flandre et la Zélande, avec ordre de passer jusqu'en Écosse. Dans ce voyage entrepris avec un jeune seigneur français nommé Lassigny, il faillit périr par un naufrage. La fortune de la France protégea « *notre futur Arion*, » et il revint reprendre sa charge auprès du duc d'Orléans. A la mort de ce prince, il passa au service de Henri, depuis Henri II, et fut donné comme compagnon à Lazare de Baïf, qui s'en allait en ambassade à la diète de Spire. Le commerce de cet homme distingué, la société de Charles Estienne, son médecin, ranimèrent chez Ronsard, alors âgé de seize ans, avec le désir de s'instruire, le goût des nobles travaux, et l'on pouvait déjà soupçonner :

Que cette fleur un beau fruit promettoit.

(*Ant. de Baïf.*)

Il n'est pas sans intérêt de remarquer qu'à la connaissance de l'anglais, qu'il avait parlé familièrement, Ronsard joignit l'étude de la langue allemande. Il fit encore un voyage en Piémont, pour le service du roi, avec M. de Langey, et vint enfin rejoindre la cour, qui se tenait alors à Blois. Une maladie grave, occasionnée par les fatigues qu'il avait éprouvées dans sa première jeunesse, changea tout à coup les résolutions de Ronsard et sa destinée entière. A la suite d'une fièvre violente, il devint sourd, et cette incommo-



dité, qui lui continua jusqu'à la mort, le détermina à renoncer à tous les avantages que lui avait offerts la cour et la faveur du roi, *dont il était devenu le compagnon familier*, pour s'élever au-dessus du commun par la gloire des lettres. Colletet, dans la vie qu'il nous a laissée de P. de Ronsard, ne fait pas difficulté d'attribuer en partie ce nouveau dessein à l'amour dont il fut alors épris pour une belle jeune fille nommée Cassandre, qu'il voulut immortaliser dans ses écrits, comme Properce avait fait Délie, Tibulle Cinthie, et le grand Pétrarque sa Laure. Quoiqu'il n'eût jamais cessé d'étudier les poètes latins « jusque-là qu'il avait appris Virgile entièrement par cœur, » et que toujours, même étant page, il eût montré son goût pour les poètes français, ayant à la main ou le Roman de la Rose ou les œuvres de Clément Marot, il crut ne pas pouvoir voler de ses propres ailes, sans revenir à la connaissance des langues anciennes, qu'il se repentait d'avoir négligées dans ses premières études; aussi manifesta-t-il à son père le désir de se remettre aux lettres. Celui-ci ne se prêta qu'à contre-cœur à ce nouveau dessein de se placer sous la férule d'un précepteur, à l'âge de vingt ans, et défendit expressément à son fils de s'adonner au métier des Muses. Mais, ayant perdu son père le 6 juin 1544, Ronsard, maître absolu de ses actions, vint se ranger sous la discipline de l'illustre Jean Daurat, qui, recueilli chez le seigneur Lazare de Baïf, enseignait les lettres grecques à Jean-Antoine de Baïf, son fils, devenu dès lors l'ami et plus tard l'émule du nouveau disciple. Lorsque Daurat obtint la principalité du collège de Coqueret<sup>1</sup>, les deux

<sup>1</sup> Le collège de Coqueret, situé dans la basse cour du collège de



jeunes gens le suivirent, et s'adonnèrent avec passion à l'étude des langues anciennes, dont ils devaient transporter les richesses dans notre poésie française. Quoique Ronsard surpassât de quatre ans Baif, qui n'en avait que seize, ce dernier était plus avancé dans l'une et l'autre langue ; mais la diligence du maître, l'infatigable travail de Ronsard et les généreux secours de Baif établirent bientôt l'égalité entre les deux écoliers.

On ne peut lire sans attendrissement les détails que donne Binet (Vie de Ronsard) sur l'ardeur avec laquelle « ces futurs ornements de la France » s'adonnaient à l'étude. « Ronsard, qui avoit esté nourri jeune à la cour, accoustumé à veiller tard, continuoit à l'étude jusques à deux ou trois heures après minuict, et se couchant reveilloit Baif, qui se levoit et prenoit la chandelle et ne laissoit refroidir la place. » Sept années entières furent employées à ces travaux. Mêlant aux leçons de Daurat celles d'Adrien Turnèbe, lecteur du roi, notre poète s'initia complètement à tout ce que l'antiquité a de rare et de beau ; il osa même essayer ses forces, et, après quelques petits poèmes où se retrouvait « le magnanime caractère » de son Virgile, il fit représenter sur le théâtre du collège de Coqueret une traduction en vers français du *Plutus* d'Aristophane, « qui fut la première comédie française jouée en France. » (*Binet.*)

Nous devons regretter la perte de ces premiers essais, ainsi que celle d'un recueil qu'il avait fait, selon Crittonius, d'une foule de vers de poètes grecs, dont nous ne connaissons presque que les noms, et qu'il laissa en mourant dans

Reims. Il ne reste plus aujourd'hui que le bâtiment sans aucun vestige d'établissement littéraire. (Crevier, *Hist de l'Univ. de Paris.*)

les mains de son intime ami Jean Gallandius. (Galland.)

Mais bientôt, s'abandonnant à l'affection qu'il avait pour sa langue maternelle, « il tascha de la défricher et enrichir, inventant mots nouveaux, rappelant et provignant les vieux, adoptant les étrangers, » enfin désirant que par son industrie elle s'élevât au niveau de la langue grecque et de la langue latine. Tous ses efforts furent dirigés vers un si noble but; familier avec les auteurs anciens, il se nourrit de toutes les parties de la philosophie, et, descendant de cette hauteur aux boutiques des artisans, il recherchait avec curiosité les termes des métiers, dont il espérait tirer quelque profit.

Muni d'une si docte provision, il osa faire retentir des paroles françaises sur la lyre d'Horace et sur celle de Pindare. Ses premières odes furent accueillies par les applaudissements de tous les gens instruits. Une amitié nouvelle donna bientôt une excitation plus vive à son élan poétique. Vers l'an 1549, revenant d'un voyage de Poitiers à Paris, il fit rencontre de Joachim du Bellay, qui retournait à Paris après avoir achevé ses études en droit. La parenté, moins encore que la même inclination pour les Muses, établit entre eux une liaison intime, et, formant, avec Baïf une sorte de triumvirat littéraire, ils s'efforcèrent de se surpasser les uns les autres pour la plus grande gloire de notre poésie. C'est à cette époque que parurent les *Sonnets* de Ronsard pour Cassandre, cette belle fille de Blois, dont il était tombé éperdument amoureux lors de son retour d'Allemagne. Dès qu'il eut publiées *Amours* et quatre livres d'*Odes*, son nom ne manqua même pas de la consécration de l'envie et de la médisance. Obscurcis par cette splendeur naissante, mille petits rimeurs « croassèrent »

autour de lui, et Melin de Saint-Gelais, qui avait acquis par un talent réel un assez grand crédit auprès des grands et du roi, ne rougit point de se mettre à la tête de cette tourbe et de calomnier en pleine cour les œuvres de Ronsard. Celui-ci s'en vengea publiquement par des vers qui coururent toute la France, et qu'il mit à la fin de l'hymne sur la mort de Marguerite reine de Navarre.

Escarte loin de mon chef  
 Tout malheur et tout meschef;  
 Préserve moy d'infamie,  
 De toute langue ennemie  
 Et de tout acte malin,  
 Et fay que devant mon prince  
 Désormais plus ne me pince  
 La tenaille de Melin.

Melin s'honora lui-même par une sorte d'abjuration de ses critiques, et rendit à Ronsard l'hommage que méritait son talent. C'est par de nouveaux progrès que l'homme de génie cherche à faire taire ses détracteurs : pour répondre aux critiques qui blâmaient l'emphase et l'obscurité de son style, le poète écrivit en vers plus faciles les *Amours de Marie*, belle fille de l'Anjou, dont il devint amoureux dans un voyage qu'il fit avec Baïf, et qu'il désigne souvent sous le nom de Pin de Bourgueil, parce que c'était le lieu où elle demeurait et où il l'avait vue pour la première fois.

Les plus illustres approbations couvraient les criaileries « des grenouilles courtisanes » émues contre Ronsard; Michel de l'Hospital, depuis chancelier de France, entreprit de vive voix et par écrit la défense « du nouveau Virgile; » Marguerite, sœur du roi, et depuis duchesse de Savoie, le

gratifia d'honneurs et d'une pension ordinaire. Encouragé par ses nobles protecteurs, il résolut d'écrire un poème épique à l'honneur de la France et de ses rois ; mais cette ardeur fut refroidie par le peu d'appui qu'il trouva dans le roi Henri II pour l'accomplissement de son projet. Peut-être faut-il penser que la nature même de l'œuvre, où la verve de l'auteur se trouvait à chaque instant glacée et par la fausseté du sujet et par la rigueur du plan dans lequel il s'était renfermé, ne lui a pas permis de pousser au delà du quatrième chant une entreprise dont le début ne sert qu'à nous prouver la parfaite connaissance que Ronsard possédait de l'antiquité. Il s'y montre plus traducteur que poète, et la préface qui précède l'ouvrage accuse chez lui l'inintelligence complète du genre épique. Ce n'est pas en effet le comprendre que de l'envisager comme une étude littéraire, et de donner des recettes de composition pour un poème, qui doit jaillir de l'inspiration d'une époque tout entière.

Vers le même temps, Ronsard reçut de la ville de Toulouse une Minerve d'argent massif, dont il remercia le parlement et le peuple par un hymne adressé au cardinal de Châtillon, archevêque de Toulouse, un de ceux qui avaient contribué à le mettre en réputation à la cour.

De nouveaux ennemis, plus dangereux pour Ronsard que ses rivaux poétiques, s'élevèrent contre lui à la mort du roi Henri II. Les troubles religieux lui ayant donné occasion « d'armer les Muses » en faveur du catholicisme, il reçut des remerciements du roi et de la reine, comme aussi du pape Pie V, qui loua par des lettres expresses son zèle et son talent. Les protestants commencèrent alors à l'attaquer par des poèmes satiriques, auxquels il ré-

pondit de la façon la plus vigoureuse, opposant aux calomnies l'exposé de ses sentiments et le tableau de sa vie <sup>1</sup>. On allait jusqu'à imputer à l'homme le paganisme littéraire du poète, et la plaisante promenade d'un bouc, qui avait suivi la représentation de la Cléopâtre de Jodelle, était flétrie du nom de sacrifice à Bacchus : il fallut se défendre même contre l'absurdité d'une pareille accusation :

« Tu dis en vomissant dessus moy ta malice  
 « Que j'ay fait d'un grand bouc à Bacchus sacrifice :  
 « Tu mens impudemment : cinquante gens de bien  
 « Qui estoient au banquet diront qu'il n'en est rien <sup>2</sup>. »  
 ( *Response à quelque... ministreau...* )

Les Muses, longtemps muettes au milieu des dissensions, semblent se réveiller sous Charles IX, qui, plein d'admiration pour Ronsard, lui commande de le suivre partout, et lui donne un logis dans sa propre maison. Vers ce temps furent terminés les quatre livres de la *Franciade*, les *Églogues*, les *Amours de Callyrée et d'Eurymédon*, les *Amours d'Astrée*, ainsi qu'une partie des *Mascarades* et *Pièces légères*.

<sup>1</sup> *Response de P. de Ronsard aux injures et calomnies de je ne scay quels prédicantereaux et ministreaux de Genève.*

<sup>2</sup> La violence de Ronsard dans cette réponse nous engage à placer ici un renseignement curieux dû à l'obligeance de M. Francisque Michel, qui du reste n'ose point affirmer l'identité.

P. de Ronsard et un certain nombre d'individus que nomme Théodore de Bèze, « le 28 de may estans allés à Conflans, marchandèrent avec certain nombre de séditieux de venir massacrer leurs hostes... ce qu'ils exécutèrent à la façon des vespres siciliennes... et y tuans entre autres le sieur de Lehon, vieil gentilhomme, et son fils... »

( *Histoire ecclésiastique des églises réformées au royaume de France*. Anvers, 1580, liv. VII, année 1563, 2<sup>e</sup> vol., p. 538. )



Les *Sonnets pour Hélène* marquèrent en quelque sorte la fin de cette grande carrière poétique. Le digne objet de ses chants était cette fois une jeune fille d'honneur de la reine, d'une très-noble maison de Saintonge, et que Catherine de Médicis avait elle-même désignée à l'adoration du poète. Ranimant pour la fiction cette ardeur qu'un véritable amour avait échauffée dans ses jeunes années, il termina presque sa vie en louant les beautés et les rares qualités de sa maîtresse, à laquelle il consacra même dans le Vendômois une fontaine appelée de son vivant et après lui *la Fontaine d'Hélène*.

Honoré des libéralités de Charles IX, Ronsard n'hésitait point à les solliciter, et nous trouvons souvent dans ses poésies des plaintes ou des appels à la générosité que nous croirions aujourd'hui peu convenables à la dignité de l'écrivain, mais que les mœurs des courtisans justifient aux yeux de l'historien. Le roi lui donna donc l'abbaye de Bellozane et quelques prieurés; Ronsard prend même souvent le titre d'aumônier ordinaire de Sa Majesté Charles IX. Il ne fut pas moins estimé du roi Henri III; mais, la vieillesse et la maladie l'empêchant de faire sa cour, il n'a plus avec Henri cette « familière privauté » qui ne se peut entretenir que par une « hantise ordinaire. » Toutefois il ne laissait pas d'être présent à la pensée du roi, et sa gloire ne perdait rien de son éclat dans les pays étrangers, puisque la reine Élisabeth lui envoya un diamant d'une grande valeur, auquel elle comparait ses ouvrages, et que la belle reine d'Écosse, dont il chanta la jeunesse, la beauté, les malheurs, lui fit présent en l'année 1583 d'un buffet de deux mille écus, qu'elle lui envoya par le sieur de Nauzon, un de ses secrétaires. Au-dessus était un

vase en argent, ciselé en forme de rocher, représentant le Parnasse, et surmonté d'un Pégase avec cette inscription :

« A RONSARD, L'APOLLON DE LA SOURCE DES MUSES. »

Cependant les années et les infirmités avaient affaibli Ronsard. « De tous les travaux de l'esprit, la poésie est  
« celui qui a besoin d'une plus grande contention, pour  
« trouver des imaginations élevées et séparées du commun.  
« De sorte que ces efforts le consommoient jusques à le  
« faire tomber en de grandes maladies, pour lesquelles les  
« médecins ne lui défendoient rien tant que l'exercice de  
« la poésie. Mais il n'y avoit point de considérations assez  
« fortes pour arracher une chose si profondément imprimée  
« et enracinée en son esprit. » (Du Perron, *Or. fun. de P. de Ronsard.*)

D'autres, et en particulier le président de Thou, attribuent ses infirmités aux excès d'une jeunesse, que « l'âge  
« et le temps avoient rendue un peu trop sinon desbordée,  
« au moins fort licentieuse, » et dont Ronsard s'accuse lui-même d'avoir gaspillé la fleur. Aussi ne passa-t-il pas de beaucoup la soixantième année. Le dernier voyage qu'il fit à Paris pour voir son ami Galland, principal du collège de Boncourt<sup>1</sup>, fut au mois de février 1585 ; il y demeura jusqu'au mois de juin suivant, sans presque bouger du lit, passant néanmoins le temps à composer des vers.

<sup>1</sup> Le collège de Boncourt fondé en 1353 par le chevalier P. Becoud, qui légua pour cet établissement l'hôtel qu'il avait sur le Mont Sainte-Geneviève. Très-florissant au seizième siècle, sous P. Galland, il fut depuis réuni au collège de Navarre. (Crevier, *Hist. de l'Univ. de Paris.*)

Tourmenté de douleurs nerveuses et d'un vague pressentiment de sa fin prochaine, il veut revoir ce gracieux pays de sa naissance, et se fait conduire à Croix-Val, sa demeure ordinaire, près de la forêt de Gastine et de la Fontaine Bellerie, puis de Croix-Val à Tours, dans son prieuré de Saint-Cosme en l'Isle, où, l'esprit sain et entier, après avoir édifié les assistants par la ferveur de sa piété, « il rendit  
 « son âme à Dieu sur les deux heures de nuit, le ven-  
 « dredi vingt-septiesme de décembre, mil cinq cens quatre-  
 « vingt-cinq, ayant vescu soixante et un an, trois mois  
 « et seize jours. » Selon son désir et son ordre, il fut enterré au chœur de l'église de Saint-Cosme, et par les soins de Galland on grava sur son tombeau cette épitaphe, qu'il avait composée à Croix-Val, quelques jours auparavant :

Ronsard repose icy, qui hardy dès enfance  
 Destourna d'Hélicon les Muses en la France,  
 Suivant le son du luth et les traicts d'Apollon;  
 Mais peu valut sa Muse encontre l'éguillon  
 De la mort, qui, cruelle, en ce tombeau l'enserre :  
 Son âme soit à Dieu, son corps soit à la terre.

La France s'émut de la mort de Ronsard comme d'une calamité publique. On fit célébrer solennellement ses funérailles dans la chapelle du collège de Boncourt, le lundi 24 février 1586; les plus illustres seigneurs de la cour, Charles de Valois, le duc de Joyeuse, le cardinal son frère, l'élite du parlement et la fleur des meilleurs esprits de France honorèrent cette pompe funèbre. Du Perron, depuis évêque d'Évreux, prononça une oraison qui témoigne à la fois de l'admiration des contemporains et du goût littéraire de l'époque. C'est une œuvre presque païenne,



toute pleine d'imitations pédantesques de Cicéron et de Tacite. Ronsard y est surnommé le grand Pan et le père des Muses. Quelques mouvements oratoires que Bossuet n'a pas dédaignés, et de précieux détails sur la vie et les travaux de Ronsard, assurent néanmoins à cet éloge une place parmi les monuments littéraires du seizième siècle. Du reste, les renseignements abondent sur la personne du poète, ses sentiments, les habitudes de sa vie, ses opinions religieuses et le petit nombre d'événements qui méritent de nous intéresser. Nous savons par Claude Binet, son premier biographe, qu'il était « d'une stature fort belle, « auguste et martiale, avait les membres forts et proportionnés, le visage noble, libéral et vraiment français, « la barbe blondoyante, cheveux châtons, nez aquilin, « les yeux pleins de douce gravité et le front fort serein ; « mais surtout sa conversation était facile et attrayante. » Rude à ses ennemis, il ne mettait pourtant pas d'opiniâtreté dans sa haine, et sa réconciliation prompte et sincère avec Melin de Saint-Gelais, qui l'avait si vivement offensé, témoigne de la bonté de son cœur. Sans doute la générosité royale ne lui laissa jamais lieu d'accuser les rigueurs de la fortune ; toutefois nous pouvons dire que, malgré les sollicitations, qu'il regarde peut-être comme un sujet heureux et une matière commode à la poésie, il ne montra jamais d'âpreté pour le gain. Jusqu'en 1584, il n'avait retiré aucun profit de ses ouvrages. Cette année-là seulement, « il entend que Buon, son libraire, lui donne soixante bons écus « pour avoir du bois, et aller se chauffer l'hiver avec son « ami Gallandius. » Son testament distribue une notable partie de ses biens « aux pauvres de Dieu. »

Gentilhomme accompli, nul ne réalisa mieux que lui

le précepte que Boileau donne plus tard aux poètes :

Cultivez vos amis, soyez homme de foi ;  
C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre,  
Il faut savoir encore et converser et vivre.

Nous avons parlé de ses opinions religieuses ; il a peut-être poussé la piété jusqu'à l'exaltation, et partagé le fanatisme dont il était bien difficile de se défendre sous les règnes de Charles IX et de Henri III. « Il avait envie, si la « santé et la Parque l'eussent permis, » d'écrire un poème chrétien sur la naissance du monde, et il en avait commencé un, *de la Loi divine*, dédié à Henri de Navarre.

Ronsard eut une âme véritablement poétique ; il eut le sentiment et l'amour de la nature, qui manqua trop souvent aux poètes du dix-septième siècle, si nous exceptons la Fontaine. Jeune encore, il se plaît à courir les prairies, à se perdre dans l'ombre des bois, à suivre les Muses sous les verts bocages ou près des fontaines limpides :

Flumina amem, silvasque inglorius...  
... O qui me gelidis in vallibus Hæmi  
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbra !  
(VIRG., *Georg.*, II.)

C'est le sentiment qui perce en mille endroits de ses ouvrages :

Je n'avois pas douze ans, qu'au profond des vallées,  
Dans les hautes forests des hommes reculées,  
Dans les antres secrets de frayeur tout couvers,  
Sans avoir soin de rien, je composois des vers.  
Echo me respondoit et les simples Dryades,  
Faunes, Satyres, Pans, Napées, Oréades,

Aigipans qui portoient des cornes sur le front,  
 Et qui ballant sautoient comme les chèvres font,  
 Et le gentil troupeau des fantastiques Fées,  
 Autour de moy dansoient à cottes dégrafées.

(Poèmes, II, à Lescot.)

Les lieux où se plaisait Ronsard nous donnent le secret de son talent : « Sa demeure ordinaire estoit à Saint-Cosme, « lieu fort plaisant et comme l'œillet de la Touraine, jardin « de France, ou à Bourgueil, à cause du déduit de la « chasse, auquel il s'exerçoit volontiers... Comme aussi « à Croix-Val, recherchant ores la solitude de la forest « de Gastine, ores les rives du Loir, et la belle fontaine « Bellerie ou celle d'Hélène.... Quand il estoit à Paris et « qu'il vouloit s'esjourner avec ses amis ou composer à « requoy, il se délectoit ou à Meudon, tant à cause des « boïs que du plaisant regard de la rivière de Seine, ou à « Gentilly, Hercueil (Arcueil), Saint-Clou et Vanves, pour « l'agréable fraîcheur du ruisseau de Bièvre, et des fon- « teines que les Muses aiment naturellement. » (Binet.) Il aimait aussi la demeure de Boncourt, qu'il nommait le Parnasse de Paris, et où il se retirait avec son cher Gallandius. A telles marques nous reconnaissons le véritable poète ; c'est dans de telles retraites que naissent les beaux vers, mieux que sous les lambris du Louvre ou entre les murs d'une académie.

La vivacité de l'esprit de Ronsard n'éclatait pas seulement dans la poésie : tous les beaux-arts, la peinture, la sculpture, la musique, lui étaient familiers, sinon par la pratique, au moins par l'intelligence qu'il avait de leurs mystères, et, s'il n'eût pas été le premier des poètes du seizième siècle, certains morceaux que nous avons con-

servés lui auraient assuré un rang fort honorable parmi les prosateurs.

En présence de tant de titres à la gloire, on ne peut soupçonner la surprise ou l'usurpation. Les œuvres de Ronsard étaient lues et admirées dans les parties de l'Europe les plus éloignées, jusqu'en Moravie, jusqu'en Pologne. Sans parler des rois, reines, princes et princesses qui l'honoraient de leur amitié et cultivaient son commerce, conversant parfois avec lui dans la langue des Muses, il triompha du vice de l'envie, trop commun dans la république des lettres. Les poètes les plus distingués le saluaient comme leur maître, et gravitaient en satellites autour de ce soleil de la poésie. Nous parlons sans figure, puisqu'il avait, à l'imitation des Alexandrins, créé une nouvelle Pléiade, dont le nom, comme celui de la première, a pris sa place dans l'histoire de la littérature. Elle se composait de du Bellay, Belleau, Jodelle, Baïf, Dorat et Pontus de Thiard, évêque de Chalon. Aux hymnes de louanges que ces poètes chantaient en l'honneur de Ronsard, se mêlaient les voix de l'Hospital, de Jacques de Thou, de Garnier, de Jamyn, de Passerat, de P. de Brach<sup>1</sup>, de Pasquier, de Bertaut, de Rapin, de Robert Estienne, de Turnèbe, de Pithou...

« Enfin, depuis son âge de vingt ans jusques à sa mort, il  
 « n'y a presque point eu d'orateur, ni de poète, d'histo-  
 « rien, ni de théologien même, qui dans leurs divers écrits  
 « n'aient toujours avantageusement parlé de ce grand  
 « homme, et il a joui de son vivant de la plus haute et de  
 « la plus éclatante gloire que jamais homme de lettres ait

<sup>1</sup> Voir l'ingénieuse *Notice sur P. de Brach*, par M. Reinhold Dezeimeris. Dans la monographie de l'élève, le jeune et savant auteur a parfaitement apprécié le talent du maître.



possédée. » Sans doute il ne peut prétendre à recouvrer aujourd'hui tous ses honneurs perdus, mais la lecture de ses œuvres, facilitée par un choix tel que celui qui est offert au public, peut du moins le défendre contre l'ingratitude. On verra que même les fautes de Ronsard ont été des services rendus à notre langue, qu'elle fut par lui dotée des trésors de la poésie antique, quelquefois transportés tout vivants dans ses œuvres, mais presque toujours fondus avec tant d'art et de génie qu'elle en est plutôt nourrie qu'ornée, et qu'on ne peut avec raison accuser le poète,

« D'avoir en français parlé grec et latin. »

On sera, nous l'espérons, convaincu que la réaction contre Ronsard fut, comme l'a dit Boileau, *un retour grotesque*, et que, même avec l'odé à Duperrier, les quatre strophes traduites du psaume CXLV et l'ode à Louis XIII, Malherbe aurait dû respecter des milliers de vers que notre âge moins injuste défendra contre l'oubli.

A. NOEL.

*N. B.* — Les éditeurs, dans le but de faciliter la lecture et la connaissance des poésies de Ronsard, ont adopté l'orthographe ordinaire, sauf les cas exceptionnels : lorsque les mots ne sont pas de la langue actuelle, lorsque le sens diffère, et lorsque la rime l'exige.

## AU ROY (\*).

SIRE,

D'autant loin que l'on se peut souvenir par les monumens de l'antiquité, je trouve que, comme les grands roys sourdent rarement, aussi font les poètes excellens : de sorte qu'il semble que la fatalité, sous la providence de Dieu, amene au siècle les uns et les autres : et qu'à bon droict ils ont esté avec pareil honneur appelez les enfans de Jupiter, ou pour mieux dire, du Dieu vivant : car les grands roys, ornez de vertus heroïques, et les poètes rares et divins, sont entre les hommes, pour monstrent deux grands effets de la divinité, tant pour l'auctorité de commander aux personnes, que pour la grace de gagner les esprits, tous les deux avec admiration et reverence : et n'y a rien qui face tant remarquer le siècle et l'âge au cours du temps, comme ces deux sortes de grands personnages. C'est pourquoy, SIRE, ayant acquis par le droict d'hospitalité, la familiere accointance de feu monsieur de Ronsard, excellent poëte, qui commença ses estudes sous le grand roy François, vostre ayeul, pere des arts et sciences : et qui florit du regne du roy Henry, vostre pere, les delices et l'amour du peuple : puis apres du regne du roy Charles, vostre

(\*) Henri III.

frere , prince amateur de la poésie : de laquelle ce premier ouvrier finalement est decedé sous vostre regne , apres l'avoir honoré douze ans entiers sous vostre protection et faveur. C'est pourquoy, dy-je , apres avoir rendu au moins mal qu'il m'a esté possible, à ce grand personnage, le juste et dernier office deu à nos amis defuncts, j'ay pensé que ne ferions chose hors de propos, m'ayant esté par luy recommandée l'impression de ses œuvres, et par vostre privilege, permise, et commandée, de les mettre en lumiere sous vostre nom, afin qu'un si grand roy, comme vous estes, honorast de la marque de son nom et regne la fin d'un si grand personnage comme est le poëte Ronsard : et que ses OEuvres poëtiques pareillement honorassent et recommandassent la memoire et le nom d'un roi si rare comme vous estes, mis au front d'une si rare poésie. Laquelle offrant à vostre Majesté, je la supplie recevoir aussi favorablement le présent, comme devotement il vous est présenté :

SIRE, je prie Dieu, le Roy des Roys, vous conserver en toute prosperité, tres-glorieux et tres-victorieux par dessus vos ennemis, bien obey et bien respecté de vos affectionnez subjects : entre lesquels, comme l'un des moindres d'iceux, je me dedie et consacre aux piedz de vostre Majesté.

Vostre très humble et très affectionné subject,

J. GALLAND.

SONNET  
DE JOACHIM DU BELLAY,

A P. DE RONSARD (\*).

Comme un torrent , qui s'enfle et renouvelle  
Par le dégout<sup>1</sup> des hauts sommets chenus ,  
Froissant et ponts et rivages connus ,  
Se fait , hautain une trace nouvelle :

Tes vers , Ronsard , qui par source immortelle  
Du double mont sont en France venus ,  
Courent , hardis , par sentiers inconnus ,  
De même audace , et de carrière telle.

Heureuses sont tes nymphes vagabondes ,  
Gastine<sup>2</sup> sainte , et heureuses tes ondes ,  
O petit Loir , honneur du Vendomois !

Ici le luth , qui naguère sur Loire  
Soulait<sup>3</sup> répondre au mouvoir de mes doigts ,  
Sacre le prix<sup>4</sup> de sa plus grande gloire.

<sup>1</sup> *Par le dégout* : par les eaux qui dégouttent. de Charles IX.

<sup>2</sup> *Gastine* : dans le haut Poitou, fait aujourd'hui partie du département des Deux-Sèvres. C'est dans la forêt de Gastine que se trouvait l'abbaye de Croix-Val, où Ronsard se retira après la mort

<sup>3</sup> *Soulait* : du latin *solere*, avait coutume.

<sup>4</sup> *Sacre le prix* : le dernier vers du tercet n'est pas exempt de quelque obscurité ; il faut l'entendre : *consacre le prix de sa plus grande gloire.*

(\*) Nous ne pouvons mieux faire que de placer en tête du nouveau choix des œuvres poétiques de Ronsard cette pièce dont l'inspiration classique, l'allure harmonieuse et le style hardi donnent un avant-goût si sincère de l'illustre auteur dont elle célèbre le génie.





## SONNET DE CL. GARNIER.

Voici les deux amants qui renomment la France,  
De même qu'ils étaient en leurs plus jeunes ans :  
Voici l'objet divin d'un si riche printemps,  
Où les dieux avaient mis leur plus chère influence.

Mais quoi, rien n'est durable, il faut que toute essence  
Epreuve l'infortune et l'injure du temps :  
Ils ont fini leur course, et leurs rays éclatants  
Ont vu tomber leur gloire au fond de l'oubliance.

Leur gloire, ha! qu'ai-je dit, tant que les jours seront,  
Et tant que par la nuit les astres flamberont,  
Elle aura par la muse une éternelle vie.

Le temps met<sup>1</sup> comme il veut les empires à bas,  
Ilion n'est plus rien, sa grandeur est finie,  
Mais le savoir d'Homère a vaincu le trépas.

<sup>1</sup> *Le temps met* : le dernier tiercet a le mérite d'avoir précédé ces beaux vers qui sont dans toutes les mémoires : Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Ho-  
[mère,  
Et, depuis trois mille ans, Homère respecté  
Est jeune encor de gloire et d'immortalité.



LE  
PREMIER LIVRE DES AMOURS

DE P. DE RONSARD

CONSACRÉ A CASSANDRE (\*).



I.

Qui voudra voir comme amour me surmonte,  
Comme il m'assaut, comme il se fait vainqueur,  
Comme il renflamme et renglace mon cœur,  
Comme il reçoit un honneur de ma honte :

Qui voudra voir une jeunesse prompte  
A suivre en vain l'objet de son malheur,

(\*) *Cassandra*. Ronsard s'étant enamouré d'une belle fille Blésienne, qui avait nom Cassandra, le vingt et unième jour d'avril, en un voyage qu'il fit à Blois, où estoit la cour, ayant lors atteint l'âge de vingt ans, résolut de la chanter, tant pour la beauté du sujet que du nom, dont il fut épris aussitôt qu'il l'eût veüe, ainsi que par un instinct divinément inspiré : ce qu'il semble assez vouloir donner à cognoistre par cette devise qu'il print alors, ὡς ἶδον ὡς ἐμάνην. (*Ut vidi, ut perii.*) (Cl. Binet.)

Il fut six ans amoureux de Cassandra, qu'il abandonna pour une jalousie qu'il conçut. Colletet laisse entendre que Melin de Saint-Gelais fut à son tour épris de la belle Cassandra. Ce sentiment ne fut pas, dit-il, étranger à l'inimitié des deux poètes.

Ce premier livre des Amours fut, si nous en croyons Colletet, composé par le grand poète pour contenter son esprit; et quant à ses autres vers amoureux, il les composa pour plaire aux dames et aux seigneurs de la cour.



Me vienne lire, il verra<sup>1</sup> ma douleur,  
 Dont ma déesse et mon dieu ne font compte,  
 Il connaîtra qu'amour est sans raison,  
 Un doux abus, une belle prison,  
 Un vain espoir, qui de vent nous vient paître :

Et connaîtra que l'homme se déçoit,  
 Quand plein d'erreur un aveugle<sup>2</sup> il reçoit  
 Pour sa conduite, un enfant pour son maître.

<sup>1</sup> *Voirra* : Verra.

senté par les poètes aveugle et en-

<sup>2</sup> *Un aveugle* : L'Amour est repré-

fant. Anacréon, *passim*.

## II.

Le plus touffu d'un solitaire bois,  
 Le plus aigu d'une roche sauvage,  
 Le plus disert<sup>1</sup> d'un séparé rivage,  
 Et la frayeur des autres les plus cois,

Soulagent tant mes soupirs et ma voix,  
 Qu'au seul écart d'un plus secret ombrage  
 Je sens garir<sup>2</sup> cette amoureuse rage,  
 Qui me r'afole au plus verd de mes mois.

Là renversé dessus la terre dure,  
 Hors de mon sein je tire une peinture,  
 De tous mes maux le seul allègement :

Dont les beautés par Denisot<sup>3</sup> encloses,  
 Me font sentir mille métamorphoses  
 Tout en un coup d'un regard seulement.

<sup>1</sup> *Disert* : désert.

<sup>2</sup> *Garir* : guérir.

<sup>3</sup> *Denisot*. Nicolas Denisot, né au Mans en 1515, mort en 1554. L'homme

entre les autres de singulières grâces,

excellent en l'art de peinture. (MURET.)

## III.

Je veux pousser par la France ma peine,  
 Plus-tôt<sup>1</sup> qu'un trait ne vole au décocher :  
 Je veux de miel<sup>2</sup> mes oreilles boucher,  
 Pour n'ouïr plus la voix de ma sereine<sup>3</sup>.

Je veux muer mes deux yeux en fontaine,  
 Mon cœur en feu, ma tête en un rocher,  
 Mes pieds en tronc, pour jamais n'approcher  
 De sa beauté si fièrement humaine.

Je veux changer mes pensers en oiseaux,  
 Mes doux soupirs en Zephyres nouveaux,  
 Qui par le monde éventeront ma plainte.

Je veux du teint de ma pâle couleur,  
 Aux bords du Loir enfanter une fleur<sup>4</sup>,  
 Qui de mon nom et de mon mal soit peinte.

<sup>1</sup> *Plus-tôt* : plus rapidement.

<sup>2</sup> *Miel* : cire.

<sup>3</sup> *Sereine* : Sirène, allusion à la voix enchanteresse des Sirènes, dont Ulysse n'évita les séductions qu'en bouchant de cire les oreilles de ses compagnons, et se faisant lier lui-même au mât de son navire.

<sup>4</sup> *Enfanter une fleur* : du sang d'Ajax sortit une fleur, l'hyacinthe, dont les feuilles portaient écrites ces lettres : AI, qui sont les premières de son nom, et en même temps représentent un cri de douleur. (Ovide, *Métam.*, XIII, 394; Virg., *Egl.*, 3, v. 106; Plinè l'Ancien, XXI, 11.)

## IV.

Une beauté de quinze ans enfantine,  
 Un or<sup>1</sup> frisé de maint crespè anelet<sup>2</sup>,  
 Un front de rose, un teint damoiselet,

<sup>1</sup> *Un or* : une chevelure dorée.

<sup>2</sup> *Crespè anelet* : anneau, boucle

crépée. Expression fréquente dans les poésies de Ronsard.

Un ris qui l'âme aux astres achemine :

Une vertu de telle beauté digne,  
Un col de neige, une gorge de lait,  
Un cœur jà mûr en un sein verdelet,  
En dame humaine une beauté divine :

Un œil puissant de faire jours les nuits,  
Une main douce à forcer les ennuis,  
Qui tient ma vie en ses doigts enfermée :

Avec un chant découpé doucement<sup>1</sup>,  
Or' d'un souris, or' d'un gémissement :  
De tels sorciers ma raison fut charmée (\*).

<sup>1</sup> *Découpé* : entrecoupé.

(\*) Les traits les plus charmants de ce sonnet sont traduits de Pétrarque, 159, *In Vita di M. Laura*. L'original est bien supérieur à la copie.

## V.

Avant le temps tes temples<sup>1</sup> fleuriront  
De peu de jours ta fin sera bornée,  
Avant le soir se clora ta journée,  
Trahis d'espoir tes pensers périront :

Sans me fléchir tes écrits flétriront<sup>2</sup>,  
En ton désastre ira ma destinée,  
Pour abuser les poètes<sup>3</sup> je suis née (\*),  
De tes soupirs nos neveux se riront.

<sup>1</sup> *Temples* : tempes.

<sup>2</sup> *Flétriront* : se flétriront.

<sup>3</sup> *Poètes* : Ronsard fait ce mot de deux syllabes.

(\*) Le poète fait de fréquentes allusions à la destinée de la fille de Priam, Cassandre, dont sa maîtresse portait le nom.

Tu seras fait du vulgaire la fable,  
 Tu bâtiras sur l'incertain du sable,  
 Et vainement tu peindras dans les cieux<sup>1</sup>.

Ainsi disait la nymphe qui m'affole,  
 Lorsque le ciel, témoin de sa parole,  
 D'un dextre éclair<sup>2</sup> fut présage à mes yeux.

<sup>1</sup> *Les cieux* : les airs. le ciel du côté droit, présage de mal-  
<sup>2</sup> *Dextre éclair* : éclair qui sillonne heur dans l'opinion des Latins.

## VI.

Je voudrais bien richement jaunissant,  
 En pluie d'or<sup>1</sup> goutté à goutte descendre  
 Dans le giron de ma belle Cassandre,  
 Lorsqu'en ses yeux le somme va glissant;

Puis je voudrais en taureau blanchissant<sup>2</sup>  
 Me transformer pour sur mon dos la prendre,  
 Quand en avril par l'herbe la plus tendre  
 Elle va, fleur, mille fleurs ravissant<sup>3</sup>.

Je voudrais bien pour alléger ma peine,  
 Être un Narcisse, et elle une fontaine,  
 Pour m'y plonger une nuit à séjour<sup>4</sup> :

Et si voudrais que cete nuit encore  
 Fût éternelle, et que jamais l'aurore  
 Pour m'éveiller ne rallumât le jour (\*).

<sup>1</sup> *En pluie d'or* : allusion à la fable de Danaé.

<sup>2</sup> *En taureau blanchissant* : allusion à l'enlèvement d'Europe par Jupiter, métamorphosé en taureau.

<sup>3</sup> *Elle va, fleur, mille fleurs ravis-*

*sant.*

Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses.  
 (MALHERBE.)

<sup>4</sup> *Une nuit à séjour* : une nuit entière, à loisir.

(\*) Ce sonnet déguise avec une délicatesse infinie dans la forme la crudité gauloise de la pensée.

## VII (\*).

Quand en naissant la dame que j'adore,  
De ses beautés vint embellir les cieux,  
Le fils de Rhée appela tous les dieux,  
Pour faire d'elle encore une Pandore.

Lors Apollon de quatre dons l'honore,  
Or' de ses rais<sup>1</sup> lui façonnant les yeux,  
Or' lui donnant son chant mélodieux,  
Or' son oracle, et ses beaux vers encore.

Mars lui donna sa fière cruauté,  
Vénus son ris, Diane sa beauté,  
Pithon<sup>2</sup> sa voix, Cérès son abondance;

L'Aube ses doigts et ses crins déliés<sup>3</sup>,  
Amour son arc, Thétis donna ses pieds<sup>4</sup>,  
Clion sa gloire, et Pallas sa prudence.

<sup>1</sup> Or' de ses rais : tantôt de ses rayons; ores, de l'italien *ora*. chez les poètes ῥοδοδάκτυλος et εὐπλόκαμος.

<sup>2</sup> Déesse de l'éloquence.

<sup>3</sup> Ses crins déliés : ses fins cheveux : du latin *crines*; l'aube est nommée

<sup>4</sup> Thétis donna ses pieds : Thétis est appelée dans Homère ἀργυρόπεζα.

(\*) Ce sonnet est un rappel ingénieux de la fable de Pandore, racontée par Hésiode, Ἔργα καὶ ἡμέραι, v. 59.

## VIII.

Pour te servir, l'attrait de tes beaux yeux  
Force mon âme, et quand je te veux dire  
Quelle est ma mort, tu ne t'en fais que rire,  
Et de mon mal tu as le cœur joyeux.



Puisqu'en t'aimant je ne puis avoir mieux,  
 Permets au moins, qu'en mourant je soupire,  
 De trop d'orgueil ton bel œil me martyre<sup>1</sup>,  
 Sans te moquer de mon mal soucieux.

Moquer mon mal, rire de ma douleur,  
 Par un dédain redoubler mon malheur,  
 Haïr qui t'aime et vivre de ses plaintes,

Rompre ta foi, manquer de ton devoir<sup>2</sup>,  
 Cela, cruelle, hé! n'est-ce pas avoir  
 Les mains de sang et d'homicide teintes (\*)?

<sup>1</sup> *Me martyre* : me martyrise. (Muret). Tournure grecque que notre

<sup>2</sup> *Manquer de ton devoir* : faillir langue n'a point conservée.

(\*) Ce sonnet, bien qu'empreint d'une exagération dont il faut accuser Properce, se recommande par la netteté et la ferme allure du style.

## IX.

Quand au matin ma déesse s'habille,  
 D'un riche or cresse<sup>1</sup> ombrageant ses talons,  
 Et les filets de ses beaux cheveux blonds  
 En cent façons en-onde<sup>2</sup> et entortille :

Je l'accompare à l'écumière fille<sup>3</sup>  
 Qui, or' pignant<sup>4</sup> les siens brunement longs<sup>5</sup>,  
 Or' les frisant en mille crespillons,  
 Passait la mer portée en sa coquille.

<sup>1</sup> *Or cresse* : cheveux blonds crépés. Voy. Sonnet IV.

<sup>2</sup> *En-onde* : tourner et resper en long comme ondes (Muret).

<sup>3</sup> *Écumière fille* : Vénus, née de l'écume de la mer (Ἀφροδίτη, de ἀφρός écume).

<sup>4</sup> *Pignant* : peignant.

<sup>5</sup> *Brunement longs* : la plupart des poètes donnent à Vénus des cheveux blonds. Homère l'a nommée Πολύχρυσος, Virgile *aurea Venus*, et notre Musset :

Quand la blonde Astarté, fille de l'onde amère,  
 Fécondait l'univers en tordant ses cheveux.  
 (ROLLA.)

De femme humaine encore ne sont pas  
 Son ris, son front, ses gestes ne ses pas,  
 Ne de ses yeux l'une et l'autre étincelle.

Rocs, eaux ne bois ne logent point en eux  
 Nymphes qui ait si folâtres cheveux,  
 Ni l'œil si beau, ni la bouche si belle.

## X.

Amour me tue, et si <sup>1</sup> je ne veux dire  
 Le plaisant mal que ce m'est de mourir,  
 Tant j'ai grand' peur qu'on veuille secourir  
 Le doux tourment pour lequel je soupire.

Il est bien vrai que ma langueur désire  
 Qu'avec le temps je me puisse guérir :  
 Mais je ne veux ma dame requérir  
 Pour ma santé, tant me plaît mon martyre.

Tais-toi langueur, je sens venir le jour,  
 Que ma maîtresse après si long séjour <sup>2</sup>,  
 Voyant le mal que son orgueil me donne,

Qu'à la douceur la rigueur fera lieu,  
 En imitant la nature de Dieu,  
 Qui nous tourmente, et puis il nous pardonne.

<sup>1</sup> *Et si* : et pourtant.

<sup>2</sup> *Si long séjour* : si long retard.

## XI.

Amour, amour, que ma maîtresse est belle !  
 Soit que j'admire ou ses yeux mes seigneurs,  
 Ou de son front la grâce et les honneurs,  
 Ou le vermeil de sa lèvre jumelle,

Amour, amour, que ma dame est cruelle !  
 Soit qu'un dédain reingrége <sup>1</sup> mes douleurs.  
 Soit qu'un dépit fasse naître mes pleurs,  
 Soit qu'un refus mes plaies renouvelle.

Ainsi le miel de sa douce beauté  
 Nourrit mon cœur : ainsi sa cruauté  
 D'un fiel amer aigrit toute ma vie :

Ainsi repu d'un si divers repas,  
 Ores je vis, ores je ne vis pas,  
 Égal au sort des frères d'OEbalie <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Reingrége* : augmente, redouble. tager avec lui son immortalité. Ils  
<sup>2</sup> *Des frères d'OEbalie* : Castor et Pollux ; Pollux obtint de Jupiter, après la mort de Castor, son frère, de par-  
 renaissaient et mouraient l'un après l'autre. (Homère, *Odyssée*, et Pindare, *Néméennes*.)

## XII (\*).

Divin Bellay, dont les nombreuses <sup>1</sup> lois <sup>2</sup>,  
 Par une ardeur de peuple séparée <sup>3</sup>,  
 Ont revêtu l'enfant de Cythérée  
 D'arc, de flambeaux, de traits et de carquois :

Si le doux feu dont jeune tu ardois <sup>4</sup>,  
 Enflambe encor' ta poitrine sacrée,  
 Si ton oreille encore se récréé,  
 D'ouïr les plaints des amoureuses voix,

<sup>1</sup> *Nombreuses* : harmonieuses. vulgaire.  
<sup>2</sup> *Lois* : pris ici pour vers, comme chez les Grecs νόμοι.  
<sup>3</sup> *De peuple séparée* : ignorée du  
<sup>4</sup> *Tu ardois* : tu brûlais ; du latin *ardere*.

(\* ) Réponse à un sonnet de Joachim du Bellay, qui adressait à Ronsard les mêmes éloges.

Oy<sup>1</sup> ton Ronsard qui sanglote et lamente,  
Pâle de peur, pendu<sup>2</sup> sur la tourmente,  
Croisant en vain ses mains devers les cieux,

En frêle nef, sans mât, voile ne rame,  
Et loin du havre, où pour astre, ma dame  
Me conduisait du phare de ses yeux.

<sup>1</sup> *Oy* : impératif du verbe ouïr : entend. sion d'une pittoresque énergie. Suspendu sur les flots en furie.

<sup>2</sup> *Pendu sur la tourmente* : expres-

### XIII (\*).

Comme un chevreuil, quand le printemps détruit,  
Du froid hiver la poignante gelée,  
Pour mieux brouter la feuille emmiellée<sup>1</sup>,  
Hors de son bois avec l'aube s'enfuit :

Et seul, et sûr, loin de chiens et de bruit,  
Or' sur un mont, or' dans une vallée,  
Or' près d'une onde à l'écart recelée,  
Libre s'égaie où son pied le conduit :

De rets ni d'arc sa liberté n'a crainte,  
Sinon alors que sa vie est atteinte  
D'un trait sanglant, qui le tient en langueur.

Ainsi j'allais sans espoir de dommage,  
Le jour qu'un œil, sur l'avril de mon âge,  
Tira d'un coup mille traits en mon cœur.

<sup>1</sup> *Emmiellée* : le poète fait ce mot miel que pour une seule. V. *Sonn.* III, de quatresyllabes, quoiqu'il ne compte

(\*) Sonnet imité de Bembo.

## XIV.

Dedans un pré je vis une naïade,  
 Qui comme fleur marchait dessus les fleurs,  
 Et mignottait<sup>1</sup> un bouquet de couleurs,  
 Échevelée, en simple verdugade<sup>2</sup>.

De son regard ma raison fut malade,  
 Mon front pensif, mes yeux chargés de pleurs,  
 Mon cœur transi : tel amas de douleurs  
 En ma franchise<sup>3</sup> imprima son œillade.

Là je sentis dedans mes yeux couler  
 Un doux venin, subtil à se mêler  
 Où l'âme sent une douleur extrême.

Pour ma santé je n'ai point immolé  
 Bœufs ni brebis, mais je me suis brûlé  
 Au feu d'amour, victime de moi-même.

<sup>1</sup> *Mignottait* : faisait d'une façon mi-  
 gnonne.

<sup>2</sup> *Verdugade* : Sorte de cerceau, pa-  
 nier ou bourrelet pour relever et gon-

fler les jupes. Pris ici pour jupon.

<sup>3</sup> *Franchise* : liberté. Molière l'em-  
 ploie encore dans ce sens. (*Précieuses  
 ridicules.*)

XV.

Ciel, air et vents, plains et monts découverts,  
 Tertres vineux<sup>1</sup> et forêts verdoyantes,  
 Rivages torts<sup>2</sup> et sources ondoyantes;  
 Taillis rasés, et vous bocages verts,  
 Antres moussus à demi-front ouverts,  
 Prés, boutons, fleurs et herbes roussoyantes<sup>3</sup>,

<sup>1</sup> *Tertres vineux* : collines couvertes  
 de vignes.

<sup>2</sup> *Rivages torts* : ruisseaux ou rivages

dont le cours est sinueux.

<sup>3</sup> *Herbes roussoyantes*, herbes cou-  
 vertes de rosée, en latin *herbæ rosidae*.



Vallons bossus et plages blondoyantes ,  
Et vous rochers, les hôtes de mes vers :

Puisqu'au partir, rongé de soin et d'ire,  
A ce bel œil adieu je n'ai su dire ,  
Qui près et loin me détient en émoi,

Je vous suppli', ciel, air, vents, monts et plaines,  
Taillis, forêts, rivages et fontaines,  
Antres, prés, fleurs, dites-le lui pour moi.

## XVI.

Petit barbet, que tu es bienheureux,  
Si ton bonheur tu savais bien entendre,  
D'ainsi ton corps entre ses bras étendre,  
Et de dormir en son sein amoureux !

Où moi je vis chétif et langoureux,  
Pour savoir trop ma fortune comprendre :  
Las ! pour vouloir en ma jeunesse apprendre  
Trop de raisons, je me fis malheureux.

Je voudrais être un pitaut<sup>1</sup> de village,  
Sot, sans raison, et sans entendement,  
Ou fagoteur qui travaille au bocage.

Je n'aurais point en amour sentiment ;  
Le trop d'esprit me cause mon dommage,  
Et mon mal vient de trop de jugement.

<sup>1</sup> *Pitaut* : rustre, paysan grossier.

## XVII.

Si je trépasse entre tes bras, ma dame,  
Je suis content : aussi ne veux-je avoir.

Plus grand honneur au monde , que me voir,  
En te baisant , dans ton sein rendre l'âme.

Celui dont Mars la poitrine renflamme,  
Aille à la guerre; et d'ans et de pouvoir  
Tout furieux, s'ébatte à recevoir  
En sa poitrine une espagnole lame :

Moi plus couard , je ne requiers sinon,  
Après cent ans sans gloire et sans renom,  
Mourir oisif en ton giron, Cassandre (\*).

Car je me trompe, ou c'est plus de bonheur  
D'ainsi mourir, que d'avoir tout l'honneur  
D'un grand César, ou d'un foudre Alexandre.

(\*) Properce et Tibulle forment souvent le même souhait.

## XVIII (\*).

Je meurs, Paschal<sup>1</sup>, quand je la vois si belle  
Le front si beau, et la bouche et les yeux,  
Yeux le logis d'amour victorieux  
Qui m'a blessé d'une flèche nouvelle.

Je n'ai ni sang, ni veine, ni moelle,  
Qui ne se change : et me semble qu'aux cieux  
Je suis ravi, assis entre les dieux,  
Quand le bonheur me conduit auprès d'elle.

Ah! que ne suis-je en ce monde un grand roi!

<sup>1</sup> *Paschal du Faux*, ami et admirateur de Ronsard. C'était un habile géométricien et un néalogiste. Nous retrouvons son nom dans les vers du poète.

(\*) Il appert par ce sonnet et plusieurs autres, qu'ils ne sont pas tous faits pour Cassandre, mais pour d'autres qu'il a aimées. (Muret.)

Elle serait ma reine auprès de moi :  
Mais n'étant rien , il faut que je m'absente

De sa beauté, dont je n'ose approcher  
Que d'un regard transformer je ne sente  
Mes yeux en fleuve et mon cœur en rocher.

## XIX.

Chère maîtresse, à qui je dois la vie,  
Le cœur, le corps, et le sang et l'esprit.  
Voyant tes yeux amour même m'apprit  
Toute vertu que depuis j'ai suivie.

Mon cœur ardent<sup>1</sup> d'une amoureuse envie  
Si vivement de tes grâces s'éprit,  
Qu'au seul regard de tes yeux il comprit  
Que peut honneur, amour et courtoisie.

L'homme est de plomb, ou bien il n'a point d'yeux,  
Si te voyant il ne voit tous les cieux  
En ta beauté qui n'a point de seconde.

Ta bonne grâce un rocher retiendrait :  
Et quand sans jour le monde deviendrait,  
Ton œil si beau serait le jour du monde<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Ardant* : brûlant, du verbe latin *doir* et *ardre*.  
*ardere*; d'où les verbes français *ar-*    <sup>2</sup> Exagération dans le goût italien.

## XX.

Soit que son or se crêpe lentement,  
Ou soit qu'il vague en deux glissantes ondes,  
Qui çà, qui là, par le sein vagabondes  
Et sur le col nagent folâtement :

Ou soit qu'un nœud illustré<sup>1</sup> richement  
De maints rubis et maintes perles rondes,  
Serre les flots de ses deux tresses blondes.  
Mon cœur se plaît en son contentement.

Quel plaisir est-ce, ainçois<sup>2</sup> quelle merveille,  
Quand ses cheveux troussés dessus l'oreille,  
D'une Vénus imitent la façon ;

Quand d'un bonnet sa tête elle adonise,  
Et qu'on ne sait, tant neutre elle déguise  
Son chef<sup>3</sup> douteux, s'elle est fille ou garçon (\*)!

<sup>1</sup> *Illustré* : orné, rendu brillant. C'est dans cette même acception que ce mot est employé aujourd'hui.

<sup>2</sup> *Ainçois* : plutôt, bien plus.  
<sup>3</sup> *Son chef* : sa tête.

(\*) La pensée du sonnet est empruntée à Horace, Od., II, 5, vers 24.

XXI (\*).

Prends cette rose, aimable comme toi  
Qui sers de rose aux roses les plus belles,  
Qui sers de fleur aux fleurs les plus nouvelles,  
Dont la senteur me ravit tout de moi.

Prends cette rose, et ensemble reçois  
Dedans ton sein mon cœur qui n'a point d'ailes,  
Il est constant, et cent plaies cruelles  
N'ont empêché qu'il ne gardât sa foi.

La rose et moi différons d'une chose :  
Un soleil voit naître et mourir la rose,  
Mille soleils ont vu naître m'amour<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *M'amour* : élision pour mon amour (ma amour).

(\*) Ce sonnet si plein de grâce n'a point, comme le dit justement Murel, besoin de commentaire.

Ah ! je voudrais que telle amour éclose  
 Dedans mon cœur qui jamais ne repose,  
 Comme une fleur, ne m'eût duré qu'un jour.

## XXII.

Devant les yeux nuit et jour me revient  
 Le saint portrait de l'angélique face :  
 Soit que j'écrive, ou soit que j'entrelace  
 Mes vers au luth, toujours il m'en souvient.

Voyez, pour Dieu, comme un bel œil me tient  
 En sa prison et point ne me délasse<sup>1</sup> :  
 Qui me chérit, me sourit et menace,  
 Et de pensée à mon dam<sup>2</sup> m'entretient.

O le grand mal, quand notre âme est saisie  
 Des monstres nés dedans la fantaisie !  
 Le jugement est toujours en prison.

Amour trompeur, pourquoi me fais-tu croire  
 Que la blancheur est une chose noire,  
 Et que les sens sont plus que la raison !

<sup>1</sup> *Délasse* : délivre des liens ( *las* et plus tard *lacs* ) : <sup>2</sup> *A mon dam* : à ma perte ; du latin *damnum*.  
 ... ce blé couvrait d'un las  
 Les menteurs et traitres appas.  
 ( LA FONT., *Fables*, IX, 2. )

## XXIII.

Heureux le jour, l'an, le mois et la place,  
 L'heure et le temps où vos yeux m'ont tué,  
 Sinon tué, à tout le moins mué  
 Comme Méduse<sup>1</sup> en une froide glace<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Méduse* : Gorgone dont la tête attachée à l'égide, changeait en pierre ceux qui la regardaient. <sup>2</sup> *Glacé* : marbre froid et glacé.



Il est bien vrai que le trait de ma face  
 Me reste encor, mais l'esprit délié  
 Pour vivre en vous a son corps oublié,  
 Me laissant seul comme une froide masse.

Aucunefois quand vous tournez un peu  
 Vos yeux sur moi, alors je sens un feu  
 Qui me ranime et réchauffe les veines,

Et fait au froid quelque petit effort.  
 Mais vos regards n'allongent que mes peines,  
 Tant le premier fut cause de ma mort (\*) !

(\*) L'idée appartient à Pétrarque. *Sonetti in Vita di Laura*, 39.

## XXIV.

Je vis ma nymphe entre cent damoiselles,  
 Comme un croissant <sup>1</sup> par les menus flambeaux,  
 Et de ses yeux, plus que les astres beaux  
 Faire obscurcir la beauté des plus belles(\*) ;

Dedans son sein les grâces immortelles,  
 La gaillardise <sup>2</sup> et les frères jumeaux <sup>3</sup>  
 Allaient volant comme petits oiseaux  
 Parmi le vert des branches plus nouvelles.

Le ciel ravi, qui si belle la voit,  
 Roses et lis et guirlandes pleuvoit <sup>4</sup>  
 Tout au rond <sup>5</sup> d'elle au milieu de la place.

<sup>1</sup> Comme un croissant par les menus *dria*; en latin *lascivia*.

*flambeaux* : comme la lune au milieu des étoiles. <sup>3</sup> Les frères jumeaux . les amours.

<sup>4</sup> Pleuvoit : faisait pleuvoir.

<sup>2</sup> La gaillardise : en italien *leggia-*

<sup>5</sup> Tout au rond : tout autour.

(\*) Ce premier quatrain est emprunté à Pétrarque *Sonetti in Vita di Laura*, 163.

Si<sup>1</sup> qu'en dépit de l'hiver froidureux,  
Par la vertu de ses yeux amoureux  
Un beau printemps s'engendra de sa face.

<sup>1</sup> Si : de sorte que.

## XXV.

Plus que les rois, leurs sceptres et leur bien,  
J'aime ce front où mon tyran<sup>2</sup> se joue,  
Et le vermeil de cette belle joue,  
Qui fait honteux le pourpre<sup>3</sup> Tyrien.

Toutes beautés à mes yeux ne sont rien  
Au prix du sein qui soupirant secoue  
Son gorgerin sous qui doucement noue<sup>3</sup>  
Un petit flot<sup>4</sup> de marbre Parien.

En la façon que Jupiter est aise,  
Quand de son chant une Muse l'apaise :  
Ainsi je suis de ses chansons épris,

Lors qu'à son luth ses doigts elle embesogne<sup>5</sup>,  
Et qu'elle dit le branle<sup>6</sup> de Bourgogne,  
Qu'elle disait le jour que je fus pris.

<sup>1</sup> *Mon tyran* : l'amour.

<sup>2</sup> *Le pourpre* : pourpre est aujourd'hui féminin.

<sup>3</sup> *Noue* : nage, du latin *natare*.

<sup>4</sup> *Un petit flot* : le poète entend par

cette périphrase l'agitation du sein de sa maîtresse, blanc et ferme comme le marbre de Paros.

<sup>5</sup> *Embesogne* : occupe.

<sup>6</sup> *Le branle* : air de danse.

## XXVI.

Ce petit ehien qui ma maîtresse suit,  
Et qui jappant ne reconnaît personne,

Et cet oiseau <sup>1</sup> qui ses plaintes résonne <sup>2</sup>,  
 Au mois d'avril soupirant toute nuit <sup>3</sup> :

Et la barrière où quand le chaud s'enfuit,  
 Ma dame seule en pensant s'arraisonne <sup>4</sup>,  
 Et ce jardin où son pouce moissonne  
 Toutes les fleurs que Zéphyre produit :

Et cette danse <sup>5</sup> où la flèche cruelle.  
 M'outre-perça, et la saison nouvelle  
 Qui tous les ans rafraîchit mes douleurs,

Le même jour, la même place et l'heure,  
 Et son maintien qui dans mon cœur demeure,  
 Baignent mes yeux de deux ruisseaux de pleurs (\*).

<sup>1</sup> *Et cet oiseau* : le rossignol.

<sup>2</sup> *Résonne* : fait résonner.

<sup>3</sup> *Toute nuit* : toute la nuit.

<sup>4</sup> *S'arraisonne* : se livre à ses méditations.

<sup>5</sup> *Danse* : il y est fait allusion au sonnet 25, p.44.

(\*) Presque toutes les images de cette pièce sont tirées du sonnet 68 de Pétrarque, *In Vita di Laura*.

## XXVII.

Je parangonne <sup>1</sup> à ta jeune beauté,  
 Qui toujours dure en son printemps nouvelle,  
 Ce mois d'avril qui ses fleurs renouvelle,  
 En sa plus gaie et verte nouveauté <sup>2</sup>.

Loin devant toi fuira la cruauté :  
 Devant lui fuit la saison plus cruelle.  
 Il est tout beau, ta face est toute belle :  
 Ferme est son cours, ferme est ta loyauté :

Il peint les bords, les forêts et les plaines,

<sup>1</sup> *Parangonne* : compare en égalant.

<sup>2</sup> Expression fréquente dans notre poète.

Tu peins mes vers d'un bel émail de fleurs :  
Des laboureurs il arrose les peines ,

D'un vain espoir tu laves mes douleurs :  
Du ciel sur l'herbe il fait tomber les pleurs ,  
Tu fais sortir de mes yeux deux fontaines .

## XXVIII.

## STANCES.

Quand au temple nous serons  
Agenouillés , nous ferons  
Les dévots selon la guise  
De ceux qui pour louer Dieu  
Humbles se courbent au lieu  
Le plus secret de l'église.

Mais quand au lit nous serons  
Entrelacés , nous ferons  
Les lascifs selon les guises  
Des amants , qui librement  
Pratiquent folâtement  
Dans les draps cent mignardises.

Pourquoi doncque quand je veux  
Ou mordre tes beaux cheveux ,  
Ou baiser ta bouche aimée ,  
Ou toucher à ton beau sein ,  
Contrefais-tu la nonnain  
Dedans un cloître enfermée ?

Pour qui gardes-tu tes yeux  
Et ton sein délicieux .  
Ton front , ta lèvre jumelle ?  
En veux-tu baiser Pluton

Là-bas après que Charon  
T'aura mise en sa nacelle ?

Après ton dernier trépas,  
Grêle<sup>1</sup> tu n'auras là-bas  
Qu'une bouchette blémie :  
Et quand mort je te verrais  
Aux ombres je n'avouerais  
Que jadis tu fus m'amie.

Ton test<sup>2</sup> n'aura plus de peau,  
Ni ton visage si beau  
N'aura veines ni artères :  
Tu n'auras plus que des dents  
Telles qu'on les voit dedans  
Les têtes des cimetières<sup>3</sup>.

Doncque tandis que tu vis,  
Change, maîtresse, d'avis,  
Et ne m'épargne ta bouche.  
Incontinent tu mourras,  
Lors tu te repentiras  
De m'avoir été farouche.

Ah je meurs ! ah baise-moi !  
Ah ! maîtresse, approche-toi !  
Tu fuis comme un faon qui tremble :  
Au moins souffre que ma main  
S'ébatte un peu dans ton sein,  
Ou plus bas, si bon te semble (\*).

<sup>1</sup> *Grêle* : maigre et desséché.

<sup>3</sup> *Cimetières* : cimetières.

<sup>2</sup> *Test* : tête.

(\*) Cette chanson n'appartient en rien à Cassandre ; il est intéressant de signaler comment ces mêmes idées, dépouillées de tout développement oiseux et de leur tour grivois, ont produit le beau sonnet auquel l'auteur paraît s'essayer : *Quand vous serez bien vieille* ; p. 140.



## XXIX.

Heureuse fut l'étoile fortunée,  
 Qui d'un bon œil<sup>1</sup> ma maîtresse aperçut;  
 Heureux le bers<sup>2</sup> et la main qui la sut  
 Emmailloter le jour qu'elle fut née!

Heureuse fut la mamelle en-mannée<sup>3</sup>  
 De qui le lait premier elle reçut :  
 Et bien heureux le ventre qui conçut  
 Telle beauté de tant de dons ornée.

Heureux parents qui eûtes cet honneur  
 De la voir naître un astre de bonheur ;  
 Heureux les murs, naissance de la belle!

Heureux le fils dont grosse elle sera,  
 Mais plus heureux celui qui la fera  
 Et femme et mère en lieu d'une pucelle (\*)!

<sup>1</sup> *Qui d'un bon œil* : dont l'heureuse (Muret). Encore en usage aujourd'hui influence présida à la naissance de ma dans le Calvados.  
 maîtresse.

<sup>2</sup> *Bers* : berceau, mot vendômois comme la manne.

<sup>3</sup> *En-mannée* : pleine d'un lait doux

(\*) Les idées sont prises d'Ovide, *Métam.*, IV, 321.

## XXX.

Ce ris plus doux que l'œuvre d'une abeille<sup>1</sup>,  
 Ces dents ainçois deux remparts argentés,  
 Ces diamants à double rang plantés  
 Dans le corail de sa bouche vermeille :

Ce doux parler qui les âmes réveille,

<sup>1</sup> Le miel.

Ce chant qui tient mes soucis enchantés,  
Et ces deux cieux<sup>1</sup> sur deux astres entés,  
De ma déesse annoncent la merveille.

Du beau jardin de son jeune printemps  
Sort un parfum, qui le ciel en tout temps  
Peut embaumer de ses douces haleines :

Sa bouche engendre une si douce voix,  
Que son chant fait bondir rochers et bois,  
Planer<sup>2</sup> les monts et monter<sup>3</sup> les plaines.

<sup>1</sup> *Et ces deux cieux* : les sourcils voûtés comme les cieux, (Muret.)      <sup>3</sup> *Monter* : convertir en montagnes.

<sup>2</sup> *Planer* : changer en plaines.

## XXXI.

J'avais l'esprit tout morne et tout pesant,  
Quand je reçus du lieu<sup>1</sup> qui me tourmente,  
L'orange<sup>2</sup> d'or comme moi jaunissante  
Du même mal qui nous est si plaisant.

Les pommes sont de l'amour le présent :  
Tu le sais bien, ô guerrière Atalante<sup>3</sup>,  
Et Cydippe qui encor se lamente  
De l'écrit d'or<sup>4</sup> qui lui fut si cuisant.

<sup>1</sup> *Du lieu* : Blois, séjour de Casandre.

<sup>2</sup> *L'orange* : entre toutes les pommes, l'orange est dédiée à la volupté et à l'amour.

<sup>3</sup> *Atalante* : fille de Schœnée, roi de Seyros, promise par son père à celui qui la dépasserait à la course. Elle se laissa retarder par les pommes d'or qu'Hippomène jetait devant elle, et fut vaincue. Ovide, *Métam.*, X, 561.

<sup>4</sup> Le jeune Acontius épris d'a-

mour pour *Cydippe* imagina de lui jeter une pomme d'or sur laquelle il avait tracé deux vers, dont le sens était que *Cydippe* s'engageait à lui. *Cydippe* lut cet écrit dans le temple de Diane, où toutes les paroles prononcées acquerraient la valeur d'une promesse solennelle. Son père, ignorant l'aventure, maria sa fille à un autre époux, et par cet hymen causa le désespoir de *Cydippe*. V. Ovide, *Héroïdes* : *Cydippe*, *Acontis*.

Les pommes sont de l'amour le vrai signe  
 Heureux celui qui de la pomme est digne !  
 Toujours Vénus a des pommes au sein.

Depuis Adam désireux nous en sommes :  
 Toujours la Grâce en a dedans la main :  
 Et bref l'amour n'est qu'un beau jeu de pommes <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Et bref l'amour n'est qu'un beau* plus délicat et mignard en l'amour *tire*  
*jeu de pommes* : Tout ce qu'il y a de sur la forme ronde. (Muret.)

## XXXII.

Tout effrayé je cherche une fontaine <sup>1</sup>  
 Pour expier un horrible songer,  
 Qui toute nuit ne m'a fait que ronger  
 L'esprit troublé d'une idole incertaine.

Il me semblait que ma douce inhumaine  
 Criait : Ami, sauve-moi du danger,  
 A toute force un larron étranger  
 Par les forêts prisonnière m'emmène !

Lors en sursaut, où me guidait la voix,  
 Le fer au poing je brossai <sup>2</sup> par le bois :  
 Mais, en courant après la dérobée,

Du larron même assaillir me suis veu,  
 Qui, me perçant le cœur de mon épée,  
 M'a fait tomber dans un torrent de feu.

<sup>1</sup> *Je cherche une fontaine* : pour taine ou dans la mer.  
 expier un mauvais songe et s'en pur-  
 ger, c'était une coutume chez les an-  
 ciens de se plonger dans quelque fon-

<sup>2</sup> *Je brossai* : brosser, terme de vé-  
 nerie, courir à travers les bois, sans  
 regarder à rien.

## XXXIII.

Un voile obscur par l'horizon épars  
 Troublait le ciel d'une humeur survenue,  
 Et l'air crevé d'une grêle menue  
 Frappait à bords les champs de toutes parts :

Déjà Vulcain de ses borgnes soudars<sup>1</sup>  
 Hâtait les mains à la forge connue,  
 Et Jupiter dans le creux d'une nue  
 Armait sa main de l'éclair de ses dards :

Quand ma nymphette, en simple vertugade  
 Cueillant les fleurs, des rais de son œillade<sup>2</sup>  
 Essuya l'air grêleux et pluvieux :

Des vents sortis remprisonna les tropes,  
 Et fit cesser les marteaux des Cyclopes,  
 Et de Jupin rassérena les yeux (\*).

<sup>1</sup> De ses borgnes soudars : de ses un seul œil au milieu du front.  
 borgnes soldats. Les Cyclopes, compa- <sup>2</sup> Des rais de son œillade : des  
 gnons de Vulcain, sont représentés avec rayons de son regard.

(\*) On sent ici la gracieuse inspiration de Pétrarque. *Sonetti in Vita di Laura* 26 et 27.

## XXXIV.

Si tu ne veux contre Dieu t'irriter,  
 Écoute-moi, ne mets point en arrière  
 L'humble soupir, enfant de la prière :  
 La prière est fille de Jupiter.

Quiconque veut la prière éviter,  
 Jamais n'achève une jeunesse entière,  
 Et voit toujours de son audace fière

Jusqu'aux enfers l'orgueil précipiter.

Pource, orgueilleuse, échappe cet orage<sup>1</sup>,  
Dedans mes pleurs attrempe<sup>2</sup> ton courage,  
Sois pitoyable, et guéris ma langueur\*.

Toujours le ciel, toujours l'eau n'est venteuse<sup>3</sup>,  
Toujours ne doit ta beauté dépiteuse  
Contre ma plaie endurcir sa rigueur (\*).

<sup>1</sup> *Echappe cet orage* : évite cet orage.

<sup>2</sup> *Attrempe* : amollis.

<sup>3</sup> *Venteuse* : agitée par les vents.

<sup>4</sup> *Dépiteuse* : orgueilleuse, sans pitié.

(\*) Cet éloge des prières est tiré du IX<sup>e</sup> chant de l'*Illiade*. Phénix représente à Achille le pouvoir des prières.

### XXXV.

Que toute chose en ce monde se mue<sup>1</sup>,  
Soit désormais Amour soulé de pleurs<sup>2</sup>,  
Des chênes durs puissent naître les fleurs,  
Au choc des vents l'eau ne soit plus émue;

Le miel d'un roc contre nature sue,  
Soient du printemps semblables les couleurs.  
L'été soit froid, l'hiver plein de chaleurs,  
Plaine de vents ne s'enfle plus la nue :

Tout soit changé, puisque le nœud si fort  
Qui m'étreignait, et que la seule mort  
Devait trancher, elle a voulu défaire.

Pourquoi d'Amour méprises-tu la loi?

<sup>1</sup> *Se mue* : se change.

<sup>2</sup> *Soit désormais Amour soulé de pleurs* : qu'Amour soit désormais rassasié de pleurs, chose contre nature.

Nec lacrymis crudelis Amor, ne gramina rivis,  
Nec cytiso saturantur apes, nec fronde ca-  
[pellæ.

(VIRG., *Eglog.*, X, 29.)

Pourquoi fais-tu ce qui ne se peut faire ?  
Pourquoi romps-tu si fausement ta foi ?

## XXXVI.

En ma douleur, malheureux, je me plais,  
Soit quand la nuit les feux du ciel augmente,  
Ou quand l'aurore enjonche <sup>1</sup> d'amaranthe  
Le jour mêlé d'un long fleurage épais ;

D'un joyeux deuil mon esprit je repais,  
Et quelque part où seulet je m'absente,  
Devant mes yeux je vois toujours présente  
Celle qui cause et ma guerre et ma paix.

Pour l'aimer trop également j'endure  
Or' un plaisir, or' une peine dure,  
Qui d'ordre égal <sup>2</sup> viennent mon cœur saisir :

Bref, d'un tel miel mon absinthe est si pleine,  
Qu'autant me plaît le plaisir que la peine,  
La peine autant comme fait le plaisir.

<sup>1</sup> *Enjonche* : jonche.

<sup>2</sup> Par une succession régulière.

## XXXVII.

Or' que Jupin, époint <sup>1</sup> de sa semence  
Sent de l'amour les traits accoutumés,  
Et que le chaud de ses reins allumés  
L'humide sein de Junon ensemeuce :

Or' que la mer, or' que la véhémence  
Des vents fait place aux grands vaisseaux armés,

<sup>1</sup> *Epoint* : aiguillonné, excité.



Et que l'oiseau parmi les bois ramés<sup>1</sup>  
Du Thracien<sup>2</sup> les tansons recommence<sup>3</sup> :

Or' que les prés, et ore que les fleurs  
De mille et mille et de mille couleurs  
Peignent le sein de la terre si gaie ,

Seul et pensif aux rochers plus secrets ,  
D'un cœur muet je conte mes regrets ,  
Et par les bois je vais celant ma plaie (\*).

<sup>1</sup> *Ramés* : formés de rameaux.      rossignol.

<sup>2</sup> *Du Thracien* : Térée, roi de Thrace ,      <sup>3</sup> *Tansons* : plaintes.  
outragea Philomèle, changée depuis en

(\*) La verve des premiers vers rappelle la magnifique invocation à Vénus; Lucrèce, *De Rerum Natura*, ch. I, et reproduit les passages de Virgile, *Géorg.*, II, 329.

### XXXVIII.

#### MADRIGAL.

Que maudit soit le miroir qui vous mire<sup>1</sup>,  
Et vous fait être ainsi fière en beauté,  
Ainsi enfler le cœur de cruauté,  
Me refusant le bien que je désire!

Depuis trois ans pour vos yeux je soupire :  
Et si<sup>2</sup> mes pleurs, ma foi, ma loyauté  
N'ont, ô destin! de votre cœur ôté  
Ce doux orgueil qui cause mon martyre.

Et cependant vous ne connaissez pas  
Que ce beau mois et votre âge se passe,

<sup>1</sup> Le miroir où vous vous mirez.      <sup>2</sup> *Et si* : et pourtant.

Comme une fleur qui languit contre-bas <sup>1</sup> ;  
Et que le temps passé ne se ramasse <sup>2</sup>.

Tandis qu'avez la jeunesse et la grâce  
Et le temps propre aux amoureux combats,  
De suivre amour ne soyez jamais lasse,  
Et sans aimer n'attendez le trépas (\*).

<sup>1</sup> *Contre-bas* : à terre.

<sup>2</sup> Ne se peut reprendre.

(\* ) Une partie de l'idée revient à Pétrarque. *Son. in Vit. di Laura*, 30.

## XXXIX.

Voici le bois que ma sainte Angelette  
Sur le printemps réjouit de son chant :  
Voici les fleurs où son pied va marchant  
Quand à soi même elle pense seulette.

Voici la prée et la rive mollette,  
Qui prend vigueur de sa main la touchant  
Quand pas à pas en son sein va cachant  
Le bel émail de l'herbe nouvelette.

Ici chanter, là pleurer je la vis,  
Ici sourire, et là je fus ravi  
De ses discours par lesquels je desvie <sup>1</sup> :

Ici s'asseoir, là je la vis danser :  
Sur le métier <sup>2</sup> d'un si vague penser,  
Amour ourdit les trames de ma vie.

<sup>1</sup> *Je desvie* : je cesse de vivre.

les tisserands ourdissent la toile.

<sup>2</sup> *Métier* : instrument sur lequel

## XL.

Puisque je n'ai pour faire ma retraite  
 Du labyrinth<sup>1</sup> qui me va séduisant,  
 Comme Thésée, un fillet conduisant  
 Mes pas douteux par les erreufs<sup>2</sup> de Crète :

Eussé-je au moins une poitrine faite  
 Ou de cristal ou de verre luisant ;  
 Ton œil irait dedans mon cœur lisant  
 De quelle foi mon amour est parfaite.

Si tu savais de quelle affection  
 Je suis captif de ta perfection ,  
 La mort serait un confort à ma plainte ;

Et lors peut-être épuisé de pitié,  
 Tu pousserais sur ma dépouille éteinte  
 Quelque soupir de tardive amitié.

<sup>1</sup> *Du labyrinth* : élision. Le poète compare au labyrinthe de Crète l'amour dans lequel il est emprisonné. <sup>2</sup> *Erreurs* : du latin *errores*, détours, routes.

## XLI.

Ah ! Belacueil<sup>1</sup>, que ta douce parole  
 Vint traîtrement ma jeunesse offenser,  
 Quand au verger tu la menas danser  
 Sur mes vingt ans l'amoureuse carolle<sup>2</sup> !

Amour adonc me mit à son école,  
 Ayant pour maître un peu sage penser ,

<sup>1</sup> *Belacueil* : personnage du *Roman de la Rose*, celui qui conduit l'amant dans le verger d'Amour. <sup>2</sup> *Carolle* : de l'italien *carolas*, danse en rond.

Qui sans raison me mena commencer  
Le chapelet d'une danse si folle.

Depuis cinq ans hôte de ce verger,  
Je vais balant<sup>1</sup> avecque Faux-danger<sup>2</sup>,  
Tenant la main d'une dame trop caute<sup>3</sup>.

Je ne suis seul par amour abusé ;  
A ma jeunesse il faut donner la faute :  
En cheveux gris je serai plus rusé (\*).

<sup>1</sup> *Balant* : baler, danser ; d'où *bal.* du *Roman de la Rose*.

<sup>2</sup> *Faux-danger* : autre personnage      <sup>3</sup> *Caute* : rusée, du latin *cautus*.

(\*) Ce sonnet est inspiré à Ronsard par le *Roman de la Rose*, dont il faisait une de ses lectures favorites.

## XLII (\*).

Toujours des bois la cime n'est chargée  
Du faix neigeux d'un hiver éternel ;  
Toujours des dieux le foudre criminel<sup>1</sup>  
Ne darde en bas sa menace enragée.

Toujours les vents, toujours la mer Égée  
Ne gronde pas d'un orage cruel,  
Mais de la dent d'un soin continuel  
Ma pauvre vie est toujours outragée ;

Plus je me force à le vouloir tuer,  
Plus il renaît pour mieux s'évertuer  
De féconder une guerre en moi-même.

O fort Thébain<sup>2</sup> ! si ta serve vertu<sup>3</sup>

<sup>1</sup> *Criminel* : qui punit les crimes. Cet adjectif en français a le sens actif et passif comme on le voit par cette expression : lieutenant criminel.      <sup>2</sup> *O fort Thébain* : Hercule, domp-  
teur des monstres et célèbre par ses douze travaux.      <sup>3</sup> *Serve* : esclave, obéissante aux ordres d'Eurysthée.

<sup>2</sup> *O fort Thébain* : Hercule, domp-

(\*) On sent ici l'imitation d'Horace. *Odes*, II, 10.

Avait encore ce monstre combattu ,  
Ce serait bien de tes faits le treizième.

## XLIII.

Je ne suis point, Muses, accoutumé  
De voir vos sauts sous la tarde serée<sup>1</sup> :  
Je n'ai point bu dedans l'onde sacrée,  
Fille du pied du cheval emplumé<sup>2</sup>.

De tes beaux rais<sup>3</sup> vivement allumé  
Je fus poète : et si ma voix récréée,  
Et si ma lyre en t'enchantant t'agrée,  
Ton œil en soit, non Parnasse, estimé.

Certes le ciel te devait à la France,  
Quand le Thuscan<sup>4</sup>, et Sorgue<sup>5</sup>, et sa Florence,  
Et son laurier<sup>6</sup> engravava dans les cieux :

Ore trop tard, beauté plus que divine,  
Tu vois notre âge, hélas ! qui n'est pas digne,  
Tant seulement de parler de tes yeux.

<sup>1</sup> *Sous la tarde serée* : sous la tardive soirée. Les Muses, selon Hésiode et Horace, dansent au clair de lune.

<sup>2</sup> Pégase d'un coup de pied fit jaillir la source d'Hippocrène.

<sup>3</sup> *Rais* : rayons de tes yeux, regards.

<sup>4</sup> *Le Thuscan* : le Toscan, Pétrarque.

<sup>5</sup> *Sorgue* : rivière près d'Avignon, chantée par Pétrarque.

<sup>6</sup> *Laurier* : Laure, maîtresse de Pétrarque.

## XLIV.

Amour et Mars sont presque d'une sorte :  
L'un en plein jour, l'autre combat de nuit,  
L'un aux rivaux<sup>1</sup>, l'autre aux gendarmes nuit,  
L'un rompt un huis<sup>2</sup> l'autre rompt une porte<sup>3</sup> :

<sup>1</sup> *Rivaux* : compagnons d'amour. maison. (Muret.)

<sup>2</sup> *Huis* : porte de chambre ou de

<sup>3</sup> *Porte* de ville fortifiée.

L'un finement trompe une ville forte,  
L'autre coiment<sup>1</sup> une maison séduit :  
L'un le butin, l'autre le gain poursuit,  
L'un deshonneur, l'autre dommage apporte :

L'un couche à terre, et l'autre gît souvent  
Devant un huis à la froideur du vent ;  
L'un boit mainte eau, l'autre boit mainte larme.

Mars va tout seul, les Amours vont tous seuls<sup>2</sup> :  
Qui voudra donc ne languir paresseux,  
Soit l'un ou l'autre, amoureux ou gendarme.

<sup>1</sup> *Coiment* : doucement, sans bruit.  
(Se tenir coi.)

<sup>2</sup> La rime indique que le mot *seuls*  
se doit prononcer *seux*.

XLV.

Que dites-vous, que faites-vous, mignonne?  
Que songez-vous? pensez-vous point en moi?  
Avez-vous point souci de mon émoi,  
Comme de vous le souci m'époinçonne<sup>2</sup>?

De votre amour tout le cœur me bouillonne,  
Devant mes yeux sans cesse je vous vois,  
Je vous entends, absente je vous ois<sup>2</sup>,  
Et mon penser d'autre amour ne résonne.

J'ai vos beautés, vos grâces et vos yeux  
Gravés en moi, les places et les lieux,  
Où je vous vis danser, parler et rire.

Je vous tiens mienne, et si ne suis pas mien.  
Vous êtes seule en qui mon cœur respire,  
Mon œil, mon sang, mon malheur et mon bien.

<sup>1</sup> *Époinçonne* : pique, émeut.

<sup>2</sup> *Ois* : entends.



## XLVI.

## ÉLÉGIE

A JANET, PEINTRE DU ROI.

Peins-moi, Janet<sup>1</sup>, peins-moi, je te supplie,  
 Sur ce tableau les beautés de m'amie  
 De la façon que je te les dirai.  
 Comme importun je ne te supplierai  
 D'un art menteur quelque faveur lui faire :  
 Il suffit bien si tu la sais peindre  
 Telle qu'elle est, sans vouloir déguiser  
 Son naturel pour la favoriser :  
 Car la faveur n'est bonne que pour celles  
 Qui se font peindre, et qui ne sont pas belles.

Fais-lui premier les cheveux ondelés,  
 Serrés, retors, recrêpés, annelés,  
 Qui de couleur le cèdre représentent :  
 Ou les allonge, et que libres ils sentent  
 Dans le tableau, si par art tu le peux,  
 La même odeur de ses propres cheveux :  
 Car ses cheveux comme fleurettes sentent,  
 Quand les zéphyr au printemps les éventent

Que son beau front ne soit entre-fendu  
 De nul sillon en profond étendu :  
 Mais qu'il soit tel qu'est l'eau de la marine<sup>2</sup>,  
 Quand tant soit peu le vent ne la mutine,  
 Et que gisante en son lit elle dort,  
 Calmant ses flots sillés<sup>3</sup> d'un somme mort.

<sup>1</sup> Janet : peintre du roi Henri II.<sup>2</sup> La marine : la mer.<sup>3</sup> Sillez : apaisés, fermés, d'où le mot désillés.

Tout au milieu par la grève descende  
 Un beau rubis, de qui l'éclat s'épande  
 Par le tableau, ainsi qu'on voit de nuit  
 Briller les rais de la lune, qui luit  
 Dessus la neige au fond d'un val coulée,  
 De trace d'homme encore non foulée.

Après fais-lui son beau sourcil voutis<sup>1</sup>  
 D'ébène noir, et que son pli tortis<sup>2</sup>  
 Semble un croissant, qui montre par la nue  
 Au premier mois sa vouture cornue :  
 Ou si jamais tu as vu l'arc d'Amour,  
 Prends le portrait dessus le demi-tour  
 De sa courbure à demi-cercle close :  
 Car l'arc d'Amour et lui n'est qu'une chose.

Mais las ! Janet, hélas je ne sais pas  
 Par quel moyen, ni comment tu peindras  
 ( Voire eusses-tu l'artifice d'Apelle )  
 De ses beaux yeux la grâce naturelle,  
 Qui font vergogne<sup>3</sup> aux étoiles des cieux.  
 Que l'un soit doux, l'autre soit furieux,  
 Que l'un de Mars, l'autre de Vénus tienne,  
 Que du benin toute espérance vienne,  
 Et du cruel vienne tout désespoir :  
 L'un soit piteux et larmoyant à voir,  
 Comme celui d'Ariane laissée  
 Aux bords de Die<sup>4</sup>, alors que l'insensée  
 Près de la mer, de pleurs se consommait,  
 Et son Thésée en vain elle nommait :  
 L'autre soit gai, comme il est bien croyable  
 Que l'eut jadis Pénélope louable,

<sup>1</sup> *Voutis* : arrondi en voûte.

<sup>2</sup> *Tortis* : tordu en arc.

<sup>3</sup> *Vergogne* : honte.

<sup>4</sup> *Die* : Une des dénominations de l'île de Naxos, où Thésée abandonna son amante Ariane. *Dia*, la divine.

Quand elle vit son mari retourné,  
Ayant vingt ans loin d'elle séjourné.

Après fais-lui sa rondelette oreille,  
Petite, unie, entre blanche et vermeille,  
Qui sous le voile apparaisse à l'égal  
Que fait un lis enclos dans un cristal,  
Ou tout ainsi qu'apparaît une rose  
Tout fraîchement dedans un verre enclose.

Mais pour néant tu aurais fait si beau  
Tout l'ornement de ton riche tableau,  
Si tu n'avais de la linéature <sup>1</sup>  
De son beau nez bien portrait la peinture.  
Peins-le-moi donc ni court, ni aquilin,  
Poli, traitis <sup>2</sup>, où l'envieux malin  
Quand il voudrait n'y saurait que reprendre,  
Tant proprement tu le feras descendre  
Parmi la face, ainsi comme descend  
Dans une plaine un petit mont qui pend.

Après au vif peins-moi sa belle joue  
Pareille au teint de la rose qui noue <sup>3</sup>  
Dessus du lait, ou au teint blanchissant  
Du lis qui baise un œillet rougissant.

Dans le milieu portrais une fossette,  
Fossette, non, mais d'Amour la cachette,  
D'où ce garçon de sa petite main,  
Lâche cent traits, et jamais un en vain,  
Que par les yeux droit au cœur il ne touche.  
Hélas! Janet, pour bien peindre sa bouche,  
A peine Homère en ses vers te dirait

<sup>1</sup> *Linéature* : ligne.

<sup>2</sup> *Traitis* : doux, attrayant.

<sup>3</sup> *Noue* : nage (pag. 44, sonn. XXV).

Quel vermillon égal la pourrait :  
 Car pour la peindre ainsi qu'elle mérite,  
 Peindre il faudrait celle d'une Charite <sup>1</sup>.  
 Peins-la-moi donc qu'elle semble parler,  
 Ores sourire, ores embaumer l'air  
 De ne sais quelle ambrosienne haleine  
 Mais par-sus tout fais qu'elle semble pleine  
 De la douceur, de persuasion.  
 Tout à l'entour attache un million  
 De ris, d'attraits, de jeux, de courtoisies,  
 Et que deux rangs de perlettes choisies  
 D'un ordre égal en la place des dents  
 Bien poliment soient arrangés dedans.

Peins tout autour une lèvre bessonne <sup>2</sup>,  
 Qui d'elle-même en s'élevant semonne <sup>3</sup>.  
 D'être baisée, ayant le teint pareil  
 Ou de la rose, ou du coural <sup>4</sup> vermeil :  
 Elle flambante au printemps sur l'épine,  
 Lui rougissant au fond de la marine.

Peins son menton au milieu fosselu,  
 Et que le bout en rondeur pommel  
 Soit tout ainsi que l'on voit apparôître  
 Le bout d'un coing qui jà commence à croître.

Plus blanc que lait caillé dessus le jone  
 Peins-lui le col, mais peins-le un petit long,  
 Grêle et charnu, et sa gorge douillette  
 Comme le col soit un petit languette.

Après fais-lui, par un juste compas,  
 Et de Junon <sup>5</sup> les coudes et les bras,

<sup>1</sup> *Charite* : grâce, en grec χάρις. de la mer.

<sup>2</sup> *Bessonne* : jumelle.

<sup>5</sup> *Junon* : Homère donne à Junon

<sup>3</sup> *Semonne* : demande ; de *semondre*. l'épithète de λευκώλενος, aux bras

<sup>4</sup> *Coural* : corail, qui rougit au fond blancs.

Et les beaux doigts de Minerve, et encore  
La main égale à celle de l'Aurore.

Je ne sais plus, mon Janet où j'en suis :  
Je suis confus et muet : je ne puis  
Comme j'ai fait, te déclarer le reste  
De ces beautés qui ne m'est manifeste :  
Las! car jamais tant de faveur je n'eus,  
Que d'avoir vu ses beaux tetins à nu.  
Mais si l'on peut juger par conjecture,  
Persuadé de raisons je m'assure  
Que la beauté qui ne s'apparaît, doit  
Être semblable à celle que l'on voit.  
Doncque peins-la, et qu'elle me soit faite  
Parfaite autant comme l'autre est parfaite.

Ainsi qu'en bosse élève-moi son sein  
Net, blanc, poli, large, entre-ouvert et plein,  
Dedans lequel mille rameuses veines  
De rouge sang tressaillent toutes pleines.

Puis quand au vif tu auras découverts  
Dessous la peau les muscles et les nerfs,  
Enfle au-dessous deux pommes nouvelettes,  
Comme l'on voit deux pommes verdelettes  
D'un oranger, qui encores du tout  
Ne font alors que se rougir au bout \*.

Tout au plus haut des épaules marbrines,  
Peins le séjour des Charites divines,  
Et que l'Amour sans cesse voletant  
Toujours les couve et les aille éventant,  
Pensant voler avec le Jeu son frère  
De branche en branche ès vergers de Cythère.

Un peu plus bas en miroir arrondi,

\* Dont l'extrémité commence à peine à rougir.

Tout potelé, grasselet, rebondi,  
Comme celui de Vénus, peins son ventre ;  
Peins son nombril ainsi qu'un petit centre,  
Le fond duquel paraisse plus vermeil  
Qu'un bel œillet favori du soleil.

Qu'attends-tu plus, portrais-moi l'autre chose  
Qui est si belle et que dire je n'ose,  
Et dont l'espoir impatient me point <sup>1</sup> :  
Mais je te pri, ne me l'ombrage point,  
Si ce n'était d'un voile fait de soie,  
Clair et subtil, à fin qu'on l'entrevoie.

Ses cuisses soient comme faites au tour :  
A pleine chair, rondes tout à l'entour,  
Ainsi qu'un terme <sup>2</sup> arrondi d'artifice,  
Qui soutient ferme un royal édifice.

Comme deux monts enlève ses genoux,  
Douillet, charnus, ronds, délicats et mous,  
Dessous lesquels fais lui la grève <sup>3</sup> pleine,  
Telle que l'ont les vierges de Lacène <sup>4</sup>,  
Quand près d'Eurote <sup>5</sup> en s'accrochant des bras  
Luttent ensemble et se jettent à bas :  
Ou bien chassant à meutes découplées  
Quelque vieux cerf ès forêts Amyclées <sup>6</sup> :

Puis pour la fin, portrais-lui de Thétis <sup>7</sup>  
Les pieds étroits, et les talons petits.

Ah! je la vois! elle est presque portraitée :  
Encore un trait, encore un : elle est faite.

<sup>1</sup> Point : pique, blesse, tourmente.

<sup>2</sup> Terme : colonne.

<sup>3</sup> Grève : jambe.

<sup>4</sup> Lacène : Sparte.

<sup>5</sup> Eurote : Eurotas, fleuve de Laconie.

<sup>6</sup> Amyclées : forêts des environs de Lacédémone. Amyclée était une ville de Laconie.

<sup>7</sup> Thétis : Homère l'appelle : Déesse aux pieds d'argent, ἀργυρόπεζα.



Lève tes mains , ah ! mon Dieu , je la voi ,  
 Bien peu s'en faut qu'elle ne parle à moi.

## XLVII.

J'allais roulant ces larmes de mes yeux ,  
 Or' plein de doute , ore plein d'espérance ,  
 Lorsque Henri loin des bornes de France  
 Vengeait l'honneur de ses premiers aïeux :

Lors qu'il tranchait d'un bras victorieux  
 Au bord du Rhin d'espagnole vaillance ,  
 J'à se traçant de l'aigu de sa lance  
 Un beau sentier pour s'en aller aux cieux .

Vous, saint troupeau, mon soutien et ma gloire,  
 De qui le vol m'a l'esprit enlevé,  
 Si autrefois m'avez permis de boire

L'eau dont Amour a Pétrarque abreuvé,  
 Soit pour jamais ce soupir engravé  
 Au plus saint lieu du temple de mémoire (\*).

(\*) Ce sonnet, imité des derniers vers du IV<sup>e</sup> livre des *Géorgiques* de Virgile, détermine la date de la composition des Amours de Cassandre. Ronsard célèbre ici les exploits accomplis en 1552 par le roi Henri, qui, s'étant fait déclarer protecteur des libertés d'Allemagne, s'empara de Metz, occupa la Lorraine, assiégea Strasbourg et se vengea sur le Luxembourg des ravages que les troupes impériales faisaient en Picardie et en Champagne.

LE  
SECOND LIVRE DES AMOURS

DE P. DE RONSARD,

CONSACRÉ A MARIE DES MARQUETS (\*).

---

ÉLÉGIE

A SON LIVRE.

Mon fils <sup>1</sup>, si tu savais ce qu'on dira de toi,  
Tu ne voudrais jamais déloger de chez moi,  
Enclos en mon étude : et ne voudrais te faire  
Salir ni feuilleter aux mains du populaire.  
Quand tu seras parti sans jamais retourner,  
Étranger loin de moi te faudra séjourner :  
Car, ainsi que le vent sans retourner s'envole,  
Sans espoir de retour s'échappe la parole <sup>2</sup>.  
Or tu es ma parole, à qui de nuit et jour  
J'ai conté les propos que me contait Amour,

<sup>1</sup> *Mon fils* : L'auteur, à l'exemple d'Ovide, d'Horace et d'autres poètes anciens, adresse à son livre ce qu'il veut dire à son lecteur. Ce tour inge-

nieux a été souvent imité depuis; en particulier par Régnier et Boileau.

<sup>2</sup> Nescit vox missa reverti.  
(HOR., *Epist. ad Pis.*, v. 390.)

(\*) Ce second livre est consacré à chanter les amours de Ronsard pour Marie des Marquets, née à Pin de Bourguoël, où le poète la vit pour la première fois, le 20<sup>e</sup> d'avril. (Voy. II<sup>e</sup> Livre des Amours, sonnet IV.)

Après avoir longtemps chanté sa Cassandre, qu'il avait aimée sans récompense, Ronsard devint amoureux d'une jeune, honnête et gracieuse maîtresse qu'il célèbre en cette seconde partie. C'était une fille de quelque bourgade champêtre, qu'il avait rencontrée un jour d'avril et qui se montra, du reste, aussi ingrate et cruelle que la première.

Pour les mettre en ces vers qu'en lumière tu portes,  
 Crochetant <sup>1</sup> malgré moi de ma chambre les portes,  
 Pauvret ! qui ne sais pas que nos citoyens sont  
 Plus subtils par le nez que le rhinocéront.  
 Donc, avant que tenter la mer et le naufrage,  
 Vois du port la tempête, et demeure au rivage :  
 Tard est le repentir de tôt s'être embarqué.  
 Tu seras tous les jours des médisans moqué  
 D'yeux, et de hausse-becs <sup>2</sup>, et d'un branler de tête.  
 Sage est celui qui croit à qui bien l'admonête.

Tu sais (mon cher enfant) que je ne te voudrais  
 Tromper, contre nature impudent je faudrais,  
 Et serais un serpent de farouche nature  
 Si je voulais trahir ma propre géniture.  
 Car tout tel que tu es, naguères je te fis,  
 Et je ne t'aime moins qu'un père aime son fils.

Quoi ! tu veux donc partir ? et tant plus je te cuide <sup>3</sup>  
 Retenir au logis, plus tu hausses la bride.  
 Va donc ; mais au partir, mon fils, je te prierai  
 De répondre à chacun ce que je te dirai,  
 Afin que tes raisons gardent bien en l'absence  
 De moi, le père tien, l'honneur et l'innocence.

Si quelque dame honnête et gentille de cœur,  
 (Qui aura l'inconstance et le change en horreur)  
 Me vient en te lisant d'un gros sourcil reprendre  
 De quoi je ne devais oublier ma Cassandre,  
 Qui la première au cœur le trait d'amour me mit,  
 Et que le bon Pétrarque <sup>4</sup> un tel péché ne fit,  
 Qui fut trente et un ans amoureux de sa dame,

<sup>1</sup> Crochetant : fermant.

<sup>2</sup> Hausse-becs : marques de dédain.

<sup>3</sup> Cuide : désire.

Tel, comme dit Merlin, cuide enseigner  
 [autrui.

(LA FONT.)

<sup>4</sup> Pétrarque : amoureux de Laure,  
 qu'il a célébrée dans ses poésies im-  
 mortelles.

Sans qu'un autre penser lui pût échauffer l'âme :  
Réponds-lui je te pri', que Pétrarque sur moi  
N'avait autorité de me donner sa loi,  
Ni à ceux qui viendraient après lui, pour les faire  
Si longtemps enchaînés, sans leur lien défaire.

Lui-même ne fut tel : car à voir son écrit  
Il était éveillé d'un trop gentil esprit  
Pour être sot trente ans, abusant sa jeunesse  
Et sa muse au giron d'une vieille maîtresse :  
Ou bien il jouissait de sa Laurette, ou bien  
Il était un grand fat d'aimer sans avoir rien.  
Ce que je ne puis croire, aussi n'est-il croyable :  
Non il en jouissait : puis la fit admirable,  
Chaste, divine, sainte : aussi l'amoureux doit  
Célébrer la beauté dont plaisir il reçoit :  
Car celui qui la blâme après la jouissance  
N'est homme, mais d'un tigre il a pris sa naissance.  
Quand quelque jeune fille est au commencement  
Cruelle, dure, fière à son premier amant,  
Constant il faut attendre : il peut être qu'une heure  
Viendra sans y penser qui la rendra meilleure.  
Mais quand elle devient voire de jour en jour  
Plus dure et plus rebelle et plus rude en amour,  
On s'en doit éloigner sans se rompre la tête  
De vouloir adoucir une si sottie bête.  
Je suis de tel avis : me blâme de ceci,  
M'estime qui voudra, je le conseille ainsi.

Les femmes bien souvent sont cause que nous sommes  
Volages et légers, amadouant les hommes  
D'un espoir enchanteur, les tenant quelquefois  
Par une douce ruse un an ou deux ou trois,  
Dans les liens d'amour sans aucune allégeance :  
Cependant un valet en aura jouissance,

Ou bien quelque badin emportera ce bien  
 Que le fidèle ami à bon droit cuidait <sup>1</sup> sien :  
 Et si ne laisseront, je parle des rusées  
 Qui ont au train d'amour leurs jeunesses usées  
 (C'est bien le plus grand mal qu'un homme puisse avoir  
 Que servir une femme accorte à décevoir),  
 D'enjoindre des travaux qui sont insupportables,  
 Des services cruels, des tâches misérables.  
 Car sans avoir égard à la simple amitié  
 De leurs pauvres servants, cruelles n'ont pitié,  
 Non plus qu'un fier corsaire, en arrogance braves,  
 N'a pitié des captifs à l'aviron esclaves.  
 Il faut vendre son bien, il faut faire présents  
 De chaînes, de carcans <sup>2</sup>, de diamants luisants ;  
 Il faut donner la perle et l'habit magnifique,  
 Il faut entretenir la table et la musique,  
 Il faut prendre querelle, il faut les supporter.  
 Certes j'aimerais mieux dessus le dos porter  
 La hotte pour curer les étables d'Augée <sup>3</sup>,  
 Que me voir serviteur d'une dame rusée.  
 La mer est bien à craindre, aussi est bien le feu,  
 Et le ciel quand il est de tonnerres émeu.  
 Mais trop plus est à craindre une femme clergesse <sup>4</sup>,  
 Savante en l'art d'amour, quand elle est tromperesse ;  
 Par mille inventions mille maux elle fait,  
 Et d'autant qu'elle est femme, et d'autant qu'elle sait.  
 Quiconque fut le dieu qui la mit en lumière,  
 Il fut premier auteur d'une grande misère.

Il fallait par présents consacrés aux autels  
 Acheter nos enfants des grands dieux immortels,  
 Et non user sa vie avec ce mal aimable,

<sup>1</sup> *Cuidait* : croyait.

<sup>2</sup> *Carcans* : colliers.

<sup>3</sup> *Augée* : Augias, roi d'Élis, dont

Hercule nettoya les étables en y faisant passer le fleuve Alphée.

<sup>4</sup> *Clerc* : savant, habile.

Les femmes , passion de l'homme misérable ,  
Misérable et chétif, d'autant qu'il est vassal ,  
Durant le temps qu'il vit , d'un si fier animal.

Quand on peut par hasard heureusement choisir  
Quelque belle maîtresse et l'avoir à plaisir,  
Soit de haut ou bas lieu , pourvu qu'elle soit fille  
Humble, courtoise , honnête , amoureuse et gentille ,  
Sans fard , sans tromperie , et qui sans mauvaistié  
Garde de tout son cœur une simple amitié ,  
Aimant trop mieux cent fois à la mort être mise ,  
Que de rompre sa foi quand elle l'a promise :  
Il la faut honorer tant qu'on sera vivant ,  
Comme un rare joyau qu'on trouve peu souvent ,  
Celui certainement mérite sur la tête  
Le feu le plus ardent d'une horrible tempête ,  
Qui trompe une pucelle , et même alors  
Qu'elle se donne à nous et de cœur et de corps.

N'est-ce pas un grand bien quand on fait un voyage ,  
De rencontrer quelqu'un qui d'un pareil courage  
Veut nous accompagner, et comme nous passer  
Tant d'étranges chemins , fâcheux à traverser ?  
Aussi n'est-ce un grand bien de trouver une amie  
Qui nous aide à passer cette chétive vie ,  
Qui sans être fardée, ou pleine de rigueur,  
Traite fidèlement de son ami le cœur ?

Dis leur, si de fortune une belle Cassandre  
Vers moi se fût montrée un peu courtoise et tendre ,  
Et pleine de pitié eût cherché de guérir  
Le mal dont ses beaux yeux dix ans m'ont fait mourir,  
Non-seulement du corps , mais sans plus d'une œillade  
Eût voulu soulager mon pauvre cœur malade ,  
Je ne l'eusse laissée , et m'en soit à témoin  
Ce jeune enfant ailé qui des amours a soin.



Mais voyant que toujours elle marchait plus fière,  
 Je déliai du tout mon amitié première,  
 Pour en aimer une autre en ce pays d'Anjou,  
 Où maintenant Amour me détient sous le joug :  
 Laquelle tout soudain je quitterai, si elle  
 M'est, comme fut Cassandre, orgueilleuse et rebelle,  
 Pour en chercher une autre, à fin de voir un jour  
 De pareille amitié récompenser m'amour,  
 Sentant l'affection d'un autre dans moi-même :  
 Car un homme est bien sot d'aimer si on ne l'aime.

Or' si quelque impudent me vient blâmer de quoi  
 Je ne suis plus si grave en mes vers que j'étoi  
 A mon commencement, quand l'humeur pindarique  
 Enflait empoulément<sup>1</sup> ma bouche magnifique :  
 Dis lui que les amours ne se soupirent pas  
 D'un vers hautement grave, ains d'un beau style bas,  
 Populaire et plaisant, ainsi qu'a fait Tibulle,  
 L'ingénieux Ovide et le docte Catulle.  
 Le fils de Vénus hait ces ostentations :  
 Il suffit qu'on lui chante au vrai ses passions,  
 Sans enflure ni fard, d'un mignard et doux style,  
 Coulant d'un petit bruit, comme un eau qui distille.  
 Ceux qui font autrement, ils font un mauvais tour  
 A la simple Vénus et à son fils Amour.

S'il advient quelque jour que d'une voix hardie  
 J'anime l'échafaud<sup>2</sup> par une tragédie  
 Sententieuse et grave, alors je ferai voir  
 Combien peuvent les nerfs de mon petit savoir.  
 Et si quelque Furie en mes vers je rencontre,  
 Hardi j'opposerai mes Muses à l'encontre :  
 Et ferai résonner d'un haut et grave son

<sup>1</sup> *Empoulément* : d'une manière empoulée.

<sup>2</sup> *Échafaud* : théâtre.

( Pour avoir part au bouc <sup>1</sup> ) la tragique tançon <sup>2</sup> :  
 Mais ores que d'amour les passions je pousse ,  
 Humble je veux user d'une muse plus douce.

Je ne veux que ce vers d'ornement indigent  
 Entre dans une école , ou qu'un brave régent  
 Me lise pour parade : il suffit si m'amie  
 Le touche de la main dont elle tient ma vie :  
 Car je suis satisfait , si elle prend à gré  
 Ce labeur que je voue à ses pieds consacré.

<sup>1</sup> Carmine qui tragico vilem certavit ob  
 [ hircum.  
 ( HOR. )  
 Du plus habile chantre un bouc était le prix.  
 ( BOILEAU. )

<sup>2</sup> Tançon : noise, querelle, d'où  
 tancer, selon Belleau. Une sorte de  
 poésie à divers interlocuteurs, fami-  
 lière aux troubadours, s'appelait *ten-  
 son*.

## I.

## A PONTUS DE TYARD (\*).

Ma Muse était blâmée à son commencement  
 D'apparaître trop haute au simple populaire :  
 Maintenant désenflée on la blâme au contraire ,  
 Et qu'elle se dément parlant trop bassement.

Toi de qui le labeur enfante doctement  
 Des livres immortels, dis-moi, que dois-je faire ?  
 Dis-moi ( car tu sais tout ) comme dois-je complaire  
 A ce monstre têtù divers en jugement ?

Quand je tonne en mes vers il a peur de me lire :  
 Quand ma voix se rabaisse il ne fait qu'en médire ;  
 Dis-moi de quel lien, force, tenaille ou clous

(\*) Sonnet adressé à Pontus de Tyard, ami de Ronsard, savant et poète, un de ceux qui composaient la pléiade, né en 1521, dans le Maconnais, mort à l'âge de quatre-vingt-deux ans, évêque de Châlons, comte et pair de France.

Tiendrai-je ce Proté<sup>1</sup> qui se change à tous coups ?  
 Tyard, je t'entends bien, il le faut laisser dire,  
 Et nous rire de lui comme il se rit de nous.

<sup>1</sup> Proté : Protée, dieu marin, fils de Neptune, dont il gardait les troupeaux. (VIRG., *Géorg.*, liv. IV.)

« Quo teneam modo mutantem Protea  
 [vultum,  
 (Hœs.)

## II.

Marie, vous avez la joue aussi vermeille  
 Qu'une rose de mai, vous avez les cheveux  
 Entre bruns et châains, frisés de mille nœuds,  
 Crépés et tortillés tout autour de l'oreille.

Quand vous étiez petite une mignarde abeille  
 Sur vos lèvres forma son nectar savoureux ;  
 Amour laissa ses traits en vos yeux rigoureux,  
 Pithon<sup>1</sup> vous fit la voix à nulle autre pareille.

Vous avez les tetins comme deux monts de lait,  
 Qui pommèlent ainsi qu'au printemps nouvelet  
 Pommèlent deux boutons que leur châsse<sup>2</sup> environne :

De Junon sont vos bras, des Grâces votre sein,  
 Vous avez de l'Aurore et le front et la main,  
 Mais vous avez le cœur d'une fière<sup>3</sup> lionne.

<sup>1</sup> Pithon : Πειθώ, déesse de la persuasion.

<sup>2</sup> Châsse : calice (d'où le mot *enchâsser*).

<sup>3</sup> Fière : du latin *ferus*, sauvage.

## III.

Le vingtième d'avril, couché sur l'herbelette,  
 Je vis, ce me semblait, en dormant, un chevreuil,

Qui çà qui là marchait où le menait son vueil <sup>1</sup>,  
Foulant les belles fleurs de mainte gambelette.

Une corne et une autre encore nouvelette  
Entait son petit front d'un gracieux orgueil :  
Comme un soleil luisait la rondeur de son œil ,  
Et un carcan <sup>2</sup> pendait sous sa gorge douillette.

Si tôt que je le vis, je voulus courre <sup>3</sup> après ;  
Et lui, qui m'avisa, prit sa fuite ès forêts ,  
Où, se moquant de moi, ne me voulut attendre :

Mais en suivant son trac <sup>4</sup>, je ne m'avisai pas  
D'un piège entre les fleurs, qui me lia le pas :  
Ainsi pour prendre autrui moi-même me fis prendre

<sup>1</sup> *Vueil* : volonté.

en langage de vénerie : courre le lièvre,  
le cerf.

<sup>2</sup> *Carcan* : Collier.

<sup>3</sup> *Courre* : pour courir ; encore usité

<sup>4</sup> *Trac* : trace, chemin ; *tractus*.

#### IV (\*).

Douce, belle, amoureuse et bien fleurante rose <sup>1</sup>,  
Que tu es à bon droit aux amours consacrée !  
Ta délicate odeur hommes et dieux récréée,  
Et bref, rose, tu es belle sur toute chose.

Marie pour son chef <sup>2</sup> un beau bouquet compose  
De ta feuille, et toujours sa tête en est parée :  
Toujours cette Angevine, unique Cythérée,  
Du parfum de ton eau sa jeune face arrose.

Ah Dieu ! que je suis aise alors que je te voi  
Eclore au point du jour sur l'épine à requoi <sup>3</sup>,

<sup>1</sup> *Bien fleurante* : à la douce odeur.

<sup>3</sup> *A requoi* : du latin *requies*, en  
paix, à l'aise.

<sup>2</sup> *Chef* : pour sa tête.

(\*) Imité d'Anacréon.

Aux jardins de Bourgueil près d'une eau solitaire !

De toi les nymphes ont les coudes et le sein,  
De toi l'aurore emprunte et sa joue et sa main,  
Et son teint la beauté qu'on adore en Cythère.

## V.

## MADRIGAL (\*).

Mon docte Peletier, le temps léger s'enfuit,  
Je change nuit et jour de poil<sup>1</sup> et de jeunesse :  
Mais je ne change pas l'amour d'une maîtresse,  
Qui dans mon cœur collée éternelle me suit.

Toi qui es dès enfance en tout savoir instruit  
(Si de notre amitié l'antique nœud te presse),  
Comme sage et plus vieil, donne moi quelque adresse  
Pour éviter ce mal qui ma raison séduit.

Aide-moi, Peletier, si par philosophie  
Ou par le cours des cieux tu as jamais appris  
Un remède d'amour, dis-le moi je te prie.  
De l'arbre à Jupiter<sup>2</sup> qui fut jadis en prix,

(De nos premiers aïeux la vieille prophétie)  
Tu auras à bon droit la couronne et le prix  
D'avoir par le conseil de tes doctes écrits  
Sauvé de ton ami la franchise et la vie.

<sup>1</sup> *Poil* : cheveux.

Et, comme notre poil, blanchissent nos  
[désirs.  
(RÉGNIER.)

<sup>2</sup> *De l'arbre à Jupiter* : les chênes  
de Dodone avaient la vertu prophé-  
tique. C'est avec les rameaux du chêne  
qu'on tressait la couronne civique.

(\*) Adressé à Jacques Peletier du Mans, docteur en médecine, poète  
et philosophe.

## VI (\*).

Écoute, mon Aurat, la terre n'est pas digne  
De pourrir en la tombe un tel corps que le tien :  
Tu fus en ton vivant des muses le soutien :  
Et pource après ta mort tu deviendras un cygne ;

Tu deviendras cigale ou mouche limousine,  
Qui fait un miel plus doux que n'est l'Hymettien,  
Ou voix qui reedit tout <sup>1</sup>, et si <sup>2</sup> ne reedit rien <sup>3</sup>,  
Ou l'oiseau <sup>4</sup> qui maudit Teré sur une épine.

Si tu n'es transformé tout entier en quelqu'un,  
Tu vêtiras un corps à cinq autres commun,  
Et seras composé de tous les cinq ensemble.

Car un seul pour d'Aurat suffisant ne me semble :  
Et d'homme seras fait un beau monstre nouveau,  
De voix, cygne, cigale, et d'avette et d'oiseau.

<sup>1</sup> *Voix qui reedit* : mis ici pour l'écho.

<sup>3</sup> L'écho, qui reedit les mots sans en comprendre le sens.

<sup>2</sup> *Si* : pourtant. « Elle a la tête plus grosse que le poing, et si elle n'est point enflée. » (MOLIÈRE, *Bourg. gentilh.*)

<sup>4</sup> Philomèle, changée en rossignol.

(\* ) Adressé à Jean d'Aurat, né dans le Limousin, en 1510. Il fut le maître de Ronsard : c'est un de ceux qui ont le plus contribué à la renaissance des lettres. En 1560, sa grande réputation dans les vers latins et grecs lui valut le titre de poète du roi et de professeur au Collège de France en langues grecque et latine. Ses descendants existent encore à Limoges.

## VII.

Marie, qui voudrait votre nom retourner,  
Il trouverait *aimer* : aimez-moi donc Marie,  
Votre nom de lui-même à l'amour vous convie,  
Il faut suivre Nature, et ne l'abandonner.



S'il vous plaît votre cœur pour gage me donner,  
 Je vous offre le mien : ainsi de cette vie  
 Nous prendrons les plaisirs , et jamais autre envie  
 Ne me pourra l'esprit d'une autre emprisonner.

Il faut aimer, maîtresse , au monde quelque chose :  
 Celui qui n'aime point, malheureux se propose  
 Une vie d'un Scythe, et ses jours veut passer

Sans goûter la douceur des douceurs la meilleure ;  
 Rien n'est doux sans Vénus et sans son fils : à l'heure  
 Que je n'aimerai plus, puissé-je trépasser !

## VIII.

Marie, en me taçant vous me venez reprendre  
 Que je suis trop léger, et me dites toujours,  
 Quand j'approche de vous, que j'aïlle à ma Cassandre,  
 Et toujours m'appellez inconstant en amours.

L'inconstance me plaît : les hommes sont bien lourds,  
 Qui de nouvelle amour ne se laissent surprendre.  
 Qui veut opiniâtre une seule prétendre,  
 N'est digne que Vénus lui fasse de bons tours.

Celui qui n'ose faire une amitié nouvelle,  
 A faute de courage , ou faute de cervelle,  
 Se défiant de soi qui ne peut avoir mieux.

Les hommes maladifs , ou matés <sup>1</sup> de vieillesse  
 Doivent être constants : mais sotté est la jeunesse  
 Qui n'est point éveillée et qui n'aime en cent lieux.

<sup>1</sup> *Matés* : accablés.

## IX (\*).

Je veux, me souvenant de ma gentille amie,  
Boire ce soir d'autant<sup>1</sup>, et pource, Corydon,  
Fais remplir mes flacons, et verse à l'abandon  
Du vin pour réjouir toute la compagnie.

Soit que m'amie ait nom ou Cassandre ou Marie,  
Neuf fois je m'en vais boire aux lettres de son nom,  
Et toi si de ta belle et jeune Madelon,  
Belleau, l'amour te point, je te pri' ne l'oublie.!

Apporte ces bouquets que tu m'avais cueillis,  
Ces roses, ces œillets, ce jasmin et ces lis :  
Attache une couronne à l'entour de ma tête.

Gagnons ce jour ici, trompons notre trépas :  
Peut être que demain nous ne reboirons pas :  
S'attendre au lendemain n'est pas chose trop prête<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Expression familière et commune passim.)  
au seizième siècle. { Voir *Rabelais*, <sup>2</sup> *Prête* : facile; du latin *paratus*.

(\*) Adressé à Remi Belleau, un des poètes de la pléiade française, né à Nogent-le-Rotrou en 1528, mort en 1577. Ronsard, comme il le témoigne en mille endroits, avait pour son talent une estime singulière.

Ce sonnet est l'expression de la philosophie préconisée par Horace dans plusieurs de ses odes.

## X.

Ma maîtresse est toute angelette<sup>1</sup>,  
Ma toute rose nouvelette,  
Toute mon gracieux orgueil,  
Toute ma petite brunette,  
Toute ma douce mignonnette,  
Toute mon cœur, toute mon œil.

Toute mes jeux et mes blandices<sup>2</sup>,

<sup>1</sup> *Angelette* : petit ange. grâces, caresses. Toutes ces mignardises

<sup>2</sup> *Blandices* : du latin *blandiliae*, sont imitées de Marulle.

Mes mignardises , mes délices ,  
 Toute mon tout , toute mon rien ,  
 Toute ma maîtresse Marie ,  
 Toute ma douce tromperie ,  
 Toute mon mal , toute mon bien .

Toute fiel , toute ma sucrée ,  
 Toute ma belle Cythérée ,  
 Toute ma joie , et ma langueur ,  
 Toute ma petite Angevine ,  
 Ma toute simple et toute fine ,  
 Toute mon âme et tout mon cœur .

Encore un envieux me nie  
 Que je ne dois aimer Marie .  
 Mais quoi ? si ce sot envieux  
 Disait que mes yeux je n'aimasse ,  
 Voudriez-vous bien que je laissasse  
 Pour un sot à n'aimer mes yeux ?

XI.

Marie, levez-vous, vous êtes paresseuse,  
 Jà la gaie alouette au ciel a fredonné,  
 Et jà le rossignol doucement jargoné  
 Dessus l'épine assis sa complainte amoureuse.

Sus debout ! allons voir l'herbelette perleuse<sup>1</sup>,  
 Et votre beau rosier de boutons couronné,  
 Et vos œillets mignons auxquels aviez donné  
 Hier au soir de l'eau d'une main si soigneuse.

Harsoir en vous couchant vous jurâtes vos yeux

<sup>1</sup> *Perleuse* : couverte de perles par la rosée

D'être plus tôt que moi ce matin éveillée :  
Mais le dormir de l'Aube aux filles gracieux

Vous tient d'un doux sommeil encor les yeux sillée<sup>1</sup>,  
Çà, çà ! que je les baise et votre beau tetin  
Cent fois pour vous apprendre à vous lever matin.

<sup>1</sup> *Sillée* : fermée ; du latin *sigillatus*, cacheté.

## XII.

Amour est un charmeur<sup>1</sup> : si je suis une année  
Avecque ma maîtresse à babiller toujours,  
Et à lui raconter quelles sont mes amours,  
L'an me semble plus court qu'une courte journée.

Si quelque tiers survient, j'en ai l'âme gênée,  
Ou je deviens muet, ou mes propos sont lourds :  
Au milieu du devis<sup>2</sup> s'égarant mes discours,  
Et tout ainsi que moi ma langue est étonnée.

Mais quand je suis tout seul auprès de mon plaisir,  
Ma langue interprétant le plus de mon désir,  
Alors de caqueter mon ardeur ne fait cesse : |

Je ne sais qu'inventer, que conter, que parler :  
Car pour être cent ans auprès de ma maîtresse,  
Cent ans me sont trop courts et ne m'en puis aller.

<sup>1</sup> *Charmeur* : magicien.

<sup>2</sup> *Devis* : propos, discours.

## XIII.

Cache pour cette nuit ta corne<sup>1</sup>, bonne Lune :  
Ainsi<sup>2</sup> Endymion soit toujours ton ami,

<sup>1</sup> Ton croissant.

<sup>2</sup> Tour latin :

Sic te, Diva potens Cypri.....  
(HORACE, *Od.*, I, 3.)

Ainsi soit-il toujours en ton sein endormi,  
Ainsi nul enchanteur jamais ne t'importune.

Le jour m'est odieux, la nuit m'est opportune ;  
Je crains de jour l'aguet <sup>1</sup> d'un voisin ennemi :  
De nuit plus courageux je traverse parmi  
Les espions couvert de la courtine <sup>2</sup> brune.

Tu sais, Lune, que peut l'amoureuse poison :  
Le dieu Pan pour le prix d'une blanche toison  
Put bien fléchir ton cœur <sup>3</sup>. Et vous, astres insignes,

Favorisez au feu qui me tient allumé .  
Car s'il vous en souvient, la plupart de vous, signes,  
N'a place dans le ciel que pour avoir aimé <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> *L'aguet* : l'espionnage.

blanche.

<sup>2</sup> *Courtine* : manteau.

<sup>4</sup> Callisto, les Pléiades et autres ont

<sup>3</sup> Pan obtint les faveurs de la Lune par le don qu'il lui fit d'une brebis

été placés dans le ciel.

#### XIV (\*).

Vous méprisez nature : êtes-vous si cruelle  
De ne vouloir aimer? Voyez les passereaux  
Qui démènent l'amour <sup>1</sup>, voyez les colombeaux,  
Regardez le ramier, voyez la tourterelle :

Voyez deçà delà, d'une frétilante aile,  
Voleter par les bois les amoureux oiseaux :  
Voyez la jeune vigne embrasser les ormeaux,  
Et toute chose rire en la saison nouvelle.

<sup>1</sup> *Démènent* : mènent. *Démènent l'amour*, font l'amour.

(\*) Sonnet plein de verve et d'inspiration, qui rappelle les plus beaux vers de Lucrèce.

Ici la bergerette en tournant son fuseau  
 Dégoise ses amours, et là le pastoureau  
 Répond à sa chanson, ici toute chose aime :

Tout parle de l'amour, tout s'en veut enflammer :  
 Seulement votre cœur, froid d'une glace extrême,  
 Demeure opiniâtre et ne veut point aimer.



XV.

CHANSON.

Le printemps n'a point tant de fleurs,  
 L'Automne tant de raisins meurs,  
 L'été tant de chaleurs hâlées,  
 L'hiver tant de froides gelées,  
 Ni la mer n'a tant de poissons,  
 Ni la Beauce tant de moissons,  
 Ni la Bretagne tant d'arènes<sup>1</sup>,  
 Ni l'Auvergne tant de fontaines,  
 Ni la nuit tant de clairs flambeaux,  
 Ni les forêts tant de rameaux,<sup>1</sup>  
 Que je porte au cœur, ma maîtresse,  
 Pour vous de peine et de tristesse.

<sup>1</sup> Arènes : sables.

XVI.

CHANSON.

Amour, dis, je te prie (ainsi de tous humains  
 Et des dieux soit toujours l'empire entre tes mains),  
 Qui te fournit de flèches?



Vu que toujours colère en mille et mille lieux  
 Tu perds tes traits ès cœurs des hommes et des dieux,  
 Empennés de flammèches ?

Mais, je te pri', dis moi ! est-ce point le dieu Mars,  
 Quand il revient chargé du butin des soldars,  
 Tués à la bataille ?

Ou bien si c'est Vulcan qui dedans ses fourneaux  
 (Après les tiens perdus) t'en refait de nouveaux,  
 Et toujours t'en rebaille ?

Pauvret (répond amour), eh quoi ! ignores-tu  
 La rigueur, la douceur, la force, la vertu  
 Des beaux yeux de t'amie ?  
 Plus je répands de traits sus hommes et sus dieux,  
 Et plus d'un seul regard m'en fournissent les yeux  
 De ta belle Marie (\*).

(\*) Pièce tout à fait remarquable par l'allure et le mouvement lyrique.

## XVII.

### LE VOYAGE DE TOURS,

OU LES AMOUREUX THOINET ET PERROT<sup>1</sup>.

C'était en la saison que l'amoureuse Flore  
 Faisait pour son ami les fleurettes éclore  
 Par les prés bigarrés d'autant d'émail de fleurs,  
 Que le grand arc du ciel s'émaille de couleurs :  
 Lorsque les papillons et les blondes avettes,  
 Les uns chargés au bec, les autres aux cuissettes  
 Errent par les jardins ; et les petits oiseaux  
 Voletant par les bois de rameaux en rameaux

<sup>1</sup> Antoine de Baif et Pierre Ronsard.

Amassent la becquée, et parmi la verdure  
Ont souci comme nous de leur race future.

Thoinet, au mois d'avril, passant par Vendomois  
Me mena voir à Tours Marion que j'aimois,  
Qui aux noces était d'une sienne cousine :  
Et ce Thoinet aussi allait voir sa Francine,  
Qu'Amour en se jouant d'un trait plein de rigueur  
Lui avait près le Clain <sup>1</sup> écrite dans le cœur.

Nous partîmes tous deux du hameau de Coutures <sup>2</sup>,  
Nous passâmes Gastines et ses hautes verdurees,  
Nous passâmes Marré, et vîmes à mi-jour  
Du pasteur Phelippot s'élever la grand' tour,  
Qui de Beaumont la Ronce honore le village,  
Comme un pin fait honneur aux arbres d'un bocage.  
Ce pasteur, qu'on nommait Phelippot, tout gaillard,  
Chez lui nous festoya jusques au soir bien tard.  
De là vîmes coucher au gué de Lengerie,  
Sous des saules plantés le long d'une prairie :  
Puis dès le point du jour, redoublant le marcher,  
Nous vîmes en un bois s'élever le clocher  
De Saint-Côme près Tours, où la noce gentille  
Dans un pré se faisait au beau milieu de l'île.

Là Francine dansait, de Thoinet le souci,  
Là Marion balait <sup>3</sup>, qui fut le mien aussi :  
Puis, nous mettant tous deux en l'ordre de la danse,  
Thoinet tout le premier cette plainte commence :

Ma Francine, mon cœur, qu'oublier je ne puis,  
Bien que pour ton amour oublié je me suis,  
Quand dure en cruauté tu passerais les ourses  
Et les torrents d'hiver débordés de leurs courses,

<sup>1</sup> Clain : rivière du Poitou.

sonnière, lieu de naissance de Ronsard.

<sup>2</sup> Coutures : C'est dans ce hameau que se trouve le château de la Pois-

<sup>3</sup> Balait : dansait.

Et quand tu porterais en lieu d'humaine chair  
 Au fond de l'estomac pour un cœur un rocher :  
 Quand tu aurais sucé le lait d'une lionne,  
 Quand tu serais, cruelle, une bête félonne,  
 Ton cœur serait pourtant de mes pleurs adouci,  
 Et ce pauvre Thoinet tu prendrais à merci.

Je suis, s'il t'en souvient, Thoinet, qui, dès jeunesse,  
 Te voyant sur le Clain, t'appela sa maîtresse,  
 Qui musette et flageol à ses lèvres usa  
 Pour te donner plaisir ; mais cela m'abusa :  
 Car, te pensant fléchir comme une femme humaine,  
 Je trouvai ta poitrine et ton oreille pleine,  
 Hélas ! qui l'eût pensé ! de cent mille glaçons,  
 Lesquels ne t'ont permis d'écouter mes chansons :  
 Et toutefois le temps, qui les prés de leurs herbes  
 Dépouille d'an en an, et les champs de leurs gerbes,  
 Ne m'a point dépouillé le souvenir du jour,  
 Ni du mois où je mis en tes yeux mon amour :  
 Ni ne sera jamais, voire eussé-je avalée  
 L'onde qui court là bas sous l'obscur vallée <sup>1</sup>.  
 C'était au mois d'avril, Francine, il m'en souvient,  
 Quand tout arbre fleurit, quand la terre devient  
 De vieillesse en jouvence, et l'étrange <sup>2</sup> arondelle <sup>3</sup>  
 Fait contre un soliveau sa maison naturelle :  
 Quand la limace, au dos qui porte sa maison,  
 Laisse un trac sur les fleurs ; quand la blonde toison  
 Va couvrant la chenille <sup>4</sup>, et quand parmi les prés  
 Volent les papillons aux ailes diaprées,  
 Lorsque fol je te vis, et depuis je n'ai pu  
 Rien voir après tes yeux que tout ne m'ait déplu.

<sup>1</sup> *L'onde qui court*, etc. ; l'eau du Lé-  
 thé, fleuve des enfers, où les âmes bu-  
 vaient l'oubli de leur vie passée.

passagère.

<sup>3</sup> *Arondelle* : hirondelle.

<sup>4</sup> Le poil follet qui recouvre la  
 chenille.

<sup>2</sup> *Étrange* : de pays étrangers,

Six ans sont jà passés, toutefois dans l'oreille  
 J'entends encor le son de ta voix nonpareille,  
 Qui me gagna le cœur, et me souvient encor<sup>1</sup>  
 De ta vermeille bouche et de tes cheveux d'or,  
 De ta main, de tes yeux, et si le temps qui passe  
 A depuis dérobé quelque peu de leur grâce,  
 Hélas ! je ne suis moins de leurs grâces ravi  
 Que je fus sur le Clain, le jour que je te vi  
 Surpasser en beauté toutes les pastourelles  
 Que les jeunes pasteurs estimaient les plus belles :  
 Car je n'ai pas égard à cela que tu es,  
 Mais à ce que je fus, tant les amoureux traits  
 Te gravèrent en moi, voire de telle sorte  
 Que telle que tu fus, telle au sang je te porte.

Ainsi disait Thoinet, qui se pâme sur l'herbe,  
 Presque transi de voir sa dame si superbe,  
 Qui riait de son mal, sans daigner seulement  
 D'un seul petit clin d'œil apaiser son tourment.

J'ouvrais déjà la lèvre après Thoinet, pour dire  
 De combien Marion était encore pire,  
 Quand j'avise sa mère en hâte gagner l'eau,  
 Et sa fille emmener avec elle au bateau,  
 Qui se jouant sur l'onde attendait cette charge,  
 Lié contre le tronc d'un saule au faite large.

Jà les rames tiraient le bateau bien pansu,  
 Et la voile en enflant son grand repli bossu  
 Emportait le plaisir qui mon cœur tient en peine,  
 Quand je m'assis au bord de la première arène<sup>2</sup> :  
 Et, voyant le bateau qui s'enfuyait de moi,  
 Parlant à Marion, je chantai ce convoi<sup>3</sup> :

<sup>1</sup> Ellipse pour : et il me souvient l'extrême bord du rivage.  
 encore.

<sup>3</sup> Convoi ; ici, chant d'adieu.

<sup>2</sup> Première arène : *prima arena*,

Bateau, qui par les flots ma chère vie emportes,  
 Des vents en ta faveur les haleines soient mortes ;  
 Et le banc périlleux qui se trouve parmi  
 Les eaux, ne t'enveloppe en son sable endormi !  
 Que l'air, le vent et l'eau favorisent ma dame,  
 Et que nul flot bossu ne détourbe<sup>1</sup> sa rame !  
 En guise d'un étang, sans vagues, paresseux,  
 Aille le cours de Loire, et son limon crasseux  
 Pour ce jourd'hui se change en gravelle menue,  
 Pleine de maint rubis et mainte perle efflue !  
 Que les bords soient semés de mille belles fleurs,  
 Représentant sur l'eau mille belles couleurs,  
 Et le troupeau nymphal des gentilles Naiades  
 Alentour du vaisseau fasse mille gambades :  
 Les unes balloyant<sup>2</sup> des paumes de leurs mains  
 Les flots devant la barque, et les autres leurs seins  
 Découvrent à fleur d'eau, et d'une main ouvrière  
 Conduisent le bateau du long de la rivière !

L'azuré martinet puisse voler devant  
 Avecque la mouette, et le plongeon suivant  
 Son malheureux destin pour le jourd'hui ne songe  
 En sa belle Hespérie, et dans l'eau ne se plonge !  
 Et le héron criard, qui la tempête fuit,  
 Haut pendu dedans l'air ne fasse point de bruit :  
 Ains<sup>3</sup> tout gentil oiseau qui va cherchant sa proie  
 Par les flots poissonneux, bienheureux te convoie,  
 Pour sûrement venir avec ta charge au port,  
 Où Marion verra, peut-être, sur le bord  
 Une orme des longs bras d'une vigne enlacée,  
 Et la voyant ainsi doucement embrassée,  
 De son pauvre Perrot se pourra souvenir,

<sup>1</sup> *Détourbe* : de *deturbare*, troubler,  
 déranger.

<sup>2</sup> *Balloyant* : faisant baller, sauter.

<sup>3</sup> *Ains* : mais.

Et voudra sur le bord embrassé le tenir !

Je veux faire un beau lit d'une verte jonchée  
De pervenche feuillue encontre-bas <sup>1</sup> couchée,  
De thym qui fleure bon, et d'aspic porte-épi <sup>2</sup>,  
D'odorant poliot contre terre tapi,  
De neufard <sup>3</sup> toujours vert, qui la froideur incite,  
Et de jonc qui les bords des rivières habite.

Je veux jusques au coude avoir l'herbe, et je veux  
De roses et de lis couronner mes cheveux.  
Je veux qu'on me défonce une pipe <sup>4</sup> angevine,  
Et en me souvenant de ma toute divine,  
De toi, mon doux souci, épuiser jusqu'au fond  
Mille fois ce jourd'hui mon gobelet profond,  
Et ne partir d'ici jusqu'à tant qu'à la lie  
De ce bon vin d'Anjou la liqueur soit faillie.

Quel passe-temps prends-tu d'habiter la vallée  
De Bourgueil, où jamais la muse n'est allée ?  
Quitte-moi ton Anjou, et viens en Vendômois :  
Là s'élèvent au ciel les sommets de nos bois,  
Là sont mille taillis et mille belles plaines.  
Là gargouillent les eaux de cent mille fontaines,  
Là sont mille rochers, où Échon <sup>5</sup> alentour  
En résonnant mes vers ne parle que d'amour.

Là parmi tes sablons Angevin devenu,  
Je veux vivre sans nom comme un pauvre inconnu,  
Et dès l'aube du jour avec toi mener paître  
Auprès du Port-Guyet <sup>6</sup> notre troupeau champêtre :  
Puis, sur le chaud du jour, je veux en ton giron

<sup>1</sup> *Encontre-bas* : contre terre; la pervenche est une plante rampante.

<sup>2</sup> *Aspic porte-épi* : lavande.

<sup>3</sup> *Neufard* : nénufar.

<sup>4</sup> *pipe* : tonneau.

<sup>5</sup> *Échon* : la nymphe Écho. (OVID., *Métam.*)

<sup>6</sup> *Port-Guyet* : maison qui appartenait à Marie.



Me coucher sous un chêne, où l'herbe à l'environ  
 Un beau lit nous fera de mainte fleur diverse,  
 Pour nous eoucher tous deux sous l'ombre à la renverse :  
 Puis au soleil penchant nous conduirons nos bœufs  
 Boire le haut sommet des ruisselets herbeux,  
 Et les reconduirons au son de la musette,  
 Puis nous endormirons dessus l'herbe mollette.

Là sans ambition de plus grands biens avoir,  
 Contenté seulement de t'aimer et te voir,  
 Je passerais mon âge, et sur ma sépulture  
 Les Angevins mettraient cette brève écriture :

Celui qui gît ici, touché de l'aiguillon  
 Qu'amour nous laisse au cœur, garda comme Apollon  
 Les troupeaux de sa dame, et en cette prairie  
 Mourut en bien aimant une belle Marie :  
 Et elle après sa mort mourut ainsi d'ennui,  
 Et sous ce vert tombeau repose avecque lui(\*).

(\* Il s'agit dans cette pièce d'un voyage fait dans le Poitou avec Jean-Antoine de Baif. Le poète, né à Venise en 1532, était fils de Lazare de Baif, ambassadeur à Venise et en Allemagne sous François I<sup>er</sup>, et auquel Ronsard avait été d'abord attaché. Antoine, exagérant les doctrines de Ronsard, eut la prétention d'écrire des vers français dans le rythme des vers grecs et latins. Il mourut en 1589.

## XVIII.

Si j'étais Jupiter, maîtresse, vous seriez  
 Mon épouse Junon; si j'étais roi des ondes,  
 Vous seriez ma Téthys, reine des eaux profondes,  
 Et pour votre palais les ondes vous auriez ;

Si le monde était mien, avec moi vous tiendriez  
 L'empire de la terre aux mamelles fécondes,

Et dessus un beau coche en longues tresses blondes,  
Par le peuple en honneur déesse vous iriez<sup>1</sup> :

Mais je ne suis pas Dieu, et si<sup>2</sup> ne le puis être :  
Le ciel pour vous servir seulement m'a fait naître,  
De vous seule je prends mon sort aventureux.

Vous êtes tout mon bien, mon mal, et ma fortune  
S'il vous plaît de m'aimer, je deviendrai Neptune,  
Tout Jupiter, tout roi, tout riche et tout heureux.

<sup>1</sup> *Par le peuple, etc.* : comme Tellus  
ou Cybèle, la déesse de la terre, que  
l'on promenait sur un char à travers  
l'Asie Mineure.

.... qualis Berecynthia Mater

Invehitur curru Phrygiæ turrata per urbes,  
(Virg., *Æn*, VI, 785.)

<sup>2</sup> Si a dans ce vers le sens de *et même*,  
*bien plus*.

## XIX.

Ma dame, baissez-moi : non, ne me baissez pas,  
Mais tirez-moi le cœur de votre douce haleine :  
Non, ne le tirez pas, mais hors de chaque veine  
Sucez-moi toute l'âme éparse entre vos bras.

Non, ne la sucez pas : car après le trépas  
Que serais-je sinon une semblance vaine,  
Sans corps dessus la rive, où l'Amour ne demeine  
( Pardonne-moi, Pluton ) qu'en feintes ses ébas ?

Pendant que nous vivons, entr'aimons-nous, Marie,  
Amour ne règne point sur la troupe blémie  
Des morts, qui sont sillés<sup>1</sup> d'un long somme de fer.

C'est abus que Pluton ait aimé Proserpine :  
Si doux soin n'entre point en si dure poitrine :  
Amour règne en la terre, et non point en enfer.

<sup>1</sup> Voir page 81, note 1.

## XX

Si vous pensez qu'avril et sa belle verdure  
De votre fièvre quarte effacent la langueur,  
Vous êtes bien trompée ; il faut guérir mon cœur.  
Du chaud mal dont il meurt, duquel vous n'avez cure.

Il faut premier guérir l'ancienne pointure<sup>1</sup>  
Que vos yeux en mon sang me font par leur rigueur,  
Et en me guérissant vous reprendrez vigueur  
Du mal que vous souffrez, et du mal que j'endure.

La fièvre qui vous ard<sup>2</sup>, ne vient d'autre raison  
Sinon de moi qui fis aux dieux une oraison,  
Pour me contre-venger, de vous faire malade.

Vous souffrez à bon droit. Quoi ! voulez vous guérir,  
Et si ne voulez pas vos amis secourir,  
Que vous guéririez bien seulement d'une œillade ?

<sup>1</sup> *Pointure* : piqûre.

<sup>2</sup> *Ard* : brûle ; de *ardere*, brûler.

## XXI.

J'avais cent fois juré de jamais ne revoir  
(O serment d'amoureux !) l'angélique visage  
Qui depuis quinze mois en peine et en servage  
Emprisonne mon cœur, que je ne puis ravoïr.

J'en avais fait serment, mais je n'ai le pouvoir  
D'être seigneur de moi, tant mon traître courage  
Violenté d'amour et conduit par usage,  
Y reconduit mes pieds abusé d'un espoir.

Le destin, Pardaïllan<sup>1</sup>, est une forte chose :

<sup>1</sup> *Pardaïllan* : gentilhomme gascon, ami de l'auteur.

L'homme, animal prudent, ses affaires dispose,  
Mais l'astre fait tourner ses desseins au rebours.

Je sais bien que je fais ce que je ne dois faire,  
Je sais bien que je suis de trop folles amours :  
Mais quoi, puisque le ciel délibère au contraire <sup>1</sup> ?

<sup>1</sup> *Au contraire de ce que j'aurais raison de faire.*

## XXII.

J'ai l'âme pour un lit de regrets si touchée,  
Que nul homme jamais ne fera que j'approuche  
De la chambre amoureuse, encor moins de la couche  
Où je vis ma maîtresse au mois de mai couchée.

Un somme languissant la tenait mi-penchée  
Dessus le coude droit fermant sa belle bouche,  
Et ses yeux dans lesquels l'archer Amour se couche,  
Ayant toujours la flèche à la corde encochée <sup>1</sup> :

Sa tête en ce beau mois sans plus était couverte  
D'un riche escofion <sup>2</sup> ouvré de soie verte,  
Où les Grâces venaient à l'envi se nicher :

Puis en ses beaux cheveux choisissaient leur demeure.  
J'en ai tel souvenir que je voudrais qu'à l'heure  
Mon cœur pour n'y penser fût devenu rocher.

<sup>1</sup> *Encochée* : de *coche*, entaille ; d'où *encocher*, décocher.      <sup>2</sup> *Escofion* : sorte de coiffure, bonnet.

## XXIII.

*R* <sup>1</sup>. Que dis-tu, que fais-tu, pensive tourterelle,  
Dessus cet arbre sec ? — *T*. <sup>2</sup>. Viateur <sup>3</sup>, je lamente. —

<sup>1</sup> *R* : Ronsard.

<sup>2</sup> *T* : la tourterelle.

<sup>3</sup> *Viateur* : *viator*, voyageur.

*R.* Pourquoi lamentes-tu? — *T.* Pour ma compagne absente,  
Dont je meurs de douleur. — *R.* En quelle part est-elle? —

*T.* Un cruel oiseleur par glueuse cautelle <sup>1</sup>  
L'a prise et l'a tuée : et nuit et jour je chante  
Ses obsèques ici, nommant la mort méchante  
Qu'elle ne m'a tuée avecque ma fidèle. —

*R.* Voudrais-tu bien mourir et suivre ta compagne? —

*T.* Aussi bien je languis en ce bois ténébreux,  
Où toujours le regret de sa mort m'accompagne. —

*R.* O gentils oiselets, que vous êtes heureux!  
Nature d'elle-même à l'amour vous enseigne <sup>2</sup>,  
Qui mourez et vivez fidèles amoureux.'

<sup>1</sup> *Cautelle* : ruse.

<sup>2</sup> Vous instruit à l'amour.

## XXIV.

### CHANSON.

Quand j'étais libre, ains <sup>1</sup> qu'une amour nouvelle,  
Ne se fût prise en ma tendre moelle,  
Je vivais bien heureux :  
Comme à l'envi les plus accortes filles  
Se travaillaient par leurs flammes gentilles  
De me rendre amoureux !

Mais tout ainsi qu'un beau poulain farouche,  
Qui n'a mâché le frein dedans la bouche,  
Va seulet écarté,  
N'ayant souci sinon d'un pied superbe  
A mille bonds fouler les fleurs et l'herbe,  
Vivant en liberté.

Ores il court le long d'un beau rivage,

<sup>1</sup> *Ains*, ici : au lieu que.

Ores il erre en quelque bois sauvage,  
 Fuyant de saut en saut <sup>1</sup> :  
 De toutes parts les poutres <sup>2</sup> hennissantes  
 Lui font l'amour pour néant blandissantes <sup>3</sup>  
 A lui qui ne s'en chaut <sup>4</sup>.

Ainsi j'allais dédaignant les pucelles  
 Qu'on estimait en beauté les plus belles,  
 Sans répondre à leur veuil <sup>5</sup> :  
 Lors je vivais amoureux de moi-même,  
 Content et gai, sans porter couleur blême  
 Ni les larmes à l'œil.

J'avais écrite au plus haut de la face,  
 Avec l'honneur, une agréable audace  
 Pleine d'un franc désir :  
 Avec le pied marchait ma fantaisie  
 Où je voulais, sans peur ni jalousie,  
 Seigneur de mon plaisir.

Mais aussitôt que par mauvais désastre  
 Je vis ton sein blanchissant comme albastre  
 Et tes yeux deux soleils,  
 Tes beaux cheveux épanchés par ondées,  
 Et les beaux lis de tes lèvres bordées,  
 De cent œillets vermeils.

Incontinent j'appris que c'est service <sup>6</sup> :  
 La liberté, de mon âme nourrice,  
 S'échappa loin de moi :  
 Dedans tes rets ma première franchise,  
 Pour obéir à ton bel œil, fut prise  
 Esclave sous ta loi.

<sup>1</sup> Saut : de *saltus*, bois, forêt.

<sup>2</sup> *Pullitra* : terme de basse latinité, signifie jument.

<sup>3</sup> *Blandissantes* : de *blandus*, caresses.

<sup>4</sup> *Qui ne s'en chaut* : qui ne s'en soucie; du verbe *chaloir*.

<sup>5</sup> *Veuil* : volonté.

<sup>6</sup> Ce que c'est que l'esclavage.



Tu mis, cruelle, en signe de conquête  
 Comme vainqueur tes deux pieds sur ma tête,  
 Et du front m'as ôté  
 L'honneur, la honte et l'audace première,  
 Acouardant<sup>1</sup> mon âme prisonnière,  
 Serve à ta volonté.

Vengeant d'un coup mille fautes commises,  
 Et les beautés qu'à grand tort j'avais mises  
 Par-avant à mépris,  
 Qui me priaient au lieu que je te prie :  
 Mais d'autant plus que merci je te crie,  
 Tu es sourde à mes cris.

<sup>1</sup> *Acouardant* : rendant couarde, lâche.

## XXV.

## CHANSON (\*).

Qui veut savoir amour et sa nature,  
 Son arc, ses feux, ses traits et sa peinture,  
 Quel est son être, et que c'est<sup>1</sup> qu'il désire,  
 Lise ces vers ; je m'en vais le décrire.

C'est un plaisir tout rempli de tristesse,  
 C'est un tourment tout confit de liesse<sup>2</sup>,  
 Un désespoir où toujours on espère,  
 Un espérer où l'on se désespère<sup>3</sup>.

C'est un regret de jeunesse perdue,  
 C'est dedans l'air une poudre épandue,

<sup>1</sup> Et en quoi consiste ce qu'il désire.

<sup>2</sup> *Liesse* : du latin *lætitia*, joie.

<sup>3</sup> *Un espérer où l'on se désespère* :

Belle Philis, on désespère

Alors qu'on espère toujours.

(MOLIÈRE, *Misanth.*, I, sc. 2.)

(\*) A. M. Nicolas, secrétaire du roi, protecteur éclairé des lettres.

C'est peindre en l'eau, et c'est vouloir encore  
Prendre le vent et dénoircir un more.

C'est un feint ris, c'est une douleur vraie,  
C'est sans se plaindre avoir au cœur la plaie,  
C'est devenir valet en lieu de maître,  
C'est mille fois le jour mourir et naître.

C'est un fermer à ses amis la porte  
De la raison, qui languit presque morte,  
Pour en bailler la clef à l'ennemie,  
Qui la reçoit sous ombre d'être amie.

C'est mille maux pour une seule œillade,  
C'est être sain et feindre le malade,  
C'est en mentant se parjurer, et faire  
Profession de flatter et de plaire.

C'est un grand feu couvert d'un peu de glace,  
C'est un beau jeu tout rempli de fallace<sup>1</sup>,  
C'est un dépit, une guerre, une trêve,  
Un long penser, une parole brève.

C'est par dehors dissimuler sa joie,  
Celant une âme au dedans qui larmoie :  
C'est un malheur si plaisant qu'on désire  
Toujours languir en un si beau martyre.

C'est une paix qui n'a point de durée,  
C'est une guerre au combat assurée,  
Où le vaincu reçoit toute la gloire,  
Et le vainqueur ne gagne la victoire.

C'est une erreur de jeunesse qui prise  
Une prison trop plus que sa franchise<sup>2</sup> :  
C'est un penser qui douteux ne repose,

<sup>1</sup> *Fallace* : du latin *fallacia*, tromperie.      <sup>2</sup> *Franchise* : liberté.

Et pour sujet n'a jamais qu'une chose.

Bref, Nicolas, c'est une jalousie,  
C'est une fièvre en une frenésie.  
Quel plus grand mal au monde pourrait être  
Que recevoir une femme pour maître ?

## XXVI.

## A M O U R E T T E .

Or' que l'hiver roidit la glace épaisse,  
Réchauffons-nous, ma gentille maîtresse,  
Non accroupis près le foyer cendreau ;  
Mais aux plaisirs des combats amoureux.  
Asseyons-nous sur cette molle couche :  
Sus, baisez-moi, tendez-moi votre bouche,  
Pressez mon col de vos bras dépliés,  
Et maintenant votre mère oubliez.

Que de la dent, votre tetin je morde,  
Que vos cheveux fil à fil je détorde :  
Il ne faut point en si folâtres jeux,  
Comme au dimanche arranger ses cheveux.

Approchez donc, tournez-moi votre joue.  
Vous rougissez ; il faut que je me joue.  
Vous souriez : avez-vous point oui  
Quelque doux mot qui vous ait réjoui ?  
Je vous disais que la main j'allais mettre  
Sur votre sein : le voulez-vous permettre ?  
Ne fuyez pas sans parler ; je vois bien  
A vos regards que vous le voulez bien.

Je vous connais en voyant votre mine.

Je jure Amour que vous êtes si fine ,  
 Que pour mourir de bouche ne diriez  
 Qu'on vous baisât, bien que le désiriez :  
 Car toute fille, encor qu'elle ait envie  
 Du jeu d'aimer, désire être ravie.  
 Témoin en est Hélène qui suivit  
 D'un franc vouloir Pâris qui la ravit.

Je veux user d'une douce main forte.  
 Ah vous tombez ! vous faites jà la morte !  
 Ah quel plaisir dans le cœur je reçois !  
 Sans vous baiser vous moqueriez <sup>1</sup> de moi  
 En votre lit quand vous seriez seulette.  
 Or sus, c'est fait , ma gentille brunette :  
 Re commençons afin que nos beaux ans  
 Soient réchauffés en combats si plaisants.

<sup>1</sup> Si je ne vous vous baisais, vous vous moqueriez de moi, quand...

## XXVII.

## LA QUENOUILLE.

Quenouille , de Pallas la compagne et l'amie ,  
 Cher présent que je porte à ma chère Marie ,  
 Afin de soulager l'ennui qu'elle a de moi ,  
 Disant quelque chanson en filant de sur toi  
 Faisant pirouetter à son huis amusée  
 Tout le jour son rouet et sa grosse fusée ;

Quenouille , je te mène où je suis arrêté ,  
 Je voudrais racheter par toi ma liberté.  
 Suis-moi donc , tu seras la plus que bien-venue ,  
 Quenouille , des deux bouts et grélette et menue

Un peu grosse au milieu où la filasse tient,  
Étreinte d'un ruban qui de Montoire<sup>1</sup> vient,

Aime-laine, aime-fil, aime-estaim<sup>2</sup>, maisonnière,  
Longue, palladienne, enflée, chansonnière,  
Suis-moi, laisse Couture, et allons à Bourgueil,  
Où, quenouille, on te doit recevoir d'un bon œil.  
Car le petit présent qu'un loyal ami donne  
Passe des puissans rois le sceptre et la couronne.

<sup>1</sup> Bourg à trois lieues de Couture,  
patrie de Ronsard.

<sup>2</sup> *Estaim* : espèce de laine cardée et  
prête à filer ; d'où *étamine*.

## XXVIII.

## CHANSON.

Quand ce beau printemps je vois,  
J'aperçois  
Rajeunir la terre et l'onde,  
Il me semble que le jour  
Et l'Amour  
Comme enfants naissent au monde.

Le jour qui plus beau se fait  
Nous refait  
Plus belle et verte la terre ;  
Et Amour, armé de traits  
Et d'attraits,  
En nos cœurs nous fait la guerre.

Il répand de toutes parts  
Feux et dards,  
Et dompte sous sa puissance

Hommes, bêtes et oiseaux,  
Et les eaux  
Lui rendent obéissance.

Vénus avec son enfant  
Triomphant  
Au haut de son coche assise,  
Laisse ses cygnes voler  
Parmi l'air  
Pour aller voir son Anchise.

Quelque part que ses beaux yeux  
Par les cieux  
Tournent leurs lumières belles,  
L'air qui se montre serein,  
Est tout plein  
D'amoureuses étincelles.

Puis en descendant à bas  
Sous ses pas  
Naissent mille fleurs écloses :  
Les beaux lys et les œillets  
Vermeillets  
Rougissent entre les roses.

Je sens en ce mois si beau  
Le flambeau  
D'Amour qui m'échauffe l'âme,  
Y voyant de tous côtés  
Les beautés  
Qu'il emprunte de ma dame.

Quand je vois tant de couleurs  
Et de fleurs  
Qui émailent un rivage,



Je pense voir le beau teint  
 Qui est peint  
 Si vermeil en son visage.

Quand je vois les grands rameaux  
 Des ormeaux  
 Qui sont lacés de lierre ,  
 Je pense être pris ès laes  
 De ses bras ,  
 Et que mon col elle serre.

Quand j'entends la douce voix  
 Par les bois  
 Du gai rossignol qui chante ,  
 D'elle je pense jouir,  
 Et ouir  
 Sa douce voix qui m'enchanté.

Quand je vois en quelque endroit  
 Un pin droit ,  
 Ou quelque arbre qui s'élève ,  
 Je me laisse decevoir ,  
 Pensant voir  
 Sa belle taille et sa grève.

Quand je vois dans un jardin  
 Au matin  
 S'éclorre une fleur nouvelle ,  
 J'accompare <sup>1</sup> le bouton  
 Au teton  
 De son beau sein qui pommelle <sup>2</sup>.

Quand le soleil tout riant  
 D'Orient

<sup>1</sup> *J'accompare* : je compare.

<sup>2</sup> *Qui pommelle* : qui s'arrondit comme une pomme.

Nous montre sa blonde tresse ,  
Il me semble que je voi  
    Devant moi  
Lever ma belle maîtresse.

Quand je sens parmi les prés  
    Diaprés  
Les fleurs dont la terre est pleine ,  
Lors je fais croire à mes sens  
    Que je sens  
La douceur de son haleine.

Bref , je fais comparaison ,  
    Par raison ,  
Du printemps et de m'amie :  
Il donne aux fleurs la vigueur ,  
    Et mon cœur  
D'elle prend vigueur et vie.

Je voudrais au bruit de l'eau  
    D'un ruisseau  
Déplier ses tresses blondes ,  
Frisant en autant de nœuds  
    Ses cheveux ,  
Que je verrais friser d'ondes.

Je voudrais pour la tenir ,  
    Devenir  
Dieu de ces forêts désertes ,  
La baisant autant de fois  
    Qu'en un bois  
Il y a de feuilles vertes.

Ah maîtresse mon souci !  
    Viens ici,

Viens contempler la verdure !  
Les fleurs, de mon amitié  
Ont pitié,  
Et seule tu n'en as cure.

Au moins, lève un peu tes yeux  
Gracieux,  
Et vois ces deux colombelles,  
Qui font naturellement  
Doucement  
L'amour du bec et des ailes :

Et nous, sous ombre d'honneur,  
Le bonheur  
Trahissons par une crainte.  
Les oiseaux sont plus heureux,  
Amoureux,  
Qui font l'amour sans contrainte.

Toutefois ne perdons pas  
Nos ébats  
Pour ces lois tant rigoureuses ;  
Mais, si tu m'en crois, vivons,  
Et suivons  
Les colombes amoureuses.

Pour effacer mon émoi  
Baise-moi,  
Rebaise-moi, ma déesse :  
Ne laissons passer en vain  
Si soudain  
Les ans de notre jeunesse.

## XXIX.

## ÉLÉGIE

A MARIE.

Afin que notre siècle et le siècle à venir  
 De nos jeunes amours se puisse souvenir,  
 Et que votre beauté que j'ai longtemps aimée  
 Ne se perde au tombeau par les ans consumée,  
 Sans laisser quelque marque après elle de soi :  
 Je vous consacre ici le plus gaillard de moi ,  
 L'esprit de mon esprit, qui vous fera revivre  
 Ou longtemps ou jamais<sup>1</sup> par l'âge de ce livre.

Ceux qui liront des vers que j'ai chantés pour vous,  
 D'un style qui varie entre l'aigre et le doux,  
 Selon les passions que vous m'avez données,  
 Vous tiendront pour déesse : et tant plus les années  
 En volant s'enfuiront, et plus votre beauté  
 Contre l'âge croîtra vieille en sa nouveauté.

Or cela que je puis, je le veux ici faire :  
 Je veux en vous chantant vos louanges parfaire,  
 Et ne sentir jamais mon labeur engourdi,  
 Que tout l'ouvrage entier pour vous ne soit ourdi.

Si j'étais un grand roi, pour éternel exemple  
 De fidèle amitié, je bâtirais un temple  
 Dessus le bord de Loire, et ce temple aurait nom  
 Le temple de Ronsard et de sa Marion.  
 De marbre parien serait votre effigie ,

<sup>1</sup> *Jamais* doit être entendu ici pour *à jamais*.

Votre robe serait à plein fonds élargie  
De plis recamés<sup>1</sup> d'or, et vos cheveux tressés  
Seraient de filets d'or par ondes enlacés.  
D'un crêpe cannelé serait la couverture  
De votre chef divin, et la rare ouverture  
D'un rêts de soie et d'or, fait de l'ouvrière main  
D'Arachne ou de Pallas, couvrirait votre sein.  
Votre bouche serait de roses toute pleine.  
Répandant par le temple une amoureuse haleine.  
Vous auriez d'une Hébé le maintien gracieux,  
Et un essaim d'Amours sortirait de vos yeux :  
Vous tiendriez le haut bout de ce temple honorable.  
Droite sur un sommet d'un pilier vénérable.

Et moi, d'autre côté, assis au même lieu,  
Je serais remarquable en la forme d'un dieu :  
Mon épé' serait d'or, et la belle poignée  
Ressemblerait à l'or de ta tresse peignée :  
J'aurais un cistre d'or, et j'aurais tout auprès  
Un carquois tout chargé de flammes et de traits.

Ce temple, fréquenté de fêtes solennelles,  
Passerait en honneur celui des immortelles,  
Et par vœux nous serions invoqués tous les jours,  
Comme les nouveaux dieux de fidèles amours.

D'âge en âge suivant au retour de l'année,  
Nous aurions près le temple une fête ordonnée,  
Non pour faire courir, comme les anciens,  
Des chariots couplés aux jeux Olympiens,  
Pour sauter, pour lutter, ou de jambe venteuse<sup>2</sup>  
Franchir en haletant la carrière poudreuse :

<sup>1</sup> *Recamés* : brodés ; en italien *ricamato*.

<sup>2</sup> *Venteuse* : rapide comme le vent.

Mais tous les jouvenceaux des pays d'alentour,  
 Touchés au fond du cœur de la flèche d'amour,  
 Ayant d'un gentil feu les âmes allumées,  
 S'assembleraient au temple avecque leurs aimées,  
 Et là, celui qui mieux sa lèvre poserait  
 Dessus la lèvre aimée, et plus doux baiserait,  
 Ou soit d'un baiser sec ou d'un baiser humide,  
 D'un baiser court et long, ou d'un baiser qui guide  
 L'âme dessus la bouche, et laisse trépasser  
 Le baiseur qui ne vit sinon que du penser,  
 Ou d'un baiser donné comme les colombelles,  
 Lorsqu'ils se font l'amour de la bouche et des ailes.

Celui qui mieux serait en tels baisers appris,  
 Sur tous les jouvenceaux emporterait le prix,  
 Serait dit le vainqueur des baisers de Cythère.  
 Et tout chargé de fleurs s'en irait à sa mère.

Au pied de mon autel, en ce temple nouveau,  
 Luirait le feu veillant d'un éternel flambeau,  
 Et seraient ces combats nommés après ma vie  
 Les jeux que fit Ronsard pour sa belle Marie.

O ma belle maîtresse! eh! que je voudrais bien  
 Qu'amour nous eût conjoints d'un semblable lien,  
 Et qu'après nos trépas dans nos fosses ombreuses  
 Nous fussions la chanson des bouches amoureuses!  
 Que ceux de Vendomois dissent tous d'un accord  
 (Visitant le tombeau sous qui je serais mort) :  
 Notre Ronsard, quittant son Loir et sa Gastine,  
 A Bourgueil fut épris d'une belle Angevine!  
 Et que les Angevins dissent tous d'une voix :  
 Notre belle Marie aimait un Vendômois ;  
 Les deux n'avaient qu'un cœur, et l'amour mutuelle,  
 Qu'on ne voit plus ici, leur fut perpétuelle!



Siècle vraiment heureux, siècle d'or estimé,  
Où toujours l'amoureux se voyait contre-aimé.

Puisse arriver après l'espace d'un long âge,  
Qu'un esprit vienne à bas sous le mignard ombrage  
Des myrtes, me conter que les âges n'ont peu<sup>1</sup>  
Effacer la clarté qui luit de notre feu ;  
Mais que de voix en voix, de parole en parole  
Notre gentille ardeur par la jeunesse vole,  
Et qu'on apprend par cœur les vers et les chansons  
Qu'Amour chanta pour vous en diverses façons,  
Et qu'on pense amoureux celui qui remémore  
Votre nom et le mien et nos tombes honore !

Or il en adviendra ce que le ciel voudra ;  
Si est-ce que ce livre immortel apprendra  
Aux hommes et au temps et à la renommée  
Que je vous ai six ans plus que mon cœur aimée.

<sup>1</sup> *Peu* : pu, que l'on prononçait alors *peu*.

### XXX.

Cesse tes pleurs, mon livre : il n'est pas ordonné  
Du destin, que moi vif tu sois riche de gloire ;  
Avant que l'homme passe outre la rive noire,  
L'honneur de son travail ne lui est point donné.

Quelqu'un après mille ans de mes vers étonné  
Voudra dedans mon Loir, comme en Permesse, boire :  
Et voyant mon pays, à peine pourra croire  
Que d'un si petit lieu tel poète soit né.

Prends, mon livre, prends cœur : la vertu précieuse  
De l'homme, quand il vit, est toujours odieuse :

Après qu'il est absent<sup>1</sup>, chacun le pense un dieu.

La rancueur<sup>2</sup> nuit toujours à ceux qui sont en vie :  
Sur les vertus d'un mort elle n'a plus de lieu,  
Et la postérité rend l'homme sans envie.

<sup>1</sup> *Absent* : mort. ἄπων en grec race, Ép. 1, liv. II, vers 13 et suivants.  
et *absens* en latin ont le même sens. <sup>2</sup> *Rancueur* : haine, envie, d'où rancune.  
Les mêmes idées sont exprimées par Ho-

## SECONDE PARTIE.

### SUR LA MORT DE MARIE.

Trajicit et fati littora magnus Amor.

( PROPERCE. )

#### I.

Je songeais, assoupi de la nuit endormie,  
Qu'un sépulcre entr'ouvert s'apparaissait à moi :  
La mort gisait dedans toute pâle d'effroi ;  
Dessus était écrit : le tombeau de Marie.

Épouvanté du songe, en sursaut je m'écrie :  
Amour est donc sujet à notre humaine loi !  
Il a perdu son règne et le meilleur de soi,  
Puisque par une mort sa puissance est périée.

Je n'avais achevé, qu'au point du jour voici  
Un passant à ma porte adoulé<sup>1</sup> de souci,  
Qui de la triste mort m'annonça la nouvelle.

Prends courage, mon âme, il faut suivre sa fin<sup>2</sup>;

<sup>1</sup> *Adoulé* : affligé; du latin *dolere*. <sup>2</sup> Du latin *finis*, but, destinée.

Je l'entends dans le ciel comme elle nous appelle :  
Mes pieds avec les siens ont fait même chemin.

## II.

## STANCES.

Je lamente sans reconfort,  
Me souvenant de cette mort  
Qui déroba ma douce vie :  
Pensant en ses yeux qui soulaient  
Faire de moi ce qu'ils voulaient,  
De vivre je n'ai plus d'envie.

Amour, tu n'as point de pouvoir.  
A mon dam tu m'as fait savoir  
Que ton arc partout ne commande :  
Si tu avais quelque vertu,  
La mort ne t'eût pas dévêtu  
De ta richesse la plus grande.

Tout seul tu n'as perdu ton bien :  
Comme toi j'ai perdu le mien,  
Cette beauté que je désire,  
Qui fut mon trésor le plus cher :  
Tous deux contre un même rocher  
Avons froissé notre navire.

Soupirs, échauffez son tombeau ;  
Larmes, lavez-le de votre eau :  
Ma voix si doucement lamente  
Qu'à la mort vous fassiez pitié,  
Ou qu'elle rende ma moitié,  
Ou bien que je la suive absente !

Fol qui au monde met son cœur,

Fol qui croit en l'espoir moqueur,  
Et en la beauté tromperesse.  
Je me suis tout seul offensé<sup>1</sup>,  
Comme celui qui n'eût pensé  
Que morte fût une déesse.

Quand son âme au corps s'attachait,  
Rien, tant fût dur, ne me fâchait,  
Ni destin, ni rude influence :  
Menaces, embûches, dangers,  
Villes et peuples étrangers  
M'étaient doux pour sa souvenance.

En quelque part que je vivais,  
Toujours en mes yeux je l'avais,  
Transformé du tout en la belle :  
Et si bien Amour de son trait  
Au cœur m'engrava son portrait,  
Que mon tout n'était sinon qu'elle.

Espérant lui conter un jour  
L'impatience de l'amour  
Qui m'a fait des peines sans nombre,  
La mort soudaine m'a déçu ;  
Pour le vrai le faux j'ai reçu,  
Et pour le corps seulement l'ombre.

Ciel, que tu es malicieux !  
Qui eût pensé que ces beaux yeux  
Qui me faisaient si douce guerre,  
Ces mains, cette bouche et ce front  
Qui prirent mon cœur, et qui l'ont,  
Ne fussent maintenant que terre ?

Hélas ! où est ce doux parler,

<sup>1</sup> C'est moi-même qui suis cause de mon malheur.

Ce voir, cet ouïr, cet aller,  
 Ce ris qui me faisait apprendre  
 Que c'est qu'aimer ? ah, doux refus !  
 Ah, doux dédains ! vous n'êtes plus,  
 Vous n'êtes plus qu'un peu de cendre.

Hélas ! où est cette beauté,  
 Ce printemps, cette nouveauté  
 Qui n'aura jamais de seconde ?  
 Du ciel tous les dons elle avait :  
 Aussi parfaite ne devait  
 Longtemps demeurer en ce monde <sup>1</sup>.

Je n'ai regret en son trépas,  
 Comme prêt de suivre ses pas.  
 Du chef les astres elle touche <sup>2</sup> :  
 Et je vis ! Et je n'ai sinon  
 Pour reconfort que son beau nom,  
 Qui si doux me sonne en la bouche !

Amour qui pleures avec moi,  
 Tu sais que vrai est mon émoi,  
 Et que mes larmes ne sont feintes :  
 S'il te plaît, renforce ma voix,  
 Et de pitié rochers et bois  
 Je ferai rompre sous mes plaintes.

Si je n'eusse eu l'esprit chargé  
 De vaine erreur, prenant congé  
 De sa belle et vive figure,  
 Oyant sa voix, qui sonnait mieux  
 Que de coutume, et ses beaux yeux  
 Qui reluisaient outre mesure !

<sup>1</sup> Cette strophe a pu préparer les vers  
 de Malherbe, ode à Duperrier :

« Je sais de quels appas son enfance était  
 [pleine...

<sup>2</sup> *Sublimi feriam sidera vertice.*  
 (HOM., *Od.* I, I, 36.)

Et son soupir qui m'embrasait,  
 J'eusse bien vu qu'ell' me disait :  
 « Or' soule-toi<sup>1</sup> de mon visage,  
 Si jamais tu en eus souci :  
 Tu ne me verras plus ici,  
 Je m'en vais faire un long voyage. »

J'eusse amassé de ses regards  
 Un magasin de toutes parts,  
 Pour nourrir mon âme étonnée,  
 Et pâtre longtemps ma douleur ;  
 Mais onques mon cruel malheur  
 Ne sut prévoir ma destinée.

Depuis j'ai vécu de souci,  
 Et de regret qui m'a transi ;  
 Comblé de passions étranges,  
 Je ne déguise mes ennuis :  
 Tu vois l'état auquel je suis,  
 Du Ciel assise entre les anges.

Ah ! belle âme, tu es là haut  
 Auprès du bien qui point ne faut<sup>2</sup>,  
 De rien du monde désireuse,  
 En liberté, moi en prison :  
 Encore n'est-ce pas raison  
 Que tu sois seule bienheureuse.

Le sort doit toujours être égal :  
 Si j'ai pour toi souffert du mal,  
 Tu me dois part de ta lumière ;  
 Mais, franche du mortel lien,  
 Tu as seule emporté le bien,  
 Ne me laissant que la misère.

<sup>1</sup> *Soule-toi* : rassasie-toi...

du latin *fallere*.

<sup>2</sup> *Ne faut* : ne manque, ne trompe ;

<sup>3</sup> *Franche* : libre, affranchie.



En ton âge le plus gaillard  
 Tu as seul laissé ton Ronsard,  
 Dans le ciel trop tôt retournée,  
 Perdant beauté, grace et couleur,  
 Tout ainsi qu'une belle fleur  
 Qui ne vit qu'une matinée<sup>1</sup>.

A la mort j'aurai mon recours :  
 La mort me sera mon secours,  
 Comme le but que je désire.  
 Dessus la mort tu ne peux rien,  
 Puisqu'elle a dérobé ton bien,  
 Qui fut l'honneur de ton empire.

Soit que tu vives près de Dieu,  
 Ou aux champs Élysés, adieu !  
 Adieu cent fois, adieu, Marie !  
 Jamais mon cœur ne t'oublira,  
 Jamais la mort ne délira  
 Le nœud dont ta beauté me lie.

<sup>1</sup> Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,  
 L'espace d'un matin.  
 (MALHERBE, stances à Duperrier.)

Malherbe n'avait-il pas raison de  
 vouloir étouffer le souvenir des vers  
 de Ronsard ?

### III.

Comme on voit sur la branche, au mois de mai, la rose  
 En sa belle jeunesse, en sa première fleur  
 Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,  
 Quand l'aube de ses pleurs au point du jour l'arrose :

La grâce dans sa feuille, et l'amour se repose,  
 Embaumant les jardins et les arbres d'odeur ;  
 Mais battue ou de pluie ou d'excessive ardeur,

Languissante elle meurt feuille à feuille décroise <sup>1</sup>.

Ainsin <sup>2</sup> en ta première et jeune nouveauté,  
Quand la terre et le ciel honoraient ta beauté,  
La Parque t'a tuée, et cendre tu reposes.

Pour obsèques reçois mes larmes et mes pleurs,  
Ce vase plein de lait <sup>3</sup>, ce panier plein de fleurs,  
Afin que vif et mort ton corps ne soit que roses.

<sup>1</sup> *Décroise* : effeuillée.

<sup>3</sup> *Ce vase plein de lait* : imitation

<sup>2</sup> *Ainsin* : pour *ainsi*, avec un *n* euphonique. des libations funéraires des anciens.

## IV.

Ah! mort, en quel état maintenant tu me changes!  
Pour enrichir le ciel tu m'as seul appauvri,  
Me dérobant les yeux desquels j'étais nourri,  
Qui nourrissent là haut les astres et les anges.

Entre pleurs et soupirs, entre pensers étranges,  
Entre le désespoir tout confus et marri <sup>1</sup>,  
Du monde et de moi-même et d'amour je me ri,  
N'ayant autre plaisir qu'à chanter tes louanges.

Hélas! tu n'es pas morte! eh! c'est moi qui le suis!  
L'homme est bien trépassé qui ne vit que d'ennuis,  
Et de maux qui me font une éternelle guerre.

Le partage est mal fait : tu possèdes les cieux,  
Et je n'ai, malheureux, pour ma part, que la terre,  
Les soupirs en la bouche, et les larmes aux yeux.

<sup>1</sup> *Marri* : affligé.

Sa fortune ainsi répandue.

La dame de ces biens quittant d'un oeil (LA FONT., *la Laitière et le Pot au lait*)  
[marri

## V.

Quand je pense à ce jour où je la vis si belle  
Toute flamber d'amour, d'honneur et de vertu,  
Le regret, comme un trait mortellement pointu,  
Me traverse le cœur d'une plaie éternelle.

Alors que j'espérais la bonne grâce d'elle,  
Amour a mon espoir par la mort combattu :  
La mort a son beau corps d'un cercueil revêtu  
Dont j'espérais la paix de ma longue querelle <sup>1</sup>.

Amour, tu es enfant inconstant et léger,  
Monde, tu es trompeur, pipeur <sup>2</sup> et mensonger,  
Decevant d'un chacun l'attente et le courage.

Malheureux qui se fie en l'amour et en toi :  
Tous deux comme la mer vous n'avez point de foi.  
La mer toujours parjure, amour toujours volage <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Querelle* : du latin *querela*, plainte, chagrin.

<sup>2</sup> *Pipeur* : trompeur.

<sup>3</sup> Shakspeare a dit en parlant de la femme :

Perfide comme l'onde. (*Othello*.)

## VI.

Homme ne peut mourir par la douleur transi.  
Si quelqu'un trépassait d'une extrême tristesse,  
Je fusse déjà mort pour suivre ma maîtresse,  
Mais en lieu de mourir je vis par le souci.

Le penser, le regret et la mémoire aussi  
D'une telle beauté, qui pour le ciel nous laisse,

Me fait vivre, croyant qu'elle est ores déesse,  
Et que du ciel là haut elle me voit ici.

Elle se souriant du regret qui m'affole,  
En vision la nuit sur mon lit je la vois,  
Qui mes larmes essuie et ma peine console (\*) :

Et semble qu'elle a soin des maux que je reçois.  
Dormant ne me déçoit : car je la reconnois  
A la main , à la bouche , aux yeux , à la parole.

(\*) Gracieuse imitation de Pétrarque.

## VII.

### ÉLÉGIE.

Le jour que la beauté du monde la plus belle  
Laissa dans le cercueil sa dépouille mortelle  
Pour s'envoler parfaite entre les plus parfaits ,  
Ce jour Amour perdit ses flammes et ses traits ,  
Éteignit son flambeau, rompit toutes ses armes ,  
Les jeta sur la tombe et l'arrosa de larmes :  
Nature la pleura, le Ciel en fut fâché,  
Et la Parque d'avoir un si beau fil tranché.

Depuis le jour couchant jusqu'à l'aube vermeille  
Phénix en sa beauté ne trouvait sa pareille,  
Tant de grâces au front et d'attraits elle avait !  
Ou si je me trompais, Amour me décevait.  
Sitôt que je la vis, sa beauté fut enclose  
Si avant en mon cœur, que depuis nulle chose  
Je n'ai vu qui m'eût plu, et si fort elle y est  
Que toute autre beauté encore me déplaît.

Dans mon sang elle fut si avant imprimée,  
 Que toujours en tous lieux de sa figure aimée  
 Me suivait le portrait : et telle impression  
 D'une perpétuelle imagination  
 M'avait tant dérobé l'esprit et la cervelle,  
 Qu'autre bien je n'avais que de penser en elle,  
 En sa bouche, en son ris, en sa main, en son œil,  
 Qu'encor je sens au cœur, bien qu'ils soient au cercueil.

J'avais auparavant, vaincu de la jeunesse,  
 Autres dames aimé (ma faute je confesse) :  
 Mais la plaie n'avait profondément saigné,  
 Et le cuir <sup>1</sup> seulement n'était qu'égratigné,  
 Quand Amour, qui les dieux et les hommes menace,  
 Voyant que son brandon n'échauffait point ma glace,  
 Comme rusé guerrier ne me voulant faillir <sup>2</sup>,  
 La prit pour son escorte et me vint assaillir.

« Encor, ce me dit-il, que de maint beau trophée  
 D'Horace, de Pindare, Hésiode et d'Orphée,  
 Et d'Homère qui eut une si forte voix,  
 Tu as orné la langue et l'honneur des François,  
 Vois cette dame ici : ton cœur, tant soit-il brave,  
 Ira sous son empire, et sera son esclave. »

Ainsi dit, et son arc m'enfonçant de roideur <sup>3</sup>,  
 Ensemble dame et trait m'envoya dans le cœur.

Lors ma pauvre raison, des rayons éblouie  
 D'une telle beauté, se perd évanouie,  
 Laissant le gouvernail aux sens et au désir  
 Qui depuis ont conduit la barque à leur plaisir.

Raison, pardonne-moi : un plus caut <sup>4</sup> en finesse

<sup>1</sup> *Le cuir* : la peau, l'épiderme.

<sup>2</sup> *Faillir* : manquer.

<sup>3</sup> *De roideur* : avec force.

<sup>4</sup> *Caut* : du latin *cautus*, rusé.

S'y fût bien englué , tant une douce presse  
De grâces et d'amours en volant la suivaient,  
Et de ses doux regards ainsi que moi vivaient.  
Du monde elle partit au mois de son printemps :  
Aussi tout excellence <sup>1</sup> ici ne vit longtems.

Bien qu'elle eût pris naissance en petite bourgade <sup>2</sup>,  
Non de riches parents , ni d'honneurs , ni de grade ,  
Il ne faut la blâmer : la même déité <sup>3</sup>  
Ne dédaigna de naître en très-pauvre cité :  
Et souvent sous l'habit d'une simple personne  
Le ciel cache les biens qu'aux princes il ne donne.

Vous qui vites son corps , l'honorant comme moi,  
Vous savez si je mens , et si triste je doi  
Regretter à bon droit si belle créature ,  
Le miracle du Ciel , le miroir de nature !

Et toi , Ciel , qui te dis le père des humains ,  
Tu ne devais tracer un tel corps de tes mains  
Pour sitôt le reprendre : et toi , mère Nature ,  
Pour mettre si soudain ton œuvre en sépulture !

Maintenant à mon dam je connais pour certain .  
Que tout cela qui vit sous ce globe mondain ,  
N'est que songe et fumée , et qu'une vaine pompe ,  
Qui doucement nous rit et doucement nous trompe.

Ah ! bienheureux esprit fait citoyen des cieus ,  
Tu es assis au rang des anges précieux  
En repos éternel , loin de soin et de guerres :  
Tu vois dessous tes pieds les hommes et les terres ,  
Et je ne vois qu'ennuis , que soucis et qu'émoi ,  
Comme ayant emporté tout mon bien avec toi.

<sup>1</sup> Excellence : chose parfaite.

<sup>2</sup> Voir la *Vie de Ronsard*.

<sup>3</sup> La même déité : la divinité elle-même.

<sup>4</sup> Sais-tu que ce vieillard fut la même  
[ vertu ! »

CORN., *le Cid.* )



Je ne te trompe point : du ciel tu vois mes peines,  
Si tu as soin là haut des affaires humaines.

Que dois-je faire, Amour? que me conseilles-tu?  
J'irais comme un sauvage en noir habit vêtu  
Volontiers par les bois, et mes douleurs non feintes,  
Je dirais aux forêts, — mais ils savent mes plaintes.

Il vaut mieux que je meure au pied de ce rocher,  
Nommant toujours son nom qui me sonne si cher,  
Sans chercher par la peine après elle de vivre,  
 Craignant le bruit <sup>1</sup> d'ingrat de ne la vouloir suivre.  
Aussi toute la terre où j'ai perdu mon bien,  
Après son fâcheux vol ne me semble plus rien  
Sinon qu'horreur, qu'effroi, qu'une obscure poussière.  
Au ciel est mon soleil, au ciel est ma lumière :  
Le monde ni ses lacs n'y ont plus de pouvoir :  
Il faut hâter ma mort si je la veux revoir :  
La mort en a la clef, et par sa seule porte  
Je dois passer au jour qui ma nuit reconforte.

Or quand la dure Parque aura le fil coupé,  
Qui retient en mon corps l'esprit enveloppé,  
J'ordonne que mes os pour toute couverture  
Reposent près des siens sous même sépulture;  
Que des larmes d'amour le tombeau soit lavé  
Et tout à l'environ de ces vers gravé :

« Passant, de cet amant entends l'histoire vraie,  
« De deux traits différents il reçut double plaie :  
« L'une que fit Amour ne versa qu'amitié,  
« L'autre que fait la Mort ne versa que pitié.  
« Ainsi mourut navré <sup>2</sup> d'une double tristesse,  
« Et tout pour aimer trop une jeune maîtresse (\*). »

<sup>1</sup> *Le bruit* : la réputation.

<sup>2</sup> *Navré* : blessé.

(\*) Il est fâcheux que le tour affecté de ces derniers vers gâte une pièce remarquable par une sensibilité profonde et vraie.

## VIII.

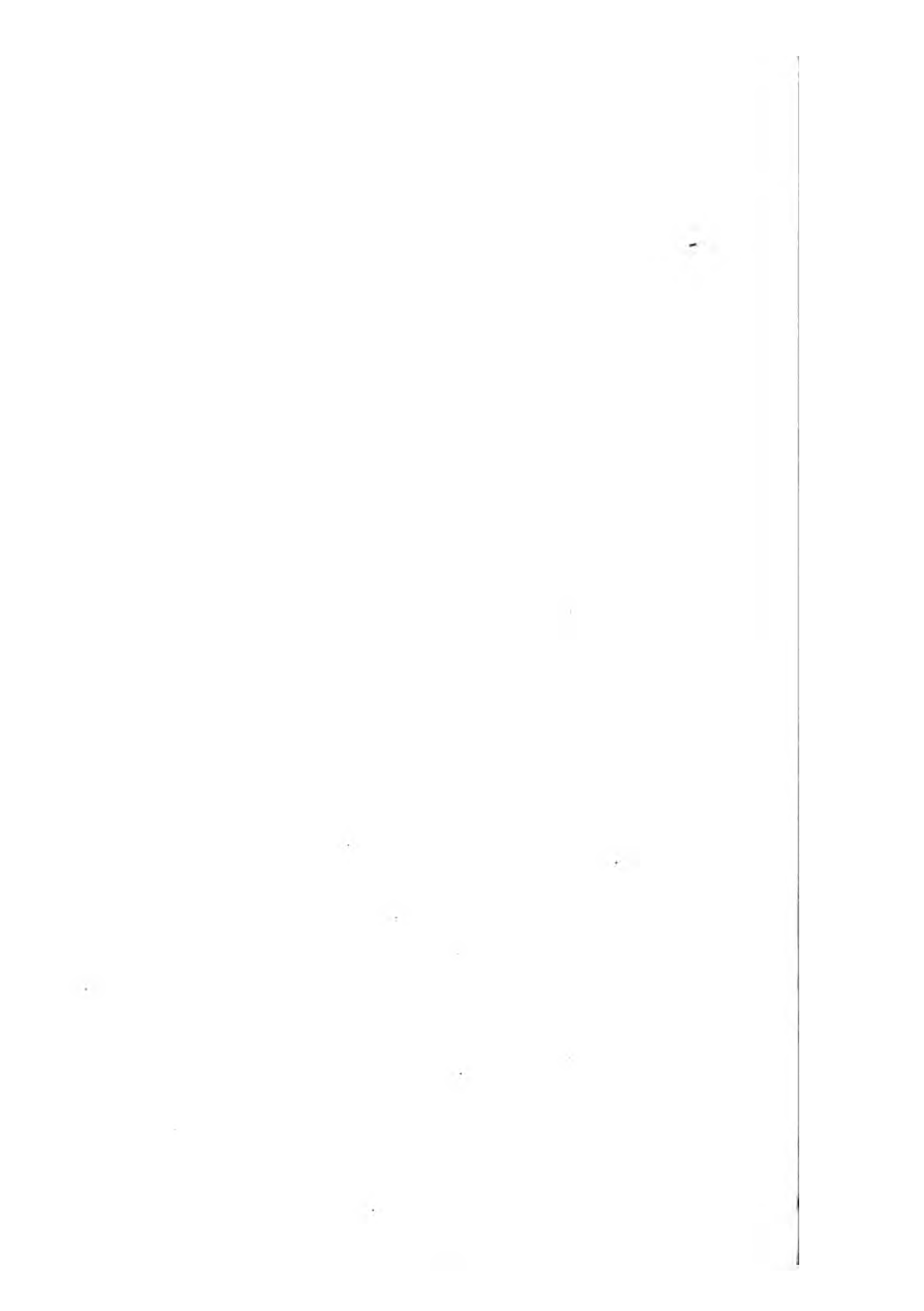
Aussitôt que Marie en terre fut venue,  
Le ciel en fut marri et la voulut ravoïr :  
A peine notre siècle eut loisir de la voir,  
Qu'elle s'évanouit comme un feu dans la nue.

Des présents de nature elle vint si pourvue,  
Et sa belle jeunesse avait tant de pouvoir,  
Qu'elle eût pu d'un regard les rochers émouvoir,  
Tant elle avait d'attraits et d'amours en la vue.

Ores la mort jouit des beaux yeux que j'aimais,  
La boutique et la forge, Amour, où tu t'armais ;  
Maintenant de ton camp cassé<sup>1</sup> je me retire ;

Je veux désormais vivre en franchise et tout mien :  
Puisque tu n'as gardé l'honneur de ton empire,  
Ta force n'est pas grande, et je le connais bien.

<sup>1</sup> *Cassé* : brisé plus par le chagrin *cassus* ; déçu dans mon amour et mes  
que par les années ; peut-être du latin *esperances* de bonheur.



LES  
VERS D'EURYMÉDON  
ET DE CALLIRÉE (\*).

SONNET.

( Callirée parle contre la chasse. )

Celui fut ennemi des Dèités puissantes  
Et cruel viola de nature les lois  
Qui le premier rompit le silence des bois,  
Et les Nymphes <sup>1</sup> qui sont dans les arbres naissantes ;

Qui premier, de limiers et de meutes pressantes,  
De piqueurs, de veneurs, de troupes et d'abois  
Donna par les forêts un passe-temps aux rois  
De la course et du sang des bêtes innocentes.

Je n'aime ni piqueurs, ni filets, ni veneurs,  
Ni meutes, ni forêts, la cause de mes peurs ;  
Je doute <sup>2</sup> qu'Artémis quelque sanglier n'appelle

Encontre Eurymédon pour voir ses jours finis,  
Que le deuil ne me fasse une Vénus nouvelle,  
Que la mort ne le fasse un nouvel Adonis <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Les Dryades.

<sup>2</sup> Je doute : je crains dans mon inquiétude.

<sup>3</sup> Allusion à la fable d'Adonis, aimé de Vénus, qui fut tué par un sanglier, lorsqu'il chassait sur le mont Ida.

(\*) Ces vers sont destinés à chanter l'amour que Charles IX, en ses jeunes années, éprouva pour mademoiselle d'Atrie, de la maison d'Aquitaine, depuis comtesse de Chateau-Villain, une des plus belles et des plus vertueuses femmes de son temps.



# SONNETS

DE P. DE RONSARD

POUR ASTRÉE (\*).

## I.

Jamais Hector aux guerres n'était lâche  
Lorsqu'il allait combattre les Grégeois :  
Toujours sa femme attachait son harnois,  
Et sur l'armet <sup>1</sup> lui plantait son panache.

Il ne craignait la Péléenne <sup>2</sup> hache  
Du grand Achille, ayant deux ou trois fois  
Baisé sa femme, et tenant en ses doigts  
Une faveur de sa belle Andromache.

Heureux cent fois, toi chevalier errant,  
Que ma déesse allait hier parant,  
Et qu'en armant baisait, comme je pense.

De sa vertu procède ton honneur :  
Que plût à Dieu, pour avoir ce bonheur  
Avoir changé mes plumes à ta lance.

<sup>1</sup> L'armet : le casque.

<sup>2</sup> La hache d'Achille, fils de Pélée.

(\*) On croit que ces vers ont été composés pour une des plus grandes dames de la cour, madame d'Estrées, dont Ronsard était épris.



## II.

Il ne fallait, maîtresse, autres tablettes  
 Pour vous graver, que celles de mon cœur,  
 Où de sa main, Amour, notre vainqueur  
 Vous a gravée et vos grâces parfaites.

Là vos vertus au vif y sont portraites,  
 Et vos beautés causes de ma langueur,  
 L'honnêteté, la douceur, la rigueur,  
 Et tous les biens et maux que vous me faites.

Là vos cheveux, votre œil et votre teint  
 Et votre front s'y montre si bien peint,  
 Et votre face y est si bien enclose,

Que tout est plein : il n'y a nul endroit  
 Vide en mon cœur : et quand Amour voudroit  
 Plus ne pourrait y graver autre chose.

## III.

Au mois d'avril, quand l'an se renouvelle,  
 L'aube ne sort si fraîche de la mer :  
 Ni hors des flots la déesse <sup>1</sup> d'aimer  
 Ne vint à Cypre en sa conque si belle,

Comme je vis la beauté que j'appelle  
 Mon astre saint, au matin s'éveiller,  
 Rire le ciel, la terre s'émailler,  
 Et les Amours voler à l'entour d'elle.

Amour, Jeunesse, et les Grâces qui sont  
 Filles du ciel lui pendaient sur le front :  
 Mais ce qui plus redoubla mon service <sup>2</sup>,

<sup>1</sup> Vénus, née de l'écume de la mer.

<sup>2</sup> M'assujettit davantage à son service.

C'est qu'elle avait un visage sans art.  
 La femme laide est belle d'artifice <sup>1</sup>,  
 La femme belle est belle sans du fard.

<sup>1</sup> Peut être belle à force d'artifice.

## IV.

A mon retour (eh ! je m'en désespère),  
 Tu m'as reçu d'un baiser tout glacé,  
 Froid, sans saveur, baiser d'un trépassé,  
 Tel que Diane en donnait à son frère,

Tel qu'un fille en donne à sa grand'mère,  
 La fiancée en donne au fiancé,  
 Ni savoureux, ni moiteux <sup>1</sup>, ni pressé :  
 Eh quoi, ma lèvre est-elle si amère ?

Ah ! tu devrais imiter les pigeons,  
 Qui bec en bec de baisers doux et longs  
 Se font l'amour sur le haut d'une souche <sup>2</sup>.

Je te suppli', maistresse, désormais  
 Ou baise-moi la saveur en la bouche,  
 Ou bien du tout ne me baise jamais.

<sup>1</sup> *Moiteux* : humide.

<sup>2</sup> *Souche* : branche.

## ÉLÉGIE DU PRINTEMPS,

A LA SOEUR D'ASTRÉE.

Printemps, fils du Soleil, que la terre arrosée  
 De la fertile humeur d'une douce rosée,  
 Au milieu des œillets et des roses conçut,

Quand Flore entre ses bras nourrice vous reçut,  
Naissez, croissez, Printemps, laissez-vous apparaître :  
En voyant Isabeau vous pourrez vous connaître,  
Elle est votre miroir, et deux lis assemblés  
Ne se ressemblent tant que vous entresemblez :  
Tous les deux n'êtes qu'un, c'est une même chose.  
La rose que voici ressemble à cette rose,  
Le diamant à l'autre, et la fleur à la fleur :  
Le Printemps est le frère, Isabeau est la sœur.

On dit que le Printemps, pompeux de sa richesse,  
Orgueilleux de ses fleurs, enflé de sa jeunesse,  
Logé comme un grand prince en ses vertes maisons,  
Se vantait le plus beau de toutes les saisons,  
Et se glorifiant le contait à Zéphyre ;  
Le Ciel en fut marri, qui soudain le vint dire  
A la mère Nature. Elle, pour rabaisser  
L'orgueil de cet enfant, va partout ramasser  
Les biens qu'elle serrait de maint et mainte année.

Quand elle eut son épargne<sup>1</sup> en son moule ordonnée,  
La fit fondre, et versant ce qu'elle avait de beau,  
Miracle ! nous fit naître une belle Isabeau !

<sup>1</sup> Ce qu'elle avait amassé.

LE  
PREMIER LIVRE DES SONNETS

DE P. DE RONSARD,

POUR HÉLÈNE (\*).

I.

Ce siècle où tu naquis ne te connaît, Hélène ;  
S'il savait tes vertus, tu aurais en la main  
Un sceptre à commander dessus le genre humain,  
Et de ta majesté la terre serait pleine.

Mais lui, tout embourbé d'avarice vilaine,  
Qui met comme ignorant les vertus à dédain,  
Ne te connut jamais : je te connus soudain  
A ta voix qui n'était d'une personne humaine.

Ton esprit en parlant à moi se découvrit,  
Et cependant Amour l'entendement m'ouvrit,  
Pour te faire à mes yeux un miracle<sup>1</sup> apparaître.

Je tiens (je le sens bien) de la divinité,  
Puisque seul j'ai connu que peut<sup>2</sup> ta déité,  
Et qu'un autre avant moi ne l'avait pu connaître.

<sup>1</sup> *Un miracle* : une merveille.

<sup>2</sup> *Que peut* : ce que peut.

(\*) Hélène de Surgères, d'une noble famille de Saintonge, une des filles d'honneur de la reine mère Catherine de Médicis et celle même que le poète Desportes célébra sous le nom de Cléonice.

## II.

Cruelle, il suffisait de m'avoir poudroyé <sup>1</sup>,  
 Outragé, terrassé, sans m'ôter l'espérance.  
 Toujours du malheureux l'espoir est l'assurance  
 L'amant sans espérance est un corps foudroyé.

L'espoir va soulageant l'homme demi-noyé,  
 L'espoir au prisonnier repromet délivrance :  
 Le pauvre par l'espoir allège sa souffrance :  
 Pandore <sup>2</sup> au genre humain a ce bien octroyé.

Ni d'yeux ni de semblant vous ne m'êtes cruelle,  
 Mais par l'art cauteleux d'une voix qui me gèle,  
 Vous m'ôtez l'espérance et dérobez mon jour.

O douce tromperie aux dames coutumière !  
 Qu'est-ce parler d'amour sans point faire l'amour,  
 Sinon voir le soleil sans aimer sa lumière?

<sup>1</sup> *Poudroyé* : mis en poudre.

de la boîte de Pandore, d'où s'échap-

<sup>2</sup> L'Espérance resta seule au fond pèrent tous les maux de l'humanité.

## III.

Tant de fois s'appointer <sup>1</sup>, tant de fois se fâcher,  
 Tant de fois rompre ensemble, et puis se renouer <sup>2</sup>,  
 Tantôt blâmer amour, et tantôt le louer,  
 Tant de fois se fuir, tant de fois se chercher,

Tant de fois se montrer, tant de fois se cacher,  
 Tantôt se mettre au joug, tantôt le secouer,  
 Avouer sa promesse et la désavouer,  
 Sont signes que l'amour de près nous vient toucher.

<sup>1</sup> *S'appointer* : s'accorder.

<sup>2</sup> *Se renouer* : se raccommoder.

L'inconstance amoureuse est marque d'amitié;  
Si donc tout à la fois avoir haine et pitié,  
Jurer, se parjurer, serments faits et défaits,

Espérer sans espoir, confort sans reconfort,  
Sont vrais signes d'amour, nous entr'aimons bien fort,  
Car nous avons toujours ou la guerre ou la paix.

## IV.

L'arbre qui met à croître <sup>1</sup> a la plante assurée;  
Celui qui croît bientôt ne dure pas longtemps :  
Il n'endure des vents les soufflets inconstants.  
Ainsi l'amour tardive est de longue durée.

Ma foi du premier jour ne vous fut pas donnée :  
L'amour et la raison, comme deux combattans,  
Se sont escarmouchés l'espace de quatre ans;  
A la fin j'ai perdu, vaincu par destinée.

Il était destiné par sentence des cieux,  
Que je devais servir, mais <sup>2</sup> adorer vos yeux  
J'ai, comme les Géants, au Ciel fait résistance.

Aussi je suis comme eux maintenant foudroyé,  
Pour résister aux biens qu'ils <sup>3</sup> m'avaient octroyé,  
Je meurs, et si ma mort m'est trop de récompense.

<sup>1</sup> Tour elliptique : qui met longtemps à croître.

<sup>2</sup> Mais : bien plus.

<sup>3</sup> Ils : vos yeux.

## V.

Vous me dites, maîtresse, étant à la fenêtre,  
Regardant vers Montmartre <sup>1</sup> et les champs d'alentour :

<sup>1</sup> Il y avait à Montmartre une abbaye de bénédictins, fondée par Louis le Gros en 1133.

La solitaire vie et le désert séjour  
Valent mieux que la cour ; je voudrais bien y être.

A l'heure<sup>1</sup> mon esprit de mes sens serait maître,  
En jeûne et oraison je passerais le jour,  
Je défirais les traits et les flammes d'Amour :  
Ce cruel de mon sang ne pourrait se repaître.

Quand je vous répondis : Vous trompez<sup>2</sup> de penser  
Qu'un feu ne soit pas feu pour se couvrir de cendre :  
Sur les cloîtres sacrés la flamme on voit passer ;

Amour dans les déserts comme aux villes s'engendre :  
Contre un Dieu si puissant , qui les Dieux peut forcer,  
Jeûnes ni oraisons ne se peuvent défendre.

<sup>1</sup> *A l'heure* : à cette heure, alors.

<sup>2</sup> *Vous vous trompez.*

## VI.

Voici le mois d'avril, où naquit la merveille  
Qui fait en terre foi de la beauté des cieux ,  
Le miroir de vertu, le soleil de mes yeux ,  
Seule phénix d'honneur, qui les âmes réveille.

Les œillets et les lis et la rose vermeille  
Servirent de berceau ; la nature et les dieux  
La regardèrent naître, et d'un soin curieux  
Amour, enfant comme elle, allaita<sup>1</sup> sa pareille.

Les Muses, Apollon et les Grâces étaient  
Tout à l'entour du lit, qui à l'envi jetaient  
Des fleurs sur l'angelette<sup>2</sup> : ah ! ce mois me convie

D'élever un autel , et suppliant Amour

<sup>1</sup> *Allaita* : nourrit.

<sup>2</sup> *Angelette* : diminutif d'ange.



Sanctifier d'avril le neuvième jour,  
Qui m'est cent fois plus cher que celui de ma vie <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *De ma vie* : de ma naissance.

## VII.

Cet amoureux dédain, ce nenni gracieux,  
Qui refusant mon bien me réchauffent l'envie,  
Par leur fière douceur, d'assujettir ma vie  
Où sont déjà sujets mes pensers et mes yeux,

Me font transir le cœur, quand, trop impétueux,  
A baiser votre main le désir me convie,  
Et vous, la retirant, feignez d'être marrie,  
Et m'appellez, honteuse, amant présomptueux.

Mais surtout je me plains de vos douces menaces,  
De vos lettres qui sont toutes pleines d'audaces,  
De moi-même, d'Amour, de vous et de votre art,

Qui si doucement farde et sucre sa harangue,  
Qu'écrivant et parlant vous n'avez trait de langue  
Qui ne me soit au cœur la pointe d'un poignard (\*).

(\*) Tout le sonnet semble un développement de ces vers si gracieux de Virgile :

*Malo me Galatea petit, lasciva puella,  
Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.*

## VIII.

Comme une belle fleur assise entre les fleurs,  
Mainte herbe vous cueillez en la saison plus tendre,  
Pour me les envoyer, et pour, soigneuse, apprendre  
Leurs noms et qualités, espèces et valeurs.

Était-ce point afin de guérir mes douleurs,

Ou de faire ma plaie amoureuse reprendre <sup>1</sup> ?  
 Ou bien s'il vous plaisait par charmes entreprendre  
 D'ensorceler mon mal, mes flammes et mes pleurs ?

Certes je crois que non : nulle herbe n'est maîtresse  
 Contre le coup d'amour envieilli par le temps.  
 C'était pour m'enseigner qu'il faut dès la jeunesse ,

Comme d'un usufruit, prendre son passe-temps :  
 Que pas à pas nous suit l'importune vieillesse,  
 Et qu'amour et les fleurs ne durent qu'un printemps.

<sup>1</sup> *Reprendre* : se refermer.

## IX.

## MADRIGAL.

Si c'est aimer, Madame, et de jour et de nuit  
 Rêver, songer, penser le moyen de vous plaire,  
 Oublier toute chose, et ne vouloir rien faire  
 Qu'adorer et servir la beauté qui me nuit ;

Si c'est aimer de suivre un bonheur qui me fuit,  
 De me perdre moi-même et d'être solitaire,  
 Souffrir beaucoup de mal, beaucoup craindre et me taire,  
 Pleurer, crier merci et m'en voir éconduit <sup>1</sup> ;

Si c'est aimer de vivre en vous plus qu'en moi-même,  
 Cacher d'un front joyeux une langueur extrême,  
 Sentir au fond de l'âme un combat inégal,  
 Si cela c'est aimer, furieux je vous aime ;

Je vous aime, et sais bien que mon mal est fatal ;  
 Chaud, froid, comme la fièvre amoureuse me traite ;  
 Honteux, parlant à vous, de confesser mon mal :  
 Le cœur le dit assez, mais la langue est muette.

<sup>1</sup> Ne pas obtenir merci.

LE  
SECOND LIVRE DES SONNETS

DE P. DE RONSARD,

POUR HÉLÈNE.

I.

Je plante en ta faveur cet arbre de Cybèle,  
Ce pin, où tes honneurs se liront tous les jours.  
J'ai gravé sur le tronc nos noms et nos amours,  
Qui croîtront à l'envi de l'écorce nouvelle<sup>1</sup>.

Faunes, qui habitez ma terre paternelle,  
Qui menez sur le Loir vos danses et vos tours,  
Favorisez la plante et lui donnez secours,  
Que l'été ne la brûle et l'hiver ne la gèle.

Pasteur, qui conduiras en ce lieu ton troupeau,  
Flageôllant une églogue en ton tuyau d'aveine<sup>2</sup>,  
Attache tous les ans à cet arbre un tableau,

Qui témoigne aux passants mes amours et ma peine :  
Puis, l'arrosant de lait et du sang d'un agneau,  
Dis : Ce pin est sacré ; c'est la plante d'Hélène (\*).

<sup>1</sup> ...*erescant illæ, crescant amores.*

(*VIRG., Idyl. X.*)

*meau.*

*Silvestrem tenui musam meditaris avena.*

<sup>2</sup> *Aveine* : du latin *avena*, chalu-

(*VIRG., Idyl. I.*)

(\*) Ce sonnet est une imitation de Théocrite.

## II.

Quand je pense à ce jour où, près d'une fontaine,  
 Dans le jardin royal<sup>1</sup>, ravi de ta douceur,  
 Amour te découvrit les secrets de mon cœur,  
 Et de combien de maux j'avais mon âme pleine :

Je me pâme de joie, et sens de veine en veine  
 Couler ce souvenir, qui me donne vigueur,  
 M'aiguise le penser, me chasse la langueur,  
 Pour espérer un jour une fin à ma peine.

Mes sens de toutes parts se trouvèrent contents,  
 Mes yeux en regardant la fleur de ton printemps,  
 L'oreille en t'écoutant : et sans cette compagne

Qui toujours nos propos tranchait par le milieu,  
 D'aise au ciel je volais, et me faisais un dieu :  
 Mais toujours le plaisir de douleur s'accompagne.

<sup>1</sup> Les Tuileries.

## III.

A l'aller, au parler, au flamber de tes yeux,  
 Je sens bien, je vois bien, que tu es immortelle :  
 La race des humains en essence n'est telle ;  
 Tu es quelque démon ou quelque ange des cieux.

Dieu, pour favoriser ce monde vicieux,  
 Te fit tomber en terre, et là dessus la belle  
 Et plus parfaite idée inventa le modèle (\*)  
 De ton corps, dont il fut lui-mêmes envieux.

Quand il fit ton esprit, il se pilla soi-même,

(\*) Souvenirs des doctrines de Platon.

Il prit le plus beau feu du ciel, le plus suprême,  
Pour animer ta masse, ainçois <sup>1</sup> ton beau printemps.

Hommes qui la voyez de tant d'honneur pourvue,  
Tandis qu'elle est çà bas, soulez-en votre vue :  
Tout ce qui est parfait ne dure pas longtemps.

<sup>1</sup> *Ainçois* : ou plutôt.

IV.

Le juge m'a trompé : ma maîtresse m'enserme  
Si fort en sa prison, que j'en suis tout transi :  
La guerre est à mon huis <sup>1</sup>. Pour charmer mon souci,  
Page, verse à longs traits du vin dedans mon verre.

Au vent aille l'amour, le procès et la guerre,  
Et la mélancolie au sang froid et noirci ;  
Adieu, rides, adieu, je ne vis plus ainsi :  
Vivre sans volupté, c'est vivre sous la terre.

La nature nous donne assez d'autres malheurs  
Sans nous en acquérir. Nu je vins en ce monde,  
Et nu je m'en irai. Que me servent les pleurs,

Sinon de m'attrister d'une angoisse profonde ?  
Chassons avec le vin le soin et les malheurs :  
Je combats les soucis quand le vin me seconde.

<sup>1</sup> *Huis* : porte ; d'où vient huissier, qui garde la porte.

V.

Vous triomphez de moi, et pour ce je vous donne  
Ce lierre qui coule et se glisse à l'entour

Des arbres et des murs, lesquels tour dessus tour  
Plis dessus plis il serre, embrasse et environne.

A vous de ce lierre appartient la couronne,  
Je voudrais comme il fait et de nuit et de jour  
Me plier contre vous, et languissant d'amour,  
D'un nœud ferme enlacer votre belle colonne<sup>1</sup>.

Ne viendra point le temps que dessous les rameaux  
Au matin où l'Aurore éveille toutes choses,  
En un ciel bien tranquille, au caquet des oiseaux,

Je vous puisse baiser à lèvres demi-closes,  
Et vous conter mon mal, et de mes bras jumeaux  
Embrasser à souhait votre ivoire et vos roses?

<sup>1</sup> Votre corps.

## VI.

Si la beauté se perd, fais-en part de bonne heure,  
Tandis qu'en son printemps tu la vois fleuronner :  
Si elle ne se perd, ne crains point de donner  
A tes amis le bien qui toujours te demeure.

Vénus, tu devrais être en mon endroit meilleure,  
Et non dedans ton camp ainsi m'abandonner :  
Tu me laisses toi-même esclave emprisonner  
Ès mains d'une cruelle où il faut que je meure.

Tu as changé mon aise et mon doux en amer.  
Que devais-je espérer de toi, germe de mer<sup>1</sup>,  
Sinon toute tempête? et de toi qui es femme

De Vulcain, que du feu? de toi garce<sup>2</sup> de Mars,

<sup>1</sup> De Vénus *Aphrodite*, née de la mer.    <sup>2</sup> Amante.

Que couteaux , qui sans cesse environnent mon âme  
D'orages amoureux , de flammes et de dards ?

VII.

Cythère entrant au bain , et, te voyant près d'elle ,  
Son ceste <sup>1</sup> elle te baille afin de le garder.  
Ceinte de tant d'Amours, tu me vins regarder,  
Me tirant de tes yeux une flèche cruelle.

Muses , je suis navré ; ou ma plaie mortelle  
Guérissez , ou cessez de plus me commander.  
Je ne suis votre école <sup>2</sup> afin de demander  
Qui fait la lune vieille ou qui la fait nouvelle ;

Je ne vous fais la cour, comme un homme ocieux <sup>3</sup> ,  
Pour apprendre de vous le mouvement des cieus ,  
Que peut la grande éclipse , ou que peut la petite ,

Ou si Fortune ou Dieu ont fait cet Univers :  
Si je ne puis fléchir Hélène par mes vers ,  
Cherchez autre écolier , Déesses , je vous quitte.

<sup>1</sup> *Ceste* : ceinture. La ceinture de Vénus contenait les Amours, les Jeux et les Ris.

<sup>2</sup> Ces vers sont traduits de Tibulle.  
<sup>3</sup> *Ocieux* : du latin, *otiosus*, qui a du loisir.

VIII.

Comme un vieil combattant qui ne veut plus s'armer ,  
Ayant le corps chargé de coups et de vieillesse ,  
Regarde en s'ébattant l'olympique jeunesse,  
Pleine d'un sang bouillant , aux joutes s'escrimer :

Ainsi je regardais du jeune dieu d'aimer ,  
Dieu qui combat toujours par ruse et par finesse ,



Les gaillards champions qui d'une chaude presse  
Se veulent en l'arène amoureuse enfermer :

Quand tu fis reverdir mon écorce ridée  
De ta charmante voix, ainsi que fit Médée  
Par herbes et par jus le père de Jason <sup>1</sup>;

Je n'ai contre ton charme opposé ma défense :  
Toutefois je me deuls <sup>2</sup> de rentrer en enfance,  
Pour perdre tant de fois l'esprit et la raison.

<sup>1</sup> Voy. Ovide, *Metam.*, VII.

<sup>2</sup> Je me deuls : je m'afflige ; du latin *dolere*.

X IX (\*).

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,  
Assise auprès du feu, devisant et filant,  
Direz, chantant mes vers, en vous émerveillant,  
Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle.

Lors vous n'aurez servante oyant <sup>1</sup> telle nouvelle,  
Déjà sous le labour à demi sommeillant,  
Qui au bruit de mon nom ne s'aille réveillant,  
Bénissant votre nom de louange immortelle.

Je serai sous la terre, et, fantôme sans os,  
Par les ombres myrteux <sup>2</sup> je prendrai mon repos :  
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et votre fier dédain ;  
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :  
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

<sup>1</sup> *Oyant* : entendant; de ouïr, *audire*. selon les poètes anciens, de lauriers

<sup>2</sup> Dans les champs Élysées, planté, et de myrtes.

(\*) Ce sonnet, rempli d'une douce mélancolie, n'a point été surpassé par l'imitation qu'en a faite Béranger. — *La Bonne Vieille* contient une pensée religieuse plus élevée, mais l'inspiration appartient à Ronsard.

## X.

Genèvres <sup>1</sup> hérissés, et vous, houx épineux,  
L'un hôte des déserts, et l'autre d'un bocage ;  
Lierre, le tapis d'un bel antre sauvage,  
Sources qui bouillonnez d'un surgen <sup>2</sup> sablonneux ;

Pigeons qui vous baisez d'un baiser savoureux,  
Tourtes <sup>3</sup> qui lamentez d'un éternel veuvage,  
Rossignols ramagers, qui d'un plaisant langage  
Nuit et jour rechantez vos versets amoureux ;

Vous à la gorge rouge, étrangère <sup>4</sup> arondelle,  
Si vous voyez aller ma Nymphé en ce printemps  
Pour cueillir des bouquets par cette herbe nouvelle,

Dites lui pour néant <sup>5</sup> que sa grâce j'attends,  
Et que pour ne souffrir le mal que j'ai pour elle,  
J'ai mieux aimé mourir que languir si longtemps.

<sup>1</sup> *Genèvres* : genièvres.

<sup>2</sup> *Surgen* : bouillon. Ce mot est à regretter pour notre poésie.

<sup>3</sup> *Tourtes* : tourterelles.

<sup>4</sup> *Étrangère* : voyageuse.

<sup>5</sup> *Pour néant* : sans effet.

## XI.

Le soir qu'Amour vous fit en la salle descendre  
Pour danser d'artifice un beau ballet d'amour,  
Vos yeux, bien qu'il fût nuit, ramenèrent le jour,  
Tant ils surent d'éclairs par la place répandre.

Le ballet fut divin, qui se soulait reprendre,  
Se rompre, se refaire, et tour dessus retour  
Se mêler, s'écarter, se tourner à l'entour,

Contre-imitant le cours du fleuve de Méandre <sup>1</sup> :

Ores il estoit rond, ores long, or' étroit,  
Or' en pointe, en triangle, en la façon qu'on voit  
L'escadron de la grue évitant la froidure.

Je faux <sup>2</sup>, tu ne dansais, mais ton pied voletait  
Sur le haut de la terre : aussi ton corps s'était  
Transformé pour ce soir en divine nature.

<sup>1</sup> Fleuve de Phrygie, dont le cours Purpura duplici currit Mæandro. (VIAO.)  
tortueux est devenu le synonyme de <sup>2</sup> *Je faux* : je me trompe.  
*replis*.

## XII.

Qu'il me soit arraché des tetins de sa mère  
Ce jeune enfant Amour, et qu'il me<sup>1</sup> soit vendu :  
Il ne fait que de naître et m'a déjà perdu ;  
Vienne quelque marchand, je le mets à l'enchère.

D'un si mauvais garçon la vente n'est pas chère ;  
J'en ferai bon marché. Ah ! j'ai trop attendu !  
Mais voyez comme il pleure ; il m'a bien entendu.  
Apaaise-toi, mignon, j'ai passé ma colère ;

Je ne te vendrai point ; au contraire je veux,  
Pour page t'envoyer à ma maîtresse Hélène,  
Qui toute te ressemble et d'yeux et de cheveux,

Aussi fine que toi, de malice aussi pleine.  
Comme enfants vous croîtrez, et vous jouerez tous deux :  
Quand tu seras plus grand, tu me païras ma peine.

<sup>1</sup> *Me* est ici explétif comme dans le premier vers.

## XIII.

Passant dessus la tombe où Lucrèce <sup>1</sup> repose ,  
 Tu versas dessus elle une moisson de fleurs :  
 L'échauffant de soupirs et l'arrosant de pleurs ,  
 Tu montras qu'une mort tenait ta vie enclose.

Si tu aimes le corps dont la terre dispose ,  
 Imagine ta force et conçois tes rigueurs :  
 Tu me verras, cruelle, entre mille langueurs  
 Mourir , puisque la mort te plaît sur toute chose.

C'est acte de pitié d'honorer un cercueil ,  
 Mépriser les vivants est un signe d'orgueil.  
 Puisque ton naturel les fantômes embrasse ,

Et que rien n'est de toi , s'il n'est mort, estimé ,  
 Sans languir tant de fois , éconduit de ta grâce ,  
 Je veux du tout <sup>2</sup> mourir pour être mieux aimé.

<sup>1</sup> Mademoiselle de Bacqueville, amie d'Hélène.      <sup>2</sup> Du tout : tout à fait.

## XIV.

Mon âme mille fois m'a prédit mon dommage :  
 Mais la sottise qu'elle est, après l'avoir prédit,  
 Maintenant s'en repent, maintenant s'en dédit,  
 Et voyant ma maîtresse, elle aime davantage.

Si l'âme , si l'esprit, qui sont de Dieu l'ouvrage ,  
 Deviennent amoureux , à grand tort on médit  
 Du corps qui suit les sens, non brutal comme on dit  
 S'il se trouve ébloui des raiz <sup>1</sup> d'un beau visage.

<sup>1</sup> Raiz : rayons.

Le corps ne languirait d'un amoureux souci ,  
Si l'âme , si l'esprit ne le voulaient ainsi.  
Mais du premier assaut l'âme est tout éperdue ,

Conseillant comme reine au corps d'en faire autant.  
Ainsi le citoyen, sans soldats combattant,  
Se rend aux ennemis, quand la ville est perdue.

## XV (\*).

Il ne faut s'ébahir , disaient ces bons vieillards  
Dessus le mur Troyen, voyant passer Hélène,  
Si pour telle beauté nous souffrons tant de peine :  
Notre mal ne vaut pas un seul de ses regards ;

Toutefois il vaut mieux , pour n'irriter point Mars ,  
La rendre à son époux , afin qu'il la remmène ,  
Que voir de tant de sang notre campagne pleine ,  
Notre havre <sup>1</sup> gagné , l'assaut à nos remparts.

Pères, il ne fallait, à qui la force tremble,  
Par un mauvais conseil les jeunes retarder :  
Mais et jeunes et vieux vous deviez tous ensemble

Pour elle corps et biens et ville hasarder.  
Ménélas fut bien sage , et Pâris, ce me semble :  
L'un de la demander , l'autre de la garder <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Havre : port.<sup>2</sup> Le trait est traduit de Propertius.(\*) L'idée de ce sonnet est prise d'Homère, *Iliad.*, III, v. 159.

## XVI.

Cette fleur de vertu , pour qui cent mille larmes  
Je verse nuit et jour sans m'en pouvoir souler ,  
Peut bien sa destinée à ce Grec égalier ,

A ce fils <sup>1</sup> de Thétis , à l'autre fleur des armes.  
 Le ciel malin borna ses jours de peu de termes :  
 Il eut courte la vie, ailée à s'en aller ;  
 Mais son nom, qui a fait tant de bouches parler ,  
 Lui sert contre la mort de piliers et de termes <sup>2</sup>.  
 Il eut pour sa prouesse un excellent sonneur <sup>3</sup> :  
 Tu as pour tes vertus en mes vers un honneur  
 Qui malgré le tombeau suivra ta renommée.  
 Les dames de ce temps n'envient ta beauté ,  
 Mais ton nom, tant de fois par les Muses chanté,  
 Qui languirait d'oubli si je ne t'eusse aimée.

<sup>1</sup> Achille.est fréquemment employé par Ronsard  
dans le sens de chanter.<sup>2</sup> Termes : bornes.<sup>3</sup> Sonneur : chantre. Le mot sonner

## XVII.

## ÉLÉGIE.

Six ans étaient coulés, et la septième année  
 Était presque entière en ses pas retournée ,  
 Quand, loin d'affection, de désir et d'amour,  
 En pure <sup>1</sup> liberté je passais tout le jour,  
 Et, franc de tout souci qui les âmes dévore ,  
 Je dormais dès le soir jusqu'au point de l'aurore ;  
 Car, seul maître de moi, j'allais, plein de loisir,  
 Où le pied me portait, conduit de mon désir ,  
 Ayant toujours ès mains, pour me servir de guide ,  
 Aristote ou Platon, ou le docte Euripide,  
 Mes bons hôtes muets, qui ne fâchent jamais :  
 Ainsi que je les prends, ainsi je les remets.  
 O douce compagnie et utile et honnête !  
 Un autre en caquetant m'étourdirait la tête.

<sup>1</sup> Pure : entière, sens du latin *purus*.

Puis, de livre ennuyé, je regardais les fleurs  
 Feuilles, tiges, rameaux, espèces et couleurs,  
 Et l'entrecouplement de leurs formes diverses,  
 Peintes de cent façons, jaunes, rouges et perses<sup>1</sup>,  
 Ne me pouvant souler, ainsi qu'en un tableau,  
 D'admirer la nature et ce qu'elle a de beau,  
 Et de dire, en parlant aux fleurettes écloses :  
 « Celui est presque Dieu qui connaît toutes choses<sup>2</sup>,  
 Éloigné du vulgaire, et loin des courtisans,  
 De fraude et de malice impudents artisans. »  
 Tantôt j'errais seulet par les forêts sauvages,  
 Sur les bords enjonchés des peinturés rivages :  
 Tantôt par les rochers reculés et déserts,  
 Tantôt par les taillis, verte maison des cerfs.

J'aimais le cours suivi d'une longue rivière,  
 Et voir onde sur onde allonger sa carrière,  
 Et flot à l'autre flot en roulant s'attacher,  
 Et pendu sur le bord me plaisais d'y pêcher,  
 Étant plus réjoui d'une chasse muette,  
 Troubler des écaillés la demeure secrète,  
 Tirer avec la ligne en tremblant emporté  
 Le crédule poisson pris à l'haim<sup>3</sup> appâté,  
 Qu'un grand prince n'est aise ayant pris à la chasse  
 Un cerf qu'en haletant tout un jour il pourchasse.  
 Heureux, si vous eussiez d'un mutuel émoi  
 Pris l'appât amoureux aussi bien comme moi  
 Que tout seul j'avalai, quand par trop désireuse  
 Mon âme en vos yeux but la poison<sup>4</sup> amoureuse!

Puis, alors que Vesper<sup>5</sup> vient embrunir nos yeux,  
 Attaché dans le ciel, je contemple les cieux,

<sup>1</sup> Perses : bleues.

<sup>2</sup> Felix qui potuit rerum cognoscere causas.  
 (VIRG., *Géorg.*, II, v. 489.)

<sup>3</sup> Haim, du latin *hamus*, hameçon.

<sup>4</sup> Ce mot ne s'emploie aujourd'hui  
 qu'au masculin.

<sup>5</sup> Vesper : l'étoile du soir.



En qui Dieu nous écrit en notes non obscures  
 Les sorts et les destins de toutes créatures.  
 Car lui, en dédaignant ( comme font les humains )  
 D'avoir encre et papier et plume entre les mains ,  
 Par les astres du ciel , qui sont ses caractères ,  
 Les choses nous prédit et bonnes et contraires ;  
 Mais les hommes chargés de terre et du trépas  
 Méprisent tel écrit , et ne le lisent pas.

Or, le plus de mon bien pour décevoir ma peine,  
 C'est de boire à longs traits les eaux de la fontaine (\*)  
 Qui de votre beau nom se brave<sup>1</sup>, et en courant  
 Par les prés vos honneurs va toujours murmurant ,  
 Et la reine se dit des eaux de la contrée :  
 « Tant vaut le gentil soin d'une muse sacrée ,  
 « Qui peut vaincre la mort et les sorts inconstants,  
 « Sinon pour tout jamais, au moins pour un long temps. »  
 Là, couché dessus l'herbe, en mes discours je pense  
 Que pour aimer beaucoup j'ai peu de récompense ,  
 Et que mettre son cœur aux dames si avant ,  
 C'est vouloir peindre en l'onde et arrêter le vent ;  
 M'assurant toutefois qu'alors que le vieil âge  
 Aura comme un sorcier changé votre visage ,  
 Et lorsque vos cheveux deviendront argentés ,  
 Et que vos yeux d'Amour ne seront plus hantés ,  
 Que toujours vous aurez , si quelque soin vous touche ,  
 En l'esprit mes écrits , mon nom en votre bouche.

Maintenant que voici l'an septième venir,  
 Ne pensez plus, Hélène, en vos lacs me tenir :  
 La raison m'en délivre, et votre rigueur dure ;  
 Puis il faut que mon âge obéisse à nature.

<sup>1</sup> *Se brave* : s'enorgueillit.

(\*) Allusion à une fontaine consacrée par le poète à Hélène, par fiction poétique.

## XVIII.

Je chantais ces sonnets, amoureux d'une Hélène,  
En ce funeste mois que mon prince mourut<sup>1</sup> :  
Son sceptre, tant fut grand, Charles ne secourut,  
Qu'il ne payât la dette à la nature humaine.

La Mort fut d'un côté, et l'Amour, qui me mène,  
Était de l'autre part, dont le trait me férut<sup>2</sup> ;  
Et si bien le poison par les veines courut  
Que j'oubliai mon maître, atteint d'une autre peine.

Je sentis dans le cœur deux diverses douleurs,  
La rigueur de ma dame, et la tristesse enclose  
Du roi que j'adorais pour ses rares valeurs<sup>3</sup>.

La vivante et le mort tout malheur me propose :  
L'une aime les regrets, et l'autre aime les pleurs,  
Car l'amour et la mort n'est qu'une même chose.

<sup>1</sup> Charles IX, mort le 30 mai de l'année 1574.

<sup>2</sup> *Férut* : frappa ; du latin *ferire*.

<sup>3</sup> *Valeurs* : mérites.

LES  
AMOURS DIVERSES.

A TRÈS-VERTUEUX SEIGNEUR

N. DE NEUFVILLE, SEIGNEUR DE VILLEROY,

secrétaire de Sa Majesté.

I.!

Jà du prochain hiver je prévois la tempête,  
Jà cinquante et six ans ont neigé sur ma tête ;  
Il est temps de laisser les vers et les amours,  
Et de prendre congé du plus beau de mes jours.  
J'ai vécu, Villeroy, si bien que nulle envie  
En partant je ne porte aux plaisirs de la vie :  
Je les ai tous goûtés et me les suis permis  
Autant que la raison me les rendait amis,  
Sur l'échafaud<sup>1</sup> mondain jouant mon personnage,  
D'un habit convenable au temps et à mon âge.  
J'ai vu lever le jour, j'ai vu coucher le soir ;  
J'ai vu grêler, tonner, éclairer et pleuvoir ;  
J'ai vu peuples et rois, et depuis vingt années  
J'ai vu presque la France au bout de ses journées :  
J'ai vu guerres, débats, tantôt trêves et paix,  
Tantôt accords promis, redéfais et refaits,  
Puis défais et refais. J'ai vu que sous la Lune  
Tout n'était que hasard, et pendait<sup>2</sup> de Fortune<sup>3</sup>.  
Pour néant<sup>4</sup> la Prudence est guide des humains :

<sup>1</sup> *L'échafaud* : le théâtre.

<sup>2</sup> *Pendait* : dépendait.

<sup>3</sup> *Fortune* : hasard; sens du latin *Fortuna*.

<sup>4</sup> *Pour néant* : vainement.

L'invincible Destin lui enchaîne les mains  
La tenant prisonnière, et tout ce qu'on propose  
Sagement, la Fortune autrement en dispose.

Je m'en vais souï du monde, ainsi qu'un convié <sup>1</sup>  
S'en va souï du banquet de quelque marié,  
Ou du festin d'un roi, sans renfrogner sa face  
Si un autre après lui se saisit de sa place.

J'ai couru mon flambeau sans me donner émoi <sup>2</sup>,  
Le baillant à quelqu'un s'il recourt après moi;  
Il ne faut s'en fâcher; c'est la loi de nature,  
Où s'engage en naissant chacune créature.....

Or comme un endetté, de qui proche est le terme  
De payer à son maître ou l'usure ou la ferme,  
Et n'ayant ni argent ni biens pour secourir  
Sa misère au besoin, désire de mourir :  
Ainsi ton obligé, ne pouvant satisfaire  
Aux biens que je te dois, le jour ne me peut plaire;  
Presque à regret je vis et à regret je voi  
Les rayons du soleil s'étendre dessus moi.  
Pour ce je porte en l'âme une amère tristesse,  
De quoi mon pied s'avance aux faubourgs de vieillesse,  
Et vois (quelque moyen que je puisse essayer  
Qu'il faut que je déloge avant que te payer.  
S'il ne te plaît d'ouvrir le ressort de mon coffre,  
Et prendre ce papier que pour acquit je t'offre,  
Et ma plume qui peut, écrivant vérité,  
Témoigner ta louange à la postérité.

Reçois donc mon présent, s'il te plaît, et le garde  
En ta belle maison de Conflans, qui regarde  
Paris, séjour des rois, dont le front spacieux

<sup>1</sup> Cur non ut plenus vitæ conviva re-  
[cedis?  
(Luca.)

<sup>2</sup> Souvenir du vers de Lucrece :  
Et, quasi cursores, vitæ lampada tradunt.  
(Luca., II, 79).

Ne voit rien de pareil sous la voûte des cieux,  
 Attendant qu'Apollon m'échauffe le courage  
 De chanter tes jardins, ton clos et ton bocage,  
 Ton bel air, ta rivière et les champs d'alentour,  
 Qui sont toute l'année échauffés d'un beau jour,  
 Ta forêt d'orangers, dont la perruque verte  
 De cheveux éternels en tout temps est couverte,  
 Et toujours son fruit d'or de ses feuilles défend,  
 Comme une mère fait de ses bras son enfant.

Prends ce livre pour gage, et lui fais, je te prie,  
 Ouvrir en ma faveur ta belle librairie<sup>1</sup>,  
 Où logent sans parler tant d'hôtes étrangers,  
 Car il sent aussi bon que font tes orangers.

<sup>1</sup> *Librairie* : bibliothèque.

## II.

Amour, tu me fis voir pour trois grandes merveilles  
 Trois sœurs allant au soir se promener sur l'eau,  
 Qui croissent à l'envi, ainsi qu'au renouveau<sup>1</sup>  
 Croissent en l'oranger trois oranges pareilles.

Toutes les trois avaient trois beautés non pareilles  
 Mais la plus jeune avait le visage plus beau,  
 Et semblait une fleur voisine d'un ruisseau,  
 Qui mire dans ses eaux ses richesses vermeilles.

Ores je souhaitais la plus vieille en mes vœux,  
 Et ores la moyenne, et ores toutes deux;  
 Mais toujours la plus jeune était en ma pensée;

Et priais le soleil de n'emmenner le jour,  
 Car ma vue en trois ans n'eût pas été lassée  
 De voir ces trois soleils qui m'enflammaient d'amour.

<sup>1</sup> *Renouveau* : printemps.

## III.

## CHANSON.

Plus étroit que la vigne à l'ormeau se marie  
 De bras souplement forts,  
 Du lien de tes mains, maîtresse, je te prie,  
 Enlace-moi le corps.

Et feignant de dormir, d'une mignarde face  
 Sur mon front penche-toi :  
 Inspire<sup>1</sup>, en me baisant, ton haleine et ta grâce  
 Et ton cœur dedans moi.

Puis, appuyant ton sein sur le mien qui se pâme,  
 Pour mon mal apaiser,  
 Serre plus fort mon col et me redonne l'âme  
 Par l'esprit d'un baiser.

Si tu me fais ce bien, par tes yeux je te jure,  
 Serment qui m'est si cher,  
 Que de tes bras aimés jamais autre aventure  
 Ne pourra m'arracher ;

Mais, souffrant doucement le joug de ton empire,  
 Tant soit-il rigoureux,  
 Dans les champs Élysés une même navire<sup>2</sup>  
 Nous passera tous deux.

Là, morts de trop aimer, sous les branches myrtines  
 Nous verrons tous les jours  
 Les anciens héros auprès des héroïnes  
 Ne parler que d'amours.

<sup>1</sup> *Inspire* : souffle.

<sup>2</sup> Navire était alors du féminin, comme le latin *navis*.

Tantôt nous danserons par les fleurs des rivages

Sous maints accords divers ;

Tantôt, lassés du bal, irons sous les ombrages

Des lauriers toujours verts,

Où le mollet Zéphyre en haletant secoue

De soupirs printaniers

Ores les orangers, ores mignard se joue

Entre les citronniers.

Là du plaisant avril la saison immortelle

Sans échange le suit ;

La terre sans labeur de sa grasse mamelle

Toute chose y produit.

D'en bas la troupe sainte, autrefois amoureuse,

Nous honorant sur tous,

Viendra nous saluer, s'estimant bienheureuse

De s'acointer de nous <sup>1</sup>.

Puis, nous faisant asseoir dessus l'herbe fleurie

De toutes au milieu,

Nulle en se retirant ne sera point marrie

De nous quitter son lieu.

Non celle qu'un taureau sous une peau menteuse

Emporta par la mer <sup>2</sup> ;

Non celle <sup>3</sup> qu'Apollon vit, vierge dépiteuse <sup>4</sup>,

En laurier se former ;

Ni celles qui s'en vont toutes tristes ensemble,

Artémise et Didon ;

Ni cette belle Grecque à qui ta beauté semble

Comme tu fais de nom <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> De s'acointer de nous : d'être en notre compagnie.

<sup>2</sup> Europe.

<sup>3</sup> Daphné.

<sup>4</sup> Dépiteuse : irritée.

<sup>5</sup> Hélène.



## IV.

Que me servent mes vers et les sons de ma lyre ,  
 Quand nuit et jour je change et de mœurs et de peau  
 Pour aimer sottement un visage si beau ?  
 Que l'homme est malheureux qui pour l'amour soupire !

Je pleure, je me deuls , je suis plein de martyre,  
 Je fais mille sonnets , je me romps le cerveau ,  
 Et ne suis point aimé : un amoureux nouveau  
 Gagne toujours ma place , et je ne l'ose dire.

Ma dame en toute ruse a l'esprit bien appris ,  
 Qui toujours cherche un autre après qu'elle m'a pris.  
 Quand d'elle je brûlais, son feu devenait moindre <sup>1</sup> :

Mais ores que je feins n'être plus enflammé,  
 Elle brûle de moi. Pour être bien aimé  
 Il faut aimer bien peu , beaucoup promettre et feindre.

<sup>1</sup> *Moindre*, pour rimer avec feindre, devait se prononcer *maindre*.

## V.

Je faisais ces sonnets en l'ancre Piéride ,  
 Quand on vit les Français sous les armes suer,  
 Quand on vit tout le peuple en fureur se ruer,  
 Quand Bellone sanglante allait devant pour guide ;

Quand, en lieu de la loi, le vice, l'homicide ,  
 L'impudence, le meurtre, et se savoir muer <sup>1</sup>  
 En Glauque et en Protée , et l'état remuer,

<sup>1</sup> *Muer* : changer.

Étaient titres d'honneur, nouvelle Thébaïde (\*) !

Pour tromper les soucis d'un temps si vicieux ,  
J'écrivais en ces vers ma plainte inutile.  
Mars aussi bien qu'Amour de larmes est joyeux.

L'autre guerre est cruelle, et la mienne est gentille :  
La mienne finirait par un combat de deux,  
Et l'autre ne pourrait par un camp de cent mille.

(\*) Nouvelle guerre de Thèbes, où le frère combattait le frère.



LES

ODES DE P. DE RONSARD (\*).

AU ROY HENRY,

11<sup>e</sup> DE CE NOM.



Après avoir sué sous le faix du harnois,  
Bornant plus loin ta France, et fait boire aux François<sup>1</sup>,  
Aux creux de leurs armets, en lieu de l'eau de Seine,  
La Meuse bourguignonne, et saccagé la plaine  
Des Flamands mis en route<sup>2</sup>, et l'antique surnom  
Des châteaux de Marie<sup>3</sup> échangés en ton nom;  
Après être vainqueur d'une bataille heureuse,  
Et vu César<sup>4</sup> courir d'une fuite peureuse,  
Et fait d'un prudent soin comme le marinier,  
Lequel, se souvenant de l'orage dernier,  
Ancré dedans le port, d'œil vigilant prend garde  
S'il faut rien à sa nef : maintenant il regarde  
Si le tillac est bon, si la carène en bas  
Est point entre-fendue ; il contemple le mât,  
Maintenant le timon ; il rhabille les côtes<sup>5</sup>,  
Les carreaux<sup>6</sup> et les ais, et les tables dissoutes :

<sup>1</sup> Allusion à la campagne de 1552.

<sup>2</sup> *En route* : en dérouté.

<sup>3</sup> Marienbourg, qui après la conquête  
prit le nom d'Henribourg.

<sup>4</sup> L'empereur Charles-Quint.

<sup>5</sup> *Les côtes* : flancs.

<sup>6</sup> *Carreaux* : poutres.

(\* ) Les quatre premiers livres des odes furent publiés vers l'année 1550.

Et, bien qu'il soit au havre, il n'a moindre souci  
 De sa nef qu'en tempête, et se rempare ainsi  
 Que s'il courait fortune au milieu de l'orage,  
 Et ne se veut fier au tranquille visage  
 Du ciel ni de la mer pour se donner à l'eau,  
 Que premier il n'ait bien calfeutré son vaisseau.  
 Ainsi, après avoir ( la guerre étant finie )  
 De vivres et de gens ta frontière garnie,  
 Fait nouveaux bastions, flanqué châteaux et forts,  
 Remparé tes cités, fortifié tes ports ;

Bref, après avoir fait ce qu'un prince doit faire  
 Et en guerre et en paix utile et nécessaire  
 Pour tenir ton pays en toute sûreté,  
 Sire, j'offenserais contre ta majesté<sup>1</sup>,  
 Si comme un importun je venais d'aventure  
 Interrompre tes jeux d'une longue écriture,  
 Maintenant que tu dois pour quelque peu de temps  
 Après mille travaux prendre tes passe-temps,  
 Pour retourner plus frais aux œuvres de Bellone.  
 Toutefois le désir qui le cœur m'aiguillone  
 De te montrer combien je suis ton serviteur,  
 Me fait importuner ta royale grandeur ;  
 Et si en ce faisant je commets quelque vice,  
 Il vient du seul désir de te faire service,  
 Qui presse mon devoir de mettre un œuvre mien  
 Sous la protection de ton nom Très-Chrétien,  
 Le sacrant à tes pieds : C'est, Prince, un livre d'Odes  
 Qu'autrefois je sonnai suivant les vieilles modes  
 D'Horace Calabrais, et Pindare Thébain.  
 Livre trois fois heureux, si tu n'as à dédain  
 Que ma petite lyre ose entre tes trompettes

..... in publica commoda peccem ;  
 Si longo sermone morer tua tempora, Cæsar  
 (Hor., Ep., II, 1.)

Rebruire <sup>1</sup> les chansons de ces divins poètes,  
 Et que mon petit myrte ose attoucher le rond  
 Des lauriers que la guerre a mis dessus ton front.  
 Mais que dis-je, à dédain ! j'ai tant de confiance  
 En ta grave douceur, que ta magnificence  
 D'un sourcil dédaigneux ne refusera pas  
 Mon ouvrage donné, tant soit-il humble et bas :  
 Imitateur des Dieux, qui la petite offrande  
 Prennent d'aussi bon cœur qu'ils prennent la plus grande,  
 Et, bien qu'ils soient Seigneurs, jamais n'ont à mépris  
 Des pauvres les présents tant soient de petit prix.

Ce fils de Jupiter, ce foudre de la guerre,  
 Hercule, qui tua les monstres de la terre,  
 Allant pour être fait d'Olympe citoyen,  
 Ne refusa d'entrer au toit Molorchien <sup>2</sup> ;  
 Et même ce grand Dieu <sup>3</sup> qui la tempête jette,  
 De Bauce et Philémon entré dans la logette,  
 De deux ou de trois fleurs son chef environna,  
 Que Bauce de bon cœur en présent lui donna.

Tous les ans à sa fête, en Libye honorée,  
 Ne lui tombe un taureau à la corne dorée,  
 Mais souvent un agneau : car sa grande bonté  
 Ne prend garde aux présents, mais à la volonté.

Ainsi, suivant les Dieux, je te suppli' de prendre  
 A gré ce petit don pour l'usure d'attendre  
 Un présent plus parfait et plus digne d'un roi,  
 Que jà ma Calliope enfante dedans moi.

Cependant je prîrai ta puissance divine,

<sup>1</sup> *Rebruire* : faire bruire de nouveau.      <sup>3</sup> Jupiter. Voir OVIDE, *Métam.*, liv.

<sup>2</sup> Molorchus, berger qui reçut Hercule VIII, et LA FONTAINE, *Philémon et Baucis*.

Ainsi que Jupiter Callimaque en son hymne <sup>1</sup> :  
 « Donne moi ( ce dit-il ) des vertus et du bien,  
 « Car la seule vertu sans le bien ne sert rien ,  
 « Le bien sans la vertu : ô Jupiter ! assemble  
 « Tous ces deux points en un, et me les donne ensemble !  
 Les vertus et les biens que je veux recevoir  
 D'un si puissant monarque est, un jour, de pouvoir  
 Amener ton Francus <sup>2</sup>, suivi de mainte trope  
 De guerriers, pour dompter les princes de l'Europe.

<sup>1</sup> Callimaque, hymne I, à Jupiter :  
 δίδου δ' ἀρετὴν τ' ἀφενός τε...

<sup>2</sup> Allusion au poème de *la Franciade*, que Ronsard avait entrepris.



# LE PREMIER LIVRE DES ODES.



## I.

### AU ROY HENRY II.

SUR LA PAIX ENTRE LUI ET LE ROI D'ANGLETERRE.

#### *Strophe.*

Diversement, ô paix heureuse !  
Tu es la garde vigoureuse  
Des peuples et de leurs cités ;  
Des royaumes les clefs tu portes,  
Tu ouvres des villes les portes,  
Sérénant<sup>1</sup> leurs adversités.  
Bien qu'un prince voulût darder  
Les flots armés de son orage,  
Et tu le viennes regarder,  
Ton œil apaise son courage.  
L'effort de ta divinité  
Commande à la nécessité  
Ployant sous ton obéissance ;  
Les hommes sentent ta puissance,  
Alléchés de ton doux repos.  
De l'air la vagabonde troupe  
T'obéit, et celle qui coupe  
De l'échine l'azur des flots.

<sup>1</sup> *Sérénant* : rendant sereines, apaisant.

*Antistrophe.*

C'est toi qui dessus ton échine  
 Soutiens ferme cette machine,  
 Médecinant chaque élément  
 Quand une humeur par trop abonde,  
 Pour joindre les membres du monde  
 D'un contre-poids également.

Je te salue, heureuse paix,  
 Je te salue et resalue :  
 Toi seule, déesse, tu fais  
 Que la vie soit mieux voulue<sup>1</sup>.  
 Ainsi que les champs tapissés  
 De pampre ou d'épis hérissés  
 Désirent les filles des nues  
 Après les chaleurs survenues,  
 Ainsi la France t'attendait,  
 Douce nourricière des hommes,  
 Douce rosée qui consommes  
 La chaleur qui trop nous ardaït<sup>2</sup>.

*Antistrophe.*

Prince, je t'envoie cette Ode,  
 Trafiquant mes vers à la mode  
 Que le marchand baille son bien  
 Troque pour troqu', toi qui es riche,  
 Toi, roi des biens, ne sois point chiche  
 De changer ton présent au mien.  
 Ne te lasse point de donner,  
 Et tu verras comme j'accorde

<sup>1</sup> *Voulue* : désirée, aimée.

<sup>2</sup> *Ardait* : brûlait ; de *ardere*, brûler.

L'honneur que je promets sonner,  
 Quand un présent dore ma corde.  
 Presque le los de tes aïeux  
 Est pressé du temps envieux <sup>1</sup>,  
 Pour n'avoir eu l'expérience  
 Des Muses ni de leur science ;  
 Mais le rond du grand univers  
 Est plein de la gloire éternelle  
 Qui fait flamber ton père en elle,  
 Pour avoir tant aimé les vers.

*Épode.*

Dieu veuille continuer  
 Le sommet de ton empire ,  
 Et jamais ne le muer <sup>2</sup>,  
 Échangeant son mieux au pire.  
 Dieu veuille encor dessus toi  
 Dompter l'Espagne affaiblie ,  
 Gravant bien avant ta loi  
 Dans le gras champ d'Italie.  
 Advienne aussi que ton fils ,  
 Survivant ton jour préfix <sup>3</sup> ,  
 Borne aux Indes sa victoire ,  
 Riche de gain et d'honneur,  
 Et que je sois le sonneur  
 De l'une et de l'autre gloire.

<sup>1</sup> La gloire de tes ancêtres est pres- les chanter.  
 que étouffée par le temps, parce

<sup>2</sup> *Muer* : changer; du latin *mutare*.

<sup>3</sup> *Préfix* : fixé par le destin.

## II.

## AU MÊME.

*Strophe I.*

Comme un qui prend une coupe,  
Seul honneur de son trésor,  
Et de rang verse à la troupe  
Du vin qui rit dedans l'or :  
Ainsi versant la rosée,  
Dont ma langue est arrosée,  
Sur la race des VALOIS,  
En son doux nectar j'abreuve  
Le plus grand roi qui se treuve  
Soit en armes ou en lois.

*Strophe II.*

De Jupiter les antiques<sup>1</sup>  
Leurs écrits embellissaient ;  
Par lui leurs chants poétiques  
Commençaient et finissaient,  
Réjoui d'entendre bruire  
Ses louanges sur la lyre ;  
Mais Henri sera le dieu  
Qui commencera mon hymne,  
Et que seul j'estime digne  
De la fin et du milieu.

<sup>1</sup> *Les antiques* : les anciens poètes.

## III.

## A LA REINE SA FEMME.

*Strophe I.*

Je suis troublé de fureur ,  
Le corps me frémit d'horreur,  
D'un effroi mon âme est pleine ;  
Mon estomac est pantois ,  
Et par son canal ma voix  
Ne se dégorge qu'à peine.  
Une déité m'emmène :  
Fuyez, peuple ; qu'on me laisse !  
Voici venir la Déesse :  
Fuyez, peuple ; je la voi<sup>1</sup>.  
Heureux ceux qu'elle regarde,  
Et plus heureux qui la garde  
Dans l'estomac comme moi !

*Antistrophe.*

Elle , éprise de mes chants ,  
Loin me guide par les champs  
Où jadis sur le rivage  
Apollon Florence aima,  
Lors que jeune elle s'arma  
Pour combattre un loup sauvage.  
L'art de filer ni l'ouvrage  
Ne plaisaient à la pucelle,  
Ni le vain miroir : mais elle,  
Devant le jour s'éveillant ,

<sup>1</sup> Voir au ch. VI de l'*Énéide*, v. 46, l'inspiration de la sibylle.

Cherchait des loups le repaire ,  
 Pour les bœufs d'Arne<sup>1</sup> son pere  
 L'arc au poing se travaillant<sup>2</sup> .

*Épode.*

Ce Dieu , qui du ciel la vit  
 Si valeureuse et si belle ,  
 Pour sa femme la ravit,  
 Et surnomma du nom d'elle  
 La ville qui te fit naître,  
 Laquelle se vante d'être  
 Mère de notre Junon :  
 Ville cent fois bienheureuse,  
 Qui, de tous biens plantureuse,  
 Ne célèbre que ton nom.

*Strophe II.*

Là les faits de tes aïeux  
 Vont flamboyant comme aux cieux  
 Flamboie l'aurore claire :  
 Là l'honneur de ton Julien  
 Dans le ciel Italien  
 Comme une planète éclaire.  
 Par lui le gros populaire  
 Pratiqua l'expérience  
 De la meilleure science<sup>3</sup> :  
 Et là reluisent aussi  
 Tes deux grands Papes<sup>4</sup>, qui ore

<sup>1</sup> La Nympe Florence, fille du fleuve Arno, donna son nom à la ville, patrie de Catherine de Médicis.

<sup>2</sup> *Se travaillant* : se donnant de la peine.

<sup>3</sup> La politique, la science de la vie sociale.

<sup>4</sup> Les papes Clément VII et Léon X appartenaient à la famille des Médicis.

Du ciel, où ils sont encore,  
Te favorisent ici.

*Antistrophe.*

Sans nombre sont les moissons  
De Juillet, et les glaçons  
Dont Janvier bride la trace<sup>1</sup>  
De l'eau prompte à se croûter :  
Ainsi je ne puis conter  
Tous les honneurs de ta race.  
Le ciel t'a peint en la face  
Je ne sais quoi qui nous montre,  
Dès la première rencontre,  
Que tu passes en grandeur  
Les princesses de notre âge,  
Soit en force de courage,  
Soit en royale grandeur.

*Épode.*

Le comble de ton savoir  
Et de tes vertus ensemble  
Dit qu'on ne peut ici voir  
Rien que toi qui te ressemble.  
Quelle dame a la pratique  
De tant de mathématique ?  
Quelle princesse entend mieux  
Du grand monde la peinture,  
Les chemins de la nature,  
Et la musique des Cieux<sup>2</sup> ?

<sup>1</sup> *Bride la trace* : arrête le cours.

<sup>2</sup> Allusion aux connaissances de Catherine en astrologie.



*Strophe III.*

Ton nom , que mon vers dira,  
Tout le monde remplira  
De ta louange notoire !  
Un tas qui chantent de toi  
Ne savent si bien que moi  
Comme on doit sonner la gloire.  
Jupiter , ayant mémoire  
D'une vieille destinée  
Autrefois déterminée  
Par l'oracle de Thémis ,  
A commandé que Florence  
Baisse sous les lois de France  
Sa fleur en nos fleurs de lis.

*Antistrophe.*

Mais à tous rois il défend  
Tel honneur ; seul ton enfant  
L'aura, comme étant ensemble  
Italien et François ,  
Qui de front , d'yeux et de voix  
A père et mère ressemble.  
Déjà tout colère il semble  
Que sa main tente les armes ,  
Et qu'au milieu des alarmes  
Jà dédaigne les dangers ,  
Et, servant aux siens de guide,  
Vainqueur, attache une bride  
Aux royaumes étrangers.

*Épode.*

Le Ciel qui nous l'a donné  
 Pour être notre lumière,  
 Son empire n'a borné  
 D'un mont ou d'une rivière :  
 Le destin veut qu'il enserre  
 Dans sa main toute la terre,  
 Seul roi se faisant nommer  
 D'où Phœbus les Indes laisse,  
 Et d'où son char il abaisse,  
 Tout penché, dedans la mer.

## IV.

A MICHEL DE L'HOPITAL,

CHANCELIER DE FRANCE (\*).

*Strophe 1.*

Errant par les champs de la grâce  
 Qui peint mes vers de ses couleurs,  
 Sur les bords Dircéens j'amasse<sup>1</sup>  
 L'élite des plus belles fleurs,  
 Afin qu'en pillant je façonne  
 D'une laborieuse main  
 La rondeur de cette couronne  
 Trois fois torse d'un pli thébain,  
 Pour orner le haut de la gloire

<sup>1</sup> Allusion à Pindare, né à Thèbes, glorifie toujours d'être l'imitateur de  
 où coule la fontaine Dircé. Ronsard se Pindare et d'Horace.

(\*) Né en 1505, mort en 1573.

De l'Hospital mignon <sup>1</sup> des dieux,  
 Qui ça bas ramena des cieux  
 Les filles qu'enfanta Mémoire <sup>2</sup>.

*Strophe II.*

Aussitôt que leur petitesse  
 Courant avec les pas du temps,  
 Eut d'une rampante vitesse  
 Touché la borne de sept ans,  
 Le sang naturel qui commande  
 De voir ses parents vint saisir  
 Le cœur de cette jeune bande  
 Chatouillé d'un noble désir :  
 Si qu'elles mignardant leur mère  
 Neuf et neuf bras furent pliant  
 Autour de son col, la priant  
 De voir la face de leur père.

*Epode.*

Par art le navigateur  
 En la mer manie et vire  
 La bride de son navire,  
 Par art plaide l'orateur,  
 Par art les rois sont guerriers,  
 Par art se font les ouvriers :  
 Telle humaine expérience  
 Des autres soit le labeur,  
 Sans plus ma sainte fureur <sup>3</sup>  
 Polira votre science.

<sup>1</sup> *Mignon* : favori.

<sup>2</sup> Les Muses, filles de Jupiter et de

la déesse Mnémosyne (Mémoire).

<sup>3</sup> *Sainte fureur* : délire poétique.

*Strophe III.*

Comme l'aimant sa force inspire  
 Au fer qui le touche de près,  
 Puis soudain ce fer tiré tire  
 Un autre qui en tire après :  
 Ainsi du bon fils de Latone ,  
 Je ravirai l'esprit à moi ,  
 Lui du pouvoir que je lui donne  
 Ravira les vôtres à soi ,  
 Vous par la force Apollinée  
 Ravirez les poètes saints,  
 Eux, de votre puissance atteints ,  
 Raviront la tourbe étonnée.

*Épode.*

Faisant parler sa grandeur  
 Aux sept langues de ma lyre,  
 De lui je ne veux rien dire  
 Dont je puisse être menteur :  
 Mais véritable il me plaît  
 De chanter bien haut qu'il est  
 L'ornement de notre France,  
 Et qu'en fidèle équité ,  
 En justice et vérité  
 Les vieux siècles il devance.

*Poëme*

*Strophe IV.*

C'est lui dont les grâces infuses  
 Ont ramené par l'univers  
 Le chœur des Piérides muses,



Faites illustres par ses vers :  
 Par lui leurs honneurs s'embellissent,  
 Ou soit d'écrits contraints par pieds <sup>1</sup>,  
 Ou soit par des nombres qui glissent  
 De pas tout francs et déliés <sup>2</sup> :  
 C'est lui qui honore et qui prise  
 Ceux qui font l'amour aux neufs Sœurs,  
 Et qui estime leurs douceurs,  
 Et qui conduit leur entreprise.

*Antistrophe.*

C'est lui, chanson, que turévères  
 Comme un esprit venu du ciel,  
 C'est celui qui aux loix sévères  
 A fait goûter l'attique miel <sup>3</sup> ;  
 C'est lui qui la sainte balance  
 Connaît, et qui ni bas ni haut,  
 Juste, son poids douteux n'élançe,  
 La tenant droite comme il faut :  
 C'est lui dont l'œil non variable  
 Note les méchants et les bons,  
 Et qui contre le heurt <sup>4</sup> des dons  
 Oppose son cœur imployable.

<sup>1</sup> Les vers.

<sup>2</sup> Les ouvrages en prose. En latin,  
*sermo solutus*, la prose.

<sup>3</sup> Éloge des édits de l'Hospital.

<sup>4</sup> Heurt : choc.

Un heurt survient, adieu le char !  
 (LA FONT.)

V.

Mignonne, allons voir si la rose  
 Qui ce matin avait déclose <sup>1</sup>

<sup>1</sup> Déclose : ouverte.

Sa robe de pourpre au soleil  
 A point perdu, cette vesprée<sup>1</sup>,  
 Les plis de sa robe pourprée  
 Et son teint au vôtre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,  
 Mignonne, elle a dessus la place  
 Las ! las ! ses beautés laissé choir !  
 O vraiment marâtre nature,  
 Puisqu'une telle fleur ne dure  
 Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez, mignonne,  
 Tandis que votre âge fleuronne  
 En sa plus verte nouveauté,  
 Cueillez, cueillez votre jeunesse :  
 Comme à cette fleur la vieillesse  
 Fera ternir votre beauté.

<sup>1</sup> *Vesprée* : soir ; en latin *vespera*.

## VI.

## A SA LYRE (\*).

Lyre dorée où Phœbus seulement  
 Et les neuf Sœurs ont part également,  
 Le seul confort qui mes tristesses tue,  
 Que la danse oit<sup>1</sup>, et toute s'évertue  
 De t'obéir et mesurer ses pas  
 Sous tes fredons accordés par compas,

<sup>1</sup> *Oit* : entend.

(\*) Les seize premiers vers sont une traduction du début de la première Pythique de Pindare.

Lorsqu'en sonnant tu marques la cadence  
De l'avant-jeu, le guide de la danse.

Le trait flambant de Jupiter <sup>1</sup> s'éteint  
Sous ta chansōn, si ta chanson l'atteint :  
Et au caquet de tes cordes bien jointes  
Son aigle dort sur la foudre à trois pointes  
Abaissant l'aile : adonc tu vas charmant  
Ses yeux aigus <sup>2</sup>, et lui, en les fermant,  
Son dos hérisse et ses plumes repousse,  
Flatté du son de ta corde si douce.

Celui ne vit le cher mignon des dieux,  
A qui déplaît ton chant mélodieux,  
Heureuse lyre, honneur de mon enfance :  
Je te sonnai devant tous en la France  
De peu à peu : car quand premièrement  
Je te trouvai, tu sonnais durement,  
Tu n'avais fût <sup>3</sup>, ni cordes qui valussent,  
Ni qui répondre aux lois de mon doigt pussent.

Moisi du temps, ton bois ne sonnait point ;  
Lors j'eus pitié de te voir mal en point,  
Toi qui jadis des grands rois les viandes <sup>4</sup>  
Faisais trouver plus douces et friandes.

Pour te monter de cordes et d'un fût,  
Voire d'un son qui naturel te fût,  
Je pillai Thèbe <sup>5</sup> et saccageai la Pouille <sup>6</sup>,  
T'enrichissant de leur belle dépouille.

Lors par la France avec toi je chantai,  
Et, jeune d'ans, sur le Loir inventai  
De marier aux cordes les victoires,

<sup>1</sup> La foudre.

<sup>2</sup> *Aigus* : perçants ; du latin *acutus*.

<sup>3</sup> *Fût* : bois ; du latin *fustis*, bâton.

<sup>4</sup> Mets.

<sup>5</sup> Patrie de Pindare.

<sup>6</sup> Patrie d'Horace.



Et des grands rois les honneurs et les gloires.

Déjà, mon luth, ton loyer tu reçois,  
Et jà déjà la race des François  
Me veut nombrer entre ceux qu'elle loue,  
Et pour son chantre heureusement m'avoue.

O Calliope, ô Cloton, ô les sœurs  
Qui de ma muse animez les douceurs !  
Je vous salue, et resalue encore,  
Par qui mon prince et mon pays j'honore.

*inspiration*  
*service, hon*

Par toi je plais et par toi je suis lu :  
C'est toi qui fais que Ronsard soit élu  
Harpeur français, et quand on le rencontre,  
Qu'avec le doigt par la rue on le montre ;  
Si je plais donc, si je sais contenter,  
Si mon renom la France veut chanter,  
Si de mon front les étoiles je passe<sup>r</sup>,  
Certes, mon luth, cela vient de ta grâce.

Sublimi feriam sidera vertice.

(HOR., Od., I., 1, 36.)

LE  
SECOND LIVRE DES ODES.

---

I.

A CALLIOPE.

Descends du ciel , Calliope , et repousse  
Tous les ennuis de moi ton nourrisson ,  
Soit par ton luth , ou soit par ta voix douce ,  
Et mes soucis charme de ta chanson .

Par toi je respire ,  
Par toi je désire  
Plus que je ne puis :  
C'est toi , ma princesse ,  
Qui me fais sans cesse  
Fou comme je suis .

Dedans le ventre avant que ne je fusse ,  
Pour t'honorer tu m'avais ordonné :  
Le ciel voulut que cette gloire j'eusse  
D'être ton chantre avant que d'être né .

La bouche m'agrée ,  
Que ta voix sucrée  
De son miel a pu <sup>1</sup> ,  
Et qui sur Parnase  
De l'eau de Pégase  
Gloutement <sup>2</sup> a bu ,

<sup>1</sup> Pu, repu.

<sup>2</sup> Gloutonnement.

Heureux celui que ta folie affole,  
 Heureux qui peut par tes traces errer :  
 Celui-là doit d'une docte parole  
 Hors du tombeau tout vif se déterrer.

Pour t'avoir servie,  
 Tu as de ma vie  
 Honoré le train :  
 Suivant ton école,  
 Ta douce parole  
 M'échauffa le sein.

Dieu est en nous, et par nous fait miracles :  
 D'accords mêlés s'égaye l'univers :  
 Jadis en vers se rendaient les oracles,  
 Et des haut dieux les hymnes sont en vers.

Si dès mon enfance  
 Le premier de France  
 J'ai Pindarisé,  
 De telle entreprise,  
 Heureusement prise,  
 Je me vois prisé.

Chacun n'a pas les Muses en partage,  
 Et leur fureur tout estomac ne point<sup>1</sup> :  
 A qui le ciel a fait tel avantage,  
 Vainqueur des ans, son nom ne mourra point.

Durable est sa gloire,  
 Toujours la mémoire  
 Sans mourir le suit :  
 Comme vent grand erre<sup>2</sup>  
 Par mer et par terre  
 S'écarte son bruit.

<sup>1</sup> *Ne point* : ne pique, n'émeut.      *erre*, aller grand train.

<sup>2</sup> *Erre* : train, allure; aller grand-

C'est toi qui fais que j'aime les fontaines  
 Tout éloigné du vulgaire ignorant,  
 Tirant mes pas par les roches hautaines  
 Après les tiens que je vais adorant.

Tu es ma liesse,  
 Tu es ma Déesse,  
 Tu es mes souhaits :  
 Si rien je compose,  
 Si rien je dispose,  
 En moi tu le fais.

Dedans quel antre, en quel désert sauvage  
 Me guides-tu, et quel ruisseau sacré,  
 Fils d'un rocher, me sera doux breuvage  
 Pour mieux chanter ta louange à mon gré?

Çà, page, ma lyre!  
 Je veux faire bruire  
 Ses languettes d'or :  
 La divine grâce  
 Des beaux vers d'Horace  
 Me plaît bien encor.

Mais tout soudain d'un haut style plus rare  
 Je veux sonner le sang Hectoréen <sup>1</sup>,  
 Changeant le son du Dircéen Pindare  
 Au plus haut bruit du chanfre Smyrnéen <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Francus, fils d'Hector, allusion au Poème de la Franciade.      <sup>2</sup> Homère.

## II.

### A SA MAITRESSE.

La lune est coutumière  
 De naître tous les mois :

Mais quand notre lumière  
Est éteinte une fois,  
Sans nos yeux réveiller  
Faut longtemps sommeiller.

Tandis que vivons ores,  
Un baiser donnez-moi,  
Donnez-m'en mille encore,  
Amour n'a point de loi :  
A sa divinité  
Convient l'infinité.

En vous baisant, maîtresse,  
Vous m'avez entamé  
La langue chanteresse  
De votre nom aimé.  
Quoi? est-ce là le prix  
Du travail qu'elle a pris?

Elle par qui vous êtes  
Déesse entre les Dieux,  
Qui vos beautés parfaites  
Célébrait jusqu'aux cieux,  
Ne faisant l'air sinon  
Bruire de votre nom?

De votre belle face  
Le beau logis d'Amour,  
Où Vénus et la Grâce  
Ont choisi leur séjour,  
Et de votre œil qui fait  
Le soleil moins parfait,

De votre sein d'ivoire  
Par deux ondes secous<sup>1</sup>

<sup>1</sup> *Secous* : agité, secoué.

Elle chantait la gloire.  
 Ne chantant rien que vous :  
 Maintenant en saignant,  
 De vous se va plaignant.

Las ! de petite chose  
 Je me plains sans raison :  
 Non de la plaie enclose  
 Au cœur sans guérison,  
 Que l'archer ocieux  
 M'y tira de vos yeux.

## III.

## PROPHÉTIE DU DIEU DE LA CHARENTE (\*).

Lorsque la tourbe errante  
 S'arma contre son roi,  
 Le Dieu de la Charente,  
 Fâché d'un tel déroi<sup>1</sup>,  
 Arrêta son flot coi.  
 Puis d'une bouche ouverte  
 A ce peuple sans loi  
 Prophétisa sa perte.

Jà déjà ta déserte<sup>2</sup>  
 Te suit, peuple mutin  
 Qui ma rive déserte  
 Saccage pour butin ;  
 Mais le cruel destin  
 Que ton orgueil n'arrête,

<sup>1</sup> *Déroi* : Confusion, désarroi.<sup>2</sup> *Déserte* : Démérite, forfait, révolte.

(\*) Il s'agit de l'insurrection des provinces du S.-O. contre l'impôt de la gabelle, en 1548.

Viendra quelque matin  
Te foudroyer la tête.

Oy<sup>1</sup> de Mars la tempête  
D'écaillés revêtu,  
Et Henri qui apprête  
Contre toi sa vertu.  
Dis-moi qu'espères-tu  
De ta vaine assurance,  
Qui dois être abattu  
Par le soldat de France?

L'impudente espérance  
De ton sot appareil,  
Périra par l'outrance<sup>2</sup>  
D'un grand roi sans pareil :  
Ton sang fera vermeil  
Mon flot ores esclave,  
Et tout le vert émail  
De ces prés que je lave.

Voici le seigneur brave  
De Guise qui te suit,  
Et jà son los<sup>3</sup> engrave,  
Sur ton dos qui s'enfuit.  
Prince sur tous instruit  
Aux dangereux vacarmes<sup>4</sup>,  
Ou soit lorsqu'il détruit  
Les troupes de gendarmes :

Ou quand par les alarmes,  
De sa pique l'effort  
Fait bien quitter les armes  
Au piéton le plus fort.  
Ne vois-tu le renfort

<sup>1</sup> Oy : Impér. du verbe ouïr.

<sup>2</sup> Outrance : effort valeureux.

<sup>3</sup> Los : gloire.

<sup>4</sup> Dangereux vacarmes : combats.



Que Bonivet amène,  
 Prompt à hâter ta mort  
 D'une plaie soudaine?

Comme la nue pleine  
 D'orage injurieux  
 Perd du bouvier la peine <sup>1</sup>  
 Qui prie en vain les Dieux,  
 Le soldat furieux  
 Qui jà déjà t'enserre,  
 Ton chef si glorieux <sup>2</sup>  
 Perdra d'un grand tonnerre.

Le comte de Sanserre  
 Et le Seigneur d'Iliers  
 Te porteront par terre,  
 Indomptés chevaliers :  
 Parmi tant de milliers  
 Tu dois Jarnac <sup>3</sup> connaître,  
 Que les Dieux familiers  
 Sous bon astre ont fait naître,

Comme l'ayant fait être  
 De son haineux <sup>4</sup> vainqueur,  
 Et de soi-même maître  
 Commandant à son cœur.  
 Toi, peuple sans vigueur,  
 Les craindras en la sorte  
 Qu'un loup craint la rigueur  
 Du lion qui l'emporte.

A la fin la main forte  
 Du grand Montmorency <sup>5</sup>  
 Rendra ta gloire morte,

<sup>1</sup> Détruit le fruit de ses travaux.

<sup>2</sup> Ton chef : ta tête.

<sup>3</sup> Célèbre par son duel avec la Châ-

taigneraie.

<sup>4</sup> Haineux : ennemi.

<sup>5</sup> Le connétable.

Et ta malice aussi :  
 Le Ciel le veut ainsi,  
 Qui ma bouche a contrainte  
 Prophétiser ceci,  
 Pour t'avancer la crainte.

## IV (\*).

Ma dame ne donne pas  
 Des baisers, mais des appas<sup>1</sup>  
 Qui seuls nourrissent mon âme,  
 Les biens dont les Dieux sont soûs,  
 Du nectar, du sucre doux,  
 De la canelle et du bâme<sup>2</sup>,

Du thym, du lis, de la rose  
 Entre les lèvres éclore,  
 Fleurante en toutes saisons,  
 Et du miel tel qu'en Hymette  
 La dérobe-fleur avette<sup>3</sup>  
 Remplit ses douces maisons<sup>4</sup>.

O Dieux, que j'ai de plaisir,  
 Quand je sens mon col saisir  
 De ses bras en mainte sorte :  
 Sur moi se laissant courber,  
 D'yeux clos je la vois tomber  
 Sur mon sein à demi morte.

Puis mettant la bouche sienne

<sup>1</sup> *Appas* : ne doit pas être confondu avec le mot qui signifie *charmes*. Il a ici le sens de *nourriture*, *pâturage*... on l'écrit régulièrement *appâts*, d'où *ap-*

<sup>2</sup> *Bâme* : baume.

<sup>3</sup> *Avette* : abeille; du latin, *apis*.

<sup>4</sup> *Ses douces maisons* : ses cellules.

(\*) C'est une imitation de Jean Second.

Tout à plat dessus la mienne,  
 Me mord et je la remords :  
 Je lui darde, elle me darde  
 Sa languette frétilarde,  
 Puis en ses bras je m'endors.

D'un baiser mignard et long  
 Me ressuce l'âme adonc,  
 Puis en soufflant la repousse,  
 La ressuce encore un coup,  
 La resouffle tout à coup  
 Avec son haleine douce.

Tout ainsi les colombelles,  
 Trémoussant un peu des ailes,  
 Havement<sup>1</sup> se vont baisant,  
 Après que l'oiseuse glace<sup>2</sup>  
 A quitté la froide place  
 Au printemps doux et plaisant.

Hélas ! mais tempère un peu  
 Les biens dont je suis repeu,  
 Tempère un peu ma liesse :  
 Tu me ferais immortel.  
 Hé ! je ne veux être tel,  
 Si tu n'es aussi Déesse.

<sup>1</sup> *Havement* : du verbe *haver*, *happer*. *sus*. La glace engourdit la terre et les animaux.  
<sup>2</sup> *Oiseuse*, paresseuse ; du latin, *otio-*

V.

Ma petite Nymphé Macée,  
 Plus blanche qu'ivoire taillé,  
 Plus blanche que neige amassée,  
 Plus blanche que le lait caillé,

Ton beau teint ressemble les lis  
Avecque les roses cueillis.

Découvre-moi ton beau chef-d'œuvre,  
Tes cheveux où le ciel d'honneur  
Des grâces richement découvre<sup>1</sup>  
Tous ses biens pour leur faire honneur :  
Découvre ton beau front aussi,  
Heureux objet de mon souci.

Comme une Diane tu marches<sup>2</sup>,  
Ton front est beau, tes yeux sont beaux,  
Qui flambent sous deux noires arches,  
Comme deux célestes flambeaux,  
D'où le brandon fut allumé  
Qui tout le cœur m'a consumé.

Ce fut ton œil, douce mignonne,  
Qui d'un fol regard écarté,  
Les miens encores emprisonne  
Peu soucieux de liberté,  
Tous deux au retour du printemps,  
Et sur l'avril de nos beaux ans.

Te voyant jeune, simple et belle,  
Tu me sucés l'âme et le sang :  
Montre-moi ta rose nouvelle,  
Je dis ton sein d'ivoire blanc,  
Et tes deux rondelets tetons,  
Qui s'enflent comme deux boutons.

Las! puisque ta beauté première  
Ne me daigne faire merci,  
Et, me privant de ta lumière,  
Prend son plaisir de mon souci,

<sup>1</sup> *Découvre* : découvre.

<sup>2</sup> Et vera incessu patuit dea.

(VIRG., *Æneid.*, I, 406.)

Au moins regarde sur mon front  
Les maux que tes beaux yeux me font.

## VI (\*).

O fontaine Bellerie (\*\*),  
Belle fontaine chérie  
De nos Nymphes, quand ton eau  
Les cache au creux de ta source  
Fuyantes le Satyreau  
Qui les pourchasse à la course,  
Jusqu'au bord de ton ruisseau.

Tu es la Nymphé éternelle  
De ma terre paternelle :  
Pource en ce pré verdelet,  
Vois ton poète qui t'orne  
D'un petit chevreau de lait,  
A qui l'une et l'autre corne  
Sortent du front nouvelet.

L'été, je dors ou repose  
Sur ton herbe, où je compose,  
Caché sous tes saules verts,  
Je ne sais quoi qui ta gloire  
Enverra par l'univers,  
Commandant à la mémoire  
Que tu vives par mes vers.

L'ardeur de la canicule  
Ton vert rivage ne brûle,  
Tellement qu'en toutes parts

(\*) Ode à l'imitation de celle qu'Horace adresse à la fontaine Bandusie,  
Od., III, 13.

(\*\*) Fontaine près du village de Couture, lieu de naissance du poète.

Ton ombre est épaisse et drue  
 Aux pasteurs venants des parcs,  
 Aux bœufs las de la charrue,  
 Et au bestial épars.

Io ! tu seras sans cesse  
 Des fontaines la princesse,  
 Moi célébrant le conduit  
 Du rocher percé qui darde  
 Avec un enroué bruit  
 L'eau de ta source jazarde <sup>2</sup>  
 Qui trépillante se suit <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Cri de joie et d'enthousiasme, imité  
 des Grecs et des Latins.

<sup>3</sup> *Lympha fugax trepidare rivo.*  
 (HORACE, Od. II, 3.)

<sup>2</sup> *Jazarde* : babillarde; de *jazer*, *jaser*.

## VII.

## A LA FORÊT DE GASTINE (\*).

Couché sous tes ombrages verts,  
 Gastine, je te chante,  
 Autant que les Grecs par leurs vers  
 La forêt d'Erymanthe <sup>1</sup>.  
 Car malin <sup>2</sup> celer je ne puis  
 A la race future  
 De combien obligé je suis  
 A ta belle verdure :

Toi qui sous l'abri de tes bois  
 Ravi d'esprit m'amuses :  
 Toi qui fais qu'à toutes les fois  
 Me répondent les Muses :

<sup>1</sup> Forêt d'Arcadie.

<sup>2</sup> *Malin* : rusé.

(\*) Forêt du haut Poitou, aux environs de Parthenay.

Toi par qui de l'importun soin  
Tout franc je me délivre,  
Lors qu'en toi je me perds bien loin,  
Parlant avec un livre ;

Tes bocages soient toujours pleins  
D'amoureuses brigades,  
De Satyres et de Sylvains,  
La crainte des Nâïades !  
En toi habite désormais  
Des Muses le collège,  
Et ton bois ne sente jamais  
La flamme sacrilège !

## VIII.

Ma petite colombelle,  
Ma mignonne toute belle,  
Mon petit œil, baissez-moi :  
D'une bouche toute pleine  
De musc, chassez-moi la peine  
De mon amoureux émoi.

Quand je vous dirai : Mignonne,  
Approchez-vous ; qu'on me donne  
Neuf baisers tout à la fois,  
Donnez-m'en seulement trois,

Tels que Diane guerrière  
Les donne à Phœbus son frère,  
Et l'Aurore à son vieillard <sup>1</sup> ;  
Puis reculez votre bouche,  
Et bien loin toute farouche

<sup>1</sup> Tithon, époux de l'Aurore.



Fuyez d'un pied frétilard.

Comme un taureau par la prée  
Court après son amourée,  
Ainsi tout chaud de courroux  
Je courrai fol après vous ;

Et, prise d'une main forte,  
Vous tiendrai de telle sorte  
Qu'un aigle un cygne tremblant :  
Lors, faisant de la modeste,  
De me redonner le reste  
Des baisers ferez semblant.

Mais en vain serez pendante  
Toute à mon col attendante  
(Tenant un peu l'œil baissé)  
Pardon de m'avoir laissé.

Car en lieu de six adonques  
J'en demanderai plus qu'onques  
Tout le ciel d'étoiles n'eut,  
Plus que d'arène poussée  
Aux bords, quand l'eau courroucée  
Contre les rives s'émeut.

## IX.

Pour boire dessus l'herbe tendre,  
Je veux sous un laurier m'étendre,  
Et veux qu'amour d'un petit brin  
Ou de lin ou de chènevière  
Trousse au flanc sa robe légère,  
Et mi-nu me verse du vin.

L'incertaine vie de l'homme

De jour en jour se roule comme  
 Aux rives se roulent les flots ,  
 Puis après notre heure dernière  
 Rien de nous ne reste en la bière  
 Qu'une vieille carcasse d'os.

Je ne veux selon la coutume,  
 Que d'encens ma tombe on parfume,  
 Ni qu'on y verse des odeurs :  
 Mais tandis que je suis en vie ,  
 J'ai de me parfumer envie ,  
 Et de me couronner de fleurs.

De moi-même je me veux faire  
 L'héritier pour me satisfaire :  
 Je ne veux vivre pour autrui.  
 Fol le pélican qui se blesse  
 Pour les siens , et fol qui se laisse  
 Pour les siens travailler d'ennui.

## X.

J'ai l'esprit tout ennuyé  
 D'avoir trop étudié  
 Les phénomènes d'Arate<sup>1</sup> :  
 Il est temps que je m'ébatte,  
 Et que j'aïlle aux champs jouer.  
 Bons Dieux , qui voudrait louer  
 Ceux qui collés sur un livre  
 N'ont jamais souci de vivre?

Que nous sert l'étudier,  
 Sinon de nous ennuyer?

<sup>1</sup> Aratus , poète grec, né en Cilicie intitulé *les Phénomènes* , qui avait été vers 272 av. J.-C., auteur d'un poème traduit par Cicéron.

Et soin dessus soin accroître  
 A nous, qui serons peut-être  
 Ou ce matin ou ce soir  
 Victimes de l'Orque<sup>1</sup> noir ?  
 De l'Orque qui ne pardonne,  
 Tant il est fier<sup>2</sup>, à personne.

Corydon, marche devant !  
 Sache où le bon vin se vend :  
 Fais rafraîchir ma bouteille,  
 Cherche une feuilleuse treille  
 Et des fleurs pour me coucher :  
 Ne m'achète point de chair,  
 Car tant soit-elle friande,  
 L'été je hais la viande.

Achète des abricots,  
 Des pompons<sup>3</sup>, des artichauts,  
 Des fraises et de la crème :  
 C'est en été ce que j'aime,  
 Quand sur le bord d'un ruisseau  
 Je la mange au bruit de l'eau,  
 Étendu sur le rivage,  
 Ou dans un antre sauvage.

Ores que je suis dispos  
 Je veux rire sans repos,  
 De peur que la maladie  
 Un de ces jours ne me die :  
 Je t'ai maintenant vaincu ;  
 Meurs, galant<sup>4</sup>, c'est trop vécu.

<sup>1</sup> *Orcus*, l'enfer.

<sup>2</sup> *Fier* : cruel; du latin *ferus*.

<sup>3</sup> *Pompons* : cerises.

<sup>4</sup> *Galant*, du vieux mot *galer*, s'ébattre, s'amuser. Il a toujours un sens légèrement ironique.

## XI (\*).

AU SIEUR ROBERTET.

Du malheur de recevoir  
 Un étranger, sans avoir  
 De lui quelque connaissance,  
 Tu as fait expérience,  
 Ménélas, ayant reçu  
 Pâris dont tu fus déçu :  
 Et moi je la viens de faire  
 Qui ore ai voulu retraire<sup>1</sup>  
 Sottement un étranger  
 Dans ma chambre, et le loger.

Il était minuit, et l'Ourse  
 De son char tournait la course  
 Entre les mains du Bouvier,  
 Quand le somme vint lier  
 D'une chaîne sommeillère  
 Mes yeux clos sous la paupière.

Jà je dormais en mon lit,  
 Lorsque j'entr'ouïs le bruit  
 D'un qui frappait à ma porte,  
 Et heurtait de telle sorte  
 Que mon dormir s'en alla :  
 Je demandai : Qu'est-ce là  
 Qui fait à mon huis<sup>2</sup> sa plainte ?  
 Je suis enfant, n'aye crainte,  
 Ce me dit-il, et adonc

<sup>1</sup> *Retraire* : retirer, abriter.<sup>2</sup> *Huis* : porte.

(\*) Traduction libre de la poésie d'Anacréon *Εἰς Ἐρωτα*, connue sous le nom de *l'Amour mouillé*. On peut la comparer avec la traduction de la Fontaine.

Je lui desserre le gond .  
De ma porte verrouillée.

J'ai la chemise mouillée  
Qui me trempe jusqu'aux os,  
Ce disait; dessus le dos  
Toute nuit j'ai eu la pluie :  
Et pour ce je te supplie  
De me conduire à ton feu  
Pour m'aller sécher un peu.

Lors je pris sa main humide,  
Et plein de pitié le guide  
En ma chambre et le fis seoir  
Au feu qui restait du soir :  
Puis, allumant des chandelles,  
Je vis qu'il portait des ailes,  
Dans la main un arc turquois,  
Et sous l'aisselle un carquois.  
Adonc en mon cœur je pense  
Qu'il avait quelque puissance,  
Et qu'il fallait m'appréter  
Pour le faire banqueter.

Cependant il me regarde  
D'un œil, de l'autre il prend garde  
Si son arc était séché;  
Puis, me voyant empêché  
A lui faire bonne chère,  
Me tire une flèche amère  
Droit en l'œil : le coup de là  
Plus bas au cœur dévala :  
Et m'y fit telle ouverture,  
Qu'herbe, drogue ni murmure<sup>1</sup>

<sup>1</sup> *Murmure* a sans doute ici le sens de chant magique, *incantatto*.

N'y serviraient plus de rien.

Voilà, Robertet, le bien,  
 (Mon Robertet qui embrasse  
 Les neuf Muses et les Grâces)  
 Le bien qui m'est advenu  
 Pour loger un inconnu.

## XII.

Si j'aime depuis naguère  
 Une belle chambrière,  
 Hé! qui m'oserait blâmer  
 De si bassement aimer!

Non, l'amour n'est point vilaine,  
 Que maint brave capitaine,  
 Maint philosophe et maint roi  
 A trouvé digne de soi.

Hercule, dont l'honneur vole  
 Au ciel, aima bien Iole<sup>1</sup>,  
 Qui prisonnière domptait  
 Celui qui son maître était.

Achille l'effroi de Troie,  
 De Briséis<sup>2</sup> fut la proie,  
 Dont si bien il s'échauffa  
 Que serve<sup>3</sup> elle en triompha.

Ajax eut pour sa maîtresse  
 Sa prisonnière Tecmesse<sup>4</sup>,  
 Bien qu'il secouât au bras

<sup>1</sup> Fille du roi d'OEchalie. Voy. SOPHOCLE, *Les Trachiniennes*.

<sup>2</sup> *Iliade*, t.

<sup>3</sup> *Serve* : esclave.

<sup>4</sup> Voy. SOPHOCLE, *Ajax*.

Un bouclier à sept rebras <sup>1</sup>,

Agamemnon se vit prendre  
De sa captive Cassandre <sup>2</sup>,  
Qui sentit plus d'aise au cœur  
D'être vaincu que vainqueur.

Le petit Amour veut être  
Toujours des plus grands le maître,  
Et jamais il n'a été  
Compagnon de majesté.

<sup>1</sup> *Rebras* : replis :

Clypei dominus septemplex Ajax.  
(OVID., *Metam.*, XIII).

Ἑπτάβοιον ἄρρηκτον σάκος.

(SOPH., *Ajax.*, 574.)

<sup>2</sup> HOMÈRE, *Odyss.*; ÆSCHYLE, *Agam.*

### XIII.

Ni la fleur qui porte le nom  
D'un mois et d'un Dieu <sup>1</sup>, ni la rose  
Qui dessus la cuisse d'Adon <sup>2</sup>  
D'une plaie se vit éclore :

Ni l'astre des jardins, l'œillet,  
Ni l'une et l'autre giroflée,  
Ni l'hyacinthe au teint d'œillet,  
Le glaïeul, ni la gantelée ;

Ni celle qu'Ajax enfanta <sup>3</sup>  
De son sang vermeil empourprée,  
Lorsque furieux il planta  
En son cœur la Troyenne épée <sup>4</sup> ;

Ni celle qui jaunit du teint  
De la fille trop envieuse <sup>5</sup>,

<sup>1</sup> La violette, qui fleurit au mois de Mars.

<sup>2</sup> Adonis.

<sup>3</sup> L'hyacinthe.

<sup>4</sup> L'épée donnée par Hector. V. SOPHOCLE, *Ajax.*

<sup>5</sup> Clytie, changée en souci. Voy. OVIDE, *Métamorph.*



En voyant le Soleil atteint  
D'une autre plus belle amoureuse ;

Ni celle <sup>1</sup> qui dessus le bord  
D'une belle source azurée  
Naquit sur l'herbe après la mort  
De la face trop rémirée <sup>2</sup> ;

Ni les fleurons que diffama <sup>3</sup>  
Vénus alors que sa main blanche  
Au milieu du lis renferma  
D'un grand âne le roide manche <sup>4</sup> ;

Ni la blanche fleur qui se fit  
Des larmes de la belle Hélène <sup>5</sup> ;  
Ni celle que Junon blanchit  
Du lait de sa mamelle pleine ,

Quand , faisant teter le Dieu Mars ,  
Du bout de sa fraise égouttée ,  
Le lait qui s'écoulait épars  
Fit au ciel la voie lactée ,

Ne me plaisent tant que la fleur  
De la douce vigne sacrée ,  
Qui de sa nectareuse odeur  
Le nez et le cœur me récréé.

Quand la mort me voudra tuer,  
( A tout le moins si je suis digne  
Que les Dieux me daignent muer <sup>6</sup> )  
Je le veux être en fleur de vigne :

Et m'ébahis qu'Anacréon ,

<sup>1</sup> Le narcisse.

<sup>2</sup> Remirée : regardée au miroir de l'onde.

<sup>3</sup> Diffama : déshonora.

<sup>4</sup> Voir Nicandre, *Alexipharmaca*.

<sup>5</sup> L'Hélénie. Voy. PLINE, XXI, 33.

<sup>6</sup> Muer : changer ; du latin, *mutare*.

Qui tant a chéri la vendange ,  
Comme un poète biberon ,  
D'elle n'a chanté la louange.

## XIV.

Ecoute, Du Bellay (\*), ou les Muses ont peur  
De l'enfant de Vénus , ou l'aiment de bon cœur,  
Et toujours pas à pas accompagnent sa trace :  
Car celui qui ne veut les amours dédaigner,  
Toutes à qui mieux mieux le viennent enseigner,  
Et sa bouche mielleuse emplissent de leur grâce.

Mais au brave qui met les amours à dédain,  
Toutes le dédaignant l'abandonnent soudain,  
Et plus ne lui font part de leur gentille veine :  
Ains<sup>1</sup> Cléïjon<sup>2</sup> lui défend de ne se plus trouver  
En leur danse, et jamais ne venir abreuver  
Sa bouche non amante en leur belle fontaine.

Certes j'en suis témoin : car quand je veux louer  
Quelque homme ou quelque Dieu , soudain je sens nouer  
La langue à mon palais , et ma gorge se bouche :  
Mais quand je veux d'amour ou écrire ou parler,  
Ma langue se dénoue , et lors je sens couler  
Ma chanson d'elle-même aisément en la bouche.

<sup>1</sup> Ains : mais.<sup>2</sup> Cléïjon : Cléo.

(\*) Joachim Du Bellay, né en 1524, mort en 1560, surnommé l'Ovide français. Il écrivit en prose *La défense et illustration de la langue française*, et fut avec Ronsard un de ceux qui contribuèrent le plus à la renaissance des lettres.



LE  
TROISIÈME LIVRE DES ODES.

I.

AU ROI HENRI II.

Comme on voit le navire attendre bien souvent  
Au premier front du port la conduite du vent ,  
Afin de voyager, haussant la voile enflée ,  
Du côté que le vent sa poupe aura soufflée :  
Ainsi, prince, je suis, sans bouger, attendant  
Que ta faveur royale aille un jour commandant  
A ma nef d'entreprendre un chemin honorable  
Du côté que ton vent lui sera favorable (\*).

Car si tu es son guide, elle courra sans peur  
De trouver dessous l'eau quelque rocher trompeur,  
Ou les bancs périlleux des sablonneuses rades,  
Ou l'aboyante Scylle<sup>1</sup>, ou les deux Symplegades<sup>2</sup> :  
Mais sûrement voguant sans crainte d'abîmer<sup>3</sup>,  
Joyeuse emportera les Muses par la mer,  
Qui pour l'honneur de toi lui montreront la voie  
D'aller bien loin de France aux rivages de Troie.  
Et là, sous les monceaux de tant de murs vaincus  
Déterrera le renom du fils d'Hector, Francus (\*\*)<sup>4</sup>:

<sup>1</sup> *Scylle*, écueil du détroit de Sicile Thrace.  
en face de *Charybde*.

<sup>3</sup> *Abîmer* : tomber dans l'abîme

<sup>2</sup> Rochers à l'entrée du Bosphore de

<sup>4</sup> Voir les 4 chants de la *Franciade*.

(\*) Allusion à l'entreprise du poème de la *Franciade*.

(\*\*) Allusions aux épisodes que le poète médite pour la *Franciade*.

Lequel en s'embarquant sous ta conduite, Sire,  
 Au havre de Buthrote à la côte d'Épire,  
 Deviendra hasardeux au milieu des dangers  
 Des Grégeois ennemis et des flots étrangers,  
 Gagnant la mer Euxine et l'embouchure large  
 Où le cornu Danube en la mer se décharge :  
 Là contremont<sup>1</sup> son eau, côtoyant les Gélons,  
 Les Goths, les Tomiens, les Gètes, les Polons,  
 Aborder en Hongrie, et là bâtir la ville  
 De Sicambre, au giron d'une plaine fertile.

Là, quittant le navire à l'abandon des flots,  
 Je deviendrais maçon, et chargerais mon dos  
 De mainte grosse pierre aux compas agencée,  
 Pour aider à bâtir sa ville commencée.

Mais quand déjà les murs seraient parachevés,  
 Et qu'on verrait au ciel les palais élevés,  
 Et quand plus les Troyens s'assureraient à l'heure  
 Avoir là pour jamais arrêté leur demeure,  
 Las ! il faudrait quitter leur bâtiment si cher,  
 Et par destin ailleurs autres maisons chercher.  
 Cérès vindicative, à grand tort couroucée  
 Contre eux d'avoir sans feu sa chapelle laissée,  
 Gâterait la campagne, et d'un cœur dépité  
 La famine épandrait par toute la cité.

Lors Hector, repoussant sa charge sépulcrale  
 (La nuit par le congé de la reine infernale)  
 Prendrait en ressemblance et la bouche et les yeux  
 Et la voix d'Amyntor grand augure des Dieux,  
 Et admonesterait son enfant d'aller querre<sup>2</sup>  
 Dessus les bords de Seine autre nouvelle terre,  
 Et que là, pour l'honneur de son oncle Pâris,

<sup>1</sup> *Contremont* : en rebroussant du côté de la source.

<sup>2</sup> *Querre* : chercher ; du latin, *querere*.

Bâtirait pour jamais la ville de Paris,  
 Ville que ses neveux et sa Troyenne race  
 Tiendraient de main en main pour leur royale place.

Il me semble déjà que j'ois de toutes parts  
 Déloger ton Francus, et la voix des soldars,  
 Et le hennissement des chevaux, et la tourbe  
 Des vieux pères laissés sur le rivage courbe,  
 Et le cri des enfants, et les pleurs soucieux  
 Des femmes envoyer un bruit jusques aux cieux.

Mais pour cela Francus ne cède à la fortune,  
 Ains, pratique guerrier<sup>1</sup>, ses soldats importune  
 De vêtir le harnois, et haut apparaissant  
 Au milieu de son camp comme un grand pin croissant  
 Sur les menus cyprès, saccage la campagne,  
 Et défie au combat les princes d'Allemagne.

Les champs de Franconie en armes il passa,  
 Et son nom pour jamais à la terre laissa :  
 Passa le Rhin gaulois, la Moselle et la Meuse,  
 Et vint planter son camp dessus la rive herbeuse  
 De Marne au cours tortu; et de là descendant  
 Où Seine de sa corne un trac<sup>2</sup> se va fendant,  
 Fonda dedans une île au milieu d'une plaine  
 La ville de Paris, qui pour lors n'était pleine  
 Que de buissons et d'herbe, et ses grands palais d'or  
 Comme ils font aujourd'hui n'y reluisaient encor.

Tous les rois et seigneurs de la Gauloise terre  
 A son premier abord lui mandèrent la guerre,  
 Et qu'ils seraient honteux qu'un pirate banni  
 Se reparât sans coups de leur pays garni  
 D'hommes et de chevaux, qui plutôt que tempête

<sup>1</sup> *Pratique guerrier* : guerrier expérimenté.

<sup>2</sup> *Trac* : espace, distance; du latin, *tractus*.

Un orage ferré<sup>1</sup> verseraient sur sa tête.

Mais lui qui ressemblait son père courageux ,  
Ne pouvant endurer leur propos outrageux ,  
Premier les assaillit et leur donna la fuite ,  
Ayant pris à Beauvais Bavo pour sa conduite.

Presques un an entier contre eux il batailla,  
Et mille fois en proie à la mort se bailla ,  
Tant il y eut de peine , ains que Francus en France  
Semât de tes aïeux la première naissance<sup>2</sup> !

De ce vaillant Francus les faits je décrirais ,  
Et après ses vertus les vertus je dirais  
Des rois issus de lui, qui jusqu'aux Pyrénées  
Et jusqu'aux bords du Rhin les Gaules ont bornées ,  
Et braves, se sont faits par l'effort de leurs mains,  
De tributaires , francs des empereurs Romains.

Après, de père en fils, par une même trace,  
Je viendrais aux Valois, les tiges de ta race.  
Mais quand, rempli d'ardeur, je chanterais de toi<sup>3</sup>,  
Un esprit plus qu'humain me ravirait de moi,  
Et rien, sinon Phébus et sa fureur divine ,  
Ne pourrait respirer ma bouillante poitrine :  
Je m'irais abreuver ès ruisseaux Pégasins ,  
Et, m'endormant à part dans leurs antres voisins,  
Je songerais comment les françaises Charites<sup>4</sup>  
Hautes égaleraient mes vers à tes mérites :  
Et peut-être qu'un jour je te dirais si bien,  
Que l'honneur d'un Achille aurait envie au tien.  
« En vain, certes, en vain les Princes se travaillent,  
« En vain pour triompher l'un à l'autre<sup>5</sup> bataillent ,

<sup>1</sup> *Un orage ferré* : un orage de traits.

<sup>2</sup> *Tantæ molis erat Romanam condere*  
[gentem.

(VIRG., *Æneid*, I, v. 23.)

<sup>3</sup> Je te chanterais.

<sup>4</sup> *Charites* : Grâces, Muses.

<sup>5</sup> *L'un à l'autre* : l'un contre l'autre.



« Si après cinquante ans, fraudés de leur renom,  
 « Le peuple ne sait point s'ils ont vécu ou non. »  
 Ce n'est rien, mon grand Roi, d'avoir Bologne prise (\*),  
 D'avoir jusques au Rhin l'Allemagne conquise (\*\*),  
 Si la Muse te fuit, et d'un vers solennel  
 Ne te fait d'âge en âge aux peuples éternel.  
 « Les palais, les cités, l'or, l'argent et le cuivre  
 « Ne font les puissants rois sans les Muses revivre :  
 « Sans les Muses deux fois les rois ne vivent pas,  
 « Ains dépouillés d'honneur se lamentent là bas  
 « Aux rives d'Achéron : seulement cette gloire  
 « Est de Dieu concédée aux filles que Mémoire  
 « Conçut de Jupiter, pour la donner à ceux  
 « Qui attirent par dons les poètes chez eux (\*\*\*) . »

    Tout le riche butin, toute la belle proie  
 Que les deux frères Grecs avaient conquise à Troie,  
 Est périée aujourd'hui, et ne connaîtrait-on  
 Achille ni Patrocle, Ajax n'Agamemnon,  
 Ni Rhèse, ni Glaucus, ni Hector, ni Troïle;  
 Et tant d'hommes vaillants perdus devant la ville  
 Seraient comme de corps, de gloire dévêtus,  
 Si la Muse d'Homère eût celé leurs vertus :  
 Ainsi que vigneron qui ont ès mains l'ampoule  
 A force de bêcher, seraient parmi la foule  
 Des esprits inconnus, et leur vertu qui luit  
 Serait ensevelie en l'éternelle nuit.

(\*) A la suite de la Paix conclue avec l'Angleterre en l'année 1550, Henri II fit son entrée dans Boulogne.

(\*\*) Allusion à la campagne de 1552, où le roi commandait en personne, s'empara des trois évêchés, et mena les chevaux français boire aux eaux du Rhin.

(\*\*\*) Ces vers, traduits de Théocrite, peuvent être comparés avec la belle et fidèle traduction que M. Didot a faite de ce poète. (Paris, 1833.)

Donques pour engarder <sup>1</sup> que la Parque cruelle  
 Sans nom t'ensevelisse en la nuit éternelle ,  
 Toujours ne faut avoir à gage des maçons  
 Pour transformer par art une roche en maisons ,  
 Et toujours n'acheter avecque la main pleine  
 Ou la médaille morte ou la peinture vaine ;  
 Mais il faut par bienfaits et par caresse d'yeux  
 Tirer en ta maison les ministres des Dieux ,  
 Les poètes sacrés , qui par leur écriture  
 Te rendront plus vivant que maisons ni peinture ;

Entre lesquels , mon roi , de si peu que je puis ,  
 Ton dévot serviteur dès enfance je suis ,  
 Comme le nourrisson de ta grandeur prospère ,  
 Qui seule m'a nourri , mes frères et mon père ;  
 Pour toi , mon roi , pour toi , hardi j'entreprendrois  
 De faire en armes tête à la fureur des rois ,  
 Et de ravir des poings à Jupiter la foudre ;  
 Pour toi d'un roide cours j'aveuglerais de poudre  
 Les yeux de mes suivants , s'il plaît à ta grandeur  
 (Si digne au moins j'en suis ) de me faire tant d'heur  
 Qu'un jour me commander , d'un seul clin , que je fasse  
 Ma Franciade tienne , où la Troyenne race  
 De Francus ton ancêtre , où les faits glorieux  
 De tant de vaillants rois qui furent tes aïeux ,  
 Où même tes vertus y luiront évidentes  
 Comme luisent au Ciel les étoiles ardentes.

De Henri sois Auguste <sup>2</sup> , et , magnifique roi ,  
 Me chargeant de tel faix , libéral , donne-moi  
 Honneurs , biens et faveurs , et pour la récompense  
 Je t'apprête un renom et à toute la France ,  
 Qui vif de siècle en siècle à jamais volera  
 Tant qu'en France françois ton peuple parlera.

<sup>1</sup> *Engarder* : éviter.

<sup>2</sup> Un Auguste aisément peut faire des Virgiles. (BOILEAU.)

## II.

## AU DAUPHIN FRANÇOIS II,

DEPUIS ROI DE FRANCE.

Que pourrai-je, moi François,  
 Mieux célébrer que la France ,  
 Le pays à qui je dois  
 Le bonheur de ma naissance?  
 Et comme oublierai-je aussi  
 En le célébrant, la race  
 De son roi qui tient ici  
 Après Dieu la plus grand' place ?

Que me vaudrait de chanter  
 Ces vieilles fables passées  
 Qui ne servent qu'à tenter  
 L'esprit de vaines pensées?  
 Qui est celui qui n'a su  
 De Pélops<sup>1</sup> l'ardente flamme,  
 Le traître OEnomas déçu<sup>2</sup>,  
 Et les noces d'Hippodame ?

Ores je veux éprouver  
 Autre fable plus nouvelle  
 Que ces vieilles, pour trouver  
 Une autre gloire plus belle  
 Qui déjà se donne à moi ;  
 Si<sup>3</sup> jusqu'aux pays étranges  
 Du fils aîné de mon roi  
 Je veux pousser les louanges.

<sup>1</sup> Pélops, que Tantale son père fit cuire pour le servir aux Dieux.      pouse de Pélops, grâce à un artifice de ce prince.

<sup>2</sup> Père d'Hippodame, qui devint l'é-      <sup>3</sup> Si, ainsi.

Mais moi qui suis coutumier  
 Brouiller mes vers à la mode  
 De Pindar, de qui premier  
 Commencerais-je mon ode?  
 Commencerais-je à l'enfant,  
 Ou par les faits de son père,  
 Ou par le nom triomphant  
 De sa tante<sup>1</sup> ou de sa mère<sup>2</sup> ?

J'ois Jupiter qui défend  
 De commencer par le père,  
 Par la tante ou par l'enfant,  
 Mais par le nom de sa mère.  
 Donc puisqu'un Dieu me défend  
 De commencer par le père,  
 Les vers qui sont à l'enfant  
 Commenceront par la mère,

Laquelle dès quatorze ans  
 Portait au bois la sagette<sup>3</sup>,  
 La robe et les arcs duisans<sup>4</sup>  
 Aux pucelles de Taigette :  
 Son poil au vent s'ébattait  
 D'une ondoyante secousse,  
 Et sur le flanc lui battait  
 Toujours la trompe et la trousse<sup>5</sup> :

Toujours dès l'aube du jour  
 Allait aux forêts en quête,  
 Où de rets tout à l'entour  
 Cernait le trac<sup>6</sup> d'une bête,  
 Ou prenait les cerfs au cours<sup>7</sup>,

<sup>1</sup> Marguerite, sœur de François I<sup>er</sup>.

<sup>2</sup> Catherine de Médicis.

<sup>3</sup> *Sagette* : flèche; du latin *sagitta*.

<sup>4</sup> *Duisans* : qui conviennent.

<sup>5</sup> *Trousse* : carquois. Cette description rappelle le portrait de Camille. (VIRG., *Æn.*, XI, 575.)

<sup>6</sup> *Trac* : trace. — <sup>7</sup> *Cours* : course.

Ou par le pendant des roches  
Sans chiens assaillait les ours,  
Et les sangliers aux dents croches.

Un jour qu'elle avait chassé  
Longtemps un sanglier sauvage,  
Reposa son corps lassé  
Dessus les fleurs d'un rivage :  
Elle pend son arc Turquois,  
Recoiffe sa tresse blonde,  
Met pour chevet son carquois,  
Puis s'endort au bruit de l'onde :

Les soupirs qui repoussaient  
Du sein la jumelle pomme,  
Et ses yeux qui languissaient  
En la paresse du somme,  
Les Amours qui éventaient  
La sommeillante poitrine,  
De plus en plus augmentaient  
Les grâces de Catherine.

Jupiter la vit des Cieux  
(Se fait-il rien qu'il ne voie ?)  
Puis d'un soin ambitieux  
Souhaita si douce proie :  
Car amour qui s'écoulait  
Doucement en ses moëlles,  
Ses os connus lui brûlait  
De mille flammes nouvelles.

Adonc lui sentant là haut  
Au cœur l'amoureuse plaie,  
C'est ores (dit-il) qu'il faut  
Que pour me guérir j'essaie  
D'aller voir celle là-bas

Qui tient ma liberté prise :  
 Ma Junon ne saura pas  
 Pour ce coup mon entreprise.

A grand peine avait-il dit,  
 Qu'ardent d'approcher s'amie,  
 De son trône descendit  
 Près de la Nymphé endormie :  
 Et comme un Dieu qui sentait  
 D'amour la poignante rage,  
 A la force s'apprêtait  
 De ravir son pucelage.

Mais Arne <sup>1</sup> qui l'entrevit,  
 Poussant l'eau de ses épaules,  
 Hors des flots la tête mit  
 Ceinte de joncs et de saules :  
 Et détournant ses cheveux  
 Qui flottaient devant sa bouche,  
 Défend au Prince amoureux  
 Qu'à la pucelle il ne touche.

Si tu n'as désir de voir  
 ( Dit le fleuve ) ta puissance  
 Serve <sup>2</sup> dessous le pouvoir  
 Du fils qui prendrait naissance  
 De cette Nymphé et de toi :  
 Et si toujours tu veux être  
 Des Dieux le père et le roi,  
 Sans attendre un plus grand maître <sup>3</sup>,

Cesse, cesse de tenter  
 Faire cette vierge mère,

<sup>1</sup> Le fleuve Arno, qui coule à Florence, patrie de Catherine.

<sup>2</sup> *Serve* : esclave.

<sup>3</sup> Un maître plus puissant.

Qui doit un jour enfanter  
 Un fils plus grand que son père,  
 Fils qui donnera ses lois  
 Soit en paix ou soit en guerre,  
 Aux tourbes des autres rois  
 Qui sous lui tiendront la terre.

Un Prince en Gaule est nourri,  
 Né de semence royale,  
 Qui doit être son mari,  
 Elle sa femme loyale :  
 D'elle et de lui sortira  
 Ce fils, héritier de France,  
 Qui ciel et terre emplira  
 Des prouesses de sa lance.

Les Parques, au front ridé,  
 D'Érèbe et de la Nuit nées,  
 Ont main à main dévidé  
 L'arrêt de ses destinées.  
 A tant<sup>1</sup> le fleuve plongea  
 Au plus creux de l'eau sa tête,  
 Et l'amoureux délogea,  
 Fraudé de sa douce quête.

Après le terme parfait  
 Prédit par la voix divine,  
 Le mariage fut fait  
 De cette Nympe divine :  
 Douze ans purent s'absenter  
 Ains<sup>2</sup> qu'elle fût accouchée  
 Du fils dont je vais chanter  
 La louange non touchée<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *A tant* : alors, pour lors.

lèrent avant que...

<sup>2</sup> *Ains* : avant. Douze années s'écou-

<sup>3</sup> François II naquit en 1544.



Écoute un peu, fils aîné,  
 Honneur de France et d'Itale,  
 Le bien qui t'est destiné  
 Par ordonnance fatale <sup>1</sup> :  
 Quand jà ton père sera  
 Las de mener les gendarmes,  
 Que vieillard il cessera  
 D'effrayer le monde en armes :

Adonc vaillant tu tiendras  
 Sous lui d'Europe la bride,  
 Et sous lui tu serviras  
 A ses gendarmes de guide,  
 Et ensemble fort et fin,  
 En mainte ruse guerrière,  
 Humble tu mettras à fin  
 Les mandements de ton père.

Et s'il reste quelque roi  
 Qu'il n'ait eu loisir de prendre,  
 Fait esclave dessous toi  
 Français tu le feras rendre :  
 Tu penseras en ton cœur  
 D'acquérir l'Europe encore,  
 Et de te faire vainqueur  
 Des Gades <sup>2</sup> jusqu'au Bosphore.

Ces grands peuples reculés  
 A l'écart de notre monde,  
 Des flots de Thétis salés  
 Couronnés tout à la ronde,  
 Et ceux qu'on voit habiter  
 Les Orcades écossaises,  
 N'auront cœur de résister

<sup>1</sup> *Fatale* : du latin *fatalis*, ordonnée  
 par le destin.

<sup>2</sup> Les Gades au sud de l'Espagne (Gades, Cadix).

Contre tes armes françaises.

Les grands cloîtres <sup>1</sup> Pyrénés,  
 Dévoyez en mille entorses <sup>2</sup>,  
 De tes soudars obstinés  
 Ne pourront tromper les forces,  
 Ni les grand's cités ton feu,  
 Que toi pillant les campagnes,  
 En armes tu ne sois veu  
 Le monarque des Espagnes.

Ni les Alpes au grand front,  
 Ni l'Apennin qui divise  
 L'Italie, ne pourront  
 Retarder ton entreprise,  
 Lors que traînant avec toi  
 Tant de légions fidèles,  
 Tu ne te couronnes roi  
 Des Itales maternelles.

De là tirant plus avant  
 Vers l'Allemagne guerrière,  
 De la part où plus le vent  
 Souffle son haleine fière,  
 Tu dompteras les Gélons,  
 Et cette froide partie  
 Que possèdent les Polons,  
 Les Goths et ceux de Scythie.

Poussant outre tu prendras  
 La Thrace, et par ta prouesse  
 Tes bornes tu planteras  
 Jusqu'au détroit de la Grèce :  
 Puis en France retourné,

<sup>1</sup> De *claustra*, barrières, montagnes.    <sup>2</sup> *Entorses* : détours.

Dans Paris, ta grande ville,  
 Tu triompheras orné  
 De ta conquête servile.

Ton père déjà chenu<sup>1</sup>  
 D'avoir trop mis la cuirasse,  
 D'un grand aise retenu,  
 Fera rajeunir sa face,  
 Et dessus son trône assis,  
 Sentira mille liesses  
 D'être père d'un tel fils,  
 Héritier de ses prouesses.

Ainsi qu'à Rome César  
 Triomphant d'une victoire,  
 Haut t'assoiras dans un char  
 Dessus un siège d'ivoire :  
 Deux coursiers blancs henniront  
 D'une longue voix aiguë,  
 Qui ton beau char traîneront  
 En triomphe par la rue.

Tes cheveux seront liés  
 De palme torse en couronne,  
 Bas seront dessous tes pieds  
 Les ferrements de Bellonne :  
 Le ciel qui s'ébahira  
 Du bonheur de tant de choses,  
 Prodigue te remplira  
 Le sein de lis et de roses.

Là, francs de peur, tes soudars  
 Marchant au son des trompettes<sup>2</sup>,  
 Te ru'ront de toutes parts

<sup>1</sup> *Chenu*, de *canus*, blanchi, vieux. suivaient en chantant le char des

<sup>2</sup> A l'instar des soldats romains qui triomphateurs.

Mille joyeuses sornettes,  
 Et, parés de lauriers verts,  
 Diront aux tourbes pressées  
 Les maux qu'ils auront soufferts  
 En tant de guerres passées.

Tout le peuple Io criera,  
 Rien qu'Io par l'assemblée  
 Le peuple ne redira  
 D'une joie redoublée :  
 Le ménétrier résonnant,  
 Des chantres la douce presse  
 Autres mots n'iront sonnans  
 Qu'un Io plein d'allégresse.

En ordre les rois vaincus  
 Irons en diverse mine,  
 Traînés dessus leurs écus<sup>1</sup>  
 Devant ta pompe divine :  
 Les uns auront les yeux bas,  
 Les autres, levant les faces,  
 A leur mal ne songeant pas,  
 Remâcheront des menaces.

Les uns au col secoûront  
 Les liens d'une chaîne orde<sup>2</sup>,  
 Les autres les bras auront  
 Serrés au dos d'une corde ;  
 Aux autres, selon les faits  
 De leurs fautes déloyales,  
 Divers tourmens seront faits  
 A leurs misères royales.

Là seront peints les châteaux,  
 Les ports et les villes prises,

<sup>1</sup> Écus : boucliers.

<sup>2</sup> Orde, de *horridus*, sale, honteuse.

Les grand's forêts et les eaux,  
 Et les montagnes conquises :  
 Le vieil Apennin sera  
 Portrait d'une face morne,  
 Le Rhin vaincu cachera  
 Entre les roseaux sa corne.

Devant ton char bien tournant  
 Marchera la renommée,  
 Qui ton bruit ira cornant  
 De sa trompette animée :  
 Et moi qui me planterai  
 Devant ses pieds pour escorte,  
 Comme elle je chanterai  
 Ta louange en telle sorte :

Prince bien-aimé des Dieux,  
 Antique race de Troie<sup>1</sup>,  
 Sous qui la fureur des cieux  
 Toute Europe a mise en proie.  
 Triomphe, et vois ta cité  
 Qui dévotieuse apprête  
 A ta jeune déité  
 Une solennelle fête.

Bien que tes frères et toi  
 La terre ayez départie,  
 Et qu'ainé tu ne sois roi  
 Que de la moindre partie :  
 Le ciel pourtant a voulu  
 Que sur toutes tu la prinsses,  
 Et la prenant t'a élu  
 Le seigneur des autres princes.

Us ont choisi pour leurs parts,

<sup>1</sup> Allusion à la Franciade.

L'un les parfums d'Arabie ,  
L'autre les sablons épars  
De la bouillante Libye :  
Mais tu as, roi plus heureux',  
Choisi les terres fertiles ,  
Pleines d'hommes valeureux ,  
Pleines de ports et de villes.

Celui qui peut raconter  
Tes entreprises fameuses ,  
Celui ' peut les flots compter  
Des rivières écumeuses :  
Car bien peu, bien peu s'en faut  
Que ta majesté royale  
De Jupiter de là haut  
L'autre majesté n'égale.

Jamais à chanter ton los  
Je n'aurai la bouche close ,  
Fussé-je là bas enclos  
Aux lieux où la Mort repose :  
Toujours je dirai ton nom ,  
Et mon âme vagabonde  
Rien ne chantera sinon  
Tes louanges par le monde.

Ainsi dirai-je, et ta main  
Jusqu'au palais honorable  
Conduira toujours le frein  
De ton haut char vénérable.  
Là, t'asseyant au milieu ,  
Sur des marches élevées ,  
Tu rendras grâces à Dieu  
Pour tes guerres achevées.

<sup>1</sup> Celui-là.

Puis, ayant de toutes parts  
 Fermé de cent chaînes fortes <sup>1</sup>  
 De l'ouvert temple de Mars  
 L'horrible acier de cent portes,  
 Tu feras égal aux Dieux  
 Ton règne, et par ta contrée  
 Fleurir la paix, et des cieux  
 Revenir la belle Astrée <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Comme Auguste ferma le temple  
 de Janus, en l'année de Rome 725.

<sup>2</sup> Déesse de la justice.  
 Jam redit et virgo, redeunt Saturnia regna.  
 (VIRG., *Ecl.* 4, 6.)

### III.

#### A MONSIEUR CHARLES DUC D'ORLÉANS (\*).

Charles, tu portes le nom  
 De renom  
 Du prince qui fut mon maître <sup>1</sup>,  
 De Charles en qui les Dieux  
 Tout leur mieux  
 Pour chef-d'œuvre firent naître.  
  
 Naguère il fut comme toi  
 Fils de roi,  
 Ton grand-père fut son père,  
 Et Henri le très-chrétien <sup>2</sup>,  
 Père tien,  
 L'avait eu pour second frère.  
  
 A peine un poil blondelet,  
 Nouvelet <sup>3</sup>,

<sup>1</sup> Charles, second fils du roi François I<sup>er</sup>.

<sup>2</sup> Henri II.

<sup>3</sup> Diminutifs que la poésie légère doit regretter.

(\*) Depuis Charles IX.



Autour de sa bouche tendre  
 A se friser commençait,  
     Qu'il pensait  
 De César être le gendre (\*).  
 Jà brave, se promettait  
     Qu'il était  
 Duc des Lombardes campagnes,  
 Et qu'il verrait quelquefois  
     Ses fils rois  
 De l'Itale et des Espagnes.

Mais la mort qui le tua (\*\*),  
     Lui mua  
 Son épouse en une pierre :  
 Et pour tout l'heur qu'il conçut,  
     Ne reçut  
 Qu'à peine six pieds de terre.

Comme on voit au point du jour,  
     Tout autour  
 Rougir la rose épanie <sup>1</sup>,  
 Et puis on la voit au soir  
     Se déchoir  
 A terre toute fanie :  
 Ou comme un lis trop lavé,  
     Aggravé <sup>2</sup>  
 D'une pluvieuse tempête,  
 Ou trop fort du chaud atteint  
     Perdre teint,  
 Et languir à basse tête :

<sup>1</sup> *Épanie* : épanouie.

<sup>2</sup> *Aggravé*, appesanti.

(\*) Une des conventions de la paix de 1544 était le mariage de Charles avec la fille de l'empereur Charles V.

(\*\*) Le 8 septembre 1545.

Ainsi ton oncle en naissant,  
Périssant,  
Fut vu presque en même espace  
Comme une fleur du printemps,  
En un temps  
Perdit la vie et la grâce.  
Si pour être né d'aïeux  
Demi-dieux,  
Si pour être fort et juste,  
Les princes ne mouraient pas,  
Le trépas  
Devait épargner Auguste.  
Si ne vainquit-il l'effort  
De la mort  
Par qui tous vaincus nous sommes :  
Car aussi bien elle prend  
Le plus grand  
Que le plus petit des hommes.  
Le vieil nocher importun<sup>1</sup>  
Un chacun  
Charge en sa nacelle courbe,  
Et sans honneur à la fois  
Met les rois  
Pêle-mêle avec la tourbe.

<sup>1</sup> Charon, nocher des enfers.

## IV.

A MONSEIGNEUR HENRI DUC D'ALENÇON (\*).

Toi qui chantes l'honneur des rois,  
Polymnie<sup>1</sup>, ma douce muse,  
Ce dernier labeur de mes doigts  
Dessus ton luth ne me refuse.

J'ai souvenance que tes mains  
Jeune garçon me couronnèrent,  
Quand j'eus mâché les lauriers saints  
Que tes compagnes me donnèrent.

Mais or' par le commandement  
Du roi, ta lyre j'abandonne,  
Pour entonner plus hautement  
L'airain enroué de Bellonne<sup>2</sup>.

Toutefois ains que<sup>3</sup> de tenter  
L'instrument de telle guerrière,  
Encourage moi de chanter  
Pour adieu cette ode dernière ;

Et que j'aïlle en tes bois penser  
Aux honneurs du fils de mon maître,  
Pour ses louanges commencer  
Dès le premier jour de son être.

La nuit que le prince nouveau  
De nos Dieux augmenta la trope,  
On vit autour de son berceau

<sup>1</sup> Les poètes prennent indifféremment les Muses les unes pour les autres ; d'ailleurs Polymnie préside à la poésie lyrique.  
<sup>2</sup> La trompette.  
<sup>3</sup> Ains que : plutôt que.

(\*) Depuis roi de Pologne et de France, sous le nom de Henri III.

Se battre l'Afrique et l'Europe.

L'Afrique avait le poil retors  
A la moresque crespelée ,  
Les lèvres grosses aux deux bords ,  
Les yeux noirs , la face hâlée.

Son habit semblait s'allonger  
Depuis les colonnes d'Espagne  
Jusqu'au bord du fleuve étranger <sup>1</sup>  
Qui de ses eaux l'Égypte baigne.

En son habit étaient gravés  
Maint serpent, maint lion sauvage ,  
Maint trac de sablons élevés  
Autour de son bouillant rivage.

L'Europe avait les cheveux blonds ,  
Son teint semblait aux fleurs décloses ,  
Les yeux verts, et deux vermillons  
Couronnaient ses lèvres de roses.

Sur sa robe furent portraits <sup>2</sup>  
Maints ports, maints fleuves, maintes îles ,  
Et de ses plis sourdaient <sup>3</sup> épais  
Les murs d'un million de villes.

De tels vêtements triomphants  
Ces terres furent accoutrées <sup>4</sup> ,  
La nuit qu'elles tiraient l'enfant  
Par force devers leurs contrées.

L'Europe le voulait avoir ,  
Disant qu'il était né chez elle ,  
Et que sien était par devoir

<sup>1</sup> Le Nil.

<sup>2</sup> *Portraits* : représentés.

<sup>3</sup> *Sourdre* : s'élever, sortir.

<sup>4</sup> *Accoutrées* : vêtues, ornées.

Comme à sa mère naturelle.

L'Afrique en courroux répondait  
Qu'il était sien par destinée,  
Et que jà du ciel l'attendait  
Pour son prince dès mainte année.

Ainsi l'une à soi l'attirait  
Sur le berceau demi-couchée,  
Et l'autre après le retirait  
Contre sa compagne fâchée.

Mais la pauvre Europe à la fin,  
Baissant le front mélancolique,  
Par force fit voie au destin,  
Et quitta<sup>1</sup> l'enfant à l'Afrique.

L'Afrique adonc lui présenta  
Le lait de sa noire tétine,  
Et pleine d'Apollon chanta  
Sur lui cette chanson divine :

« Enfant heureusement bien-né,  
Race du Jupiter de France,  
En qui tout le ciel a donné  
Toutes vertus en abondance,

« Crois, crois, et d'une majesté !  
Montre-toi le fils de ton père,  
Et porte au cœur la chasteté  
Qui reluit au front de ta mère.

« Sitôt que l'âge produisant  
Les fleurs de la jeunesse tendre  
T'aura fait l'esprit suffisant  
Pour les douces lettres apprendre :

« Les trois Grâces te meneront

<sup>1</sup> *Quitta* : laissa.

Au bal des muses Pégasides,  
Et toute nuit t'abreueront  
De leurs ondes Aganippides ;

« Mais quand l'ardeur t'échauffera  
Le sang bouillant dans les entrailles ,  
Et que la gloire te fera  
Concevoir le soin des batailles :

« Nul plus que toi sera savant  
A tourner les bandes en fuite ,  
Et nul soldat courra devant  
Les pas ailés de ta poursuite :

« Soit que de près il voie au poing  
Ta large épée foudroyante ,  
Ou soit qu'il advise de loin  
Les plis de ta pique ondoyante <sup>1</sup> :

« Soit qu'il se vante d'opposer  
Contre ta lance sa cuirasse ,  
Ou soit qu'il se fie d'oser  
Attendre les coups de ta masse.

« Lors toi, sur un cheval monté,  
Régissant son esprit farouche ,  
Pourfendras de chaque côté  
Le plus épais de l'escarmouche <sup>2</sup> :

« Ainsi porté par le milieu  
Des bandes d'horreur les plus pleines ,  
Tu sembleras à quelque Dieu  
Qui prend soin des guerres humaines :

« Et mariant à tes beaux faits  
Fortune et Vertu ta compagne ,

<sup>1</sup> A cause du drapeau dont elle est surmontée.      <sup>2</sup> Escarmouche : bataillon.

Vainqueur enjoncheras épais  
De corps morts toute la campagne.

« Comme on voit l'orgueil d'un torrent,  
Bouillonnant d'une trace neuve,  
Parmi les plaines en courant  
Ravager tout cela qu'il treuve,

« Ainsi ta main renversera  
Sur la terre de sang trempée,  
Tout l'effort qui s'opposera  
Devant le fil de ton épée.

« Le faucheur à grand tour de bras  
Du matin jusqu'à la serée<sup>1</sup>,  
De rang ne fait tomber à bas  
Tant d'herbes chutes sur la prée :

« Ni le scieur<sup>2</sup> ne va taillant  
Tant de moissons, lorsque nous sommes  
En été, que toi bataillant  
Tailleras de chevaux et d'hommes.

« Accablés sous tes coups tranchants  
Par morceaux seront en carnage  
Ceux d'Érèbe<sup>3</sup> et tous ceux des champs  
Des Nomades et de Carthage :

« Et ceux qui ne coupent le fruit  
Des vignes mûres devenues,  
Et qui jamais n'oient le bruit  
Des bœufs qui traînent les charrues<sup>4</sup> :

« Et ceux qui gardent le verger  
Des Hespérides dépouillées<sup>5</sup>,

<sup>1</sup> Serée : soir.

<sup>2</sup> Scieur : moissonneur.

<sup>3</sup> Les negres.

<sup>4</sup> Les autres peuplades errantes  
comme les Massyliens.

<sup>5</sup> Les peuples des Espagnes.



Et ceux qui du sang étranger  
Habitent les rives souillées (\*):

« Ceux qui tiennent le mont Atlas,  
Et ma plaine Maurusienne,  
Et mon lac qui nomma Pallas  
De son onde Tritonnienne;

« Et ce peuple Thébain venu  
Aux Amycléennes Cyrènes,  
Et ceux où le bélier cornu <sup>1</sup>  
Prophétise sur mes arènes.

« Bref, tous mes habitants seront  
Vaincus ou morts dessous ta destre,  
En tremblant te confesseront  
A coups de masse pour leur maistre.

« Battus <sup>2</sup>, qui tant de mers passa  
Quand sa voix lui fut racourée <sup>3</sup>,  
Ne me plut tant lorsqu'il laissa  
Pour moi sa native contrée :

« Ni Hannibal de qui la main,  
Ébranlant ses haches guerrières,  
Enjoncha du peuple Romain  
Tant de champs et tant de rivières ,

« Ne me fut point si cher que toi ,  
( Bien qu'il fût mon fils de naissance)  
Que toi adopté pour mon roi  
Du ciel par fatale <sup>4</sup> ordonnance. »

<sup>1</sup> Jupiter Ammon était représenté  
sous la forme d'un bélier.

<sup>2</sup> Battus, fondateur de la ville de  
Cyrène (631 av. J.-C.).

<sup>3</sup> Racourée, rétablie, rendue.

<sup>4</sup> Fatale, du latin *fatalis* : ordon-  
nance du destin.

(\*) Les Nasamons, au S. de la grande Syrte, massacrèrent un ambassa-  
deur romain (70 av. J.-C.).

Ainsi disant , elle ferma  
 La parole aux futures choses.  
 Et d'une main noire sema  
 Sur le berceau dix mille roses ;

Puis , comme une voix qui se plaint ,  
 Au soir dedans un antre ouïe ,  
 Ou de nuit comme un songe feint ,  
 Parmi l'air s'est évanouïe (\*).

(\*) Cette fiction n'est fondée sur aucune circonstance de la vie de Henri III.

## V.

## A MESDAMES, FILLES DU ROI HENRI II (\*).

Ma nourrice Calliope ,  
 Qui du luth musicien ,  
 Dessus la jumelle croupe <sup>1</sup>  
 D'Hélicon guides la troupe  
 Du saint chœur Parnassien :

Et vous ses sœurs qui, recrues <sup>2</sup>  
 D'avoir trop mené le bal ,  
 Toute nuit vous baignez nues  
 Dessous les rives herbues  
 De la fontaine au cheval <sup>3</sup> :

Puis tressant dans quelque préee  
 Vos cheveux délicieux ,

<sup>1</sup> Double mont.

<sup>2</sup> Recrues : fatiguées.

<sup>3</sup> Hippocrène, fontaine qui jaillit sous les pieds du cheval Pégase.

(\*) Elisabeth, mariée au roi d'Espagne Philippe II; Claude, mariée au duc de Lorraine, et Marguerite, depuis femme du roi Henri IV.

Chantez d'une voix sacrée  
Une chanson qui récréé  
Et les hommes et les dieux,

Laissez vos antres sauvages,  
(Doux séjour de vos ébats)  
Vos forêts et vos rivages,  
Vos rochers et vos bocages,  
Et venez suivre mes pas.

Vous savez, pucelles chères,  
Que libre onques je n'appris  
De vous faire mercenaires,  
Ni chétives prisonnières,  
Vous vendant pour quelque prix :

Mais sans être marchandées,  
Vous savez que librement  
Je vous ai toujours guidées,  
Aux maisons recommandées  
Pour leurs vertus seulement.

Comme ores, nymphes très-belles,  
Je vous mène avecque moi  
En ces maisons immortelles,  
Pour célébrer trois pucelles,  
Comme vous filles de roi :

Qui dessous leur mère croissent  
Ainsi que trois arbrisseaux,  
Et jà grandes apparaissent  
Comme trois beaux lis qui naissent  
A la fraîcheur des ruisseaux,

Quand quelque future épouse,  
Aimant leur chef nouvelet,  
Soir et matin les arrouse,

Et à ses noces propouse  
De s'en faire un chapelet <sup>1</sup>.

Mais de quel vers plein de grâce  
Vous irai-je décorant ?  
Chanterai-je votre race,  
Ou l'honneur de votre face  
D'un teint brun se colorant ?

Divin est votre lignage,  
Et le brun que vous voyez  
Rougir en votre visage,  
En rien ne vous endommage  
Que trois Grâces ne soyez.

Les Charites sont brunettes,  
Bruns les Muses ont les yeux,  
Toutefois belles et nettes  
Reluisent comme planètes  
Parmi la troupe des dieux.

Mais que sert d'être les filles  
D'un grand roi, si vous tenez  
Les Muses comme inutiles,  
Et leurs sciences gentilles  
Dès le berceau n'apprenez ?

Ne craignez pour mieux revivre,  
D'assembler d'égal compas <sup>2</sup>  
Les aiguilles et le livre,  
Et de doublement ensuivre  
Les deux métiers de Pallas.

Peu de temps la beauté dure,  
Et le sang qui des rois sort,

<sup>1</sup> Chapelet ; guirlande.

<sup>2</sup> Également.

Si de l'esprit on n'a cure :  
Autant vaut quelque peinture  
Qui n'est vive qu'en son mort.

Ces richesses orgueilleuses ,  
Ces gros diamants luisans ,  
Ces robes voluptueuses ,  
Ces dorures somptueuses  
Périront avec les ans.

Mais le savoir de la Muse  
Plus que la richesse est fort :  
Car, jamais rouillé, ne s'use ,  
Et malgré les ans refuse  
De donner place à la mort.

Sitôt que serez apprises  
A la danse des neuf sœurs,  
Et que vous aurez comprises  
Les doctrines plus exquises  
A former vos jeunes mœurs.

Tout aussitôt la déesse  
Qui trompette les renoms ,  
De sa bouche parleresse  
Partout épandra sans cesse  
Les louanges de vos noms.

Lorsqu'un roi pour sa défense  
A vos frères repoussés  
De sa terre avec sa lance :  
Refroidissant la vaillance  
De ses peuples courroucés ,

Au bruit de la renommée,  
Epris de votre savoir,

Aura son âme enflammée ,  
 Et en quittant son armée  
 Pour mari vous viendra voir.

Voilà comment en deux sortes  
 Tous rois seront combattus,  
 Soit qu'il sentent les mains fortes  
 De nos françaises cohortes ,  
 Soit qu'ils aiment vos vertus.

Là donc, princesses divines,  
 Race ancienne des Dieux ,  
 Ne souffrez que vos poitrines  
 Des vertus soient orphelines :  
 C'est le vrai chemin des cieux .

Par tel chemin Polyxène <sup>1</sup>  
 D'un beau renom a joui :  
 Par tel métier la Romaine  
 De chasteté toute pleine <sup>2</sup>  
 Vit encores aujourd'hui :

Qui de sa tranchante épée  
 Sa vie aux ombres jeta ,  
 Et par soi-même frappée ,  
 Ayant la honte trompée ,  
 Un beau renom s'acheta.

<sup>1</sup> Polyxène, fille de Priam, immolée sur le tombeau d'Achille. (EURIP., *Hécube*.)

<sup>2</sup> Lucrece (509 av. J.-C.). V. Tite-Live, I.

## VI.

A LA FONTAINE BELLERIE<sup>1</sup>.

Écoute-moi, Fontaine vive,  
En qui j'ai rebu si souvent,  
Couché tout plat dessus ta rive,  
Oisif à la fraîcheur du vent :

Quand l'été ménager moissonne  
Le sein de Cérès dévêtu,  
Et l'aire par compas<sup>2</sup> résonne  
Gémissant sous le blé battu.

Ainsi toujours puisses-tu être  
En religion à tous ceux  
Qui tẽ boiront, ou feront paître  
Tes verts rivages à leurs bœufs.

Ainsi toujours la lune claire  
Voie à minuit au fond d'un val  
Les nymphes près de ton repaire,  
A mille bonds mener le bal,

Comme je désire, Fontaine,  
De plus ne songer boire en toi  
L'été, lorsque la fièvre amène  
La mort dépite<sup>3</sup> contre moi.

<sup>1</sup> Voy. Ode 6, liv. II.

dence.

<sup>2</sup> Par compas : par mesure, en ca-<sup>3</sup> Dépite : irritée.

## VII.

Jeune beauté mais trop outrecuidée<sup>1</sup>  
De présents de Vénus,

<sup>1</sup> Outrecuidée : orgueilleuse.



Quand tu verras ta peau toute ridée  
Et tes cheveux chenus ,  
Contre le temps et contre toi rebelle  
Diras, en te taçant :  
Que ne pensai-je, alors que j'étais belle,  
Ce que je vais pensant ?  
Ou bien pourquoi à mon désir pareille  
Ne suis-je maintenant ?  
La beauté semble à la rose vermeille  
Qui meurt incontinent.  
Voilà les vers tragiques et la plainte  
Qu'au ciel tu enverras ,  
Tout aussitôt que ta face dépeinte <sup>1</sup>  
Par le temps tu verras.  
Tu sais combien ardemment je t'adore,  
Indocile à pitié ,  
Et tu me fuis, et tu ne veux encore  
Te joindre à ta moitié.  
O de Paphos et de Cypre régente,  
Déesse aux noirs soureils <sup>2</sup> !  
Plus tôt encor que le temps, sois vengeante  
Mes dédaignés soucis ;  
Et du brandon dont les cœurs tu enflames  
Des juments tout autour ,  
Brûle-la-moi, afin que de ses flammes  
Je me rie à mon tour.

<sup>1</sup> *Dépeinte* : décolorée.<sup>2</sup> *Vénus*.

## VIII.

## A LOUIS MEYGRET (\*).

Mon âme , il est temps que tu rendes  
 Aux bons dieux les justes offrandes  
 Dont tu as obligé<sup>1</sup> tes vœux :  
 Sus , qu'on dresse un autel de terre ,  
 Avec toi payer je le veux ,  
 Et qu'on le pare de lierre  
 Et de verveine aux froids cheveux<sup>2</sup> !

Les dieux n'ont remis en arrière  
 L'humble soupir de ma prière ,  
 Et Pluton, qui n'avait appris  
 Se fléchir pour deuil qu'homme mène,  
 N'a pas mis le mien à mépris ,  
 Rappelant la Parque inhumaine  
 Qui jà Du Bellay<sup>3</sup> tenait pris.

Mortes sont les fièvres cruelles  
 Qui rongeaient ses chères mouelles :  
 Son œil est maintenant pareil  
 Aux fleurs que trop les pluies baignent  
 Envieuses de leur vermeil<sup>4</sup> ,  
 Qui plus gaillardes se repeignent  
 Aux rayons du nouveau soleil.

Sus, Meygret, qu'on chante , qu'on sonne  
 Cet heur que la santé lui donne !  
 Qu'on chasse ennuis, soucis et pleurs ;

<sup>1</sup> *Obligé* : lié.

<sup>3</sup> *Voy.* Ode 14, liv. II.

<sup>2</sup> *Cheveux* : feuillage.

<sup>4</sup> *Vermeil* : éclat.

(\*) Meygret, grammairien né à Lyon en 1510, un des réformateurs de l'orthographe française.

Qu'on sème la place de roses,  
 D'œillets, de lis, de toutes fleurs,  
 En ce beau mois d'avril écloses,  
 Riche de cent mille couleurs.

Mais quoi ! si faut-il bien qu'on meure :  
 Rien çà-bas ferme ne demeure :  
 Le roi François vit bien la nuit.  
 Donc tandis qu'on ne te menace,  
 Et <sup>1</sup> la mort boiteuse te suit,  
 Il faut que ta docte main fasse  
 Un œuvre digne de son bruit <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Que est sous-entendu.

<sup>2</sup> Bruit : renommée.

## IX (\*).

## A CHARLES DE PISSELEU.

D'où vient cela, Pisseleu, que les hommes  
 De leur nature aiment le changement,  
 Et qu'on ne voit en ce monde où nous sommes  
 Un seul qui n'ait un divers jugement ?

L'un, éloigné des foudres de la guerre,  
 Veut par les champs son âge consumer  
 A bien pétrir les mottes de sa terre,  
 Pour de Cérès les présens y semer :

L'autre, au contraire, ardent, aime les armes,  
 Si qu'en sa peau ne saurait séjourner  
 Sans bravement attaquer les alarmes,  
 Et tout sanglant au logis retourner.

Qui le palais, de langue mise en vente

(\*) Cette ode rappelle plusieurs endroits d'Horace : l'ode 1<sup>re</sup> du livre I et la satire 1<sup>re</sup> du liv. I, etc...

Fait éclater devant un président ,  
Et qui, piqué d'avarice suivante ,  
Franchit la mer de l'Inde à l'occident ;

L'un de l'amour adore l'inconstance ,  
L'autre plus sain ne met l'esprit , sinon  
Au bien public , aux choses d'importance ,  
Cherchant par peine un perdurable nom :

L'un fuit la cour et les faveurs ensemble,  
Si que sa tête au ciel semble toucher :  
L'autre les suit, et est mort ce lui semble .  
S'il voit le roi de son toit approcher.

Le pèlerin à l'ombre se délasse ,  
Ou d'un sommeil le travail<sup>1</sup> adoucit ,  
Ou réveillé, avec la pleine tasse,  
Des jours d'été la longueur accourcit ;

Qui devant l'aube accourt triste à la porte  
Du conseiller, et là, faisant main tour,  
Le sac au poing<sup>2</sup> attend que monsieur sorte  
Pour lui donner humblement le bonjour.

Ici cestuy<sup>3</sup> de la sage nature  
Les faits divers remâche en y pensant ,  
Et cestuy-là par la linéature<sup>4</sup>  
Des mains , prédit le malheur menaçant.

L'un, allumant ses vains fourneaux, se fonde  
Dessus la pierre incertaine<sup>5</sup>, et combien  
Que l'invoqué Mercure<sup>6</sup> ne réponde,  
Soufle en deux mois le meilleur de son bien.

<sup>1</sup> Travail, fatigue.

<sup>2</sup> Le sac du procès.

Que de sacs ! il en a jusques aux jarretières !  
(RACINE, *Plaid.*)

<sup>3</sup> Cestuy : celui-ci.

<sup>4</sup> La configuration et les lignes.

<sup>5</sup> Pierre incertaine : pierre philosophale.

<sup>6</sup> Mercure Trismégiste, dieu des alchimistes.

L'un grave en bronze, et dans le marbre à force  
 Veut le naïf de nature imiter :  
 Des corps errants l'astrologue s'efforce  
 Oser par art le chemin limiter.

Mais tels états, les piliers de la vie,  
 Ne m'ont point plu, et me suis tellement  
 Éloigné d'eux, que je n'eus oncque envie  
 D'abaisser l'œil pour les voir seulement.

L'honneur sans plus du vert laurier m'agrée,  
 Par lui je hais le vulgaire odieux :  
 Voilà pourquoi Euterpe la sacrée  
 M'a de mortel fait compagnon des dieux.

La belle m'aime, et par ses bois m'amuse,  
 Me tient, m'embrasse, et quand je veux sonner  
 De m'accorder ses flûtes ne refuse,  
 Ni de m'apprendre à bien les entonner.

Dès mon enfance, en l'eau de ses fontaines  
 Pour prêtre sien me plongea de sa main,  
 Me faisant part du haut honneur d'Athènes,  
 Et du savoir de l'antique Romain.

## X.

N'être trop réjoui de chose qui arrive,  
 Ni trop dépit aussi,  
 Rend l'homme heureux, et fait encor qu'il vive  
 Sans peur ni sans souci.

Comme le temps vont les choses mondaines,  
 Suivant son mouvement :  
 Le temps soudain et les saisons soudaines

Se changent promptement.

Dessus le Nil jadis fut la science ,  
 Puis en Grèce elle alla ;  
 Rome depuis en eut l'expérience ,  
 Paris maintenant l'a.

Villes et forts et royaumes périssent ,  
 Par le temps tout exprès ,  
 Pour donner place aux nouveaux qui fleurissent  
 Qui remourront après.

Naguère étaient dessus la sèche arène  
 Les poissons à l'envers ,  
 Puis tout soudain l'orgueilleux cours de Seine  
 Les a de flots couverts.

La mer ne flotte où elle souloit être ,  
 Et aux lieux vides d'eaux ,  
 Miracle étrange ! on la voit soudain naître  
 Hôpital de bateaux.

Telles lois fit dame Nature guide ,  
 Lorsque par-sus le dos  
 Pyrrhe sema dedans le monde vide  
 De sa mère les os <sup>2</sup> :

A celle fin que nul homme n'espère  
 S'oser dire immortel ,  
 Voyant le Temps, qui est son propre père ,  
 N'avoir rien moins de tel.

Arme-toi donc de la philosophie ,  
 Contre tant d'accidents ,  
 Et courageux d'elle te fortifie

<sup>1</sup> *Hôpital* : asile.

<sup>2</sup> A près le déluge, Deucalion et Pyrrha repeuplèrent le monde en lançant des pierres derrière eux. (OVIDE, *Mét.*, l.)

L'estomac<sup>1</sup> au dedans,  
 N'ayant effroi de chose qui survienne.  
 Au devant de tes yeux,  
 Soit que le ciel les abîmes devienne,  
 Et l'abîme les cieux.

<sup>1</sup> *L'estomac* : le cœur.

## XI.

## A GASPAR D'AUVERGNE.

Gaspar, qui du mont Pégase,  
 As les filles de Parnase  
 Conduites en ta maison,  
 Ne sais-tu que<sup>1</sup> moi poëte  
 De mon Phébus je souhaite  
 Quand je fais une oraison ?

Les moissons je ne quiers pas<sup>2</sup>,  
 Que la faux arrange à bas<sup>3</sup>  
 Sur la Beauce fructueuse,  
 Ni tous les cornus troupeaux  
 Qui sautent sur les coupeaux<sup>4</sup>  
 De l'Auvergne montueuse :

Ni l'or sans forme qu'amène  
 La mine pour notre peine,  
 Ni celui qui est formé,  
 Portant d'un roi la figure<sup>5</sup>,  
 Où la fière portraiture  
 De quelque empereur armé ;

<sup>1</sup> *Que* : ce que.

<sup>2</sup> *Je ne quiers pas* : je ne demande pas ; de *quærer*, demander.

<sup>3</sup> *Arrange à bas* : fait tomber.

<sup>4</sup> *Coupeau* : comme *couplet*, haut sommet, faite d'une montagne. (ROQUEFORT.)

<sup>5</sup> L'or monnayé.



Ni le marbre marqueté,  
 Cher en Afrique acheté  
 Pour parade d'une salle,  
 Ni les coûteux diamants,  
 Magnifiques ornements  
 D'une majesté royale ;

Ni tous les champs que le fleuve  
 Du Loir lentement abreuve,  
 Ni tous les prés emmurés<sup>1</sup>  
 Des plis de Braye argentine,  
 Ni tous les bois dont Gastine  
 Voit ses bras enverdurés ;

Ni le riche accoutrement  
 D'une laine qui dément  
 Sa teinture naturelle  
 Ès poêles<sup>2</sup> du Gobelin<sup>3</sup>,  
 S'ivrant<sup>4</sup> d'un rouge venin<sup>5</sup>  
 Pour se déguiser plus belle.

Que celui dans une coupe  
 Toute d'or boive à la troupe  
 De son vin de Prépatour<sup>6</sup>,  
 A qui la vigne succède,  
 Et près Vendôme en possède  
 Cinquante arpents en un tour.

Que celui qui aime Mars,  
 S'enrôle entre les soldars,  
 Et fasse sa peau vermeille  
 D'un beau sang, pour son devoir,

<sup>1</sup> *Emmurés* : entourés.

<sup>2</sup> *Ès poêles* : dans les chaudières.

<sup>3</sup> Teinturier fameux, dont l'établissement, situé sur la rivière de Bièvres, est devenu la manufacture dite des

Gobelins.

<sup>4</sup> *S'ivrant* : s'enivrant, s'imprégnant.

<sup>5</sup> *Venin*, de *venenum* : teinture.

<sup>6</sup> Cru du Vendômois appartenant au roi.

Et que la trompette au soir  
D'un son lui rase l'oreille.

Le marchand hardiment vire,  
Par la mer, de son navire  
La proue et la poupe encor :  
Je ne suis brûlé d'envie,  
Aux doux dépens de ma vie,  
De gagner des lingots d'or.

Tous ces biens je ne quiers point,  
Et mon courage n'est point <sup>1</sup>  
De telle gloire excessive.  
Manger, ô mon compagnon,  
Ou la figue d'Avignon,  
Ou la provençale olive;

L'artichaut et la salade,  
L'asperge et la pastenade <sup>2</sup>,  
Et les pepons<sup>3</sup> tourangeaux  
Me sont herbes plus friandes  
Que les royales viandes  
Qui se servent à monceaux.

Puisqu'il faut sitôt mourir,  
Que me vaudrait d'acquérir  
Un bien qui ne dure guère?  
Qu'un héritier qui viendrait,  
Après mon trépas vendrait,  
Et en ferait bonne chère?

Tant seulement je désire  
Une santé qui n'empire :  
Je désire un beau séjour,  
Une raison saine et bonne,

<sup>1</sup> *Point* : piqué, aiguillonné : du latin *pungere*.

<sup>2</sup> *Pastenade* : panais.

<sup>3</sup> *Pepons* : melons.

Et une lyre qui sonne  
Toujours le Vin et l'Amour.

## XII.

Celui qui est mort aujourd'hui ,  
Est aussi bien mort que celui  
Qui mourut aux jours du déluge :  
Autant vaut aller le premier ,  
Que de séjourner le dernier  
Devant le parquet du grand Juge.

Incontinent que l'homme est mort ,  
Ou jamais , ou longtemps il dort  
Au creux d'une tombe enfouie ,  
Sans plus parler, ouïr ni voir :  
Eh ! quel bien saurait-on avoir  
En perdant les yeux et l'ouïe ?

Or l'âme, selon le bienfait  
Qu'hôtesse du corps elle a fait ,  
Monte au ciel , sa maison natale :  
Mais le corps nourriture à vers ,  
Dissous de veines et de nerfs<sup>1</sup> ,  
N'est plus qu'une ombre sépucrale.

Il n'a plus esprit ni raison ,  
Emboiture ni liaison ,  
Artère, pouls , ni veine tendre :  
Cheveux en tête ne lui tient :  
Et qui plus est ne lui souvient  
D'avoir jadis aimé Cassandre<sup>2</sup> .

<sup>1</sup> Dont les nerfs et les veines sont en dissolution.

<sup>2</sup> Maîtresse de Ronsard, à laquelle est consacré le premier livre des *Amours*.

La mort ne désire plus rien :  
 Donc, cependant que j'ai le bien  
 De désirer, vif je demande  
 Être toujours sain et dispos ;  
 Puis quand je n'aurai que les os ,  
 Le reste à Dieu je recommande.

Homère est mort, Anacréon ,  
 Pindare, Hésiode et Bion ,  
 Et plus n'ont souci de s'enquerre  
 Du bien et du mal qu'on dit d'eux :  
 Ainsi après un siècle ou deux ,  
 Plus ne sentirai rien sous terre.

Mais de quoi sert le désirer  
 Sinon pour l'homme martyrer<sup>1</sup> ?  
 Le désir n'est rien que martyre.  
 Content ne vit le désireux ,  
 Et l'homme mort est bienheureux :  
 Heureux qui plus rien ne désire !

<sup>1</sup> *Martyrer* : tourmenter.

## XXIII.

## A ODET DE COLIGNY (\*).

Mais d'où vient cela, mon Odet ?  
 Si de fortune<sup>1</sup> par la rue  
 Quelque courtisan je salue  
 Ou de la voix, ou du bonnet,  
 Ou d'un clin d'œil tant seulement,

<sup>1</sup> *De fortune* : par hasard.

Le loup de fortune passe. ( LA FONT., *Fables*, IV, 15.,)

(\*) Odet, cardinal de Châtillon, frère de Gaspard de Coligny et de François d'Andelot. Il fut toujours un zélé protecteur de Ronsard, qui lui fit hommage de plusieurs de ses compositions.

De la tête ou d'un autre geste ,  
Soudain par serment il proteste  
Qu'il est à mon commandement ,

Soit qu'il me trouve chez le Roi ,  
Soit que j'en sorte , ou qu'il y vienne ,  
Il met sa main dedans la mienne ,  
Et jure qu'il est tout à moi .

Mais quand une affaire de soin  
Me presse à lui faire requête ,  
Tout soudain il tourne la tête ,  
Et devient sourd à mon besoin :

Et si je veux ou l'aborder ,  
Ou l'accoster en quelque sorte ,  
Mon courtisan passe une porte ,  
Et ne daigne me regarder :

Et plus je ne lui suis connu ,  
Ni mes vers ni ma poésie ,  
Non plus qu'un étranger d'Asie ,  
Ou quelqu'un d'Afrique venu :

Mais vous , prélat officieux ,  
Mon appui , mon Odet , que j'aime  
Mille fois plus ni que moi-même ,  
Ni que mon cœur , ni que mes yeux ,

Vous ne me faites pas ainsi :  
Car si quelque affaire me presse ,  
Librement à vous je m'adresse ,  
Et soudain en avez souci .

Vous avez soin de mon honneur ,  
Et voulez que mon bien prospère ,  
M'aimant tout ainsi qu'un bon père

Et non comme un rude seigneur,

Sans me promettre à tous les coups  
Ces monts, ces mers d'or ondoyantes :  
Telles bourdes trop impudentes  
Sont, Odet, indignes de vous.

La raison, prélat, je l'entends :  
C'est que vous êtes véritable,  
Et non courtisan variable,  
Qui sert<sup>1</sup> aux faveurs et au temps.

<sup>1</sup> *Qui sert* : qui obéit en esclave ; du latin *servire*.





LE  
QUATRIÈME LIVRE DES ODES.



I.

ÉPITHALAME

DE TRÈS-ILLUSTRE PRINCE ANTOINE DE BOURBON (\*),  
ET DE JEANNE DE NAVARRE (\*\*).

Quand Antoine épousa  
Jeanne , divine race ,  
Que le ciel composa  
Plus belle qu'une Grâce ,  
Les princesses de France  
Ceintes de lauriers verts :  
Toutes d'une cadence  
Lui chantèrent ces vers :

O Hymen , Hyménée !  
Hymen , ô Hyménée !

Prince , plein de bonheur ,  
L'arrêt du ciel commande  
Qu'on te donne l'honneur  
De notre belle bande :  
D'autant qu'une déesse ,  
La passe en majesté ,

(\*) Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, qui devint roi de Navarre ;  
par son mariage avec Jeanne d'Albret.

(\*\*) Fille de Henri d'Albret , roi de Navarre et mère de Henri IV, ma-  
riée avec Antoine de Bourbon en 1548, reine de Navarre en 1555.

D'autant elle princesse  
Nous surpasse en beauté :

O Hymen, Hyménée !  
Hymen , ô Hyménée !

Plus qu'à nulle autre aussi,  
Parfaite est son attente,  
Jointe à ce prince ici  
Qui notre âge contente.  
Comme l'anneau décore  
Le diamant de choix,  
Ainsi la gloire honore  
Les princes et les rois.

O Hymen, Hyménée !  
Hymen , ô Hyménée !

Il n'eût pas mieux trouvé  
Que toi , vierge excellente,  
Voire eût-il éprouvé  
La course d'Atalante ;  
Ni la Grecque amoureuse <sup>1</sup>  
N'eût pas voulu changer  
Telle alliance heureuse ,  
Au pasteur étranger <sup>2</sup>.

O Hymen, Hyménée !  
Hymen , ô Hyménée !

Le ciel fera beaucoup  
Pour tout le monde ensemble  
Si tu conçois un coup<sup>3</sup>  
Un fils qui te ressemble ,  
Où l'honneur de ta face <sup>4</sup>

<sup>1</sup> Hélène.  
<sup>2</sup> Paris.

<sup>3</sup> Un coup : une fois.  
<sup>4</sup> Ta face : ta figure.

Soit peint et de tes yeux ,  
Et ta céleste grâce  
Qui tenterait les dieux.

O Hymen, Hyménée!  
Hymen, ô Hyménée!

Nymphes, de vos couleurs  
Ornez leur couche sainte  
Des plus vermeilles fleurs  
Dont la terre soit peinte ;  
Que même l'on y jette  
Ce précieux butin  
Que le marchand achète  
Bien loin sous le matin <sup>1</sup>.

O Hymen, Hyménée!  
Hymen! ô Hyménée!

Et vous, divin troupeau,  
Qui les eaux de Pégase  
Tenez, et le coupeau <sup>2</sup>  
Du chevelu Parnase,  
Venez, divine race,  
Offrir vos lauriers verts :  
En prenant notre place,  
Chantez vos meilleurs vers.

O Hymen, Hyménée!  
Hymen, ô Hyménée!

Le doux soin qui nous tient,  
Nous guide par les plaines  
Que le Loir entretient  
De verdure toujours pleines :

<sup>1</sup> Les parfums d'Orient.

<sup>2</sup> Coupeau : coteau.

Là nous ne verrons préee  
 Sans leur faire un autel,  
 N'eau<sup>1</sup> qui ne soit sacrée<sup>2</sup>  
 A leur nom immortel ?

O Hymen, Hyménée !  
 Hymen, ô Hyménée !

Consommez peu à peu  
 Vos noces ordonnées,  
 Sans éteindre le feu  
 De vos amours bien nées :  
 La chaste Cyprienne<sup>3</sup>  
 Ayant son demi-ceint<sup>4</sup>,  
 Avec les Grâces vienne  
 Compagne à l'œuvre saint.

O hymen, Hyménée !  
 Hymen, ô Hyménée !

Afin que le nœud blanc  
 De foi loyale assemble  
 De Navarre le sang  
 Et de Bourbon ensemble,  
 Plus étroit que ne serre  
 La vigne les ormeaux,  
 Ou l'importun lierre  
 Les appuyants rameaux.

O Hymen, Hyménée !  
 Hymen, ô Hyménée !

Adieu, prince, adieu soir<sup>5</sup>,  
 Adieu, pucelle encore,

<sup>1</sup> N'eau ; ni eau.

<sup>2</sup> Sacrée : consacrée.

<sup>3</sup> Cypriés : Vénus.

<sup>4</sup> Ceint : Ceinture ; demi-ceint : le  
 Ceste, ceinture de Vénus.

<sup>5</sup> Soir : pour ce soir.

Nous vous reviendrons voir  
Demain avec l'aurore ,  
Pour prier Hyménée  
De vouloir prendre à gré  
Notre chanson sonnée  
Sur votre lit sacré.

O Hymen , Hyménée !  
Hymen , ô Hyménée !

## II.

## DE L'ÉLECTION DE SON SÉPULCRE.

Antres, et vous fontaines  
De ces roches hautaines ,  
Qui tombez contre-bas  
D'un glissant pas :

Et vous, forêts et ondes ,  
Par ces prés vagabondes.  
Et vous rives et bois,  
Oyez ma voix !

Quand le ciel et mon heure  
Jugeront que je meure ,  
Ravi<sup>1</sup> du beau séjour  
Du commun jour ;

Je défends qu'on me rompe  
Le marbre , pour la pompe  
De vouloir mon tombeau  
Bâtir plus beau.

<sup>1</sup> ravi : enlevé ; du latin *raptus*.

Mais bien je veux qu'un arbre  
 M'ombrage au lieu d'un marbre,  
 Arbre qui soit couvert  
 Toujours de vert.

De moi puisse la terre  
 Engendrer un lierre,  
 M'embrassant en maint tour  
 Tout à l'entour :

Et la vigne tortisse<sup>1</sup>  
 Mon sépulcre embellisse,  
 Faisant de toutes parts  
 Un ombre épars<sup>2</sup>!

Là viendront chaque année,  
 A ma fête ordonnée,  
 Avecque leurs taureaux,  
 Les pastoureaux ;

Puis ayant fait l'office  
 Du dévot sacrifice,  
 Parlant à l'île ainsi,  
 Diront ceci :

Que tu es renommée  
 D'être tombe nommée  
 D'un de qui l'univers  
 Chante les vers!

Qui onques<sup>3</sup> en sa vie  
 Ne fut brûlé d'envie  
 D'acquérir les honneurs  
 Des grands seigneurs.

Ni n'enseigna l'usage

<sup>1</sup> *Tortisse* : aux rameaux tortueux. malgré l'étymologie latine *umbra*.

<sup>2</sup> *Ombre* : employé comme masculin <sup>3</sup> *Onques* : jamais · du latin *unquam*.

De l'amoureux breuvage,  
Ni l'art des anciens  
Magiciens.

Mais bien à nos campagnes,  
Fit voir les Sœurs compagnes<sup>1</sup>  
Foulantes l'herbe aux sons  
De ses chansons.

Car il fit à sa Lyre  
Si bons accords élire,  
Qu'il orna de ses chants  
Nous et nos champs.

La douce manne tombe  
A jamais sur sa tombe,  
Et l'humeur que produit  
En mai la nuit<sup>2</sup> !

Tout à l'entour l'emmure<sup>3</sup>  
L'herbe et l'eau qui murmure,  
L'un toujours verdoyant,  
L'autre ondoyant !

Et nous, ayant mémoire  
De sa fameuse gloire,  
Lui ferons comme à Pan,  
Honneur chaque an.

Ainsi dira la troupe,  
Versant de mainte coupe  
Le sang d'un agnelet  
Avec du lait,

Dessus moi qui à l'heure<sup>4</sup>  
Serai par la demeure

<sup>1</sup> Les Muses.

<sup>2</sup> La rosée.

<sup>3</sup> L'emmure : l'entoure.

<sup>4</sup> A l'heure : en ce moment, alors.



Où les heureux esprits  
Ont leurs pourpris<sup>1</sup>.

La grêle ni la neige  
N'ont tels lieux pour leur siège,  
Ni la foudre onques là  
Ne dévala<sup>2</sup>.

Mais bien constante y dure  
L'immortelle verdure,  
Et constant en tout temps  
Le beau printemps.

Le soin qui sollicite  
Les rois, ne les incite  
Leurs voisins ruiner  
Pour dominer.

Ains comme frères vivent  
Et morts encore suivent  
Les métiers<sup>3</sup> qu'ils avaient  
Quand ils vivaient.

Là, là j'oirai d'Alcée<sup>4</sup>,  
La lyre courroucée,  
Et Sapho<sup>5</sup> qui sur tous  
Sonne<sup>6</sup> plus doux.

Combien ceux qui entendent,  
Les chansons qu'ils répandent,  
Se doivent réjouir

<sup>1</sup> *Pourpris* : séjour, demeure :  
Tout brille en ce pourpris.  
(LA FONT., *Phil. et Beauc.*)

<sup>2</sup> *Dévala* : tomba.

<sup>3</sup> *Métiers* : occupations.

<sup>4</sup> Alcée, poète lyrique né à Mitylène

dans l'île de Lesbos (604 av. J.-C.).  
Il attaque dans ses vers les tyrans de  
Mitylène.

<sup>5</sup> Sapho, contemporaine d'Alcée, née  
à Lesbos.

<sup>6</sup> Chante en s'accompagnant de la lyre.

De les ouïr.

Quand la peine reçue  
Du rocher est déçue <sup>1</sup>,  
Et quand le vieux Tantal  
N'endure mal.

La seule lyre douce  
L'ennui des cœurs repousse,  
Et va l'esprit flattant  
De l'écoutant.

<sup>1</sup>Allusion au châtement de Sisyphe.

### III.

Mon d'Aurat (\*), nos ans coulent  
Comme les ans qui roulent  
D'un cours sempiternel :  
La mort pour sa séquelle <sup>1</sup>  
Nous amène avec elle  
Un exil éternel.

Nulle humaine prière  
Ne repousse en arrière  
Le bateau de Charon,  
Quand l'âme nue arrive  
Vagabonde en la rive  
De Styx et d'Achéron.

Toutes choses mondaines  
Qui vêtent <sup>2</sup> nerfs et veines,

<sup>1</sup> Séquelle ; suite.

<sup>2</sup> Vêtent : revêtent.

(\*) D'Aurat. Voy. *Amours*, II, 6.

La mort égale prend ,  
 Soit pauvres ou soit princes :  
 Dessus toutes provinces  
 Sa main large s'étend.

La jeunesse très-forte  
 Du grand Achille est morte,  
 Et Thersite odieux  
 Aux Grecs, est mort encore ,  
 Et Minos qui est ore  
 Le conseiller des dieux.

Jupiter ne demande  
 Que des bœufs pour offrande :  
 Mais son frère Pluton  
 Nous demande nous hommes ,  
 Qui la victime sommes  
 De son enfer glouton.

Celui dont le Pô baigne  
 Le tombeau <sup>1</sup> , nous enseigne  
 N'espérer rien de haut ;  
 Ni celui que Pégase ,  
 Qui fit sourcer Parnase <sup>2</sup> ,  
 Culbuta d'un grand saut <sup>3</sup>.

Las! on ne peut connaître  
 Le destin qui doit naître ,  
 Et l'homme en vain poursuit  
 Conjecturer la chose ,  
 Que Dieu seule tient close ,  
 Sous une obscure nuit.

Je pensais que la trope  
 Que guide Calliope ,

<sup>1</sup> Phaéton.

la source d'Hypocrène.

<sup>2</sup> Pégase fit jaillir d'un coup de pied

<sup>3</sup> Bellérophon.

Troupe mon seul confort ,  
Soutiendrait ma querelle ,  
Et qu'indompté par elle  
Je dompterais la mort.

Mais une fièvre grosse  
Creuse déjà ma fosse  
Pour me bannir là bas ;  
Et sa flamme cruelle  
Se paît de ma moëlle ,  
Misérable repas.

Que peu s'en faut , ma vie ,  
Que tu ne m'es ravie ,  
Close sous le tombeau ,  
Et que mort je ne voie  
Où Mercure convoie <sup>1</sup>  
Le débile troupeau !

Qu'à bon droit Prométhée  
Pour la fraude inventée  
Souffre un tourment cruel !  
Qu'un aigle sur la roche ,  
Lui ronge d'un bec croche  
Son cœur perpétuel.

Depuis qu'il eut robée <sup>2</sup>  
La flamme prohibée ,  
Pour les Dieux dépiter ,  
Les bandes inconnues  
Des fièvres sont venues  
Notre terre habiter <sup>3</sup>.

Et la mort dépiteuse,  
Auparavant boiteuse,

<sup>1</sup> *Convoie* : conduit. Mercure conduit  
les Âmes aux enfers.

<sup>2</sup> *Robée* : dérobée.  
<sup>3</sup> Imité d'Horace.

Fut légère d'aller ;  
 D'ailes mal ordonnées,  
 Aux hommes non données,  
 Dédale coupa l'air.

La maudite Pandore  
 Fut forgée , et encore  
 Astrée s'envola ,  
 Et la tasse féconde <sup>1</sup>  
 Peupla le pauvre monde  
 De tant de maux qu'il a.

Ah! le méchant courage  
 Des hommes de notre âge  
 N'endure par ses faits ,  
 Que Jupiter estuie,<sup>2</sup>  
 Sa foudre qui s'ennuie  
 De voir tant de méfaits.

<sup>1</sup> La boîte de Pandore.

<sup>2</sup> Estuie : renferme, éteigne.

#### IV.

Quand je suis vingt ou trente mois  
 Sans retourner en Vendômois ,  
 Plein de pensées vagabondes ,  
 Plein d'un remords et d'un souci ,  
 Aux rochers je me plains ainsi ,  
 Aux bois, aux antres et aux ondes :

Rochers, bien que soyez âgés  
 De trois mille ans, vous ne changez  
 Jamais ni d'éclat ni de forme :  
 Mais toujours ma jeunesse fuit ,  
 Et la vieillesse qui me suit,  
 De jeune en vieillard me transforme.

Bois, bien que perdiez tous les ans,  
En l'hiver, vos cheveux mouvants,  
L'an d'après qui se renouvelle,  
Renouvelle aussi votre chef :  
Mais le mien ne peut derechef  
Ravoir sa perruque nouvelle.

Antres, je me suis vu chez vous  
Avoir jadis verts les genoux,  
Le corps habile et la main bonne :  
Mais ores j'ai le corps plus dur  
Et les genoux que n'est le mur  
Qui froidement vous environne.

Ondes, sans fin vous promenez  
Et vous menez et ramenez  
Vos flots d'un cours qui ne séjourne :  
Et moi, sans faire long séjour,  
Je m'en vais de nuit et de jour  
Au lieu d'où plus on ne retourne.

## V.

Ma douce jouvence est passée,  
Ma première force est cassée,  
J'ai la dent noire et le chef blanc,  
Mes nerfs sont dissous, et mes veines,  
Tant j'ai le corps froid, ne sont pleines  
Que d'une eau rousse au lieu de sang.

Adieu ma lyre, adieu fillettes,  
Jadis mes douces amourettes,  
Adieu, je sens venir ma fin :  
Nul passe-temps de ma jeunesse

Ne m'accompagne en ma vieillesse,  
Que le feu, le lit et le vin.

J'ai la tête tout étourdie  
De trop d'ans et de maladie,  
De tous côtés le soin<sup>1</sup> me mord ;  
Et soit que j'aïlle ou que je tarde  
Toujours après moi je regarde  
Si je verrai venir la mort ,

Qui doit, ce me semble, à toute heure  
Me mener là bas où demeure  
Je ne sais quel Pluton qui tient  
Ouvert à tous venants un antre ,  
Où bien facilement on entre .  
Mais d'où jamais on ne revient.

<sup>1</sup> *som* : souci, peine.

## VI.

Pourquoi, chétif laboureur,  
As-tu peur d'un empereur  
Qui doit bientôt, légère ombre,  
Des morts accroître le nombre ?  
Ne sais-tu qu'à tout chacun ,  
Le port d'enfer est commun ,  
Et qu'une âme impériale  
Aussi tôt là-bas dévale  
Dans le bateau de Charon  
Que l'âme d'un bûcheron ?

Courage, coupeur de terre !  
Ces grands foudres de la guerre  
Non plus que toi n'iront pas



Armés d'un plastron là bas,  
 Comme ils allaient aux batailles :  
 Autant leur vaudront leurs mailles,  
 Leurs lances et leur estoc<sup>1</sup>,  
 Comme à toi vaudra ton soc.

Le bon juge Rhadamante  
 Assuré ne s'épouvante  
 Non plus de voir un harnois  
 Là bas qu'un levier de bois,  
 Ou voir une souquenie<sup>2</sup>  
 Qu'une robe bien garnie,  
 Ou qu'un riche accoutrement  
 D'un roi mort pompeusement.

<sup>1</sup> *Estoc* : épée.

<sup>2</sup> *Souquenie* : souquenille.

## VII.

Les épis sont à Cérès,  
 Aux dieux bouquins<sup>1</sup> les forêts,  
 A Chlore<sup>2</sup> l'herbe nouvelle,  
 A Phébus le vert laurier,  
 A Minerve l'olivier,  
 Et le beau pin à Cybèle :

Aux Zéphyres le doux bruit,  
 A Pomone le doux fruit,  
 L'onde aux Nymphes est sacrée<sup>3</sup>,  
 A Flore les belles fleurs :  
 Mais les soucis et les pleurs  
 Sont sacrés à Cythérée.

<sup>1</sup> *Les dieux bouquins* Les Faunes d'ore et des gazons.  
 aux pieds de bouc.

<sup>3</sup> *Sacrés* : consacrés.

<sup>2</sup> *Chlore* : Chloris, déesse de la ver-

## VIII (\*).

Le petit enfant Amour  
Cueillait des fleurs à l'entour  
D'une ruche, où les avettes<sup>1</sup>  
Font leurs petites logettes ;

Comme il les allait cueillant,  
Une avette sommeillant  
Dans le fond d'une fleurette,  
Lui piqua la main douillette.

Sitôt que piqué se vit,  
Ah ! je suis perdu, ce dit,  
Et, s'encourant vers sa mère,  
Lui montra sa plaie amère :

Ma mère, voyez ma main,  
Ce disait Amour, tout plein  
De pleurs, voyez quelle enflure  
M'a faite une égratignure !

Alors Vénus se sourit,  
Et en le baisant le prit,  
Puis sa main lui a soufflée  
Pour guérir sa plaie enflée.

Qui t'a, dis-moi, faux garçon,  
Blessé de telle façon ?  
Sont-ce mes Grâces riantes  
De leurs aiguilles poignantes ?

Nenny, c'est un serpenteau,

<sup>1</sup> *Avettes* : abeilles ; du latin *apes*.

(\*) Imitation d'Anacréon.

Qui vole au printemps nouveau  
Avecque deux ailerettes  
Çà et là sur les fleurettes.

Ah ! vraiment je le connois,  
Dit Vénus, les villageois  
De la montagne d'Hymette  
Le surnomment Mélissette <sup>1</sup>.

Si donques un animal  
Si petit, fait tant de mal,  
Quand son alêne époinçonne <sup>2</sup>  
La main de quelque personne,

Combien fais-tu de douleur,  
Au prix de lui, dans le cœur  
De celui en qui tu jettes  
Tes venimeuses sagettes <sup>3</sup> ?

<sup>1</sup> En grec : μέλισσα, abeille.      comme un poinçon.  
<sup>2</sup> Alêne époinçonne : aiguillon pique      <sup>3</sup> Sagettes : flèches ; du latin sagitta.

## IX.

Naguère chanter je voulois  
Comme Francus au bord Gaulois  
Avec sa troupe vint descendre ;  
Mais mon luth, pincé de mon doigt,  
Ne voulait, en dépit de moi,  
Que chanter Amour et Cassandre.

Je pensais, d'autant que toujours  
J'avais dit sur lui mes amours,  
Que ses cordes par long usage  
Chantaient d'amour, et qu'il fallait  
En mettre d'autres, s'on voulait

Lui apprendre un autre langage.

Dès la même heure il n'y eut fût<sup>1</sup>,  
 Ni archet changé qui ne fût,  
 Ni chevilles, ni chanterelles;  
 Mais après qu'il fut remonté,  
 Plus fort que devant a chanté  
 D'autres amours toutes nouvelles.

Or adieu donc, prince Francus,  
 Ta gloire sous tes murs vaincus  
 Se cachera toujours pressée,  
 Si à ton neveu, notre roi,  
 Tu ne dis qu'en l'honneur de toi  
 Il fasse ma lyre crossée<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Fût* : bois du luth.

<sup>2</sup> Il récompense mon travail par une abbaye.

## X.

Dieu vous gard', messagers fidèles  
 Du printemps, vites arondelles,  
 Huppés, cocus, rossignolets,  
 Tourtres<sup>1</sup>, et vous, oiseaux sauvages,  
 Qui de cent sortes de ramages  
 Animez les bois verdelets.

Dieu vous gard', belles paquerettes,  
 Belles roses, belles fleurettes,  
 Et vous, boutons jadis connus  
 Du sang d'Ajax et de Narcisse :  
 Et vous, thym, anis et mélisse,  
 Vous soyez les bien revenus.

<sup>1</sup> *Tourtres* : tourtereaux.

Dieu vous gard' , troupe diaprée  
 Des papillons qui par la prée  
 Les douces herbes suçotez :  
 Et vous, nouvel essaim d'abeilles ,  
 Qui les fleurs jaunes et vermeilles  
 De votre bouche baisotez :

Cent mille fois je resalue  
 Votre belle et douce venue :  
 Oh ! que j'aime cette saison ,  
 Et ce doux caquet des rivages ,  
 Au prix <sup>1</sup> des vents et des orages  
 Qui m'enfermaient en la maison !

<sup>1</sup> *Au prix* : en comparaison.

## XI.

Bel Aubépin fleurissant ,  
 Verdissant ,  
 Le long de ce beau rivage ,  
 Tu es vêtu jusqu'au bas  
 Des longs bras  
 D'une lambrunche <sup>1</sup> sauvage.

Deux camps de rouges fourmis  
 Se sont mis  
 En garnison sur ta souche :  
 Dans les pertuis de son tronc ,  
 Tout du long ,  
 Les avettes ont leur couche.

Le chantre rossignolet  
 Nouvelet ,

<sup>1</sup> *Lambrunche* : vigne ; du latin *labrusca* , vigne sauvage.

Courtisant sa bien-aimée,  
 Pour ses amours alléger,  
     Vient loger  
 Tous les ans en ta ramée.

Sur ta cime il fait son nid  
     Tout uni  
 De mousse et de fine soie,  
 Où les petits écloront,  
     Qui feront  
 De mes mains la douce proie.

Or, vis, gentil aubépin,  
     Vis sans fin,  
 Vis sans que jamais tonnerre,  
 Ou la cognée, ou les vents,  
     Ou les temps,  
 Te puissent ruer<sup>2</sup> par terre.

<sup>2</sup> *Ruer* : jeter, renverser; du latin *ruere*.

## XII (\*).

Du Grand Turc je n'ai souci,  
 Ni du Grand Tartare aussi;  
 L'or ne maîtrise ma vie,  
 Aux rois je ne porte envie :  
 Je n'ai souci que d'aimer  
 Moi-même, et me parfumer  
 D'odeurs, et qu'une couronne  
 De fleurs le chef m'entourne.  
 Je suis, mon Belleau (\*\*), celui

(\*) Cette pièce est imitée d'Anacréon.

(\*\*) Voy. *Amours*, II, 9.

Qui veut vivre cejourd'hui :  
L'homme ne saurait connaître  
Si un lendemain doit être.

Vulcain, en faveur de moi,  
Je te prie, dépêche-toi  
De me tourner une tasse  
Qui de profondeur surpasse  
Celle du vieillard Nestor :  
Je ne veux qu'elle soit d'or,  
Sans plus fais-la-moi de chêne,  
Ou de lierre ou de frêne.

Ne m'aggrave<sup>1</sup> point dedans  
Ces grands panaches pendants,  
Plastrons, morions ni armes :  
Qu'ai-je souci des alarmes,  
Des assauts et des combats?

Aussi, ne m'y grave pas  
Ni le soleil, ni la lune,  
Ni le jour, ni la nuit brune,  
Ni les astres, ni les Ours<sup>2</sup> :  
Je n'ai souci de leur cours,  
Encore moins de leur charrette,  
D'Orion, ni de Boëte<sup>3</sup>.

Mais peins-moi, je te suppli,  
D'une treille le repli<sup>4</sup>  
Non encore vendangée :  
Peins une vigne chargée  
De grappes et de raisins,  
Peins-y des fouteurs de vins :

<sup>1</sup> *Agrave* : grave.

<sup>2</sup> *Ours* : constellations.

<sup>3</sup> *Boëte* : le Bouvier.

<sup>4</sup> *Le repli* : les rameaux tortueux.

Le nez et la rouge trogne  
D'un Silène et d'un ivrogne.

## XIII (\*).

Les Muses lièrent un jour  
De chaînes de roses Amour,  
Et pour le garder le donnèrent  
Aux Grâces et à la Beauté,  
Qui, voyant sa déloyauté,  
Sur Parnasse l'emprisonnèrent.

Sitôt que Vénus l'entendit,  
Son beau ceston<sup>1</sup> elle vendit  
A Vulcain, pour la délivrance  
De son enfant, et tout soudain,  
Ayant l'argent dedans la main,  
Fit aux Muses la révérence.

Muses, déesses des chansons,  
Quand il faudrait quatre rançons  
Pour mon enfant, je les apporte.  
Délivrez mon fils prisonnier :  
Mais les Muses l'ont fait lier  
D'une chaîne encore plus forte.

Courage doncques, amoureux,  
Vous ne serez plus langoureux,  
Amour est au bout de ses ruses,  
Plus n'oserait, ce faux garçon,

<sup>1</sup> *Ceston* : ceste, ceinture de Vénus

(\*) Imitée d'Anacréon.



Vous refuser quelque chanson,  
Puis qu'il est prisonnier des Muses.

## XIV (\*).

Pourtant si j'ai le chef plus blanc  
Que n'est d'un lis la fleur éclose,  
Et toi le visage plus franc  
Que n'est le bouton d'une rose;

Pour cela moquer il ne faut  
Ma tête de neige couverte :  
Si j'ai la tête blanche en haut,  
L'autre partie est assez verte.

Ne sais-tu pas, toi qui me fuis,  
Que pour bien faire une couronne  
Où quelque beau bouquet, d'un lis  
Toujours la rose on environne ?

(\* ) Imitée d'Anacréon.

## XV (\*).

La terre les eaux va buvant,  
L'arbre la boit par sa racine,  
La mer salée boit le vent,  
Et le soleil boit la marine<sup>r</sup>.

Le soleil est bu de la lune,  
Tout boit soit en haut ou en bas :

<sup>r</sup> La marine : la mer.

(\* ) Imitée d'Anacréon.

Suivant cette règle commune,  
Pourquoi donc ne boirions-nous pas ?

## XVI (\*).

Ah ! si l'or pouvait allonger  
D'un quart d'heure la vie aux hommes,  
De soin on devrait se ronger  
Pour l'entasser à grandes sommes,

Afin qu'il pût servir de prix  
Et de rançon à notre vie,  
Et que la mort, en l'ayant pris,  
Remît au corps l'âme ravie.

Mais puisqu'on ne la peut tarder<sup>1</sup>  
Pour don ni pour or qu'on lui offre,  
Que me servirait de garder  
Un trésor moisi dans mon coffre ?

Il vaut mieux, Jamin, s'adonner  
A feuilleter toujours un livre,  
Qui plutôt que l'or peut donner  
Malgré la mort un second vivre<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Tarder* : retarder.

Le poète entend par là l'immortalité

<sup>2</sup> *Un second vivre* : une seconde vie. des écrivains célèbres.

(\*) Imitée d'Anacréon.

## XVII.

Jeanne, en te baisant tu me dis  
Que j'ai le chef à demi gris,  
Et toujours me baisant tu veux

De l'ongle ôter mes blancs cheveux ,  
Comme si le poil blanc ou noir  
Sur le baiser avait pouvoir ;

Mais, Jeanne, tu te trompes fort :  
Un cheveu blanc est assez fort  
Pour te baiser, pourvu que point  
Tu ne veuilles de l'autre point.

## XVIII (\*).

Versons ces roses en ce vin ,  
En ce bon vin versons ces roses  
Et buvons l'un à l'autre , afin  
Qu'au cœur nos tristesses encloses  
Preignent en buvant quelque fin.

La belle rose du printemps ,  
Aubert<sup>1</sup>, admonète<sup>2</sup> les hommes  
Passer joyeusement le temps ,  
Et pendant que jeunes nous sommes ,  
Ébattre la fleur de nos ans.

Tout ainsi qu'elle défleurit  
Fanie<sup>3</sup> en une matinée ,  
Ainsi notre âge se flétrit,  
Las! et en moins d'une journée  
Le printemps d'un homme périt.

Ne vis-tu pas hier, Brinon ,  
Parlant et faisant bonne chère ,  
Qui, las! aujourd'hui n'est sinon

<sup>1</sup> Aubert Brinon, conseiller du roi,  
protecteur et ami de Ronsard.

<sup>2</sup> Admonète : avertit.

<sup>3</sup> Fanie : fanée.

(\* ) Imitée d'Anacréon.

Qu'un peu de poudre en une bière ,  
Qui de lui n'a rien que le nom ?

Nul ne dérobe son trépas :  
Charon serre tout en sa nasse ,  
Rois et pauvres tombent là-bas :  
Mais cependant le temps se passe,  
Rose , et je ne te chante pas.

La rose est l'honneur d'un pourpris ,  
La rose est des fleurs la plus belle ,  
Et dessus toutes a le prix ;  
C'est pour cela que je l'appelle  
La violette de Cypris.

La rose est le bouquet d'Amour,  
La rose est le jeu des Charites ,  
La rose blanchit tout autour,  
Au matin, de perles petites  
Qu'elle emprunte du point du jour.

La rose est le parfum des Dieux ,  
La rose est l'honneur des pucelles ,  
Qui leur sein beaucoup aiment mieux  
Enrichir de roses nouvelles  
Que d'un or tant soit précieux .

Est-il rien sans elle de beau ?  
La rose embellit toutes choses ,  
Vénus de roses a la peau ,  
Et l'aurore a les doigt de roses ,  
Et le front le Soleil nouveau.

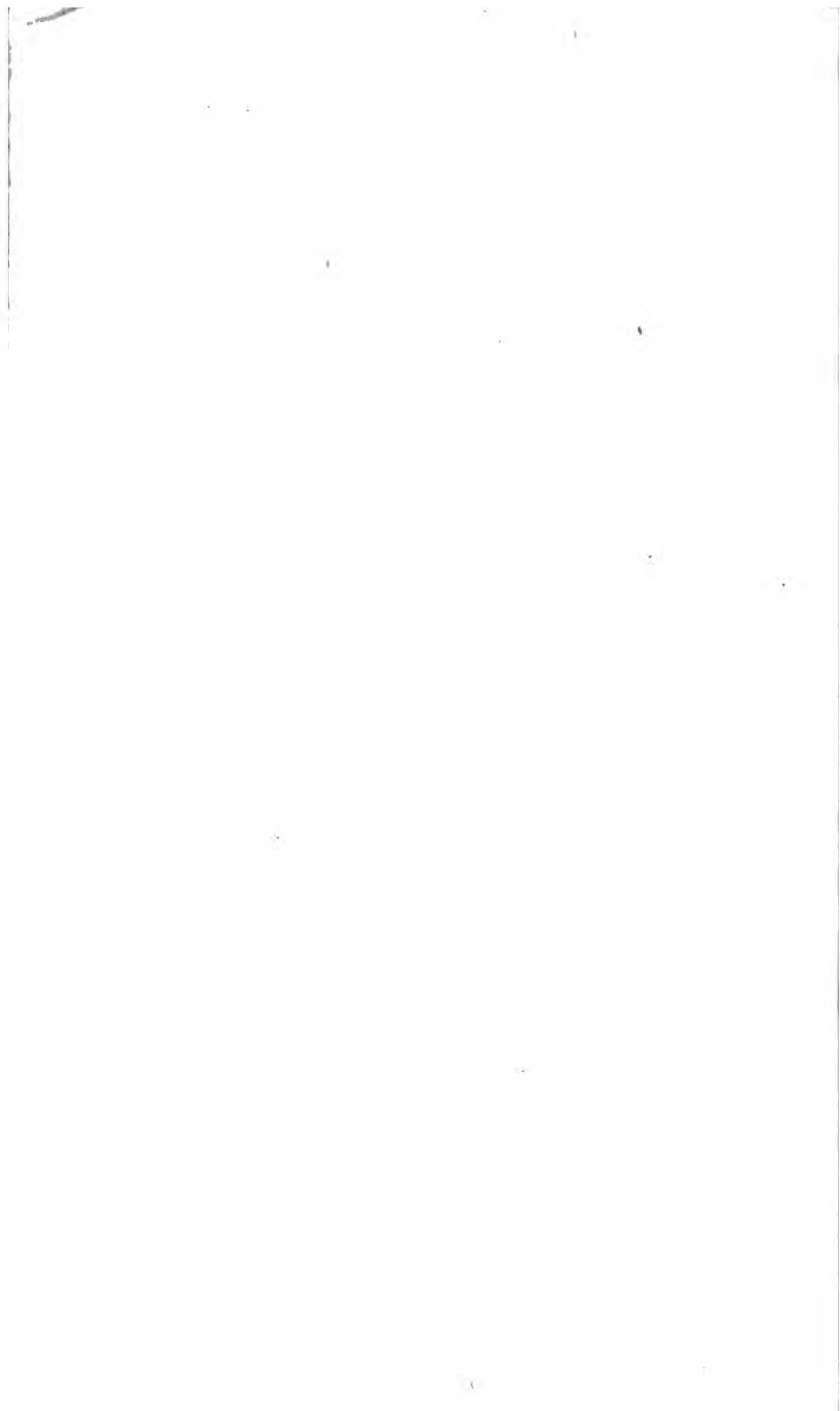
Les Nymphes de rose ont le sein ,  
Les coudes , les flancs et les hanches,  
Hébé de roses a la main ,  
Et les Charites, tant soient blanches ,

Ont le front de roses tout plein.

Que le mien en soit couronné,  
Ce m'est un laurier de victoire :  
Sus, appelons le deux fois né<sup>1</sup>,  
Le bon père, et le faisons boire,  
De cent roses environné.

Bacchus, épris de la beauté  
Des roses aux feuilles vermeilles,  
Sans elles n'a jamais été,  
Quand en chemise sous les treilles  
Il boit au plus chaud de l'été.

<sup>1</sup> Surnom de Bacchus, qui du sein de sa mère passa dans la cuisse de Jupiter.



LE  
CINQUIÈME LIVRE DES ODES(\*).

I.

A MADAME MARGUERITE (\*\*),

DEPUIS DUCHESSE DE SAVOIE.

Vierge dont la vertu redore  
Cet heureux siècle qui t'adore,  
Non pour être fille de Roi,  
Pour être duchesse, ou pour être  
Si proche en sang du roi mon maître,  
Qu'il n'a point d'autre sœur que toi ;

Mais bien pour être seule en France  
Et la colonne et l'espérance  
Des Muses, la race des Dieux,  
Que ta sainte grandeur embrasse,  
Suivant le naïf<sup>1</sup> de ta race,  
Qui d'astres a peuplé les cieux.

Les Muses d'une sage envie  
Tu suis, pour guides de ta vie,  
Et non les vers tant seulement :  
Mais tu adjoins à leur science  
Leur innocente conscience,  
Et leurs beaux dons également.

<sup>1</sup> *Le naïf* : le naturel.

(\*) Le V<sup>e</sup> livre des odes fut imprimé à Paris en 1553.

(\*\*) Cette ode est adressée à la fille de François I<sup>er</sup>, d'abord duchesse de Berri, et qui épousa en 1559 Emmanuel Philibert, duc de Savoie. Elle protégea les lettres et les savants.

Que sert à la princesse d'être  
 A toutes sciences adestre <sup>1</sup>,  
 Et mille fois Platon revoir,  
 Si par l'étude tout sur l'heure  
 Sa vie n'est faite meilleure,  
 Mariant les mœurs au savoir?

Les mœurs au savoir tu maries,  
 Et le savoir aux mœurs tu lies,  
 Assemblés d'un nœud gordien,  
 T'égarant loin du populaire,  
 Et de son bruit qui ne peut plaire  
 Aux filles de l'Olympien <sup>2</sup>.

Les riches maisons somptueuses,  
 Et les cités présomptueuses,  
 Par l'orgueil d'un mur s'élevant,  
 Où les rois tant de bien dépensent,  
 Ne sont les lieux où elles dansent,  
 Le Cynthien <sup>3</sup> sonnante devant ;

Mais sur les rives reculées,  
 Ou dessous l'abri des vallées,  
 Ou dessous les tertres bossus,  
 Ou entre les forêts sauvages,  
 Ou par le secret des rivages,  
 Ou dans les antres bien moussus.

Point ou peu ne hantent la table  
 Des Dieux d'Homère, délectable,  
 Pour les vins versés de la main  
 Du Troyen<sup>4</sup>, fuyant les viandes  
 Délicieusement friandes  
 Qui ne font qu'irriter la faim.

<sup>1</sup> *Adestre* : adroite.

<sup>2</sup> Les Muses, filles de Jupiter.

<sup>3</sup> Apollon.

<sup>4</sup> Ganymède.



Quand quelqu'un de Pallas devise,  
 Les Muses approuvent l'emprise  
 De filer, de tistre<sup>1</sup>, d'ourdir,  
 D'imposer nouveaux noms aux villes,  
 Et sous les polices civiles  
 Ne laisser les lois engourdir.

Mais d'aller horrible à la guerre,  
 De pousser les cités par terre,  
 Et vierge hanter les combats;  
 Coiffer d'un morion sa tête,  
 Et l'ombrager d'une grand' crête,  
 Les Muses ne l'approuvent pas.

Aussi vaut-il mieux que la gloire  
 Des femmes vive en la mémoire  
 Par autres travaux plus duisans<sup>2</sup>  
 Que par ceux-là des Amazones:  
 Auquel jugement tu t'adonnes,  
 Dès le premier fil de tes ans.

Car bien que ta royale vie  
 Soit de délices assouvie,  
 Pourtant, vierge, si fraudes-tu<sup>3</sup>  
 Les haims<sup>4</sup> qui la jeunesse appâtent,  
 Et jamais ta bouche ne gâtent,  
 Rebouchés<sup>5</sup> contre ta vertu.

Ta raison toujours attrempée<sup>6</sup>  
 Ne veut souffrir être trompée  
 Par leur mignard affolement,  
 Ni ta prudence non commune,  
 Que nulle chance de fortune

<sup>1</sup> *Tistre* : tisser.

<sup>2</sup> *Duisans* : convenables.

<sup>3</sup> *Si fraudes-tu* : tu évites, tu trompes.

<sup>4</sup> *Haims* : hameçons, appâts.

<sup>5</sup> *Rebouchés* : émoussés.

<sup>6</sup> *Solidement trempée*

Ne peut ébranler nullement.

Aussi ces maisons tant prisées  
D'un or émaillé lambrissées,  
Fontainebleau, Chambord<sup>1</sup>, ne sont  
Les séjours où tant tu t'amuses,  
Que parmi les antres des Muses,  
Compagne des vers qu'elles font :

Estimant trop meilleur de vivre  
Coie<sup>2</sup> et tranquille, que de suivre  
Cet orgueil par toi rejeté ;  
Et, loin du populaire, écrire  
Je ne sais quoi qui puisse dire  
Que quelquefois tu as été<sup>3</sup>

O des princesses la lumière,  
De quelle louange première,  
Commencerai-je à te vanter,  
Et de mille dont tu abondes,  
Quelles dernières ou secondes  
Cloront<sup>4</sup> la fin de mon chanter<sup>5</sup>?

Dirai-je que tes yeux enchantent  
Les plus constants qui se présentent  
Devant ta face, et vitement  
De ta voix douce et nompareille  
Leur tires l'âme par l'oreille  
D'un vertueux enchantement?

Dirai-je si quelqu'un souhaite  
De se feindre nouveau poète,  
Il ne doit sinon éprouver

<sup>1</sup> Chambord (Loir-et-Cher), château  
bâti par François I<sup>er</sup>.

<sup>2</sup> Coie : en repos.

<sup>3</sup> Rappeler ta vie à la postérité.

<sup>4</sup> Cloront : termineront.

<sup>5</sup> De mes chants.

Quelle est ta vertu, sans qu'il songe  
Dessus Parnasse, ou qu'il se plonge  
En Permesse pour s'abreuver ?

Dirai-je comme tu rabaisse  
La pompe des autres princesses,  
Te balançant d'un juste poids,  
Entre lesquelles ta prudence  
Flamboie en pareille évidence  
Que ton frère par-sus les rois ?

Dirai-je que les ans qui tournent  
De pas qui jamais ne séjournent,  
N'ont rien vu de semblable encor  
A la grandeur de ton courage,  
Ni ne verront, bien que notre âge  
Change son fer au premier or <sup>1</sup> ?

C'est toi, princesse, qui animes  
Nos vers et les fais magnanimes  
Pour les élever jusqu'aux cieux.  
Et qui fais nos chants poétiques  
Égaler les vers des antiques  
Par un oser <sup>2</sup> ingénieux.

C'est toi qui portes sur tes ailes  
Le saint honneur des neuf pucelles  
Obéissantes à ta loi ;  
C'est toi seule qui ne dédaignes  
De les avouer pour compagnes,  
Filles d'un grand dieu comme toi <sup>3</sup>.

N'est-ce pas toi, docte princesse,  
Ainçois <sup>4</sup>, ô mortelle déesse,  
Qui me donnas cœur de chanter ?

<sup>1</sup> L'or du premier âge.

<sup>2</sup> Un oser : une audace.

<sup>3</sup> Comme tu l'es toi-même.

<sup>4</sup> Ainçois : plutôt.

Et qui m'ouvris la fantaisie  
De trouver quelque poésie  
Qui pût tes grâces contenter ?

Mais que ferai-je à ce vulgaire  
A qui jamais je n'ai su plaire ,  
Ni ne plais , ni plaire ne veux ?  
Porterai-je la bouche close  
Sans plus méditer quelque chose  
Qui puisse étonner nos neveux ?

L'un crie que trop je me vante ,  
L'autre que le vers que je chante  
N'est pas bien joint ni maçonné ;  
L'un prend horreur de mon audace ,  
Et dit que sur la grecque trace  
Mon œuvre n'est point façonné.

Je déments leur langue au contraire ,  
Comme l'ayant bien su peindre  
Dessus le moule des plus vieux ,  
Et comme cil<sup>1</sup> qui ne s'égare<sup>2</sup>  
Des vers repliés<sup>3</sup> de Pindare ,  
Inconnus de mes envieux.

Lors me voyant en assurance,  
Je publierai parmi la France  
Le los<sup>4</sup> de ta divinité ,  
Tes vertus , bontés et doctrine ,  
Les vrais boucliers de ta poitrine ,  
Sacrée<sup>5</sup> à la virginité :

Afin qu'après ma voix fidèle ,

<sup>1</sup> *Cil* : celui.

<sup>2</sup> *Ne s'égare* : ne s'écarte.

<sup>3</sup> Sens du latin *flexi* : à la cadence

et au rythme variés.

<sup>4</sup> *Los* : louange.

<sup>5</sup> *Sacrée* : consacrée.

La mère, au soir à la chandelle,  
 Pirouettant les fuseaux pleins,  
 Conte tes vertus précieuses  
 A ses filles non ocieuses <sup>1</sup>  
 Pour tromper le temps et leurs mains.

Peut-être aussi, alors que l'âge  
 Aura tout brouillé ton lignage <sup>2</sup>,  
 Le peuple qui lira mes vers,  
 Etonné d'une gloire telle,  
 Ne te dira femme mortelle,  
 Mais sœur de Pallas aux yeux verts ;

Et te fera des édifices,  
 Tous enfumés de sacrifices,  
 Si bien que le siècle à venir  
 Ne connaîtra que Marguerite,  
 Immortalisant ton mérite  
 D'un perdurable <sup>3</sup> souvenir.

<sup>1</sup> *Ociosus* : paresseuses ; du latin *otiosus*.

<sup>2</sup> *Lignage* : race.

<sup>3</sup> *Perdurable* : immortel ;

## II (\*).

Que sert à l'homme de piller  
 La riche et heureuse Arabie,  
 Et de ses moissons dépouiller  
 Soit la Sicile ou la Libye,  
 Ou dérober l'Inde ennoblie  
 Des trésors de son bord gemmé <sup>1</sup>,

<sup>1</sup> *Gemmé* : orné de pierres précieuses ; du latin *gemma*.

(\*) Cette ode est adressée à M. de Lignery, partant pour l'armée d'Italie.

S'il n'aime et s'il n'est point aimé?  
 Si tout le monde le dédaigne,  
 Si nul second ne l'accompagne,  
 Solliciteux <sup>1</sup> de son ami,  
 Comme un Patrocle accompagnable  
 Suivait Achille, fût <sup>2</sup> parmi  
 La nue la plus effroyable  
 Des Lyciens, lorsqu'odieux  
 Contre Priam soufflait son ire,  
 Fût quand paisible sur la lyre  
 Chantait les hommes et les Dieux?

Le temps qui a commandement  
 Vainqueur des masses sourcilleuses,  
 Qui dévalent leur fondement  
 Jusques aux ondes sommeilleuses,  
 Ni les menaces orgueilleuses  
 Des fiers tyrans ne sauraient pas  
 Ecrouler ni ruer à bas  
 La ferme amour que je te porte,  
 Tant elle est en sa chaîne forte;  
 Et si avec toi librement  
 Je ne puis franchir les montagnes <sup>3</sup>  
 Qu'Annibal cassa durement,  
 Haineux des latines campagnes,  
 Pourtant ne méprise ma foi :  
 Car l'âpre soin qui m'enchevêtre,  
 Seul m'alente <sup>4</sup>, et m'engarde d'être  
 Prompt à voler avecque toi.

Mais s'il te plaît de retenir  
 Ta fuite disposte<sup>5</sup> et légère,

<sup>1</sup> *Solliciteux* : inquiet, soigneux; du latin *sollicitus*.

<sup>2</sup> Fût-ce.

<sup>3</sup> Les Alpes.

<sup>4</sup> *M'alente* : me retarde.

<sup>5</sup> *Disposte* : prompt.

Jusqu'au temps qu'on voit revenir  
 L'aronde <sup>1</sup>, des fleurs messagère ;  
 De prompte jambe voyageuse  
 Je te suivrai, fût pour trouver  
 L'onde où Phébus vient abreuver  
 Ses chevaux suant de la course,  
 Ou du Nil l'incertaine source.  
 Mais si le désir courageux  
 Te pique tant qu'il t'importune  
 De forcer l'hiver outrageux,  
 Et la saison mal-opportune,  
 Marche, fuis, va légèrement :  
 L'oiseau ménalien Mercure <sup>2</sup>,  
 Le dieu qui des passans a cure,  
 Te puisse guider dextrement !

Ces glacés pelotons volans <sup>3</sup>  
 Que l'orage par les monts boule <sup>4</sup>,  
 Ne te soient durs ni violens :  
 Et l'eau qui par ravines coule  
 Du jus de la neige qui roule,  
 Demeure coie sans broncher  
 Quand tu voudras en approcher :  
 La froide gorge Thracienne  
 Et la pluvieuse Libyenne  
 Serrent leurs vents audacieux ;  
 Que rien sur les monts ne résonne  
 Fors un Zéphyre gracieux,  
 Imitant ton luth quand il sonne ;  
 Phébus aussi qui a connu  
 Combien son poète te prise,  
 Clair par les champs te favorise,

<sup>1</sup> Aronde : hirondelle.

<sup>3</sup> Les avalanches.

<sup>2</sup> Mercure, né sur le Ménale, est représenté avec des ailes aux talons.

<sup>4</sup> Arrondit en boule.

Et sa sœur au beau front corou <sup>1</sup>.

Quand tu te seras approché  
Des belles plaines d'Italie,  
Vis, Lignery, pur du péché  
Qui l'amitié première oublie :  
N'endure que l'âge délie  
Le nœud que les Grâces ont joint.

O temps où l'on ne souloit point  
Courir à l'onde Hyperborée !  
Telle saison fut bien dorée,  
En laquelle on se contentait  
De voir de son toit la fumée,  
Lorsque la terre on ne hantait  
D'un autre soleil allumée <sup>2</sup> :  
Et les mortels, heureux alors,  
Remplis d'innocence naïve,  
Ne connaissaient rien que la rive  
Et les flancs de leurs prochains bords.

Tu me diras à ton retour  
Combien de lacs et de rivières  
Et de remparts ferment le tour  
Des villes en murailles fières :  
Quelles cités vont les premières  
En renom ; et je te dirai  
Les vers troyens que j'écrirai  
En ma Franciade avancée,  
Si le roi mûrit ma pensée.  
Tandis sous le Loir je suivrai  
Un petit taureau que je voue  
A ton retour, qui jà sevré,  
Sans mère par les fleurs se joue,

<sup>1</sup> Diane, la Lune.

<sup>2</sup> Allumée : éclairée.



Blanchissant d'une note <sup>1</sup> au front :  
 Sa marque imite de la lune  
 Les feux courbés , quand l'une et l'une  
 De ses deux cornes se refont.

<sup>1</sup> Une note : une marque

## III

Sur tous parfums j'aime la rose  
 Dessus l'épine en mai décroise <sup>1</sup>,  
 Et l'odeur de la belle fleur  
 Qui de sa première couleur  
 Pare la terre, quand la glace  
 Et l'hiver au soleil font place <sup>2</sup>

Les autres boutons vermeillets,  
 La giroflée et les œillets,  
 Et le bel émail qui varie  
 L'honneur gemmé d'une prairie,  
 En milles lustres s'éclatant,  
 Ensemble ne me plaisent tant  
 Que fait la rose pourperette,  
 Et de Mars la blanche fleurette .

Que saurai-je pour le doux flair <sup>3</sup>  
 Que je sens au moyen de l'air  
 Prier pour vous deux autre chose,  
 Sinon que toi bouton de rose,  
 Du teint de honte <sup>4</sup> accompagné,  
 Sois toujours en mai rebaigné  
 De la rosée qui doux glisse,  
 Et jamais juin ne te fanisse ?

<sup>1</sup> *Déclose* : éclose.

<sup>2</sup> La violette.

<sup>3</sup> *Flair* : odeur.

<sup>4</sup> Du rouge de la pudeur.

Ni à toi , fleurette de Mars ,  
 Jamais l'hiver lorsque tu pars  
 Hors de la terre , ne te fasse  
 Pencher morte dessus la place ;  
 Ains toujours, malgré la froideur ,  
 Puisses-tu de ta suave odeur  
 Nous annoncer que l'an se vire <sup>1</sup>  
 Plus doux vers nous , et que Zéphyre  
 Après le tour du fâcheux temps <sup>2</sup>  
 Nous ramène le beau printemps !

<sup>1</sup> *Se vire* : tourne.<sup>2</sup> *L'hiver*.

## IV.

Je veux , Muses aux beaux yeux ,  
 Muses mignonnes <sup>1</sup> des Dieux ,  
 D'un vers qui coule sans peine  
 Louanger 'une fontaine ;  
 Sus donc , Muses aux beaux yeux ,  
 Muses, mignonnes des Dieux ,  
 D'un vers qui coule sans peine ,  
 Louangeons une fontaine.

C'est à vous de me guider ,  
 Sans vous je ne puis m'aider,  
 Sans vous , brunettes <sup>2</sup>, ma lyre  
 Rien de bon ne saurait dire.  
 Mais , brunettes aux beaux yeux ,  
 Brunettes mignonnes des Dieux ,  
 S'il vous plaît tendre ma lyre,  
 Et m'enseigner pour redire  
 Les vers que dits vous m'aurez ,

<sup>1</sup> *Mignonnes* : favorites.<sup>2</sup> *Brunettes* : aux cheveux noirs.

Lors , brunettes , vous m'oirez  
A nos françaises oreilles  
Chanter vos douces merveilles.

O beau cristal murmurant ,  
Que le ciel est azurant <sup>1</sup>  
D'une belle couleur blue <sup>2</sup> ,  
Où ma dame toute nue  
Lava son beau teint vermeil  
Qui retenait le soleil ,  
Et sa belle tresse blonde ,  
Tresse aux Zéphirs vagabonde ,  
Comme Cérès émouvant  
La sienne aux soupirs du vent :  
Tresse vraiment aussi belle  
Que celle d'Amour , où celle  
Qui va de crêpes reflos <sup>3</sup>  
Frappant d'Apollon le dos.

C'est toi , belle fontenette ,  
Où ma douce mignonnette  
A miré ses yeux dedans ,  
Ainçois<sup>4</sup> deux astres ardents ,  
Que la gaie Cyprienne ,  
Erycine , Idalienne<sup>5</sup> ,  
Sur ceux des Grâces loûrait ,  
Et pour siens les avoûrait ,  
Tant leur mignotise <sup>6</sup> darde  
D'Amours à qui les regarde.

C'est toi qui dix mille fois  
As relavé les beaux doigts  
De ma douce mignonnette

<sup>1</sup> Coloré en azur.

<sup>2</sup> Blue : bleue.

<sup>3</sup> De boucles repliées.

<sup>4</sup> Ainçois : ou plutôt.

<sup>5</sup> Trois surnoms de Vénus.

<sup>6</sup> Mignotise : grâce mignonne.

Dedans ta douce ondelette.  
 Doigts qui en beauté vaincus  
 Ne sont de ceux de Bacchus,  
 Tant leurs branchettes sont pleines  
 De mille rameuses veines,  
 Par où coule le beau sang  
 Dedans leur ivoire blanc :  
 Ivoire où sont cinq perlettes  
 Luisantes, claires et nettes,  
 Ornant les bouts finissants  
 De cinq boutons fleurissants.

C'est toi, douce fontelette,  
 Qui dans ta froide ondelette  
 As baigné ses deux beaux pieds  
 Pieds de Thétis déliés<sup>1</sup> :  
 Et son beau corps qui ressemble  
 Aux lis et roses ensemble :  
 Corps, qui pour l'avoir vu nu  
 M'a fait Actéon cornu<sup>2</sup>,  
 Me transformant ma nature  
 En sauvagine<sup>3</sup> figure :  
 Mais de ce mal ne se deult<sup>4</sup>  
 Mon cœur puisqu'elle le veut.

C'est toi, douce fontelette,  
 Dont la mignarde ondelette  
 A cent fois baisé les brins<sup>5</sup>  
 De ses boutons cinabrins<sup>6</sup>,  
 De ses lèvres pourperées,  
 De ses lèvres nectarées<sup>7</sup>,

<sup>1</sup> Thétis aux pieds d'argent, dans Homère.

<sup>2</sup> Actéon changé en cerf pour avoir vu Diane au bain.

<sup>3</sup> De bête sauvage.

<sup>4</sup> *Se douloir* : se plaindre, souffrir ; du latin *dolere*.

<sup>5</sup> *Brins* : bouts.

<sup>6</sup> *Cinabrins* : rouge comme le cinabre.

<sup>7</sup> Douces comme le nectar.

De ses roses de qui sort  
Le ris qui cause ma mort.

C'est toi qui laves sa hanche,  
Sa grève<sup>1</sup> et sa cuisse blanche,  
Et son qui ne fait encor  
Que se friser de fils d'or.

C'est toi, quand la porte-flamme,  
La Chienne du ciel enflamme  
Le monde de toutes parts,  
Qui vois les membres épars<sup>2</sup>  
De ma dame sur ta rive,  
Lorsque sur l'herbette oisive  
Le somme en ses yeux glissant  
Flatte son corps languissant :  
Et lorsque le vent secoue  
Son sein, où pris il se joue,  
Et le fait d'un doux souffler  
Rabaisser et puis renfler :

Elle dessus ton rivage  
Ressemble à un bel image<sup>3</sup>  
Fait de porphyre veineux,  
S'il ne fût que ses cheveux  
La découvrent sur ta rive :  
Et que les oiseaux perchés,  
De leurs cols demi-penchés  
En rejargonant l'épient<sup>4</sup>,  
Et de se tenir s'oublent  
Sur la branche, tant l'ardeur  
De ses yeux brûle leur cœur;  
Et trépignant dedans l'arbre,

<sup>1</sup> Grève : jambe.

<sup>2</sup> Épars : étendus.

<sup>3</sup> Une belle statue.

<sup>4</sup> L'épient : la regardent.

Font dessus son sein de marbre  
 Écouler dix mille fleurs,  
 Fleurs de dix mille couleurs,  
 Qui tombent comme une nue :  
 Si bien qu'on ne peut savoir,  
 A la voir, et à les voir,  
 Laquelle ou de la fleurette,  
 Ou d'elle est la plus douillette <sup>1</sup>.

Vraiment, cristal azuré,  
 Cristal gaîment emmuré  
 D'une belle herbe fleurie,  
 Pour avoir fait à m'amie  
 Un doux chevet de ton bord,  
 Quand languissante elle dort :  
 Je t'assure, ondette chère,  
 Que jamais ainsi qu'Homère,  
 Noire ne t'appellerai,  
 Mais toujours je te loûrai  
 Pour claire, pour argentine,  
 Pour nette, pour cristalline :  
 Et te suppli' de vouloir  
 Ains <sup>2</sup> qu'entrer dedans le Loir  
 D'une course serpentièrre,  
 Recevoir l'humble prière  
 Que je fais dessus tes flots,  
 Et recevoir en ton los <sup>3</sup>  
 Ces lis et ces belles roses  
 Que je verse à mains décloes <sup>4</sup>,  
 Avec du miel et du lait,  
 Dessus ton sein ondelet,  
 Et ces beaux vers que j'engrave  
 Au bord que ton onde lave.

<sup>1</sup> *Douillette* : tendre, fraîche.

<sup>2</sup> *Ains* : avant.

<sup>3</sup> *En ton los* : en ton honneur.

<sup>4</sup> *Décloes* : ouvertes.

Vive source désormais  
 Puisses-tu pour tout jamais  
 Plus qu'argent être luisante,  
 Et que la chienne cuisante <sup>1</sup>  
 Jamais dedans ton vaisseau  
 Ne fasse tarir ton eau.

Toujours les belles Naiades,  
 Oréades, et Dryades  
 S'entre-serrant par les mains,  
 Jointes avec les Sylvains,  
 Puissent rouler leurs carolles <sup>2</sup>  
 Autour de tes rives molles,  
 Et Pan, trépignant menu,  
 De son ergot mi-cornu  
 Guide le premier la danse  
 A la loi de la cadence.

Jamais le lascif troupeau,  
 L'aiglelet et le chevreau  
 Ne broutent tes rives franches,  
 Ni jamais feuilles ni branches  
 Ne puissent troubler ton fond,  
 Tombant d'en haut sur ton front,  
 Front en qui ma Cythérée  
 A sa face remirée :  
 Ni jamais quelque Roland,  
 Epoint d'amour violent,  
 Ne honnisse ta belle onde <sup>3</sup>;  
 Mais sans cesse vagabonde,  
 Caquetant sur ton gravois  
 D'une flo-flottante voix,  
 Toujours sa course verrée <sup>4</sup>  
 Se joigne à l'onde Loirée.

<sup>1</sup> La chienne cuisante : la canicule. rioste.

<sup>2</sup> Carolles : danses.

<sup>3</sup> Souvenir d'un passage de l'A-

<sup>4</sup> Verrée : claire comme le verre.

Mais adieu , fontaine , adieu ,  
 Tressillante par ce lieu  
 Vous courez perpétuelle  
 D'une course pérennelle,  
 Vive sans jamais tarir :  
 Et je dois bientôt mourir,  
 Et je dois bientôt en cendre,  
 Aux Champs-Élysés descendre ;  
 Sans qu'il reste rien de moi  
 Qu'un petit je ne sais quoi  
 Qu'un petit vase de pierre  
 Cachera dessous la terre.

Toutefois ains que mes yeux  
 Quittent le beau jour des cieux,  
 Je vous pri', ma fontelette ,  
 Ma doucelette ondelette ,  
 Je vous pri', n'oubliez pas ,  
 Dès le jour de mon trépas,  
 Contre vos rives de dire,  
 Qu'un Vandomois sur sa lyre  
 N'a votre nom dédaigné :  
 Et que sa dame a baigné  
 Sa belle peau doucelette  
 En votre claire ondelette.

## V.

Nicolas , faisons bonne chère  
 Tandis qu'en avons le loisir,  
 Trompons le soin et la misère,  
 Ennemis de notre plaisir.

Purgeons l'humeur qui nous enflamme  
 D'avarice et d'ambition :



Ayons , Philosophes , une âme  
Toute franche de passion.

Chassons le soin , chassons la peine ,  
Contentons-nous de n'être rien :  
Quand notre âme sera bien saine,  
Tout le corps se portera bien.

Une âme de biens affamée  
Obscurcit toujours la raison :  
Il ne faut qu'un peu de fumée  
Pour noircir toute la maison.

Faire conquête sur conquête  
Des biens amassés sans propos :  
Ce n'est que nous rompre la tête,  
Et ne trouver jamais repos.

J'ai raclé de ma fantaisie  
Le monde , au visage éhonté ,  
Pour vaquer à la Poésie  
Quand j'en aurai la volonté.

Voilà le bien que je désire ,  
Sans plus en vain me tourmenter  
Afin que mon âme n'empire  
Par faute de se contenter.

Quand ta fièvre ( dont la mémoire  
Me fait encore frissonner )  
Ne t'aurait appris qu'à bien boire,  
Tu ne la dois abandonner.

A toutes les fois que l'envie  
Te prendra de boire, reboi  
Bois souvent , aussi bien la vie  
N'est pas si longue que le doigt.

C'est un grand bien d'être hydropique,  
 Et d'eaux s'enfler la ronde peau :  
 Des éléments le plus antique  
 Et le meilleur est-ce pas l'eau ?

Non-seulement la maladie  
 Qui nous mate <sup>1</sup> par ses efforts,  
 Ne rend notre masse étourdie,  
 Énervant les forces du corps :

Elle nous trouble la cervelle,  
 Et l'esprit qui nous vient des cieux :  
 Il n'y a part qui ne chancelle,  
 Quand les hommes deviennent vieux.

Puis la mort vient qui nous envole <sup>2</sup> :  
 Alors un chacun se repent  
 Que mieux il n'a joué son rôle :  
 Mais, bon temps, à Dieu t'y command' <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Mate* : dompte.  
<sup>2</sup> *Envole* : emporte.

<sup>3</sup> Je te recommande à Dieu : *A Dio  
 ti commendo.*

## VI.

Nous ne tenons en notre main  
 Le jour qui suit le lendemain :  
 La vie n'a point d'assurance,  
 Et pendant que nous désirons  
 La faveur des rois, nous mourons  
 Au milieu de notre espérance.

L'homme après son dernier trépas,  
 Plus ne boit ni mange là bas,  
 Et sa grange qu'il a laissée

Pleine de blé devant sa fin,  
Et sa cave pleine de vin  
Ne lui viennent plus en pensée.

Eh! quel gain apporte l'émoi <sup>1</sup>!  
Va, Coridon, apprête-moi  
Un lit de roses épanchées :  
Il me plaît pour me défâcher,  
A la renverse me coucher  
Entre les pots et les jonchées <sup>2</sup>.

Fais-moi venir d'Aurat (\*) ici,  
Fais-y venir Jodelle (\*\*) aussi,  
Et toute la Musine troupe <sup>3</sup> :  
Depuis le soir jusqu'au matin  
Je veux leur donner un festin,  
Et cent fois leur tendre la coupe.

Verse donc et reverse encor  
Dedans cette grand' coupe d'or,  
Je vais boire à Henri Éstienne (\*\*\*),  
Qui des enfers nous a rendu  
Du vieil Anacréon perdu  
La douce lyre Téienne <sup>4</sup>.

A toi, gentil Anacréon,  
Doit son plaisir le biberon,  
Et Bacchus te doit ses bouteilles :

<sup>1</sup> *L'émoi* : le trouble, la crainte.

<sup>3</sup> Tous les poètes amis de Ronsard.

<sup>2</sup> *Les jonchées* : les fleurs et les herbes coupées.

<sup>4</sup> Anacréon naquit à Téos.

(\*) D'Aurat. Voy. *Amours*, II, 6.

(\*\*) Jodelle, auteur dramatique, né en 1532, mort en 1573, un des poètes de la Pléiade.

(\*\*\*) Éstienne (Henri) imprimeur à Paris, né en 1528, auteur du *Thesaurus linguæ græcæ*, réimprimé par Amb. Firmin-Didot. On lui doit, entre autres excellentes éditions, la première des *Poésies d'Anacréon*.

Amour son compagnon te doit,  
 Venus et Silène qui boit  
 L'été dessous l'ombre des treilles.

## VII.

Mon Choiseul, lève tes yeux,  
 Ces mêmes flambeaux des Cieux,  
 Ce soleil, et cette lune  
 C'était la même commune  
 Qui luisait à nos aïeux.

Mais rien ne se perd là haut,  
 Et le genre humain défaut<sup>1</sup>  
 Comme une rose pourprine,  
 Qui languit dessus l'épine  
 Sitôt qu'elle sent le chaud.

Nous ne devons espérer  
 De toujours vifs demeurer,  
 Nous, le songe d'une vie :  
 Qui, bons Dieux ! aurait envie  
 De vouloir toujours durer ?

Non, ce n'est moi qui veux or'<sup>2</sup>  
 Vivre autant que fit Nestor :  
 Quel plaisir, quelle liesse<sup>3</sup>  
 Reçoit l'homme en sa vieillesse,  
 Eût-il mille talents d'or ?

L'homme vieil ne peut marcher,  
 N'ouïr, ni voir, ni mâcher :  
 C'est une idole enfumée

<sup>1</sup> *Défaut*, du verbe défaillir : périt.

<sup>3</sup> *Liesse* : joie ; du latin *letitia*.

<sup>2</sup> *Or'* pour *ores* : maintenant.

Au coin d'une cheminée,  
Qui ne fait rien que cracher.

Il est toujours en courroux ;  
Bacchus ne lui est plus doux ,  
Ni de Vénus l'accointance ;  
En lieu de mener la danse  
Il tremblotte des genoux.

Si quelque force ont mes vœux ?  
Écoutez, Dieux : je ne veux  
Attendre qu'une mort lente  
Me conduise à Rhadamante <sup>1</sup>  
Avecques des blancs cheveux.

Ah! qu'on me ferait grand tort  
De me traîner voir le bord  
Ce jourd'hui du fleuve courbe <sup>2</sup>  
Qui là bas reçoit la tourbe  
Qui tend les bras vers le port !

Car je vis : et c'est grand bien  
De vivre , et de vivre bien ,  
Faire envers Dieu son office ,  
Faire à son prince service ,  
Et se contenter du sien.

Celui qui vit en ce point,  
Heureux ne convoite point  
Du peuple être nommé sire ,  
D'adjoindre au sien un empire,  
De trop d'avarice époint.

Celui n'a souci quel roi  
Tyrannise sous sa loi  
Ou la Perse ou la Syrie ,

<sup>1</sup> Juge des enfers.

<sup>2</sup> Le Styx.

Ou l'Inde ou la Tartarie :  
Car celui vit sans émoi :

Ou bien s'il a quelque soin  
C'est de s'endormir au coin  
De quelque grotte sauvage ,  
Ou le long d'un beau rivage ,  
Tout seul se perdre bien loin :

Et soit à l'aube du jour,  
Ou quand la nuit fait son tour  
En sa charrette endormie ,  
Se souvenant de s'amie ,  
Toujours chanter de l'Amour,

## VIII.

Mon neveu, suis la vertu :  
Le jeune homme revêtu  
De la science honorable ,  
Aux peuples en chacun lieu  
Apparaît un demi-dieu  
Pour son savoir vénérable :

Sois courtois, sois amoureux ,  
Sois en guerre valeureux ,  
Aux petits ne fais injures :  
Mais si un grand te fait tort ,  
Souhaite plutôt la mort  
Que d'un seul point tu l'endures.

Jamais en nulle saison  
Ne cagnarde <sup>1</sup> en ta maison :

<sup>1</sup> *Cagnarde* : rester aceroupi.

Vois les terres étrangères :  
Faisant service à ton roi,  
Et garde toujours la loi  
Que soulaient<sup>1</sup> garder tes pères.

Ne sois menteur ni paillard,  
Ivrogne, ni babillard :  
Fais que ta jeunesse caute<sup>2</sup>  
Soit vieille devant le temps;  
Si bien ces vers tu entends,  
Tu ne feras jamais faute.

<sup>1</sup> *Soulaient* : avaient coutume; du latin *solere*.      <sup>2</sup> *Caute* : prudente; du latin *cautus*.

## IX.

Puisqu'en bref<sup>1</sup> je dois reposer  
Outre l'infemale rivière,  
Eh! que me sert de composer  
Autant de vers qu'a fait Homère?

Les vers ne me sauveront pas  
Qu'ombre poudreuse je ne sente  
Le faix de la tombe là bas,  
S'elle est ou légère ou pesante.

Je pose le cas que mes vers  
De mon labeur en contre change,  
Cent ans ou deux par l'Univers  
M'apportent un peu de louange.

Suis-je meilleur qu'Anacréon,  
Que Stésichore<sup>2</sup> ou Simonide<sup>3</sup>,

<sup>1</sup> *En bref* : en somme.

sait vers 626 av. J.-C.

<sup>2</sup> Poète lyrique né en Sicile, floris-

<sup>3</sup> De l'île de Céos, né en 558 av. J.-C.

Ou qu'Antimaque <sup>1</sup> ou que Bion<sup>2</sup>,  
Que Philette <sup>3</sup> ou que Bacchylide<sup>4</sup>?

Et bien qu'ils fussent hommes Grecs,  
Que leur servit leur beau langage,  
Puisque les ans venus après  
Ont mis en poudre leur ouvrage?

Donque moi qui suis né François,  
Suivant les Muses maternelles,  
Eh! dois-je espérer que ma voix  
Rende mes œuvres immortelles?

Non, non il vaut mieux, Betteampré,  
Son âge en trafiques <sup>5</sup> dépendre <sup>6</sup>,  
Ou devant un sénat pourpré <sup>7</sup>  
Pour de l'argent sa langue vendre,

Que de suivre l'ocieux train  
De cette pauvre Calliope,  
Qui toujours fait mourir de faim  
Les meilleurs chantres de sa trope.

<sup>1</sup> Poète lyrique né à Colophon.

450 av. J.-C.

<sup>2</sup> Poète bucolique né à Smyrne, 290  
av. J.-C.

<sup>5</sup> *En trafiques* : en trafics; en faisant  
le commerce.

<sup>3</sup> Natif de l'île de Cos.

<sup>6</sup> *Dépendre* : dépenser.

<sup>4</sup> Poète lyrique, de l'île de Céos,

<sup>7</sup> *Pourpré* : vêtu de pourpre.

## X (\*).

Quand je veux en amour prendre mes passe-temps,  
M'amie en se moquant, laid et vieillard me nomme :  
Quoi, dit-elle, rêveur, tu as plus de cent ans,  
Et tu veux contrefaire encore le jeune homme?

Tu ne fais que hemir <sup>1</sup>, tu n'as plus de vigueur,

<sup>1</sup> Tu n'as plus du cheval que le hennissement.

(\*). Imitée d'Anacréon.



Ta couleur est d'un mort qu'on dévalle<sup>1</sup> en la fosse ;  
 Vrai est quand tu me vois tu prends un peu de cœur :  
 Un cheval généreux ne devient jamais rosse.

Si tu le veux savoir, prends ce miroir, et vois  
 Ta barbe en tous endroits de neige parsemée,  
 Ton œil qui fait la cire épaisse comme un doigt,  
 Et ta face qui semble une idole enfumée.

Alors je lui répons : Quant à moi je ne sais  
 Si j'ai l'œil chassieux, si j'ai perdu courage,  
 Si mes cheveux sont noirs ou si blancs je les ai :  
 Il n'est plus temps d'apprendre à mirer mon visage.

Mais puisque mon corps doit sous la terre moisir  
 Bientôt, et que Pluton victime le veut prendre,  
 Plus il me faut hâter de ravir le plaisir,  
 D'autant plus que ma vie est proche de sa cendre.

<sup>1</sup> *Dévaler* : faire glisser en bas.

## XI.

Sitôt que tu sens arriver  
 La froide saison de l'hiver,  
 En octobre, douce arondelle,  
 Tu t'envoles bien loin d'ici,  
 Puis quand l'hiver est adouci,  
 Tu retournes toute nouvelle.

Mais Amour, oiseau comme toi,  
 Ne s'enfuit jamais de chez moi :  
 Toujours mon hôte je le trouve ;  
 Il se niche en mon cœur toujours,  
 Et pond mille petits Amours,  
 Qu'au fond de ma poitrine il couve,

L'un a des ailerons au flanc  
 L'autre de duvet est tout blanc,  
 Et l'autre dans le nid s'essore<sup>1</sup> :  
 L'un de la coque à demi sort,  
 Et l'autre en becquette le bord,  
 Et l'autre est dans la glaire<sup>2</sup> encore.

J'entends, soit de jour, soit de nuit,  
 De ces petits Amours le bruit,  
 Béans pour avoir la bechée<sup>3</sup>,  
 Qui sont nourris par les plus grands,  
 Et grands devenus, tous les ans  
 Font une nouvelle nichée.

Quel remède aurai-je, Brinon (\*),  
 Encontre tant d'Amours, sinon  
 (Puis que d'eux je me désespère),  
 Pour soudain guérir ma langueur,  
 D'une dague m'ouvrant le cœur,  
 Tuer les petits et la mère?

<sup>1</sup> S'essore : se sèche.

<sup>2</sup> Glaire : le blanc de l'œuf.

<sup>3</sup> Béchée : becquée.

(\*) Voy. liv. IV, ode 18.

## XII.

Ta seule vertu reprend  
 Le vieil Ascréan<sup>1</sup>, qui ment  
 Quand il dit que la justice,  
 La pitié, le saint amour  
 Ont quitté ce bas séjour,  
 Abhorrant notre malice.

<sup>1</sup> Hésiode, né à Ascra en Béotie.

Car ici bas-j'aperçoi  
 Toutes ces vertus en toi :  
 J'en ai fait la sûre épreuve :  
 Il n'y a foi n'amitié,  
 Honneur, bonté ni pitié,  
 Qui dedans toi ne se treuve.

Qui dira donc, Charbonnier,  
 Que ce vieux siècle dernier  
 Où Dieu l'âme t'a donnée,  
 Soit de fer, puisqu'aujourd'hui  
 Par toi l'on revoit en lui  
 La saison d'or retournée ?

## XIII.

La belle Vénus un jour  
 M'amena son fils Amour ;  
 Et l'amenant me vint dire :  
 « Ecoute, mon cher Ronsard,  
 Enseigne à mon enfant l'art  
 De bien jouer de la lyre. »

Incontinent je le pris,  
 Et soigneux je lui appris  
 Comme Mercure eut la peine  
 De premier la façonner,  
 Et de premier en sonner  
 Dessus le mont de Cyllène.

Comme Minerve inventa  
 Le hautbois, qu'elle jeta  
 Dedans l'eau toute marrie,  
 Comme Pan le chalumeau,  
 Qu'il pertuisa<sup>1</sup> du roseau  
 Formé du corps de s'amie.

<sup>1</sup> *Pertuisa* : perça ; du mot *pertuis*, ouverture.

Ainsi, pauvre que j'étais,  
 Tout mon art je recordais <sup>1</sup>  
 A cet enfant pour l'apprendre ;  
 Mais lui, comme un faux garçon <sup>2</sup>,  
 Se moquait de ma chanson,  
 Et ne la voulait entendre.

« Pauvre sot, ce me dit-il,  
 Tu te penses bien subtil !  
 Mais tu as la tête folle  
 D'oser t'égalier à moi,  
 Qui jeune en sais plus que toi,  
 Ni que ceux de ton école. »

Et alors il me sourit,  
 Et en me flattant m'apprit  
 Tous les œuvres de sa mère,  
 Et comme pour trop aimer,  
 Il avait fait transformer  
 En cent figures son père.

Il me dit tous ses attraits,  
 Tous ses jeux, et de quels traits  
 Il blesse les fantaisies <sup>3</sup>  
 Et des hommes et des Dieux,  
 Tous ses tourments gracieux,  
 Et toutes ses jalousies.

Et me les disant, alors  
 J'oubliais tous les accords  
 De ma lyre dédaignée,  
 Pour retenir en leur lieu  
 L'autre chanson que ce Dieu  
 M'avait par cœur enseignée.

<sup>1</sup> *Je recordais* : je me rappelais.

<sup>2</sup> *Faux garçon* : expression consacrée pour désigner l'Amour :

Connaissant que l'amour était un faux garçon.  
 ( De Brach, *Amour d'Aymés* ; éd. de  
 M. Dezeimeris, p. 19. )

<sup>3</sup> *Les fantaisies* : les imaginations,  
 les âmes.

## XIV.

A ANDRÉ TREVET, ANGOUMOISIN (\*).

Hardi qui premier le sapin  
Vit ès montagnes et le pin  
Inutiles sur leur racine,  
Et qui, les tranchant en maint tronc.  
Les laissa sécher de leur long  
Dessus le bord de la marine ;

Puis, sec des rayons de l'été,  
Les scia d'un fer bien denté,  
Les transformant en une hune,  
En mât, en tillac, en carreaux,  
Et les envoya sur les eaux  
Servir de charrette à Neptune.

Thétys, qui toujours avait eu  
D'avirons le dos non battu,  
Sentit des plaies inconnues :  
Et malgré les vents furieux  
Argo d'un art laborieux  
Sillonna les vagues chenuës<sup>1</sup>.

Sous la conduite de Tiphys  
L'entreprise, ô Jason ! tu fis  
D'acquérir la laine dorée<sup>2</sup>,  
Avec quarante chevaliers  
En force et vertus les premiers,  
De toute la Grèce honorée.

Les Tritons qui s'ébahissaient

<sup>1</sup> *Chenuës* : blanches d'écume ; du <sup>2</sup> *La laine dorée* : la Toison d'or.  
latin *canus*, blanc.

(\*) André Thevet avait publié sous le titre de *Cosmographie du Levant* la relation de son voyage en Orient. La famille Thevet est encore aujourd'hui une des plus considérables de la ville d'Angoulême.

De voir ta navire, poussaient  
 Hors de la mer leur têtes blondes,  
 Et les Phorcydes <sup>1</sup> d'un long tour,  
 En carolant <sup>2</sup> tout à l'entour  
 Conduisaient ta nef sur les ondes ;

Orphé dessus la proue était,  
 Qui des doigts son luth pincetait  
 Et répondait à la navire,  
 Laissant des aiguillons ardents  
 Aux cœurs de ces preux, accordants  
 L'aviron au son de la lyre.

<sup>1</sup> Les Phorcydes: les Néréides, filles de Phorcys.      <sup>2</sup> En carolant : en dansant.

## XV.

Cependant que ce beau mois dure,  
 Mignonne, allons sur la verdure,  
 Ne laissons perdre en vain le temps :  
 L'âge glissant qui ne s'arrête,  
 Mélant le poil de notre tête,  
 S'enfuit ainsi que le printemps.

Donc , cependant que notre vie  
 Et le temps d'aimer nous convie,  
 Aimons, moissonnons nos désirs,  
 Passons l'amour de veine en veine :  
 Incontinent la mort prochaine  
 Viendra dérober nos plaisirs.

## XVI (\*).

CASSANDRE.

D'où viens-tu, douce Colombelle,  
 D'amour messagère fidèle ?

(\*) Imitation d'Anacréon.

Eh ! d'où viens-tu ? en quelle part  
As-tu laissé notre Ronsard ?

COLOMBELLE.

D'où je viens ! qu'en as-tu que faire ?  
Ton ami qui te veut complaire,  
De qui tu es le seul émoi,  
M'envoie ici par devers toi,  
M'ayant eu naguère en échange  
De Vénus pour une louange.

CASSANDRE.

Plus qu'un ambassadeur des rois,  
La bien venue ici tu sois,  
Mais dis-moi, dis-moi, je te prie,  
Aime-t-il point une autre amie  
Depuis qu'il s'en alla d'ici,  
Ou s'il m'a toujours en souci ?

COLOMBELLE.

Plutôt les monts seront vallées,  
Les rivières les eaux salées,  
Que, perfide, il manque de foi,  
Pour servir une autre que toi.

CASSANDRE.

Est-il possible qu'on te croie ?

COLOMBELLE.

Crois-moi : pour certain il m'envoie  
De Vendomois, et parmi l'air  
Jusques ici m'a fait voler  
Avec ces vers qu'au bec j'apporte :  
Et m'a dit, si je fais en sorte  
Que j'amollisse ta fierté,  
Qu'il me donnera liberté.

Or pour cela je ne veux être  
Ni libre, ni changer de maître :  
Car que me vaudrait le changer,

Afin d'aller après manger,  
 Comme auparavant aux bocages,  
 Des glands et des graines sauvages ?  
 Quand il m'émie de sa main  
 Toujours à sa table du pain,  
 Et me fait boire dans son verre ?  
 Après avoir bu je desserre  
 Toutes mes ailes, et lui fais  
 Sur la tête un ombrage frais :  
 Puis je m'endors dessus sa lyre.

Or, lui qui jour et nuit soupire  
 Pour ton amour, à tous les coups  
 Entre-éveille mon somme doux  
 De mille baisers qu'il me donne,  
 En me disant : Douce mignonne,  
 Là ! je t'aime : car je te voi  
 Vivre en servage comme moi.  
 Vrai est que tu pourrais bien vivre  
 De ma cage franche et délivre <sup>1</sup>,  
 Si tu voulais voler au bois :  
 Où moi fuitif <sup>2</sup> je ne pourrois  
 Vivre franc de ma servitude,  
 Quand notre geôlière trop rude  
 M'aurait remis en liberté.

Mais adieu, c'est trop caqueté,  
 Tu m'as rendue plus jasarde <sup>3</sup>  
 Qu'une corneille babillarde :  
 Trop longuement ici j'attends :  
 Baille-moi réponse, il est temps.

<sup>1</sup> *Délivre* : libre, délivrée.

<sup>2</sup> *Fuitif* : fugitif.

<sup>3</sup> *Jasarde* : bavarde ; de *jaser*.

<sup>4</sup> *Baille-moi* : donne-moi.



## XVII.

En vous donnant ce portrait mien,  
Dame, je ne vous donne rien :  
Car tout le bien qui était nôtre,  
Amour dès le jour le fit vôtre  
Que je reçus dedans le cœur  
Votre nom et votre rigueur ;  
Puis la chose est bien raisonnable,  
Que la peinture ressemblable  
Au corps, qui languit en souci  
Pour votre amour, soit vôtre aussi.

Mais voyez comme elle me semble,  
Pensive, triste et pâle ensemble,  
Portraite de même couleur  
Qu'Amour a portrait son seigneur !  
Que plût à Dieu que la nature  
M'eût fait au cœur une ouverture,  
Afin que vous eussiez pouvoir  
De me connaître et de me voir !  
Las ! ce n'est rien de voir, maîtresse,  
La face qui est tromperesse,  
Et le front bien souvent moqueur :  
C'est le tout que de voir le cœur.  
Vous verriez du mien la constance,  
La foi, l'amour, l'obéissance :  
Et les voyant peut-être aussi  
Qu'auriez de lui quelque merci,  
Et des angoisses qu'il endure :  
Voire quand vous seriez plus dure  
Que les rochers Caucasiens,  
Où les naufrages Égéens<sup>1</sup>,  
Qui sourds n'entendent les prières  
Des pauvres barques marinières,

<sup>1</sup> Les écueils de la mer Égée, où se brisent les navires.

## XVIII (\*).

Le boiteux mari de Vénus,  
 Le maître des Cyclopes nus,  
 Rallumait un jour les flammèches  
 De sa forge, afin d'échauffer  
 Une grande masse de fer  
 Pour en faire à l'Amour des flèches,

Vénus les trempait dans du miel,  
 Amour les trempait dans du fiel,  
 Quand Mars, retourné des alarmes,  
 En se moquant, les méprisait,  
 Et branlant la hache disait :  
 Voici bien de plus fortes armes.

Tu t'en ris donc, lui dit Amour ;  
 Vraiment tu sentiras un jour  
 Combien leur pointure <sup>1</sup> est amère,  
 Quand d'elles blessé dans le cœur,  
 (Toi qui fais tant du belliqueur <sup>2</sup> )  
 Languiras au sein de ma mère.

<sup>1</sup> *Pointure* : blessure.

*Belliqueur* : belliqueux, guerrier.

(\*) Imitée d'Anacréon.

## IX.

## A MONSIEUR DE VERDUN (\*).

Si j'avais un riche trésor,  
 Ou des vaisseaux engravés <sup>1</sup> d'or,  
 Tableaux ou médailles de cuivre,  
 Ou ces bijoux qui font passer

<sup>1</sup> *Engravés* : chargés ; du latin *gravatus*.

(\*) M. de Verdun, secrétaire et conseiller du Roi.

Tant de mers pour les amasser,  
Où le jour se laisse revivre <sup>1</sup>,

Je t'en ferais un beau présent.  
Mais quoi ! cela ne t'est plaisant :  
Aux richesses tu ne t'amuses  
Qui ne font que nous étonner ;  
C'est pourquoi je te veux donner  
Le bien que m'ont donné les Muses.

Je sais que tu comptes assez  
De biens l'un sur l'autre amassés,  
Qui périssent comme fumée,  
Ou comme un songe qui s'enfuit  
Du cerveau, sitôt que la nuit  
Au second somme est consumée.

L'un, au matin, s'enfle en son bien,  
Qui au soleil couchant n'a rien,  
Par défaveur, ou par disgrâce,  
Ou par un changement commun,  
Ou par l'envie de quelqu'un  
Qui ravit ce que l'autre amasse.

Mais les beaux vers ne changent pas,  
Qui durent contre le trépas,  
Et en avançant les années,  
Hautains de gloire et de bonheur  
Des hommes emportent l'honneur  
Dessus leurs courses empennées <sup>2</sup>.

Dis-moi, Verdun, qui penses-tu  
Qui ait déterré la vertu  
D'Hector, d'Achille et d'Alexandre,  
Envoyé Bacchus dans les Cieux,

<sup>1</sup> Où le jour se laisse revivre : en Orient.

<sup>2</sup> Empennées : ailées; du latin *penna*, plume, aile.

Et Hercule au nombre des Dieux,  
Et de Junon l'a fait le gendre ?

Sinon le vers bien accompli,  
Qui tirant leurs noms de l'oubli,  
Plongés au plus profond de l'onde  
De Styx, les a remis au jour,  
Les relogeant au grand séjour  
Par deux fois de notre beau monde ?

Mort est l'honneur de tant de rois  
Espagnols, Germains et François,  
D'un tombeau pressant leur mémoire :  
Les grands rois et les empereurs  
Ne diffèrent aux laboureurs,  
Si quelqu'un ne chante leur gloire.

Quant à moi, je ne veux souffrir  
Que ton beau nom se vienne offrir  
A la mort, sans que je le venge,  
Pour n'être jamais finissant,  
Mais d'âge en âge verdissant  
Surmonter la mort et le change.

Je veux, malgré les ans obscurs,  
Que tu sois des peuples futurs  
Connu sur tous ceux de notre âge,  
Pour avoir conçu volontiers  
Des neuf Pucelles les métiers,  
Qui t'ont enflammé le courage,

Non pas au gain ni au vil prix,  
Mais pour être des mieux appris  
Entre les hommes qui s'assemblent  
Sur Parnasse au double sourci<sup>1</sup> :

<sup>1</sup> *Au double sourci* : aux deux sommets.

C'est pourquoi tu aimes aussi  
Les bons esprits qui te ressemblent.

Or, pour le plaisir quant à moi,  
Verdun, que j'ai reçu de toi,  
Tu n'auras rien de ton Poëte  
Sinon ces vers que je t'ai faits,  
Et avec ces vers les souhaits  
Que pour bonheur je te souhaite.

Dieu veuille bénir ta maison  
De beaux enfants nés à foison  
De ta femme belle et pudique :  
La concorde habite en ton lit,  
Et bien loin de toi soit le bruit  
De toute noise domestique!

Sois gaillard, dispos et joyeux,  
Ni convoiteux, ni soucieux  
Des choses qui nous rongent l'âme ;  
Fuis toutes sortes de douleurs,  
Et ne prends souci des malheurs  
Qui sont prédits par Nostredame<sup>1</sup> !

Ne romps ton tranquille repos  
Pour papaux<sup>2</sup>, ni pour huguenots,  
Ni ami d'eux, ni adversaire,  
Croyant que Dieu, père très-doux  
( Qui n'est partial comme nous ),  
Sait ce qui nous est nécessaire (\*) !

N'aye souci du lendemain ;  
Mais, serrant le temps en la main,  
Vis joycusement la journée

<sup>1</sup> *Nostredame* : Nostradamus, astro-  
nome et astrologue du seizième siècle.

<sup>2</sup> *Papaux* : partisans du pape.

(\*) Cette strophe peut être alléguée comme preuve de la modération religieuse du poëte.

Et le jour auquel tu seras :  
 Et que sais-tu si tu verras  
 L'autre lumière retournée ?

Couche-toi à l'ombre d'un bois,  
 Ou près d'un rivage où la voix  
 D'une fontaine jaseresse <sup>1</sup>  
 Murmure, et tandis que tes ans  
 Sont encore et verts et plaisants,  
 Par le jeu trompe la vieillesse.

Tout incontinent nous mourrons,  
 Et bien loin bannis nous irons  
 Au creux d'une tesnière <sup>2</sup> obscure,  
 Où plus de rien ne nous souvient,  
 Et d'où jamais on ne revient :  
 Car ainsi l'a voulu Nature.

<sup>1</sup> *Jaseresse* : babillarde, murmurante.    <sup>2</sup> *Tesnière* : tanière.

## XX.

### ODE SAPHIQUE (\*).

Belle dont les yeux doucement m'ont tué  
 Par un doux regard qu'au cœur ils m'ont rué,  
 Et m'ont en un roc insensible mué,  
       En mon poil grison :

Que j'étais heureux en ma jeune saison  
 Avant qu'avoir bu l'amoureuse poison !

(\*) Les vers saphiques ne sont, ni ne furent, ni ne seront jamais agréables, s'ils ne sont chantés de voix vive, ou pour le moins accordés aux instruments, qui sont la vie et l'âme de la poésie. (*Note de Ronsard.*)

DES ODES.

212

Bien loin de soupirs, de pleurs et de prison,  
Libre je vivoi.

Sans servir autrui tout seul je me servoi ;  
Engagé n'avais ni mon cœur ni ma foi  
De ma volonté j'étais seigneur et roi ,  
O fâcheux amour!

Pourquoi dans mon cœur as-tu fait ton séjour?  
Je languis la nuit, je soupire le jour;  
Le sang tout gelé se ramasse à l'entour  
De mon cœur transi.

Mon traître penser me nourrit de souci :  
L'esprit y consent et la raison aussi.  
Longtemps en tel mal vivre ne puis transi :  
La mort vaudrait mieux.

Dévallons <sup>1</sup> là-bas à ce bord stygieux <sup>2</sup>,  
D'amour ni du jour je ne veux plus jouir :  
Pour ne voir plus rien je veux perdre les yeux  
Comme j'ai l'ouïr <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Devallons* : descendons :

<sup>3</sup> *Comme j'ai l'ouïr* : comme j'ai perdu

<sup>2</sup> *A ce bord stygieux* : au bord du Styx, aux enfers. l'ouïr.

XXI.

ODE SAPHIQUE.

Mon âge et mon sang ne sont plus en vigueur,  
Les ardents pensers ne m'échauffent le cœur,  
Plus mon chef grison ne se veut enfermer  
Sous le joug d'aimer.

En mon jeune avril, d'Amour je fus soudard,  
Et vaillant guerrier portai son étendard :

Ores à l'autel de Vénus je l'append,  
Et forcé me rends.

Plus ne veux ouïr ces mots délicieux :  
Ma vie! mon sang! ma chère âme! mes yeux!  
C'est pour les amans à qui le sang tressaut  
Autour du cœur chaud.

Je veux d'autre feu ma poitrine échauffer,  
Connaître nature et bien philosopher,  
Du monde savoir et des astres le cours,  
Retours et détours.

Donc, sonnets, adieu! adieu douces chansons  
Adieu danse! adieu de la lyre les sons!  
Adieu traits d'amour! volez en autre part  
Qu'au cœur de Ronsard.

Je veux être à moi, non plus servir autrui :  
Pour autrui ne veux me donner plus d'ennui  
Il faut essayer sans plus me tourmenter,  
De me contenter.

L'oiseau prisonnier, tant soit-il bien traité,  
Sa cage rompant, cherche sa liberté :  
Les liens de l'esprit sont toujours plus forts  
Que ceux-là du corps.

Votre affection m'a servi de bonheur :  
D'être aimé de vous m'est un bien grand honneur :  
Tant que l'air vital en moi se répandra,  
Il m'en souviendra.

Plus ne veut mon âge à l'amour consentir,  
Repris de nature et d'un tard repentir :  
Combattre contre elle et lui être odieux,  
C'est forcer les Dieux.



## XXII (\*).

## A SA MUSE.

Plus dur que fer j'ai bâti cet ouvrage,  
 Que l'an qui roule immortel en ses pas,  
 Que l'eau, le vent, ou le brûlant orage  
 De Jupiter, ne rueront <sup>1</sup> point à bas :  
 Quand l'ennemi des hommes, le trépas,  
 M'assoupira d'un somme dur, à l'heure <sup>2</sup>  
 Sous le tombeau tout l'auteur n'ira pas,  
 Restant de lui la part qui est meilleure.

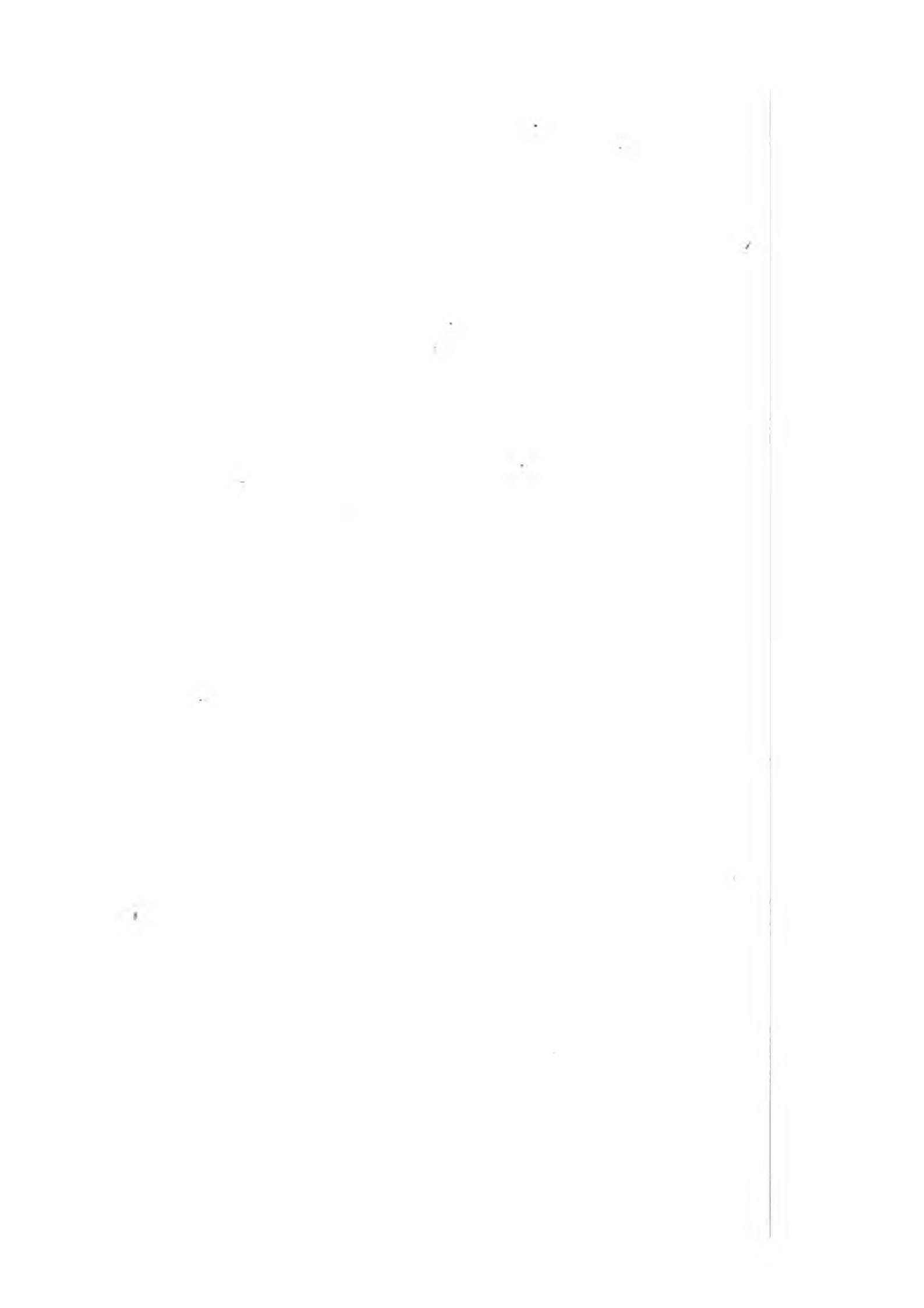
Toujours, toujours sans que jamais je meure,  
 Je volerai eygne par l'univers,  
 Eternisant les champs où je demeure  
 De mes lauriers honorés et couverts,  
 Pour avoir joint les deux harpeurs <sup>3</sup> divers  
 Aux doux babil de ma lyre d'ivoire,  
 Que j'ai rendus Vendomois par mes vers.

Sus donque, Muse, emporte au ciel la gloire  
 Que j'ai gagnée, annonçant la victoire  
 Dont à bon droit je me vois jouissant :  
 Et de mon nom consacre la mémoire,  
 Serrant mon front d'un laurier verdissant.

<sup>1</sup> *Rueront* : jetteront ; du latin *ruere*.      rale de l'italien *all'ora*.

<sup>2</sup> *A l'heure* : alors ; traduction litté-      <sup>3</sup> Pindare et Horace, poètes lyriques.

(\*) Imitation d'Horace, *Odes*, III, 30.



# PRÉFACE

## SUR LA FRANCIADE,

TOUCHANT LE POÈME HÉROÏQUE.

AU LECTEUR APPRENTI.

*Carmen reprehendite quod non  
Multa dies et multa litura coeruit, atque  
Præsectum decies non castigavit ad unguem <sup>1</sup>.*

Il ne faut t'émerveiller, lecteur, de quoi je n'ai composé ma Franciade en vers alexandrins, qu'autrefois en ma jeunesse, par ignorance, je pensais tenir en notre langue le rang des carmes<sup>2</sup> héroïques, encore qu'ils répondent plus aux senaires<sup>3</sup> des tragiques qu'aux magnanimes vers d'Homère et de Virgile, les estimant pour lors plus convenables aux magnifiques arguments et aux plus excellentes conceptions de l'esprit, que les autres vers communs. Depuis, j'ai vu, connu, et pratiqué par longue expérience, que je m'étais abusé; car ils sentent trop la prose très facile, et sont trop énervés et flasques, si ce n'est pour les traductions, auxquelles, à cause de leur longueur, ils servent de beaucoup pour interpréter le sens de l'auteur qu'on entreprend. Au reste, ils ont trop de caquet, s'ils ne sont bâtis de la main d'un bon artisan, qui les fasse autant qu'il lui sera possible hausser comme les peintures relevées, et quasi séparer du langage commun, les ornant et enrichissant de figures, schèmes<sup>4</sup>, tropes, métaphores,

<sup>1</sup> Horace, *Art. poét.*, v. 292-294.

<sup>2</sup> *Carmes* : vers; du latin *carmina*.

<sup>3</sup> Iambes de six mesures.

<sup>4</sup> *Schèmes* : figures; du grec *σχήματα*.

phrases et périphrases éloignées presque du tout, ou pour le moins séparées de la prose triviale et vulgaire ( car le style prosaïque est ennemi capital de l'éloquence poétique ) et les illustrant de comparaisons bien adaptées, de descriptions florides, c'est-à-dire enrichies de passements, broderies, tapisseries et entrelacements de fleurs poétiques, tant pour représenter la chose, que pour l'ornement et splendeur des vers, comme cette brave et très-excellente description du sacerdote <sup>1</sup> de Cybèle, Chloréus<sup>2</sup>, en l'onzième livre des *Énéides* ; et le catalogue des capitaines envoyés à la guerre<sup>3</sup> ; puis la fin du septième livre des *Énéides* ; et cette invétérée querelle de ces deux bonnes dames Junon et Vénus au dixième. Relisant telles belles conceptions, tu n'auras cheveu en tête qui ne se dresse d'admiration ; et encore davantage, si tu lis attentivement le huitième du même auteur, quand Vénus flatte et enjole son mari Vulcain pour le persuader de forger des armes à son fils Énée :

*Dixerat, et niveis hinc atque hinc diva lacertis \**

jusques au vers

*Hæc pater Æoliis properat dum Lemnius oris.*

Et davantage si tu lis cette oraison indignée et farouche de Iarbas à Jupiter son père<sup>5</sup>, où tu verras un *ſœmina*, un *littus arandum*, et nunc ille *Paris cum semiviro comitatu* :

<sup>1</sup> *Sacerdote* : prêtre ; du latin *sacerdos*.

<sup>2</sup> Chloréus, prêtre de Cybèle, poursuivi par Camille ; *Énéide*, XI, 768 et suiv.

<sup>3</sup> Virg., *Énéide*, VII, 641 et suiv.

<sup>4</sup> Id., *ibid*, VIII, 387 et suiv.

<sup>5</sup> Id., *ibid*, IV, 206.

et cette lamentation misérable de la pauvre vieille mère d'Euryale voyant la tête de son fils fichée sur le haut d'une lance : il n'y a un cœur si dur qui se pût contenir de pleurer <sup>1</sup>. Et cette brave vanterie de Numanus, beau-frère de Turne, qui se commence, *Is primam ante aciem* jusqu'à ces vers *Talia jactantem dictis* <sup>2</sup> ; et la colère d'Hercule tuant Cacus <sup>3</sup> ; et cette lamentable plainte de Mézence sur le corps mort de son fils Lausus <sup>4</sup>, et mille autres telles extatiques <sup>5</sup> descriptions, que tu liras en un si divin auteur, lesquelles te feront poète encore que tu fusses un rocher, t'imprimeront des verves, et t'irriteront les naïves et naturelles scintilles <sup>6</sup> de l'âme que dès la naissance tu as reçues, t'inclinant plutôt à ce métier qu'à celui-là : car tout homme dès le naître reçoit en l'âme je ne sais quelles fatales impressions qui le contraignent suivre plutôt son destin que sa volonté.

Les excellents poètes nomment peu souvent les choses par leur nom propre. Virgile, voulant décrire le jour ou la nuit, ne dit point simplement et en paroles nues : il était jour, il était nuit ; mais par belles circonlocutions :

*Postera Phœbea lustrabat lampade terras ,  
Humentesque Aurora polo dimoverat umbras* <sup>7</sup>.  
*Nox erat et placidum carpebant fessa soporem  
Corpora per terras , sylvæque et sæva quierant*

<sup>1</sup> Virg., *Énéide*, IX, 473 et suiv.

<sup>2</sup> Id., *ibid.*, IX, 595 et suiv.

<sup>3</sup> Id., *ibid.*, VIII, 220 et suiv.

<sup>4</sup> Id., *ibid.*, X, 841 et suiv.

<sup>5</sup> *Extatiques* : merveilleuses.

<sup>6</sup> *Scintilles* : étincelles ; du latin *scintillæ*.

<sup>7</sup> Virg., *Énéide*, IV, 6

*Æquora ; cum medio volvuntur sidera lapsu,  
Quum tacet omnis ager, pecudes, pictæque volucres*<sup>1</sup>.

et mille autres. Cette virgilienne description de la nuit est prise presque de mot à mot d'Apollonie Rhodien. Vois comme il décrit le printemps :

*Vere novo gelidus canis cum montibus humor  
Liquitur, et Zephyro putris se gleba resolvit*<sup>2</sup>.

Labourer, *vertere terram* ; filer, *tolerare vitam colo* , *tenuique Minerva*<sup>2</sup> ; le pain, *dona laboratæ Cereris*<sup>3</sup> ; le vin ,  *pocula Bacchi*. Telles semblables choses sont plus belles par circonlocutions que par leurs propres noms ; mais il en faut sagement user, car autrement tu rendrais ton ouvrage plus enflé et bouffi que plein de majesté. Tu n'oublieras les descriptions du lever et coucher du soleil , les signes qui se lèvent et couchent avec lui , ni les sérénités , orages et tempêtes :

*Ipsè pater mediâ nimborum in nocte corusca  
Fulmina molitur dextra*<sup>5</sup>.

Puis ,

— *ille flagranti*  
*Aut Athon aut Rhodopen aut alta Ceraunia telo  
Dejicit, ingeminant Austri et densissimus imber*<sup>6</sup>.

Tu enrichiras ton poëme par variétés prises de la nature,

<sup>1</sup> Virg., *Énéide*, IV, 522.

<sup>2</sup> Id., *Géorg.*, I, 43.

<sup>3</sup> Id., *Énéide*, VIII, 409.

<sup>4</sup> Id., *ibid.*, VIII, 181

<sup>5</sup> Id., *Géorg.*, I, 328.

<sup>6</sup> Id., *ibid.*, I, 332.

sans extravaguer comme un frénétique. Car pour vouloir trop éviter, et du tout te bannir du parler vulgaire, si tu veux voler sans considération par le travers des nues et faire des grotesques, chimères et monstres, et non naïve et naturelle poésie, tu seras imitateur d'Ixion, qui engendra des fantômes au lieu de légitimes et naturels enfants. Tu dois davantage, lecteur, illustrer ton œuvre de paroles recherchées et choisies et d'arguments renforcés, tantôt par fables, tantôt par quelques vieilles histoires, pourvu qu'elles soient brièvement écrites et de peu de discours, l'enrichissant d'épithètes significatifs et non oisifs, c'est-à-dire qui servent à la substance des vers, et par excellentes et toutefois rares sentences. Car si les sentences sont trop fréquentes en ton œuvre héroïque, tu le rendras monstrueux, comme si tout ton corps n'était composé que d'yeux et non d'autres membres, qui servent beaucoup au commerce de notre vie; si ce n'était en la tragédie et comédie, lesquelles sont du tout didascaliques et enseignantes, et qu'il faut qu'en peu de paroles elles enseignent beaucoup, comme miroirs de la vie humaine, d'autant qu'elles sont bornées et limitées de peu d'espace, c'est-à-dire d'un jour entier.

Les plus excellents maîtres de ce métier les commencent d'un minuit à l'autre, et non du point du jour au soleil couchant, pour avoir plus d'étendue et de longueur de temps.

Le poëme héroïque, qui est tout guerrier, comprend seulement les actions d'une année entière, et semble que Virgile y ait failli, selon que lui-même l'écrit :

*Annus exactis completur mensibus orbis,  
Ex quo reliquias diviniq̄ue ossa parentis  
Condidimus terræ* <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Virg., *Énéide*, V, 46



Il y avait déjà un an passé quand il fit les jeux funèbres de son père en Sicile, et toutefois il n'aborda de longtemps après en Italie.

Tous ceux qui écrivent en carmes, tant doctes puissent-ils être, ne sont pas poètes. Il y a autant de différence entre un poète et un versificateur, qu'entre un bidet et un généreux coursier de Naples, et pour mieux les accompagner, entre un vénérable prophète et un charlatan vendeur de triacles<sup>1</sup>. Il me semble, quand je les vois armés de mêmes bâtons que les bons maîtres, c'est-à-dire des mêmes vers, des mêmes couleurs, des mêmes nombres et pieds dont se servent les bons auteurs, qu'ils ressemblent à ces Hercules déguisés en tragedies, lesquels achètent la peau d'un lion chez un pelletier, une grosse massue chez un charpentier, et une fausse perruque chez un attifeur; mais quand ce vient à combattre quelque monstre, la massue leur tombe de la main, et s'enfuient du combat comme couards et poltrons. Ces versificateurs se contentent de faire des vers sans ornement, sans grâce et sans art, et leur semble avoir beaucoup fait pour la république, quand ils ont composé de la prose rimée. Au contraire, le poète héroïque invente et forge arguments tout nouveaux, fait entreparler les Dieux aux hommes et les hommes aux Dieux, fait haranguer les capitaines comme il faut, décrit les batailles et assauts, factions et entreprises de guerre; se mêle de conjecturer les augures et interpréter les songes, n'oublie les expiations et les sacrifices que l'on doit à la divinité; tantôt il est philosophe, tantôt médecin, arboriste, anatomiste et juriscou-

<sup>1</sup> *Triacles* : thériaque, orviétan.



sulte, se servant de l'opinion de toutes sectes, selon que son argument le demande : Bref, c'est un homme lequel, comme une mouche à miel, délibe <sup>1</sup> et suce toutes fleurs, puis en fait du miel et son profit selon qu'il vient à propos. Il a pour maxime très-nécessaire en son art, de ne suivre jamais pas à pas la vérité, mais la vraisemblance et le possible ; et sur le possible, et sur ce qui se peut faire, il bâtit son ouvrage, laissant la véritable narration aux historiographes, qui poursuivent de fil en aiguille, comme on dit en proverbe, leur sujet entrepris du premier commencement jusques à la fin. Au contraire, le poète bien avisé, plein de laborieuse industrie, commence son œuvre par le milieu de l'argument, et quelquefois par la fin ; puis il déduit et poursuit si bien son argument par le particulier accident et événement de la matière qu'il s'est proposé d'écrire, tantôt par personnages parlant les uns aux autres, tantôt par songes, prophéties et peintures insérées contre le dos d'une muraille et des harnois, et principalement des boucliers, ou par les dernières paroles des hommes qui meurent, ou par augures et vol d'oiseaux et fantastiques visions de Dieux et de démons, ou monstrueux langages des chevaux navrés <sup>2</sup> à mort : tellement que le dernier acte de l'ouvrage se colle, se lie et s'enchaîne si bien etsi à propos l'un dedans l'autre, que la fin se rapporte dextrement et artificiellement au premier point de l'argument. Telles façons d'écrire, et tel art plus divin que humain est particulier aux poètes, lequel de prime face est caché au lecteur, s'il n'a l'esprit bien rusé pour comprendre un tel artifice. Plusieurs croient que le poète et l'histo-

<sup>1</sup> *Delibe* : goûte, effleure ; du latin *delibare*.

<sup>2</sup> *Navrés* : blessés.

rien sont d'un même métier ; mais ils se trompent beaucoup , car ce sont divers artisans , qui n'ont rien de commun l'un avec l'autre , sinon les descriptions des choses , comme batailles , assauts , de montagnes , forêts et rivières , villes , assiettes de camp , stratagèmes , nombre des morts , conseils et pratiques de guerre ; en cela il ne faut point que le poète faille non plus que l'historien. Au reste , ils n'ont rien de commun , comme j'ai dit , sinon que l'un ni l'autre ne doit jamais mentir contre la vérité de la chose , comme a failli Virgile au temps , c'est-à-dire en la chronique , lequel a fait Didon , fille de Bélus , être du temps d'Énée , encore qu'elle fût cent ans devant pour le moins ; mais il inventa telle ruse pour gratifier<sup>1</sup> Auguste et le peuple romain vainqueur de Carthage , donnant par les imprécations de Didon commencement de haine et de discorde mortelle entre ces deux florissantes nations. La plus grande partie de ceux qui écrivent de notre temps se traînent énervés à fleur de terre , comme faibles chenilles qui n'ont encore la force de grimper aux faites des arbres , lesquelles se contentent seulement de paître la basse humeur de la terre , sans affecter<sup>2</sup> la nourriture des hautes cimes , auxquelles elles ne peuvent atteindre à cause de leur imbécillité. Les autres sont trop empoulés , et presque crevés d'enflures comme hydropiques , lesquels pensent n'avoir rien fait d'excellent , s'il n'est extravagant , creux et bouffi , plein de songes monstrueux et de paroles piaffées , qui ressemblent plutôt à un jargon de gueux ou de Bohémiens qu'aux paroles d'un citoyen honnête et bien appris. Si tu veux démembler leurs carmes , tu n'en

<sup>1</sup> *Gratifier* : faire plaisir à.

<sup>2</sup> *Affecter* , prétendre à.

feras sortir que du vent, non plus que d'une vessie de pourceau pleine de pois, que les petits enfants crèvent pour leur servir de jouet.

Les autres, plus rusés, tiennent le milieu des deux, ni rampant trop bas, ni s'élevant trop haut au travers des nues, mais qui d'artifice et d'un esprit naturel élaboré par longues études, et principalement par la lecture des bons vieux poètes grecs et latins, décrivent leurs conceptions d'un style nombreux, plein d'une vénérable majesté, comme a fait Virgile en sa divine *Énéide*. Et n'en cherche plus d'autres, lecteur, en la langue romaine, si ce n'était de fortune Lucrèce; mais parce qu'il a écrit ses frénésies, lesquelles il pensait être vraies selon sa secte, et qu'il n'a pas bâti son œuvre sur la vraisemblance et sur le possible, je lui ôte du tout le nom de poète, encore que quelques vers soient non-seulement excellents, mais divins. Au reste, les autres poètes latins ne sont que naquets<sup>1</sup> de ce brave Virgile, premier capitaine des Muses, non pas Horace même, si ce n'est en quelques-unes de ses odes, ni Catulle, Tibulle et Propertius, encore qu'ils soient très-excellents en leur métier; si ce n'est Catulle en son *Athis*, et aux *Noces de Pélée*, le reste ne vaut la chandelle<sup>2</sup>. Stace a suivi la vraisemblance en sa *Thébaïde*. De notre temps Fracastor s'est montré très-excellent en sa *Syphilis*, bien que ses vers soient un peu rudes. Les autres vieux poètes romains, comme Lucain et Silius Italicus, ont couvert l'histoire du manteau de poésie: ils eussent mieux fait, à mon avis, en quelques endroits d'écrire en prose. Claudien est poète en quelques endroits, comme au *Ravis-*

<sup>1</sup> *Naquets* : valets.

<sup>2</sup> La chandelle qu'on userait à les lire.

*sement de Proserpine* : le reste de ses œuvres ne sont qu'histoires de son temps, lequel, comme les autres, s'est plus étudié à l'enflure qu'à la gravité. Car, voyant qu'ils ne pouvaient égaler la majesté de Virgile, se sont tournés à l'enflure, et à je ne sais quelle pointe et argutie monstrueuse, estimant les vers être les plus beaux ceux qui avaient le visage plus fardé de telle curiosité. Il ne faut s'émerveiller, si j'estime Virgile plus excellent et plus rond, plus serré et plus parfait que tous les autres, soit que dès ma jeunesse mon régent me le lisait à l'école, soit que depuis je me sois fait une idée de ses conceptions en mon esprit, portant toujours son livre en la main, ou soit que, l'ayant appris par cœur dès mon enfance, je ne le puisse oublier.

Au reste, lecteur, je te veux bien avertir que le bon poète jette toujours le fondement de son ouvrage sur quelques vieilles annales du temps passé, ou renommée invétérée, laquelle a gagné crédit au cerveau des hommes<sup>1</sup>. Comme Virgile, sur la commune renommée qu'un certain Troyen nommé Énée, chanté par Homère, est venu aux bords laviniens, lui, ses navires et son fils, où depuis Rome fut bâtie, encore que ledit Énée ne vint jamais en Italie: mais il n'était pas impossible qu'il n'y pût venir. Sur telle opinion déjà reçue du peuple, il bâtit son livre de l'*Énéide*. Homère auparavant lui en avait fait de même, lequel fondé sur quelque vieux conte de son temps de la belle Hélène et de l'armée des Grecs à Troie, comme nous faisons des contes de Lancelot, de Tristan, de Gauvain et d'Artus, fonda là-dessus son *Iliade*. Car les propres noms des capitaines et soldats troyens qui parlaient phrygien, et

<sup>1</sup> Ronsard prononce en quelque sorte sa propre condamnation en posant une règle qu'il a si mal observée dans sa *Franciade*.

non grec, et avaient les noms de leurs nations, montrent bien comme évidemment ce n'est qu'une fiction de toute l'*Iliade*, et non vérité : comme de Hector, Priam, Polydamas, Anténor, Déiphobus, Cassandre, Hélénus, et presque tous les autres forgés au plaisir d'Homère.

Or, imitant ces deux lumières de poésie, fondé et appuyé sur nos vieilles annales, j'ai bâti ma *Franziade*, sans me soucier si cela est vrai ou non, ou si nos rois sont troyens ou germains, scythes ou arabes ; si Francus est venu en France ou non : car il y pouvait venir, me servant du possible, et non de la vérité. C'est le fait d'un historiographe d'éplucher toutes ces considérations, et non aux poètes, qui ne cherchent que le possible : puis d'une petite scintille<sup>1</sup> font naître un grand brasier, et d'une petite cassine<sup>2</sup> font un magnifique palais, qu'ils enrichissent, dorent et embellissent par le dehors de marbre, jaspe et porphyre, de guillochis, ovales, frontispices et piédestaux, frises et chapiteaux, et par dedans de tableaux, tapisseries élevées et bossées d'or et d'argent, et le dedans des tableaux ciselés et burinés, raboteux et difficiles à tenir ès mains, à cause de la rude engravure des personnages qui semblent vivre dedans. Après ils ajoutent vergers et jardins, compartiments et larges allées, selon que les poètes ont un bon esprit naturel et bien versé en toutes sciences, et dignes de leur métier : car la plupart ne font rien qui vaille, semblables à ces apprentis qui ne savent que broyer les couleurs et non pas peindre. Souviens-toi, lecteur, de ne laisser passer sous silence l'histoire ni la fable appartenant à la matière, et la nature, force et propriétés des

<sup>1</sup> *Scintille* : étincelle ; du latin *scintilla*.

<sup>2</sup> *Cassine* : maisonnette, diminutif tiré du latin *casa*.



arbres, fleurs, plantes et racines, principalement si elles sont ennoblies de quelques vertus non vulgaires, et si elles servent à la médecine, aux incantations et magies, et en dire un mot en passant par quelque demi-vers, ou pour le moins par une épithète. Nicandre, auteur grec, t'en montrera le chemin, et Columelle en son *Jardin*, ouvrage autant excellent que tu le saurais désirer. Tu n'oublieras aussi ni les montagnes, forêts, rivières, villes, républiques, havres et ports, cavernes et rochers, tant pour embellir ton œuvre par là, et le faire grossir en un juste volume, que pour te donner réputation et servir de marque à la postérité. Quant aux capitaines et conducteurs d'armées et soldats, tu en diras les pères et les mères, aïeux, villes et habillements, et leurs naissances, et feras une fable là dessus, s'il en est besoin, comme,

*Hic Ammone satus rapta Garamantide Nympha* <sup>1</sup>.

Puis en un autre lieu, parlant d'Hippolyte :

..... *Insignem quem mater Aricia misit,  
Eductum Egeriæ lucis, Hymetia circum  
Littora* <sup>2</sup>.

Puis autre part, parlant d'Hélénor, qui était tombé de la tour demi-brûlé :

..... *Quorum primævus Helenor  
Mæonio regi, quem serva Licymnia furtim  
Sustulerat, vetitisque ad Trojam miserat armis* <sup>3</sup>.

Quant aux habillements, tu les vêtiras tantôt de la peau d'un lion, tantôt d'un ours, tantôt

*Demissa ab læva pantheræ terga retorquens* <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Virg., *Énéide*, IV, 198.

<sup>2</sup> Idem, *ibid.*, VII, 762.

<sup>3</sup> Idem, *ibid.*, IX, 545.

<sup>4</sup> Idem, *ibid.*, VIII, 460.

Tu n'oublieras à fortifier et assurer ton esprit s'il est en doute, ou par un augure, ou par un oracle, comme :

*At rex, sollicitus monstris, oracula Fauni  
Fatidici genitoris adit*<sup>1</sup>.

Puis,

*Adspice bis senos lætantes agmine cycnos*<sup>2</sup>.

Et en une autre part,

*Ecce levis summo de vertice visus Iuli  
Fundere lumen apex*<sup>3</sup>.

Il ne faut aussi oublier les admonestements des dieux transformés en vulgaires<sup>4</sup> :

*Formam tum vertitur oris  
Antiquum in Buten; hic Dardanio Anchisæ  
Armiger ante fuit*<sup>5</sup>.

Tu ne transposeras jamais les paroles ni de ta prose ni de tes vers : car notre langue ne le peut porter, non plus que le latin un solécisme. Il faut dire : Le Roi alla coucher de Paris à Orléans, et non pas : A Orléans de Paris le Roi coucher alla.

J'ai été d'opinion en ma jeunesse que les vers qui enjambent l'un sur l'autre n'étaient pas bons en notre poésie : toutefois j'ai connu depuis le contraire par la lecture des auteurs grecs et romains, comme :

*..... Lavinaque venit  
Littora*<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Virgile, *Énéide*, VII, 81.

<sup>2</sup> Idem, *ibid.*, I, 393.

<sup>3</sup> Idem, *ibid.*, II, 683.

<sup>4</sup> *En vulgaires* : en simples mortels.

<sup>5</sup> Virg., *Énéide*, IX, 645.

<sup>6</sup> Idem, *ibid.*, I, 2.

J'avais aussi pensé que les mots finissant par voyelles et diphthongues, et rencontrant après un autre vocable commençant par une voyelle ou diphthongue, rendaient le vers rude : j'ai appris d'Homère et de Virgile que cela n'était point malséant, comme, *sub Ilio alto. Ionio in magno*. Homère en est tout plein. Je m'assure que les envieux caquetteront de quoi j'allègue Virgile plus souvent qu'Homère, qui était son maître et son patron ; mais je l'ai fait tout exprès, sachant bien que nos Français ont plus de connaissance de Virgile que d'Homère et d'autres auteurs grecs. Je suis d'avis de permettre quelque licence à nos poètes français, pourvu qu'elle soit rarement prise. De là sont venus tant de belles figures que les poètes en leur fureur<sup>1</sup> ont trouvées, franchissant la loi de grammaire, que depuis les orateurs de sens rassis ont illustrées, et leur ont quasi baillé cours et crédit, faisant leur profit de la folie d'autrui.

Quant aux comparaisons, dont j'ai parlé au commencement assez brièvement, tu les chercheras des artisans de fer et des veneurs, comme Homère, pêcheurs, architectes, maçons, et bref de tous métiers dont la nature honore les hommes. Il faut les bien mettre et les bien arranger aux lieux propres de ta poésie ; car ce sont les nerfs et tendons des Muses, quand elles sont placées bien à propos, et servantes à la matière : sinon, elles sont du tout ridicules et dignes du fouet. Ne sois jamais long en tes discours, si ce n'est que tu veuilles faire un livre tout entier de ce même sujet. Car la poésie héroïque, qui est dramatique, et qui ne consiste qu'en action, ne peut longuement traiter un même sujet, mais passer de l'un à l'autre en cent sortes de variétés. Il ne faut oublier de faire, à la mode des anciens,

<sup>1</sup> *En leur fureur* : en leur délire poétique.



des courtoisies aux étrangers, de magnifiques présents de capitaine à capitaine, de soldat à soldat, tant pour commencer amitié que pour renouveler l'ancienne, et pour avoir de père en fils logé les uns chez les autres. Tu embelliras de braves circonstances tes dons, et ne les présenteras tout nus ni sans ornement, comme le présent du roi latin à Énée :

*Stabant ter centum nitidi in præsepibus altis.  
Omnibus extemplo Teucris jubet ordine duci  
Instratos ostro alipedes, pictisque tapetis,  
Aurea pectoribus demissa monilia pendent;  
Tecti auro, fulvum mandunt sub dentibus aurum.  
Absenti Æneæ currum, geminosque jugales,  
Semine ab æthereo, spirantes naribus ignem.  
Illorum de gente, patri quos Dædala Circe  
Supposita de matre nothos furata creavit<sup>1</sup>.*

Et au cinquième :

*Ipsis præcipuos ductoribus addit honores :  
Victori chlamydem auratam<sup>2</sup>.*

Un médiocre poëte se fût contenté de cela, et n'eût pas ajouté :

*Purpura Mæandro duplici Melibœa cucurrit.*

Encore moins :

*Intextusque puer frondosa regius Ida  
Veloces jaculo cervos cursuque fatigat  
Acer, anhelanti similis.*

Encore jamais un mauvais poëte ne se fût souvenu de ce divin hémistiche :

*... .. Sæviturque canum latratus in auras<sup>3</sup>.*

<sup>1</sup> Virg., *Énéide*, VII, 275.

<sup>2</sup> Idem., *ibid.*, V, 249.

<sup>3</sup> Idem., *ibid.*, 257.

Tu n'oublieras à faire armer les capitaines comme il faut, de toutes les pièces de leur harnois, soit que tu les appelles par leur nom propre ou par périphrases : car cela apporte grand ornement à la poésie héroïque.

Tu n'oublieras aussi la piste et battement de pied des chevaux, et représenter en tes vers la lueur et la splendeur des armes frappées de la clarté du soleil, et à faire voler les tourbillons de poudre sous le pied des soldats et des chevaux courant à la guerre, le cri des soldats, froissis de piques, brisement de lances, accrochement de haches, et le son diabolique de canons et arquebuses, qui font trembler la terre, froisser l'air d'alentour. Si tu veux faire mourir sur-le-champ quelque capitaine ou soldat, il le faut navrer au plus mortel lieu du corps, comme le cerveau, le cœur, la gorge, les aines, le diaphragme : et les autres que tu veux seulement blesser, ès parties qui sont les moins mortelles : et en cela tu dois être bon anatomiste. Si quelque excellent homme meurt, tu n'oublieras son épitaphe en une demi-ligne, ou une au plus, engravant dans tes vers les principaux outils de son métier, comme de Misène, qui avait été trompette d'Hector, puis avait tiré la rame de bonne volonté sous Énée<sup>1</sup> : car c'était anciennement l'exercice de grands héros et capitaines, et même de ces quarante chevaliers qui allèrent avec Jason en Colchos. Tu seras industrieux à émouvoir les passions et affections de l'âme, car c'est la meilleure partie de ton métier, par des carmes<sup>2</sup> qui t'émouvront le premier soit à rire ou à pleurer, afin que les lecteurs en fassent autant après toi.

<sup>1</sup> VIRGILE, *Énéide*, VI, 161 et suiv.

<sup>2</sup> *Carmes* : vers ; du latin *carmen*.

Tu n'oublieras jamais de rendre le devoir qu'on doit à la divinité, oraisons, prières et sacrifices, commençant et finissant toutes tes actions par Dieu, auquel les hommes attribuent autant de noms qu'il a de puissances et de vertus, imitateur d'Homère et de Virgile, qui n'y ont jamais failli.

Tu noteras encore, lecteur, ce point qui te mènera tout droit au vrai chemin des Muses : c'est que le poète ne doit jamais prendre l'argument de son œuvre, que trois ou quatre cents ans ne soient passés pour le moins, afin que personne ne vive plus de son temps qui le puisse de ses fictions et vraisemblances convaincre, invoquant les Muses, qui se souviennent du passé et prophétisent l'avenir, pour l'inspirer et conduire plus par fureur divine que par invention humaine. Tu imiteras les effets de la nature en toutes tes descriptions, suivant Homère. Car, s'il fait bouillir de l'eau en un chaudron, tu le verras premier<sup>1</sup> fendre son bois, puis l'allumer et le souffler, puis la flamme environner la panse du chaudron tout à l'entour, et l'écume de l'eau se blanchir et s'enfler à gros bouillons avec un grand bruit : et ainsi de toutes les autres choses. Car en telle peinture, ou plutôt imitation de la nature, consiste toute l'âme de la poésie héroïque, laquelle n'est qu'un enthousiasme et fureur d'un jeune cerveau. Celui qui devient vieux, maté d'un sang refroidi, peut bien dire adieu aux Grâces et aux Muses.

Donc, lecteur, celui qui pourra faire un tel ouvrage, et qui aura une bouche sonnante plus hautement que les autres, et toutefois sans se perdre dans les nues, qui aura l'esprit plus plein de prudence et d'avis, et les conceptions plus divines, et les paroles plus rehaussées et recherchées,

<sup>1</sup> Premier : premièrement.

bien assises en leur lieu par art, et non à la volée, donne-lui nom de poète, et non au versificateur, compositeur d'épigrammes, sonnets, satires, élégies, et autres tels menus fatras, où l'artifice ne se peut étendre : la simple narration, enrichie d'un beau langage, est la seule perfection de telles compositions.

Veux-tu savoir, lecteur, quand les vers sont bons et dignes de la réputation d'un excellent ouvrier, suis le conseil d'Horace : il faut que tu les démembres et désassembles de leur nombre, mesure et pieds, que tu les transportes, faisant les derniers mots les premiers, et ceux du milieu les derniers. Si tu trouves, après tel désassemblage de la ruine du bâtiment, de belles et excellentes paroles et phrases non vulgaires, qui te contraignent d'enlever ton esprit outre le parler commun, pense que de tels vers sont bons et dignes d'un excellent poète <sup>1</sup>. Exemple : des mauvais vers :

Madame, en bonne foi, je vous donne mon cœur ;  
N'usez point envers moi, s'il vous plait, de rigueur.

Efface *cœur* et *rigueur*, tu n'y trouveras un seul mot qui ne soit vulgaire ou trivial ; ou, si tu lis ceux-ci :

Son harnois il endosse, et, furieux aux armes,  
Pourfendit par le fer un scadron de gens d'armes ;

tu trouveras, au démembrage et déliaison de ces deux carmes, qui te servent d'exemples pour les autres, toutes belles et magnifiques paroles, *harnois*, *endosse*, *furieux*, *armes*, *pourfendit*, *fer*, *scadron*, *gens d'armes*. Cela se doit faire tant que l'humain artifice le pourra : car bien souvent la matière ni le sens ne désirent pas telle haussure de voix, principalement les narrations et pourparlers des ca-

<sup>1</sup> *Disjecti membra poetæ.* (Hor., *Serm.*, I, 4, 62.)

pitaines, conseils et délibérations des grandes affaires, lesquelles ne demandent que parole nue et simple, et l'exposition du fait : car tantôt il doit être orné, et tantôt non : car c'est un extrême vice à orfèvre de plomber de l'or. Il faut imiter les bons ménagers qui tapissent bien leurs salles, chambres et cabinets, et non les galetas où couchent les valets. Tu auras les conceptions grandes et hautes, comme je t'ai plusieurs fois averti, et non monstrueuses ni quintessencieuses comme sont celles des Espagnols. Il faudrait un Apollon pour les interpréter, encore il y serait bien empêché avec tous ses oracles et trépieds.

Tu n'oublieras les noms propres des outils de tous métiers, et prendras plaisir à t'en enquerre le plus que tu pourras, et principalement de la chasse. Homère a tiré toutes ses plus belles comparaisons de là. Je veux bien t'avertir, lecteur, de prendre garde aux lettres ; et feras jugement de celles qui ont plus de son et de celles qui en ont le moins. Car A, O, U, et les consonnes M, B, et les SS, finissant les mots, et sur toutes les RR, qui sont les vraies lettres héroïques, font une grande sonnerie et batterie aux vers. Suis Virgile, qui est maître passé en la composition et structure des carmes : regarde un peu quel bruit font ces deux-ci, sur la fin du huitième de l'*Énéide* :

*Una omnes ruere, ac totum spumare, reductis  
Convulsum remis rostrisque stridentibus æquor* <sup>1</sup>.

Tu en pourras faire en ta langue autant que tu pourras. Tu n'oublieras aussi d'insérer en tes vers ces lumières, ou plutôt petites âmes de la poésie, comme :

*Italiam metire jacens* <sup>2</sup>,

<sup>1</sup> Virg., *Énéide*, VIII, 689.

<sup>2</sup> Idem, *ibid.*, XII, 360.



qui est proprement un sarcasme ; c'est-à-dire une moquerie que le vainqueur fait sur le corps navré à mort de son ennemi :

..... *Et fratrem ne desere frater* <sup>1</sup>.

..... *Et dulces moriens reminiscitur Argos* <sup>2</sup>.

*Semineces micant digiti, ferrumque retractant* <sup>3</sup>.

Au reste, lecteur, si je te voulais instruire et t'informer de tous les préceptes qui appartiennent à la poésie héroïque, il me faudrait une rame de papier ; mais les principaux que tu as lus auparavant te conduiront facilement à la connaissance des autres. Or venons à nos vers communs de dix à onze syllabes, lesquels, pour être plus courts et pressés, contraignent les poètes de remâcher et ruminer plus longuement ; et telle contrainte, en méditant et repensant, fait le plus souvent inventer d'excellentes conceptions, riches paroles et phrases élaborées, tant vaut la méditation, qui par longueur de temps les engendre en un esprit mélancolique, quand la bride de la contrainte arrête et refrène la première course impétueuse des fureurs et monstrueuses imaginations de l'esprit, à l'exemple des grandes rivières qui bouillonnent, écument et frémissent à l'entour de leurs remparts, ou quand elles courent la plaine sans contrainte, elles marchent lentement et paresseusement, sans frapper les rivages ni d'écumes ni de bruit. Tu n'ignores pas, lecteur, qu'un poète ne doit jamais être médiocre en son métier, ni savoir sa leçon à demi, mais

<sup>1</sup> Virgile, *Énéide*, X, 600.

<sup>2</sup> Idem, *ibid.*, X, 782.

<sup>3</sup> Idem, *ibid.*, X, 396. Le texte porte :

*Semianimesque micant digiti, ferrumque retractant.*

tout excellent et tout parfait : la médiocrité est un extrême vice en la poésie ; il vaudrait mieux ne s'en mêler jamais et apprendre un autre métier.

Davantage je te veux bien encourager de prendre la sage hardiesse, et d'inventer des vocables <sup>1</sup> nouveaux, pourvu qu'ils soient moulés et façonnés sur un patron déjà reçu du peuple. Il est fort difficile d'écrire bien en notre langue, si elle n'est enrichie autrement qu'elle n'est pour le présent de mots et de diverses manières de parler. Ceux qui écrivent journellement en elle savent bien à quoi leur en tenir : car c'est une extrême gêne de se servir toujours d'un mot. Outre, je t'avertis de ne faire conscience de remettre en usage les antiques vocables, et principalement ceux du langage wallon et picard, lequel nous reste par tant de siècles l'exemple naïf de la langue française, j'entends de celle qui eut cours après que la latine n'eut plus d'usage en notre Gaule, et choisir les mots les plus prégnants <sup>2</sup> et significatifs, non-seulement dudit langage mais de toutes les provinces de France, pour servir à la poésie lors que tu en auras besoin.

Malheureux est le débiteur lequel n'a qu'une seule espèce de monnaie pour payer son créancier. Outre-plus, si les vieux mots abolis par l'usage ont laissé quelque rejeton, comme les branches des arbres coupés se rajeunissent de nouveaux drageons, tu le pourras provigner, amender et cultiver, afin qu'il se repeuple de nouveau ; exemple de *lobbe*, qui est un vieux mot français qui signifie mocquerie et raillerie. Tu pourras faire sur le nom le verbe *lobber*, qui signifiera mocquer et gaudir, et mille autres de telle façon.

<sup>1</sup> *Vocabula* : mots, termes.

<sup>2</sup> *Prégnants* : féconds ; du latin *prægnans*.

Tu te donneras de garde , si ce n'est par grande contrainte de te servir des mots terminés en *ion* qui passent plus de trois ou quatre syllabes , comme *abomination* , *testification* : car de tels mots sont languissants , et ont une traînante voix , et , qui plus est , occupent languidement<sup>1</sup> la moitié d'un vers. C'est une autre chose d'écrire en une langue florissante qui est pour le présent reçue du peuple , villes , bourgades et cités , comme vive et naturelle , approuvée des Rois , des princes , des sénateurs , marchands et trafiqueurs , et de composer en une langue morte muette et ensevelie sous le silence de tant d'espaces d'ans , laquelle ne s'apprend plus qu'à l'école par le fouet , par la lecture des livres , auxquelles langues mortes il n'est licite de rien innover , disgraciées du temps , sans appui d'empereur ni de rois , de magistrats ni de villes , comme une chose morte , laquelle s'est perdue par le fil des ans , ainsi que font toutes choses humaines , qui périssent vieilles , pour faire place aux autres suivantes et nouvelles : car ce n'est la raison que la nature soit toujours si prodigue de ses biens à deux ou trois nations , qu'elle ne veuille conserver ses richesses aussi bien pour les derniers comme les premiers. En telles langues passées et défuntes ( comme j'ai dit ) il ne faut rien innover , comme ensevelies , ayant résigné leur droit aux vivantes , qui florissent en empereurs , princes et magistrats , qui parlent naturellement , sans maître d'école , l'usage le permettant ainsi : lequel usage le permet en la même façon que le commerce et trafic des monnaies pour quelque espace de temps ; ledit usage lès décrie quand il veut. Pource il ne se faut étonner d'ouïr un mot nouveau , non plus que de voir quelque

<sup>1</sup> *Languidement* : languissamment.



nouvelle jocondalle, nouveaux talars, royales, ducats de saint Etienne et pistoles. Telle monnaie, soit d'or ou d'argent, semble étrange au commencement : puis l'usage l'adoucit et domestique, la faisant recevoir, lui donnant autorité, cours et crédit, et devient aussi commune que nos testons et nos écus au soleil.

Tu seras très-avisé en la composition des vocables et ne les feras prodigieux, mais par bon jugement, lequel est la meilleure partie de l'homme, quand il est clair et non embabouiné ni corrompu de monstrueuses imaginations de ces robins de cour qui veulent tout corriger.

Je te conseille d'user indifféremment de tous dialectes, comme j'ai déjà dit : entre lesquels le courtisan<sup>1</sup> est toujours le plus beau, à cause de la majesté du prince ; mais il ne peut être parfait sans l'aide des autres : car chacun jardin a sa particulière fleur, et toutes nations ont affaire les unes des autres, comme en nos havres et ports la marchandise bien loin cherchée en l'Amérique se débite partout. Toutes provinces, tant soient-elles maigres, servent aux plus fertiles de quelque chose, comme les plus faibles membres et les plus petits de l'homme servent aux plus nobles du corps. Je te conseille d'apprendre diligemment la langue grecque et latine, voire italienne et espagnole, puis, quand tu les sauras parfaitement, te retirer en ton enseigne comme un bon soldat, et composer en ta langue maternelle, comme a fait Homère, Hésiode, Platon, Aristote, et Théophraste, Virgile, Tite-Live, Salluste, Lucrèce et mille autres qui parlaient même langage que les laboureurs, valets et chambrières. Car c'est un crime de lèse-majesté d'abandonner le lan-

<sup>1</sup> Celui de la cour.

gage de son pays , vivant et florissant, pour vouloir dé-  
 terrer je ne sais quelle cendre des anciens , et abbayer <sup>1</sup>  
 les verves des trépassés, et encore opiniâtrément se bra-  
 ver là-dessus, et dire : J'atteste les Muses que je ne suis  
 point ignorant et ne crie point en langage vulgaire comme  
 ces nouveaux venus, qui veulent corriger le *Magnificat* :  
 encore que leurs écrits étrangers , tant soient-ils parfaits,  
 ne sauraient trouver lieu aux boutiques des apothicaires  
 pour faire des cornets.

Comment veux-tu qu'on te lise, latineur, quand à peine  
 lit-on Stace, Lucain, Sénèque Silius et Claudien, qui ne  
 servent que d'ombre muette en une étude ; auxquels  
 on ne parle jamais que deux ou trois fois en la vie, en-  
 core qu'ils fussent grands maîtres en leur langue mater-  
 nelle? et tu veux qu'on te lise, qui as appris en l'école à  
 coups de verges le langage étranger, que sans peine et  
 naturellement ces grands personnages parlaient à leurs  
 valets, nourrices et chambrières! O quantes fois ai-je  
 souhaité que les divines têtes sacrées aux Muses de Jo-  
 seph Scaliger, Daurat, Pimpont, d'Emery, Florent Chré-  
 tien, Passerat, voulussent employer quelques heures à  
 si honorable labour,

*Gallica se quantis attollet gloria verbis*

Je supplie très-humblement ceux auxquels les Muses  
 ont inspiré leur faveur, de n'être plus latineurs ni gréca-  
 niseurs, comme ils sont plus par ostentation que par devoir,  
 et prendre pitié, comme bons enfants, de leur pauvre mère

<sup>1</sup> *Abbayer* : honorer, vanter.

naturelle : ils en rapporteront plus d'honneur et de réputation à l'avenir que s'ils avaient, à l'imitation de Longueil, Sadolet, ou Bembe, recousu ou rabobiné je ne sais quelles vieilles rapetasseries de Virgile et de Cicéron, sans tant se tourmenter : car, quelque chose qu'ils puissent écrire, tant soit-elle excellente, ne semblera que le cri d'une oie au prix du chant de ces vieux cygnes, oiseaux dédiés à Phébus Apollon. Après la première lecture de leurs écrits, on n'en tient non plus de compte que de sentir un bouquet fané. Encore vaudrait-il mieux, comme un bon bourgeois ou citoyen, rechercher et faire un Lexicon des vieux mots d'Artus, Lancelot et Gauvin, ou commenter le *Roman de la Rose*, que s'amuser à je ne sais quelle grammaire latine qui a passé son temps. Davantage qu'ils considèrent comme le Turc, en gagnant la Grèce, en a perdu la langue du tout. Le même Seigneur occupant par armes la meilleure partie de toute l'Europe, où on souloit parler la langue latine, l'a totalement abolie, réduisant la chrétienté, de si vaste et grande qu'elle était, au petit pied, ne lui laissant presque que le nom, comme celle qui n'a plus que cinq ou six nations où la langue romaine se débite, et n'eût été le chant de nos églises et psaumes chantés au lutrin, longtemps y a que la langue romaine se fût évanouie, comme toutes choses humaines ont leur cours : et pour le jourd'hui vaut autant parler un bou gros latin, pourvu que l'on soit entendu, qu'un affété langage de Cicéron. Car on ne harangue plus devant empereurs ni sénateurs romains ; et la langue latine ne sert plus de rien que pour nous truchement en Allemagne, Pologne, Angleterre et autres lieux de ce pays-là. D'une langue morte l'autre prend vie, ainsi qu'il plait à l'arrêt du destin et à

**Dieu qui commande, lequel ne veut souffrir que les choses mortelles soient éternelles comme lui, lequel je supplie très-humblement, lecteur, te vouloir donner sa grâce, et le désir d'augmenter le langage de ta nation.**

## PRÉFACE DE LA FRANCIADE.

---

*Descriptas servare vices, operumque colores,  
Cur ego, si nequeo ignoroque, poeta salutor?  
Cur nescire, prudens prave, quam discere malo?..  
Res gestæ regumque ducumque, et tristia bella,  
Quo scribi possint numero monstravit Homerus.*

(HOR., *Eptst. ad Pis.*, 74-86.)

Homère, de science et de nom illustré,  
Et le romain Virgile assez nous ont montré  
Comment et par quel art, et par quelle pratique  
Il fallait composer un ouvrage héroïque,  
De quelle forte haleine et de quel ton de vers,  
Varié d'arguments et d'accidents divers.  
J'ai suivi leur patron : à genoux, *Franciade* ;  
Adore l'*Énéide*, adore l'*Iliade* :  
Révère les portraits et les suis d'aussi loin  
Qu'ils m'ont passé d'esprit, d'artifice et de soin.  
Miracle non étrange à celui qui contemple  
Ces deux grands demi-dieux, dignes chacun d'un temple,  
L'un Romain, l'autre Grec, à qui les cieux amis  
Et les Muses avaient tout dit et tout permis,  
Et non à moi Français, dont la langue peu riche,  
Couverte de halliers<sup>1</sup>, tous les jours se défriche,  
Sans mots, sans ornements, sans honneur et sans prix,  
Comme un champ qui fait peur aux plus gentils esprits

<sup>1</sup> *Halliers* : buissons.

Des laboureurs actifs à nourrir leurs ménages, <sup>1</sup>  
 Qui tournent les guérets pleins de ronces sauvages  
 Et d'herbes aux longs pieds, retardement des bœufs,  
 A faute d'artisans qui n'ont point devant eux  
 Défriché ni viré la campagne férue <sup>2</sup>,  
 Qui maintenant revêche arrête leur charrue,  
 Luttant contre le soc d'herbes environné.  
 Mais quoi, prenons en gré ce qui nous est donné,  
 Achevons notre tâche, et croyons d'assurance  
 Que ces deux étrangers pourront loger en France,  
 Si la Parque me rit, réchauffant la froideur  
 Des hommes bien adroits à suivre mon ardeur,  
 Sans craindre des causeurs les langues venimeuses,  
 Pourvu que nous rendions nos provinces fameuses,  
 Non d'armes, mais d'écrits : car nous ne sommes pas  
 De nature inclinés à suivre les combats,  
 Mais le bal des neuf Sœurs, dont la verve nous baille  
 Plus d'ardeur qu'aux soldats de vaincre à la bataille.

Ils ne sont ulcérés sinon par le dehors,  
 Aux jambes et aux bras, et sur la peau du corps :  
 Nous au fond de l'esprit et au profond de l'âme,  
 Tant l'aiguillon d'honneur vivement nous entame.

La Muse en telle part de son trait va poignant :  
 Et encore que le coup n'apparaisse saignant,  
 Si est-ce qu'il nous blesse, et nous rend fantastiques,  
 Chagrins, capricieux, hagards, mélancoliques,  
 Vaisseaux dont Dieu se sert, soit pour prophétiser,  
 Ou soit pour enseigner, soit pour autoriser,  
 Vêtus d'habits grossiers, par paroles rurales,  
 Les arrêts de nature et les choses fatales.  
 Tels du vieil Apollon les ministres étaient,

<sup>1</sup> *Ménages* : enfants. Il est encore { <sup>2</sup> *Férue* : frappée, labourée.  
 usité dans le Limousin et l'Auvergne.

Ou fût sur le trépied, ou fût lorsqu'ils chantaient ;  
Et tels ceux d'aujourd'hui : car l'antique Cybèle  
(La Nature j'entends) n'a tari la mamelle  
Pour maigres n'allaiter les siècles à venir,  
Ni ne sera jamais : ce serait devenir  
Une mère brehaigne<sup>1</sup> en lieu d'être féconde.  
Tout tel qu'auparavant sera toujours le monde.

Or, comme il plaît à Dieu, les siècles et les ans  
Apportent à nos vers richesses et présents,  
Crédit entre les rois : où souvent par fortune  
Un prend le bien acquis à toute une commune ;  
Cela s'est toujours fait et toujours se fera  
Tant que le monde entier en ses membres sera.  
Maint court aux jeux d'Olympe, un seul le prix emporte :  
La chance des mortels roule de telle sorte.

<sup>1</sup> *Brehaigne* : stérile.





## ARGUMENT

### DU PREMIER LIVRE DE LA FRANCIADE,

PAR AMADIS JAMIN,

SECRÉTAIRE DE LA CHAMBRE DU ROI.

En celaborieux ouvrage de la *Franciade*, l'auteur s'est proposé la façon d'écrire des anciens, et surtout du divin Homère : et combien qu'en ce premier livre il ait comme pas à pas imité Homère et Virgile, si est-ce que l'embarquement de Francus est à l'imitation d'Apolloine Rhodien. Il ressemble à l'abeille, laquelle tire son profit de toutes fleurs pour en faire son miel : aussi, sans jurer en l'imitation d'un des anciens plus que des autres, il considère ce qui est en eux de meilleur, de quoi il enrichit (comme toujours il a été heureux) notre langue française. Or, pour venir à ce premier livre, qui est comme le fondement et projet du reste du bâtiment, l'argument est tel : Après que Francus fut retourné du long voyage où son oncle Hélélin l'avait envoyé en diverses nations pour en apprendre les mœurs et façons, et par telle connaissance se rendre sage, rusé et pratique capitaine, ce qu'Hélélin avait fait ne voulant qu'il fût connu pour enfant d'Hector entre les Grecs, lesquels pensaient pour certain que Pyrrhe, fils d'Achille, l'eut fait mourir, le précipitant du faite d'une tour : Jupiter qui l'avait sauvé du sac de Troie, et en lieu du corps vrai avait baillé une feinte de lui à ses ennemis, se ressouvenant du destin, pour lequel il l'avait garanti de si cruelle mort, et se repentant de la destruction de Troie, envoie Mercure, messenger des dieux, vers Hélélin, oncle paternel dudit Francus, afin qu'il l'avertisse quelles sont les destinées de Francion, son neveu, lequel depuis un an laissait énerver sa jeunesse d'oisiveté, sans souci de relever sus l'honneur de ses aïeux. Hélélin, après avoir ouï le commandement de Jupiter (aussi que son esprit prophétique avait prévoyance des destins et présageait la grandeur de son neveu, fils d'Hector) lui fit équiper quelque nombre de navires, dans lesquels il s'embarqua, laissant Buthrote, ville d'Epire, où il faisait sa demeure avec son oncle et sa

318 ARGUMENT DU PREMIER LIVRE DE LA FRANCIADE.

mère Andromaque. Le poète lui donne une compagnie d'hommes guerrière par une belle et gentille invention : car le jour du mandement de Jupiter tous les Troyens bannis étaient assemblés par le congé des princes de la Grèce, desquels ils étaient esclaves, pour chômer la fête de Cybèle leur déesse, tous équipés d'armes telles que soulaient porter les Corybantes et Curètes, quand ils célébraient la fête de la mère des dieux. Junon se courrouce, voyant que la gloire des Phrygiens s'efforçait par bonne et future destinée de renouveler Troie, et de la faire refleurir. Cybèle et Mars favorisaient Francion, et lui enflamment le cœur du désir de louange et de vertu. Hélénin lui enseigne sommairement quel chemin il doit tenir sur la mer pour venir de Crète à l'embouchure du Danube.

LE PREMIER LIVRE  
DE LA FRANCIADE.

—•—

AU ROI TRÈS-CHRÉTIEN,

CHARLES NEUVIÈME DE CE NOM.

Muse , entends-moi des sommets de Parnasse ,  
Guide ma langue , et me chante la race  
Des rois français issus de Francion ,  
Enfant d'Hector, Troyen de nation,  
Qu'on appelait en sa jeunesse tendre  
Astyanax , et du nom de Scamandre.

De ce Troyen conte-moi les travaux ,<sup>1</sup>  
Guerres , conseils , et combien sur les eaux  
Il a de fois (en dépit de Neptune  
Et de Junon ) surmonté la Fortune ,  
Et sur la terre échappé de périls <sup>2</sup> ,  
Ains que<sup>2</sup> bâtir les grands murs de Paris.  
Charles , mon prince , enfle-moi le courage ,  
Pour ton honneur j'entreprends cet ouvrage :  
Sers-moi de phare et garde d'abîmer  
Ma nef qui flotte en si profonde mer.

Déjà vingt ans avaient laissé derrière  
Le jour fatal que la Grèce guerrière  
Avait brûlé le mur neptunien :  
Quand du haut ciel le grand Saturnien  
Baissa les yeux , et vit Troie déserte

<sup>1</sup> Périls : périls.

<sup>2</sup> Ains que : avant de.

Toute de sable et de tombes couverte,  
Se courrouçant sa perruque <sup>1</sup> ébranla,  
Puis au conseil tous les dieux appela.

Du ciel d'airain les fondemens treublèrent,  
Dessous le pied des dieux qui s'assemblèrent  
Tous marchant d'ordre en leur siège apprêté :  
Lors Jupiter, pompeux de majesté,  
Les surmontant de puissance et de gloire,  
Se vint asseoir en son trône d'ivoire,  
Le sceptre au poing, puis fronçant le sourcil,  
Renfrogné d'ire aux dieux parlait ainsi :

« Jamais au cœur je n'eus telle tristesse.  
Ni pour mortel, pour dieu, ni pour déesse,  
Que j'eus la nuit qu'on brûlait Ilion :  
Quand le cheval prégnant <sup>2</sup> d'un million  
D'hommes guerriers, de sa voûte fermée  
Versa dans Troie une moisson armée  
D'épieux, d'écus, de lances et de dards.  
Branlés ès mains des Argives soudards,  
Non-seulement les Dolopes gendarmes  
Passaient les corps par le tranchant des armes,  
Mais nos maisons, sacrilèges, pillaient.  
Et de leurs dieux les autels dépouillaient,  
Qui révéérés par la ville troyenne  
Fumaient toujours d'une odeur sabéenne <sup>3</sup>.

« Là forcénaient <sup>4</sup> deux tigres sans merci,  
Le grand Atride et le petit <sup>5</sup> aussi  
Joyeux de sang le carnassier Tydide <sup>6</sup>,

<sup>1</sup> Sa perruque : sa chevelure.

<sup>2</sup> Prégnant : plein, rempli ; du latin *prægnans*.

<sup>3</sup> D'encens de Sabée (Arabie).

<sup>4</sup> Forcénaient : exerçaient leur forceur

<sup>5</sup> Ménélas.

<sup>6</sup> Diomède, fils de Tydée.

Et le superbe héritier d'Éacide ;  
 Là l'Ithaquois chargé du grand bouclair <sup>1</sup>  
 Qui ne fut sien , brillant comme un éclair  
 Qui çà qui là s'éclate de la nue ,  
 Chaud de colère ensanglantait la rue  
 D'un peuple au lit surpris et dévêtu ,  
 Du fer ensemble et du feu combattu.

« Ainsi qu'on voit une fière lionne,  
 Que la fureur et la faim époinçonne ,  
 Assassiner le débile troupeau :  
 Entre les dents sanglante en est la peau ,  
 Qui pend encore en sa machoire teinte !  
 Le pasteur fuit qui se pâme de crainte !

« Ainsi les Grecs détaillaient <sup>2</sup> et brisaient  
 Le peuple nu : les feux qui reluisaient  
 Sur les maisons à flammes enfumées,  
 Donnaient lumière aux princes des armées,  
 Au meurtre , au sang : un si cruel effort  
 Montrait partout l'image de la mort.

« Et toi , Junon, dessus la porte assise ,  
 Hâtas les Grecs ardents à l'entreprise ,  
 Avec Pallas, qui sur le haut sommet  
 Du premier mur, horrible en son armet  
 Que la Gorgone aprit <sup>3</sup> de mainte écaille,  
 A coups de pique ébranlait la muraille,  
 Bouffante d'ire et d'une forte voix  
 Comme un tonnerre appelait les Grégeois ,  
 Les animant à la vengeance prompte.  
 Esprits malins , qui n'avez point de honte  
 D'avoir détruit un royaume si beau ,

<sup>1</sup> *Bouclair* : bouclier.

<sup>3</sup> *Aprit* : couvrit.

<sup>2</sup> *Détaillaient* : taillaient en pièces.

Fait qu'Ilion n'est plus qu'un grand tombeau,  
 Fait que Priam, meurdri dessus sa race,  
 De son sang tiède ensanglantât ma face,  
 Bien qu'il chargeât nos autels par-sus tous,  
 De gros cuissots de taureaux et de boucs !

« Ce roy pleurant son état misérable,  
 En cheveux gris, en barbe vénérable,  
 Du cruel Pyrrhe au point de mort pressé,  
 Tenait des mains mon image embrassé :  
 Quand il reçut en sa gorge frappée  
 De l'Achilin<sup>1</sup> le tranchant de l'épée,  
 Qui d'un grand coup le chef lui décolla  
 Bien loin la tête en sautellant alla !  
 Le corps sans nom, sans chaleur, et sans face  
 Comme un grand tronc broncha dessus la place.

« Cet arrogant, qui les Dieux dépitait,  
 Qui de fureur son père surmontait<sup>2</sup>,  
 Non-seulement d'une rage maîtresse,  
 Le fer au poing, tuait la tourbe épaisse,  
 Mais outrageait le sexe féminin,  
 Qui de nature est courtois et benin.

« Il poursuivait au travers de la flamme  
 Du preux Hector Andromaque la femme,  
 Qui, déplorant pour néant son destin,  
 Echevelée, avait à son tetin  
 Pressé son fils, en qui la vraie image  
 Du père sien était peinte au visage.  
 D'entre ses bras je dérobai le fils :  
 Lors en sa place une feinte je fis,  
 Que je formai pétrissant une nue,  
 Qui fut des Grecs en son lieu reconnue

<sup>1</sup> Pyrrhus, fils d'Achille.

<sup>2</sup> *Surmontait*: surpassait.

Du tout semblable à l'héritier d'Hector,  
Mêmes cheveux crépelus de fin or,  
Les mêmes yeux, le front même, et la taille;  
Puis cette feinte à la mère je baille  
Pour la donner à Pyrrhe : et tout soudain,  
Cachant l'enfant aux replis de mon sein,  
Je le sauvai de l'épée homicide :  
Le vain <sup>1</sup> sans plus fut proie d'Éacide.

« Je l'avertis d'aller trouver après,  
Son fils au temple, ou deux chevaliers grecs  
L'une sur l'autre amoncelaient la proie,  
Tout l'or captif de Priam et de Troie,  
Femmes, enfants, et vieillards enchaînés,  
De leurs maisons par les cheveux traînés :  
Et qu'il avait pour marque manifeste  
L'ardent éclair d'une flamme céleste  
Au haut du chef, vrai signes qu'il serait  
Pasteur de peuple, et qu'un jour il serait  
Naître des rois, à qui la destinée  
Avait la terre en partage donnée.

« Je n'avais dit, que tout soudain voici  
Pyrrhe venir, qui ravit tout ainsi  
L'image feint hors des bras de la mère,  
Qu'un loup le faon d'une biche légère.  
Il le porta sur le haut d'une tour,  
D'où le roulant et tournant de main tour  
En tourbillons, d'un bras armé le rue  
Pied contre-mont <sup>2</sup> sur le dur de la rue.

« Ainsi tomba par pièces découpé,  
Le vain abus dont le Grec fut trompé :

<sup>1</sup> Le vain : la chose vaine, le fan-  
tôme.

<sup>2</sup> Pied contre-mont : la tête en bas.



Car Francus vit, et malgré toute envie,  
De ses pounons va respirant la vie  
Dedans Buthrote, en ces champs où la voix  
Vit prophétique ès chênes dodonois,  
Près Hélénin et sa mère Andromache  
Qui sans honneur par les tourbes <sup>1</sup> le cache.

« Déjà la fleur de son âge croissant  
Va d'un poil d'or son menton jaunissant,  
Et tout son cœur bouillonne de jeunesse :  
Je ne veux plus qu'il languisse en paresse,  
Comme inconnu, sans sceptre et sans honneur,  
Mais tout rempli de force et de bonheur,  
Je veux qu'il aille où son destin l'appelle,  
Tige futur d'une race si belle :  
Sans plus en vain consommer son loisir,  
Parte de là : tel est notre plaisir. »

Il dit ainsi; les Dieux, qui s'élevèrent,  
Tous d'un accord sa parole approuvèrent,  
En murmurant comme flots de la mer  
De qui le front commence à se calmer,  
Quand Aquilon assoupit son orage,  
Et l'onde bruit doucement au rivage.

Au départir Mercure il appela :  
Pour obéir Mercure s'en alla,  
Prompt messenger à la plante légère <sup>2</sup>,  
Devant le trône où l'appelait son père :  
« Vole, mon fils, où Francus est nourri,  
Huche <sup>3</sup> les vents : dis que je suis marri  
Contre sa mère et ceux qui sans louange  
Trompent son âge en une terre étrange :

<sup>1</sup> Par les tourbes : dans la foule des citoyens.

<sup>2</sup> A la plante légère : au pied léger.

<sup>3</sup> Huche : appelle.



Je ne l'avais du massacre sauvé  
 Pour être oisif, de paresse aggravé,  
 Un fainéant en la fleur de son âge :  
 Mais j'espérais que d'un mâle courage  
 Irait un jour des Gaules surmonter  
 Le peuple rude et fâcheux à dompter,  
 Chaud à la guerre et ardent à la proie,  
 Pour y fonder une nouvelle Troie :  
 Pour ce déloge, et le fais en aller :  
 Le temps perdu ne se peut rappeler. »

( Mercure se rend à Buthrote. — Les Troyens captifs en Grèce s'y étaient réunis de toutes parts pour célébrer la fête de Cybèle. — Mercure transmet à Hélénius l'ordre de Jupiter. )

« Va, m'a-t-il dit, où Francus est nourri :  
 Huche les vents : dis que je suis marri<sup>1</sup>  
 Contre sa mère et ceux qui sans louange  
 Cachent ce prince en une terre étrange.  
 Je n'ai Francus du massacre sauvé  
 Pour être ainsi de paresse aggravé,  
 Un fainéant en la fleur de son âge :  
 Mais j'espérais que d'un mâle courage  
 Irait un jour des Gaules surmonter  
 Le peuple rude et fâcheux à dompter,  
 Chaud à la guerre et ardent à la proie,  
 Pour y fonder une nouvelle Troie,  
 Dont la mémoire en tout temps florirait,  
 Et par le feu jamais ne périrait.

« Pource, Hélénin et toi mère Andromache,  
 N'amollissez en paresse si lâche  
 L'enfant d'Hector, à qui les cieus amis  
 Ont tant d'honneurs et de sceptres promis,  
 Qui doit hausser la maison Priamide.

<sup>1</sup> *Marri* : fâché.

Dompter la Grèce, et la race Éacide ,  
 Doit vaincre tout, et qui doit une fois  
 Être l'estoc <sup>1</sup> des monarques François ,  
 Et par-sus tous d'un CHARLES, qui du monde  
 Doit en la main porter la pomme ronde.  
 Fais-le équiper d'hommes et de vaisseaux,  
 Fais-le marcher sur l'échine des eaux,  
 Aux lieux promis où son destin le mène :  
 L'honneur s'achète aux dépens de la peine ! »

(Il dit et s'évanouit. — Description de la fête. — Chants et prières adressés à Cybèle.)

Comme ils priaient, la prompte Renommée  
 Au front de vierge, à l'échine emplumée,  
 Le cor en bouche, avait jà répandu  
 Que Mercure est du haut ciel descendu,  
 Et qu'il avait d'une voix courroucée  
 Par Jupiter Andromache tancée,  
 Et par-sus tout Hélénil, qui savait  
 L'arrêt certain que le destin avait  
 Écrit au ciel pour celui qu'on appelle  
 Astyanax, qui sans honneur recèle  
 Son âge en vain sur le bord étranger,  
 Sans du malheur les Troyens revenger.

Cette déesse à bouche bien ouverte,  
 D'oreilles, d'yeux et de plumes couverte,  
 Semait partout qu'Astyanax était  
 Vrai fils d'Hector, et qu'on lui apprêtait  
 Mainte navire au combat ordonnée,  
 Pour aller suivre ailleurs sa destinée,  
 Prince fatal <sup>2</sup>, et que sa main ferait  
 Que le Troyen du Grec triompherait :

<sup>1</sup> *Estoc* : tronc d'arbre; et figuré-  
 ment : ligne d'extraction. ACADE.

<sup>2</sup> *Fatal* : désigné par le Destin; du  
 latin *fatalis*.

Et qu'il fallait que la jeunesse active,  
 Qui par la Grèce est maintenant captive,  
 Suivît Francus, futur père des rois,  
 Qui s'en allait dedans le camp gaulois  
 Replanter Troie et la race Hectorée,  
 Pour y régner d'éternelle durée.

( Jupiter envoie un augure favorable. — Un faucon attaqué par un vautour est changé en aigle et triomphe sous cette forme. — Les Troyens s'occupent à construire une flotte, et lancent les navires à la mer. )

Il était nuit, et le charme du somme  
 Sillait<sup>1</sup> partout les paupières de l'homme,  
 Qui demi-mort, par le sommeil lié,  
 Avait du jour le travail oublié.  
 Tous animaux, ceux qui dans l'air se pendent,  
 Ceux qui la mer à coups d'échine fendent,  
 Ceux que les monts et les bois enfermaient,  
 Pris du repos, à chef baissé, dormaient.

Mais Hélénil, qui soucieux ne cesse  
 De repenser en son neveu, n'abaisse  
 L'œil au dormir; ains veillant et rêvant,  
 Or, se couchant, et ores se levant,  
 Mille discours discourt en sa pensée.  
 Du Dieu courrier la parole annoncée  
 Le presse tant, qu'à toute heure, en tous lieux  
 Il a Mercure au devant de ses yeux,  
 Et en l'esprit la belle destinée  
 Qui pour Francus au ciel est ordonnée,  
 De qui le sang et troyen et germain  
 Doit enserrer le monde dans la main.

Incontinent que l'aube aux doigts de roses  
 Eut du grand ciel les barrières décloes

<sup>1</sup> *Sillait* : fermait; du latin *stigare*, eacheter.

Prompt hors du lit ce bon princee sortit,  
 Sa camisole et son pourpoint vêtit,  
 Puis son sayon, puis sa cape tracée  
 A fils d'argent sur l'épaule a troussée,  
 Prit son épée au pommeau ciselé.  
 Ainsi vêtu dans la place est allé,  
 Le dard au poing, commandant qu'on assemble  
 Grands et petits au conseil tout ensemble.

Lors les hérauts claire-voix ont sonné  
 De toutes parts le conseil ordonné :  
 Le peuple né pour nouvelles apprendre  
 Droit en la place à foule se vint rendre ;  
 Lui de son sceptre au milieu s'appuya,  
 Puis de tels mots sa langue déplia :

« Peuple troyen, dardanienne race,  
 Ce jouvenceau qui par la populace  
 Vit sans honneur, Astyanax nommé,  
 Est fils d'Hector que tant avez aimé,  
 Qui magnanime en si longues batailles  
 Dix ans entiers a gardé vos murailles,  
 Qui le rempart contre terre rua  
 Des Grecs tremblants, qui Patrocle tua,  
 Et retourna pompeux dedans la ville  
 Le dos vêtu du corselet d'Achille.

« Or ce grand roi qui seul commande aux Dieux,  
 Qui honora Hector à nos aïeux <sup>1</sup>,  
 La nuit que Troie était un grand carnage,  
 Sauva l'enfant par une feinte image :  
 Sans majesté privé <sup>2</sup> je l'ai tenu,  
 De peur qu'il fût des Grégeois reconnu.

<sup>1</sup> Qui honora Hector à nos aïeux : qui le fit honorer par nos aïeux.      <sup>2</sup> Privé : simple particulier; du latin *privatus*.

Je l'ai transmis par une longue voie  
Tantôt vers Thèbe , et tantôt devers Troie ,  
Voir le tombeau de son père , et aussi  
Les noirs enfants de Memnon , qui d'ici  
Sont éloignés , noble race Hectorée ,  
Et de l'Aurore habitent la contrée.  
En maint pays je l'ai fait voyager :  
Il a connu maint peuple et maint danger,  
Connu les mœurs des hommes pour se faire  
Guerrier pratique en toute grande affaire.

« Depuis un an ce prince est de retour,  
Sans action mangeant en vain le jour,  
Un fainéant dévoyé de la trace  
De sa très-noble et vertueuse race ,  
Bien qu'il soit brave et sous bon astre né ,  
Et pour hauts faits hautement destiné.

« Toujours pour lui ce grand prince me tance ,  
Prince de l'air qui les foudres élance ,  
De quoi si tard je le retiens ici  
Sans de son bien avoir autre souci :  
Encore hier, sa puissance j'atteste ,  
Que par le ciel en clarté manifeste ,  
Je vis Mercure arriver devers moi ,  
Qui me tança de la part de son roi.

« Si tu n'as soin , dit-il , de ta lignée ,  
Si la vertu, de l'heur accompagnée,  
Ton cœur ne pousse à voyager plus loin  
Au moins n'étouffe à son premier besoin  
De ton neveu la bouillante jeunesse :  
Fais-le échapper des liens de la Grèce.  
Le jeune sang désireux de hasard  
Trouve toujours son mieux en quelque part.

« Pource , Troyens , de race magnanime ,  
 Si la vertu natale vous anime ,  
 Suivez ce prince et le veuillez choisir :  
 Tout votre sang soit bouillant d'un désir  
 D'accompagner sa vaillante entreprise  
 Que le destin dextrement favorise !  
 C'est plus d'honneur en liberté mourir  
 Et par son sang la franchise acquérir ,  
 Que de languir en honte si vilaine :  
 Un beau mourir orne la vie humaine. »  
 Il dit ainsi ; puis , se levant de là  
 Pressé du peuple , en son palais alla .

Mars , qui aimait Hector durant sa vie ,  
 De secourir Francion eut envie :  
 En sa faveur fit son coche atteler ,  
 Puis fouettant ses chevaux parmi l'air ,  
 Qui à bouillons soufflaient de leurs narines  
 Flammes de feu ardentes et divines ,  
 Vint s'abaisser sous le pied d'un rocher  
 Près du rivage , où faisant détacher  
 Ses beaux coursiers le long d'une verdure ,  
 Trèfle et sainfoin leur donna pour pâture .  
 Puis comme un trait roidement s'élança  
 Parmi la troupe où sa forme il laissa ,  
 Et prit le corps l'allure et le visage  
 Du vieil Guisin , qu'on estimoit très-sage ,  
 Lequel suivait aux batailles Hector ;  
 Celui portait la grande targe <sup>1</sup> d'or  
 De ce héros , quand pour garder sa terre  
 Sa main était plus crainte qu'un tonnerre .

Ce capitaine avait toujours été  
 Pour sa valeur en grande autorité .

<sup>1</sup> Targe : lance.

En son semblant ce Dieu guerrier se change,  
 Autour du front des cheveux blancs arrange,  
 Se laboura de rides tout le front,  
 Marche au bâton comme les vieillards font,  
 Et d'une voix toute caduque et rance  
 Francus aborde, et en ce point le tance :

« Vraie Troyenne et non Troyen, as-tu  
 Déjà d'Hector oublié la vertu,  
 Qui t'engendra pour être l'exemplaire,  
 Comme il était, du labeur militaire?  
 Futur honneur des peuples et des rois,  
 As-tu, couard, oublié ton harnois?  
 Pour (alleché d'ocieuses<sup>1</sup> plaisances)  
 User ta vie en festins et en danses,  
 Faire l'amour, et tout le jour en vain  
 Pleines tourner les coupes en la main?  
 Honte et vergogne, où êtes-vous allées!  
 Ne vois-tu pas que les ondes salées  
 Pour t'emmenner se couvrent de vaisseaux?  
 Dresse l'oreille, entends les jouvenceaux  
 Qui bande à bande au rivage se rendent  
 Et tous armés capitaine t'attendent.

« Toi, sang trop froid pour un jeune guerrier,  
 Tout engourdi demeures le dernier,  
 Serf de ta mère, et te fraudes toi-mêmes  
 Du haut espoir de tant de diadèmes :  
 Tel n'était pas Hector le père tien,  
 Qui des Troyens fut jadis le soutien :  
 Armes, chevaux, et toute guerre active  
 Furent ses jeux, et non la vie oisive,  
 Qui te charmant d'un somme t'a lié,

<sup>1</sup> *Ocieuses* : paresseuses; du latin *otiosus*.



Ayant ta ville et ton père oublié ,  
 Que la vertu , la vaillance et la gloire  
 Ont illustré d'éternelle mémoire. »

Disant ainsi, ce grand dieu belliqueur  
 De Francion enflamma tout le cœur,  
 Lui arracha le bandeau d'ignorance ,  
 Et le remplit d'audace et d'assurance ;  
 Puis il lui souffle une horreur sur le front ,  
 Plus que devant aux armes le fit prompt,  
 Et tellement sa jeunesse rallume ]  
 Qu'il apparut plus grand que de coutume :  
 Si que marchant au milieu des plus forts,  
 Haut relevé de la tête et du corps  
 Les surpassait , comme ce Dieu surpasse  
 Sur le bord d'Hèbre , ou sur les monts de Thrace  
 Tous les soldats , quand d'ardeur animé  
 Parmi la presse apparaît tout armé ,  
 Couvert de poudre , et se plante à l'encontre  
 D'un méchant roi que sa lance rencontre ,  
 Pour le punir d'avoir contre équité  
 Vendu les lois et trahi sa cité.

Tel fut Francus. Après, ce Dieu se mêle  
 Par les Troyens amassés pêle-mêle ,  
 Et, les tançant, dans le cœur leur poussait  
 Un aiguillon qui mordant les pressait ,  
 A la vertu réchauffant leur courage.  
 « Quoi, voulez-vous en vergogneux servage  
 Vivre toujours, et sans langue et sans cœurs  
 Toujours souffrir l'orgueil de vos vainqueurs ?  
 Rompez, froissez d'une allégresse prête  
 Le joug cruel qui vous presse la tête,  
 Sans plus servir de passe-temps ici  
 A ces seigneurs qui vous bravent ainsi.



Encore Dieu, qui regarde vos peines ,  
 Dieu qui a soin des affaires humaines,  
 Comme les Grecs ne vous est outrageux :  
 La fortune aide aux hommes courageux ! »

Tel aiguillon leur versa dedans l'âme  
 Une fureur, un bouillon, une flamme  
 De liberté, de vaincre et de s'armer  
 Et d'emporter Ilion par la mer :

Tandis maint peuple en armes effroyables  
 ( Aussi épais que neiges innombrables  
 Que l'air venteux par l'air fait cheminer,  
 Quand l'hiver vient nos champs enfariner )  
 Va frémissant au bord de la marine <sup>1</sup>,  
 Dessous le pied du soldat qui chemine  
 Vole une poudre, et dessous lui qui fuit  
 Pour s'embarquer la terre fait un bruit,  
 Tant à grands pas les plaines ils arpentent :  
 Trop tard les Grecs du congé se repentent,

Ils s'assembloient d'un pied ferme rangés,  
 De dards, d'écus et de piques chargés,  
 Faisant un cri sur les rives chenues.  
 Ainsi qu'on voit les bien-volantes grues  
 Craquer aigu quand passer il leur faut  
 La mer pour vivre en un pays plus chaud.

Autant qu'on voit d'oiseaux de tous plumages  
 Au mois d'avril, hôtes des marécages,  
 S'amonceler pour pondre et pour couvrir :  
 L'un trémoussant, ses plumes veut laver,  
 L'autre sous l'eau tient ses ailes plongées,  
 L'autre l'avale à friandes gorgées,  
 Et l'autre tourne à l'entour de son nid,

<sup>1</sup> La marine : la mer.

Peuple qui vole en troupes infini ,  
 Et criillant sur les rives connues  
 Se presse ensemble aussi épais que nues :  
 Autant venaient, le corselet au corps,  
 D'hommes à foule, au premier front des bords.  
 La terre tremble, et les flancs qui emmurent  
 Les flots salés dessous le pied murmurent  
 De tant de gens au rivage arrêtés,  
 Tous hérisés de morions crétés<sup>1</sup>.

Comme un pasteur du bout de sa houlette,  
 Sous la clarté de Vesper la brunette,  
 Au premier soir sépare les chevreaux  
 Des boucs cornus, des béliers les agneaux,  
 Ainsi Francus d'une prompte allégresse,  
 Tirait à part la gaillarde jeunesse  
 Au sang hardi, et laissait d'autre part  
 Vieilles, vieillards et enfants à l'écart,  
 Qui froids n'avaient ni tête ni poitrine  
 Pour supporter la guerre et la marine,  
 Peuple sans nerfs et sans ardeur, que Mars  
 N'enrôle plus au rang de ses soldars.  
 Francus, vêtu d'armes toutes dorées  
 Des mains d'un maître artisan labourées<sup>2</sup>,  
 Comme le feu d'un tonnerre luisait,  
 Et si grand peuple en ordre conduisait,  
 Montrant guerrier sa taille bien formée,  
 Tel qu'on voit Mars au milieu d'une armée.

Les morions, les piques des soldars,  
 Et les harnois fourbis de toutes parts,  
 Et l'émeri<sup>3</sup> des lames acérées

<sup>1</sup> Crétés : ornés de crêtes, d'aigrettes.      <sup>3</sup> L'émeri : le poli. (On polit les mé-

<sup>2</sup> Labourées : travaillées; du latin *laborare* avec l'émeri.)

Frappés menu des flammes éthérées,  
 Et du rebat <sup>1</sup> du soleil radieux,  
 Une lumière envoient dans les eieux,  
 De qui l'éclair à flammèches menues  
 En tremblotant s'éclaircit dans les nues,  
 Ainsi que luit sous l'ardente clarté  
 Mainte blquette <sup>2</sup> au plus clair de l'été.

Adonc Francus, qui seul maître commande  
 En se bravant au milieu de la bande,  
 Voulant sa main d'une lance charger,  
 D'Astyanax en Francus fit changer  
 Son premier nom, en signe de vaillance,  
 Et des soldats fut nommé porte-lance,  
*Phéré-enchos* <sup>3</sup>, nom des peuples vaincus  
 Mal prononcé, et dit depuis Francus :  
 Lance qui fut à nos Français commune,  
 Depuis le temps que la bonne fortune  
 Fit aborder en Gaule ce Troyen  
 Pour y fonder le mur Parisien.

Comme il était sur le bord de la rive,  
 Tout éclatant d'une lumière vive,  
 Ainsi qu'un astre au rayon éclairci,  
 Voici venir Andromaque, et aussi  
 L'oncle Héliénin, qui, augure et prophète,  
 Était des Dieux véritable interprète.  
 Cette Andromaque, à qui l'estomac fend  
 D'aise et de crainte, accolait son enfant  
 A plis serrés, comme fait le lierre  
 Qui de ses mains les murailles enserre.

« Mon fils, disait, que tout seul j'ai conçu,

<sup>1</sup> *Rebat* : reflet.

<sup>2</sup> *Blquette* : étincelle, éclair de chance.

<sup>3</sup> Du grec φέρειν, porter, et ἔγχος,

Autre que toi concevoir je n'ai su  
 Du grand Hector : Ilithye<sup>1</sup> odieuse  
 De maint enfant m'a été envieuse.  
 Pource le soin que mère je devais  
 Mettre en plusieurs, en toi seul je l'avais ;  
 Je te pendais petit à ma mamelle ,  
 Je t'ourdissais quelque robe nouvelle ,  
 Seul tu étais mon plaisir et ma peur,  
 Enfant , mari , seul mon frère et ma sœur,  
 Seul père et mère , et voyant la semence  
 De tous les miens germer en ton enfance,  
 Me consolais de t'avoir enfanté,  
 Me restant seul de toute parenté.  
 Du Grec vainqueur la furieuse armée  
 A par le fer ma race consommée.

« Pour toi la vie et le jour me plaisait ;  
 Si quelque ennui lamenter me faisait ,  
 En te voyant j'allégeais ma tristesse ,  
 Comme soutien de ma faible vieillesse.  
 Las ! je pensais qu'au jour de mon trépas ,  
 Quant l'esprit vole , et le corps va là-bas ,  
 Que tu ferais mes obsèques funèbres ,  
 Clouant mes yeux enfermés de ténèbres ,  
 Me laverai le corps froid de tiède eau ,  
 Et de gazons me ferais un tombeau  
 Pour m'enterrer au bord de ce rivage  
 ( Car aux bannis il n'en faut davantage ),  
 Serrant ensemble en un même repos  
 De mon mari les cendres et les os.

« O Jupiter ! si la pitié demeure  
 Là-haut au ciel, ne permets que je meure ,

<sup>1</sup> *Ilithye* : déesse de la fécondité.

Ains qu'il se fasse en armes un grand roi,  
Et que le bruit en vole jusqu'à moi !

« Donne, grand Dieu, qu'au milieu de la guerre  
Puisse ruer ses ennemis par terre,  
Mordant la poudre en leur sang renversés,  
D'une grand'plaie en l'estomac percés :  
Que des cités la puissante muraille  
Trébuche à bas en quelque part qu'il aille,  
Soit à cheval, soit à pied guerroyant,  
Et que quelqu'un s'écrie en le voyant  
Favorisé de fortune prospère :  
Le fils vaut mieux aux armes que le père. »

Disant ainsi, un habit lui donna,  
Que sa main propre ouvrière façonna,  
Où fut portraite au vif la grande Troie  
En filets d'or joints à filets de soie,  
Avec ses murs, ses remparts et ses forts.  
Là Xante errait passementant les bords  
Des plis tortus de sa lente rivière.  
Là s'élevait la cime forestière  
D'Ide pineuse<sup>1</sup>, où sourçant sautelaît  
Maint vif ruisseau qui en la mer coulaît.  
Au pied du mont fut en riche peinture  
Le beau Troyen<sup>2</sup> qui chassait d'aventure  
Un cerf au bois, où Jupiter le vit,  
Qui par son aigle en proié le ravit.

Ce jeune enfant, emporté par les nues,  
Tendait en vain vers Troie ses mains nues :  
Ses chiens en l'air qui pendu le voyaient,  
L'ombre de l'aigle et les vents aboyaient.

Hector avait cette robe portée,

<sup>1</sup> *Pineuse* : couverte de pins.

<sup>2</sup> Ganyède.

Le jour qu'Hélène en triomphe abordée  
 Entra dans Troye, et depuis ne l'avait  
 Mise; sans plus de parade servait  
 Au cabinet où les plus chères choses  
 De ce grand prince étaient toutes encloses.

La lui donnant : « Prenez, dit-ell', mon fils,  
 Ce beau présent que de mes mains je fis,  
 Pour gage sûr d'amitié maternelle,  
 Ayant de moi souvenance éternelle. »

Ainsi pleurant, Francus elle accola :  
 Le corps tout seul au logis s'en alla,  
 L'âme demeure en son fils attachée :  
 Puis sur un lit ses servants l'ont couchée,  
 Pour la donner au sommeil adouci,  
 Qui des mortels enchante le souci.  
 En cependant Hélémin prend la corne  
 D'un grand taureau au col pesant et morne,  
 Au large front, et sans aucun effort  
 De son bon gré l'amène sur le bord :  
 Puis un grand coup de maillet lui desserre  
 Entre les yeux : le taureau tombe à terre  
 Sur les genoux sur le front étendu :  
 Il l'égorgea : le sang s'est répandu,  
 A long filets dans le creux d'une tasse :  
 Parmi le sang que fumeux il amasse  
 Mêla du vin, par trois fois l'écoula  
 Dessus la mer, puis Neptune appela :

« Père Neptun, Saturnien lignage,  
 A qui par sort la mer vint en partage,  
 Que le soleil n'a pu jamais tarir  
 Pour te laisser toutes choses nourrir,  
 Entends ma voix : donne que la navire  
 De ce Troyen sillonne ton empire

Sous ta faveur, et cesse le courroux  
Que dès longtemps tu gardes contre nous. »

Neptune ouït la troyenne prière,  
A chef haussé sur l'onde marinière,  
Et se plaignant encore d'Ilion,  
Une partie octroie, et l'autre non.  
Il octroya que la flotte troyenne  
Pourrait aller dessus l'onde égéenne :  
Mais ne voulut l'autre part octroyer  
D'y séjourner longtemps sans la noyer.  
Lors Hélénilin adresse la parole  
A son neveu, et ainsi le console :  
« Courage, prince, il te faut endurer ;  
Tu dois longtemps maint sillon mesurer  
De la grand mer, avant que tu arrives  
Fatalement aux pannoniques rives ;  
Tous n'irez pas : c'est l'arrêt du destin.  
Mais pour cela ne faux<sup>1</sup> à ton chemin,  
Que je te veux non tout du long apprendre,  
De peur qu'un Dieu ne m'en vienne reprendre.

« Sortant du port, gagne la grande mer,  
Fais ta galère à tour de bras ramer  
(Ta main ne soit de labeur affaiblie)  
Entre Coryce et l'île Égialie ;  
Quand tu seras au flot laconien  
Prends à main dextre, et sage avise bien  
De ne heurter au rocher de Malée,  
Où l'onde en l'onde à bouillons est mêlée.  
Là maint gosier des chiens marins gloutons  
Hument les nefs, puis comme pelotons  
Roulés en l'air par morceaux les vomissent

<sup>1</sup> Ne faux : ne manque ; du verbe *faillir*.



Dessus les bords : les rives qui frémissent  
 D'aboïs rompus , sous le pied des rochers.  
 Glacent de peur tout le sang des nochers.

« De là poussant tes navires armées  
 Outre la mer des Cyclades semées ,  
 Reverras Troie et les funèbres lieux  
 Pleins des tombeaux de tes nobles aïeux.  
 De là cinglant à rames vagabondes  
 Par le détroit des homicides ondes ,  
 Verras le Pas <sup>1</sup> où se noya la sœur  
 Pendue aux crins de son bélier malseur.  
 Tu feras voile au thracien Bosphore ,  
 Où l'Inachide <sup>2</sup> étant vêtue encore  
 D'un poil de vache , à coups d'ongles passa  
 En lieu de rame , et son nom lui laissa.  
 Puis approchant du grand Danube large ,  
 Qui par sept huis <sup>3</sup> en la mer se décharge ,  
 Viendras à l'île à laquelle les pins  
 Donnent le nom : là sauras tes destins  
 L'un après l'autre , hôte de la rivière ,  
 De qui la corne est si brave et si fière.

« Ce fleuve ayant sur la tête un roseau ,  
 Et sous l'aisselle un vase à source d'eau ,  
 Et du menton versant une fontaine ,  
 Te dira tout d'une bouche certaine. »  
 A tant se tut : Junon qui descendit,  
 Et le tançant la voix lui défendit.

Tandis la troupe au travail non oisive  
 Le taureau mort renverse sur la rive :  
 Ils ont le cœur en tirant écorché ,

<sup>1</sup> L'Hellespont.

<sup>2</sup> L'Inachide : Io, fille d'Inachus.

<sup>3</sup> Huis : portes, embouchures.



Puis étripé, puis menu déhaché  
 A morceaux crus : ils ont d'une partie  
 Sur les charbons fait de la chair rôtie,  
 Embroché l'autre, et cuite peu à peu  
 De tous côtés à la chaleur du feu,  
 L'ont débroschée, en des paniers l'ont mise,  
 L'ont découpée, et sur la table assise,  
 Ont pris leur siège, ont détranché le pain,  
 Ont fait tourner le vin de main en main,  
 Buvant de rang à tasses couronnées  
 D'un cœur joyeux l'un à l'autre données.

Après qu'ils ont du boire et du manger  
 Oté la faim, ils s'allèrent loger  
 Au premier front de la rive mouillée  
 Sur des lits faits d'herbes et de feuillée,  
 Où toute nuit jouirent du repos,  
 Ronflant le somme au murmure des flots.

Au déboucher de l'aurore nouvelle  
 Le vieil Vandois du sifflet les appelle  
 (Qui seul était le pilote ordonné),  
 Voyant le vent en poupe bien tourné.  
 Un bruit se fait par les bancs du navire,  
 Puis à sa tâche un chacun se retire.

Soudain Francus le sifflet entendit.  
 Lors, tout armé, sa main dextre étendit.  
 Dessus la terre, et ses yeux vers la nue,  
 Étant debout sur la rive chenue  
 Priait ainsi : « O grand Pataréen,  
 A l'arc d'argent, tire-loin, Tymbréen<sup>1</sup>,  
 Garde, Apollon, entière cette troupe,

<sup>1</sup> Toutes ces épithètes sont des sur- chez les poètes grecs et chez les poètes  
 noms d'Apollon usités fréquemment latins.

Dieu d'embarquage , et permets que je coupe  
 Sous heureux sort la commande <sup>1</sup> qui tient  
 Ma nef au bord. » A peine eut dit, qu'il vint  
 Hors du fourreau tirer sa large épée :  
 Du coup la corde en deux parts fut coupée ,  
 Qui la navire au rivage arrêta  
 Ferme attachée à un tronc qui était  
 D'un chêne vieil foudroyé du tonnerre  
 De quatre pieds élevé sur la terre :  
 Puis vers le vent adressa son parler :

« Vent, le balai des ondes et de l'air,  
 Qui de la nue en cent sortes te joues,  
 Qui ce grand tout éventes et secoues,  
 Qui peux cent bras et cent bouches armer,  
 Viens-t'en poupier <sup>2</sup> ton haleine enfermer  
 Dedans ma voile, afin que sous ton guide  
 J'aie tenté ce grand royaume humide.  
 Dieu qui le ciel régis de ton sourcil,  
 Si des humains tu as quelque souci,  
 Entends ma voix : donne, père céleste,  
 En ma faveur un signe manifeste :  
 Tu le peux faire : on dit que quelquefois  
 Tu fis voler deux pigeons par ces bois :  
 L'un fut donné à Jason pour escorte :  
 Donne moi l'autre, afin qu'heureux je porte  
 De mon salut le signe très-certain,  
 Étant couvert du secours de ta main. »  
 Comme il priait, des Dieux le père et maître  
 Fit par trois fois tonner à main senestre <sup>3</sup> :  
 Et cependant les rudes matelots,  
 Peuple farouche ennemi du repos,

<sup>1</sup> *La commande* : le cordage, l'amarré.

<sup>2</sup> *Poupier* : en poupe, favorable.

<sup>3</sup> *A main senestre* : à main gauche  
 présage favorable.

D'un cri naval hors du rivage proche  
 Démarrant l'ancre à la mâchoire croche,  
 Guident le mât à cordes bien tendu.  
 Chaque soldat en son banc s'est rendu  
 Échu par sort : de bras et de poitrine  
 Ils s'efforçaient : le navire chemine!  
 Les cris, les pleurs dedans le ciel volaient  
 Dessus l'adieu de ceux qui s'en allaient!

A tant Francus s'embarque en son navire,  
 Les avirons à double rang on tire :  
 Le vent poupier qui droitement souffla  
 Dedans la voile, à plein ventre l'enfla,  
 Faisant siffler antennes et cordage :  
 La nef bien loin s'écarte du rivage!  
 L'eau sous la poupe aboyant fait un bruit  
 Qu'un trait d'écume en tournoyant poursuit.

Qui vit jamais la brigade en la danse  
 Frapper des pieds la terre à la cadence  
 D'un ordre égal, d'un pas juste et compté  
 Sans point faillir d'un ni d'autre côté,  
 Quand la jeunesse aux danses bien apprise  
 De quelque Dieu la fête solennise :  
 Il a pu voir les avirons égaux  
 Frapper d'accord la campagne des eaux.

Cette navire également tirée  
 S'allait traînant dessus l'onde azurée,  
 A dos rompu, ainsi que par les bois  
 (Sur le printemps au retour des beaux mois)  
 Va la chenille errante à toute force  
 Avec cent pieds, sur les plis d'une écorce.

Ainsi qu'on voit la troupe des chevreaux  
 A petits bonds, suivre les pastoureux,

Devers le soir au son de la musette :  
Ainsi les nefs d'une assez longue traite  
Suivaient la nef de Francus, qui devant  
Coupait la mer, sous la faveur du vent,  
A large voile, a rond cercle entonnée,  
Ayant de fleurs la poupe couronnée.

L'eau se blanchit sous les coups d'avirons :  
L'onde tortue ondoie aux environs  
De la carène, et autour de la proue  
Maint tourbillon en écumant se roue :  
La terre fuit ; seulement à leurs yeux  
Paraît la mer et la voûte des cieux.

---

## ARGUMENT

### DU SECOND LIVRE.

Neptune, gardant encore son courroux contre les Troyens , à raison du parjure Laomédon , emploie , outre ses forces , la puissance de Junon , d'Iris et d'Eole , pour se venger sur Francus , voulant ensevelir lui et ses destins sous la mer. Francion , tourmenté des tempêtes , et ayant perdu tous ses vaisseaux , le sien excepté , fut poussé contre des rochers de l'île de Crète , en laquelle un roi nommé Dicée , c'est-à-dire roi juste et droiturier , le reçoit avec toute courtoise libéralité. Ce roi , courant un cerf , rencontre d'aventure ces Troyens endormis sur le rivage , recrues du travail et lassitude. Cybèle avait envoyé à ce roi le dieu de Somme en songe , pour lui donner envie d'aller à la chasse ce même jour. Francion fait entendre à Dicée son nom , son pays et sa ville , à l'occasion de son navigage , et son naufrage. Les fantômes de ses compagnons , que la tempête avait engloutis , se présentent à lui la nuit suivante : auxquels il dresse des tombeaux vides appelés *κενοτάφια* , et leur fait des obsèques. Après il supplie la déesse Vénus qu'elle le veuille garder et favoriser. Vénus envoie son enfant Amour pour blesser et rendre amoureuses les deux filles du roi Dicée , nommées l'une Clymène , et l'autre Hyante. Au même instant Francion et ses compagnons couverts d'une nue arrivent au château. Un festin solennel se fit après souper , où Terpin , chanteur très-excellent , dit un excellent hymne d'amour. Dicée , triste , conte à Francion la cause de sa tristesse , et comme son fils Orée est détenu prisonnier sous la tyrannie du géant Phovère. Francion s'offre à le combattre : ce qu'il fait de si magnanime courage , et avec telle prouesse et dextérité , qu'il le tue , et retire Orée de sa captivité. On ne saurait lire un si brave duel en tous les poètes grecs et latins. Dicée , bien joyeux , embrasse le victorieux , et chante son honneur , et solennise sa victoire.



## LE SECOND LIVRE DE LA FRANCIADE.

---

Des puissants Dieux la plus gaillarde troupe  
Était assise au sommet de la croupe  
Du mont Olympe, où Vulcain à l'écart  
Fit de chacun le beau palais à part,  
Qui contemplaient la troyenne jeunesse  
Fendre la mer d'une prompte allégresse :  
Flot dessus flot la navire volait,  
Un trac d'écume à bouillons se roulait  
Sous l'aviron, qui les vagues entame :  
L'eau fait un bruit luttant contre la rame !

Tout le troupeau des Nymphes aux yeux pers  
Menant le bal dessus les sillons verts,  
A chef dressé regardaient, étonnées,  
Les pins sauter sur les vagues tournées :  
Un seul, Neptun, couvait au fond du cœur  
Contre Ilion une vieille rancueur ;  
Gros de dépit, du jour que, mercenaire,  
Dieu fait maçon, demanda son salaire  
A Lomédon, prince de nulle foi.  
Il demandait justement à ce roi  
L'argent promis d'avoir de sa truelle  
Fait des Troyens la muraille nouvelle,  
Quand se roulaient d'eux-mêmes les cailloux  
Sous son marteau : le roi plein de courroux  
Lui dénia la promesse, et, parjure,  
En le frappant le paya d'une injure.  
Pouree Neptune en rage se tournait,  
D'ire bouffi quand il s'en souvenait :

Or, voyant Troie en ces eaux enlacée  
Disait tels mots furieux de pensée :

« Ah ! pauvre Dieu , vaincu par les mortels !  
De quoi me sert la pompe des autels,  
Frère à Jupin , race saturnienne ,  
Si malgré moi la cendre phrygienne ,  
Le demeurant <sup>1</sup> d'Achille est triomphant ;  
Et qui plus est conduit par un enfant  
Qui me défie, et sans craindre mon ire  
De ses bateaux sillonne mon empire ?  
De quoi me sert le trident en la main ,  
Avoir l'égid' , le rempart de mon sein ,  
Tel qu'à mon frère , avoir pour héritage  
La grande mer, du Tout second partage ,  
Si je ne puis d'un mortel me venger ?  
Il ne faut plus me laisser outrager  
Sans châtier cette race infidele :  
La vieille injure appelle la nouvelle. »

Disant ainsi, fit son char atteler,  
Que deux dauphins accouplés font couler  
Dessus le sein des plaines émaillées.  
Luy gouvernant leurs brides écaillées,  
Haut dessus l'onde, en son siège porté,  
Comme un grand prince orné de majesté  
Tient son trident : le char qui va sans peine,  
Fier de son roi , sur les vagues le mène ;  
Triton le suit , et l'amoureux troupeau  
Des Nymphes sœurs qui dansent à fleur d'eau.  
Lors du Troyen devançant la navire  
Le vent appelle et ainsi lui va dire :

« Vent , la terreur des cieus et de la mer,

<sup>1</sup> Le demeurant d'Achille, ce qui est échappé à sa fureur.



Ce n'est pas moi qui vous fis enfermer  
 En vos rochers , où, frémissant de crainte,  
 Dessous un roi languissez par contrainte :  
 Un seul, Jupin, le fit contre mon su :  
 A son pouvoir résister je n'ai pu ,  
 Car c'est un Dieu de puissance invincible,  
 Ainsi que lui je ne vous suis terrible ,  
 Vous caressant et prêtant ma maison ,  
 Quand déchainés vous sortez de prison ,  
 Non à vous seul, mais à tous quatre ensemble ,  
 La renversant ainsi que bon vous semble.

« Pource, Aquilon, ne souffre plus parmi  
 Notre eau commune errer mon ennemi ,  
 Mais d'un grand vol retourne vers Éole :  
 Dis-lui qu'il tienne aujourd'hui sa parole ,  
 Et le serment qu'en la dextre il me fit ,  
 Quand par mon aide Hercule<sup>1</sup> il déconfit.  
 Que de son sceptre il fasse une ouverture  
 Aux vents enclos en leur caverne obscure :  
 Qu'il les détache, et portés d'un grand bruit,  
 Chargés d'éclairs, de tempête et de nuit,  
 Par tourbillons enfle la mer de rage,  
 Et ces Troyens accable d'un orage :

« Dis-lui qu'il rompe à travers les rochers,  
 Pour me venger, navires et nochers.  
 Ah , digne n'est telle gent parjurée  
 De voir longtemps la lumière éthérée!  
 Assez et trop malgré nous a vécu  
 Ce sang maudit par tant de fois vaincu. »

A peine eut dit<sup>1</sup> qu'il vit la messagère

<sup>1</sup> Hercule est pris ici pour le soleil dont les vents obscurcissent la clarté (RONS).

Iris voler d'une plume légère ,  
 Sortant de l'eau , laquelle revenait  
 De voir Thétys, et au ciel retournait  
 Grosse d'humeurs<sup>1</sup>. Ce dieu s'approcha d'elle,  
 Lui tend la main, la caresse et l'appelle.

« Honneur de l'air, va conter à Junon  
 Que les Troyens, ennemis de son nom ,  
 Frappent la mer à rames retournées ,  
 Ensorcelés de fausses destinées.  
 Si le couroux, bout encore en son cœur,  
 Si le dépit d'une vieille rancueur  
 Son estomac encores époinçonne ,  
 C'est maintenant que le destin lui donne  
 De se venger le temps et le moyen ,  
 Perdant Francus et tout le nom troyen.

« Dis que soudain mette la main à l'œuvre,  
 Que sa puissance en l'air elle déçoit<sup>2</sup>,  
 Brassant contre eux un amas pluvieux. »

A tant se tut : Iris remonte aux cieux ,  
 Tirant un arc dessus les ondes perses  
 Tout bigarré de cent couleurs diverses :  
 Puis sous le trône à Junon se cacha ,  
 Où de biais à ses pieds se coucha  
 Comme un limier, qui, craintif et fidèle,  
 Oïant aux bois le veneur qui l'appelle  
 ( Cerfs et sangliers et buissons oubliés ),  
 Vient à son maître et se couche à ses pieds.

Incontinent maintes troupes de nues  
 Sont file à file à leur reine venues,  
 Comme troupeaux qui bêlent à l'entour

<sup>1</sup> D'humeurs : de brouillards .

<sup>2</sup> Déçoit : découvre.

De leur pasteur, quand la pointe du jour  
Et la rosée aux herbes les convie.

Tandis les vents avaient gagné la mer,  
Qu'à gros bouillons ils faisaient écumer,  
La renversant du fond jusques au faite :  
Une importune outrageuse tempête  
Sifflant, bruyant, grondant, et s'élevant  
A monts bossus sous le souffler du vent,  
Branle sur branle, et onde dessus onde,  
Entr'ouvrait l'eau d'une abîme profonde :  
Tantôt enflée aux astres écumait,  
Tantôt baissée aux enfers s'abîmait,  
Et forcenant d'une écumeuse rage,  
De flots voutés couvrait tout le rivage.

Un sifflement de cordes et un bruit  
D'hommes s'élève : une effroyable nuit  
Cachant la mer d'une poisseuse<sup>1</sup> robe,  
Et jour et mer aux matelots dérobe.

L'air se creva de foudres et d'éclairs,  
A longue pointe, étincelants et clairs,  
Drus et menus, et les pluies tortues  
Par cent pertuis se crevèrent des nues.  
Maint gros tonnerre ensouffré s'éclatait,  
De tous côtés la mort se présentait  
A ces Troyens : lors d'une froide crainte  
En tel danger Francus eut l'âme atteinte ;  
De larges pleurs arrosa ses beaux yeux,  
Puis gémissant tendit les mains aux cieux.  
« S'il te souvient de nos humains services,  
Grand Jupiter, n'oublie les sacrifices  
Du père mien qui sus tous les mortels

<sup>1</sup> *Poisseuse* : noire comme la poix ; du latin *piceus*.

De boucs sanglants a chargé tes autels.  
 Ah! tu devais en la troyenne guerre  
 Faire couler mon cerveau contre terre,  
 Sans me sauver par une feinte ainsi  
 Pour me trahir à ce cruel souci!  
 J'eusse eu ma part aux tombeaux de mes pères,  
 Où je n'attends que ces vagues amères  
 Pour mon sépulcre, abusé de l'espoir  
 Que tes desseins me firent concevoir. »

Comme il disait, le tonnerre et la pluie,  
 Et le vent plein d'une ardente furie,  
 Soufflant emporte à l'abandon de l'eau  
 Six grands vaisseaux éloignés du troupeau.  
 Mais à la fin la bonasse fortune  
 (Toujours ne vit le courroux de Neptune)  
 Loin les aborde au rivage inconnu  
 De la Provence, où le Rhône cornu  
 Entre rochers roulant sa vite charge  
 Près Aigue-Morte en la mer se décharge.

Là ces Troyens, sur le sable arrivés,  
 Furent longtemps d'hôtelage<sup>1</sup> privés,  
 Sans maçonner une muraille neuve :  
 Touchés après de la beauté du fleuve,  
 Loin d'Ilion plantèrent à Tournon  
 De leur patron les armes et le nom,  
 Brave guerrier, qui, gros de renommée  
 Joignit depuis à Francus son armée.

( Suite de la tempête ; destin des autres navires de la flotte. )

Trois fois la lune et trois fois le soleil  
 S'étaient couchés que l'hiver<sup>2</sup> nompareil,

<sup>1</sup> Hôtelage : abri, lieu de refuge.

<sup>2</sup> L'hiver : la tempête.

Armé d'éclairs et de vagues profondes,  
N'avait cessé de tourmenter les ondes :  
Sans plus la nef de Francus résistait  
Haute sur l'eau qui encores s'était  
Seule sauvée et des eaux et des flammes ,  
Ayant perdu ses voiles et ses rames ,  
Quand un fort vent ailé de tourbillons,  
Voûtant la mer bossue de sillons.  
En la cinglant d'une bien longue traite  
La chasse au bord du rivage de Crète.

Un banc était de sablon amassé  
Voisin du bord où Francus fut chassé,  
Haut de falaise et de bourbe entraînée ;  
Là, pour mourir, la fière destinée  
L'avait conduit : de tous côtés le bord,  
Le bane, la mer, lui présentent la mort.  
Comme il pleurait sur le haut de la poupe ,  
Il s'avisa d'élire de sa troupe  
Vingt chevaliers qui depuis ont été  
( Ainsi était dans le ciel arrêté )  
Tiges et chefs des familles de France :  
Les choisissant tout le dernier s'élance  
Dedans l'esquif, aimant trop mieux périr  
Au bord, qu'en mer honteusement mourir.  
Leurs pieds n'étaient à peine en la nacelle ,  
Que le courroux d'une vague cruelle  
Les fit par force au rivage approcher  
Et leur nacelle empreint<sup>1</sup> contre un rocher,  
Rocher qui, dur, épineux et sauvage  
De son grand dos remparait le rivage ,  
Ayant du vent toujours le chef battu ,  
Les pieds du flot aboyant et tortu.

<sup>1</sup> *Empreint* : jette, brise.

Là le démon qui préside à la vie  
En tel danger leur fit naître une envie  
De s'attacher à ces rochers bossus,  
Et s'efforcer à gager le dessus.  
Comme ils voulaient avecque la main croche  
D'ongles aigus grimper contre la roche,  
Le premier flot qui les fit approcher  
Contre le bord, repoussé du rocher  
Les recula : la mer qui se courrouce,  
D'un second flot encore les repousse  
Aux bords pierreux, raboteux et tranchants.

Là ces Troyens aux cailloux s'accrochant  
De pieds, de mains s'ahurtent et se bandent,  
Et en grim pant contre le roc se pendent,  
Se déchirant les longues peaux des doigts.

L'un s'attachait aux racines d'un bois,  
L'autre essayait d'empoigner une branche,  
Puis main sur main, et hanche dessus hanche,  
Coude sur coude, en haletant d'effort,  
Par les cailloux montèrent sur le bord.

L'eau de la mer des cheveux, goutte à goutte,  
Depuis le front jusqu'aux pieds leur dégoutte  
Blanche d'écume, et leurs membres soufflés  
De tant de vents se bouffirent enflés :  
Les flots salés de la gorge vomirent,  
Évanouis leurs esprits se perdirent  
De tant de maux débiles et lâchés,  
Comme corps morts sur la rive couchés  
Sans respirer, sans parler : mais à l'heure  
Que le taureau qui tout le jour labeure <sup>1</sup>,  
Franc <sup>2</sup> du collier retourne à la maison,

<sup>1</sup> Labeure : travaille.

<sup>2</sup> Franc : libre.

Ces corps sortis de longue pâmoison  
Baisent la terre et la rive venteuse.

« Quiconque sois, terre, sois-nous heureuse  
( Ce disaient-ils ), et loin de tous dangers  
Sauve en ton sein nous pauvres étrangers,  
Qui ont souffert mainte dure fortune  
Par le courroux des vents et de Neptune. »

Comme ils priaient, le dormir ocieux  
Chasse-souci, leur vint siller les yeux,  
Et l'une et l'autre attachant la paupière  
Leur déroba le soin et la lumière.

Tandis Cybèle en son courage ardaït<sup>1</sup>  
De quoi Neptun son Francus retardait :  
Car elle aimait ( comme étant Phrygienne )  
L'enfant d'Hector et la race troyenne :  
Pource soudain son char elle attela,  
Bat ses lions et vers le Somme alla.

Le Dieu vieillard qui au songe préside,  
Morne habitait en une grotte humide :  
Devant son huis maint pavot fleurissait,  
Mainte herbe à lait que la nuit eboisissait  
Pour en verser le jus dessus la terre,  
Quand de ses bras tout le monde elle enserre.  
Du haut d'un roc un ruisseau s'écoulait,  
Rempli d'oubli, qui rompu se roulait  
Par les cailloux, dont le rauque murmure  
D'un doux rempart les yeux de l'homme emmure.

« Somme, dit-ell', le doux sorcier des yeux,  
Le cher mignon des hommes et des Dieux,  
Par qui le mal tant soit mordant s'oublie,

<sup>1</sup> *Ardait* : brûlait de colère.



Par qui l'esprit loin du corps se délie,  
 Va (je le veux) en cette île où soulaient  
 Jadis sauter les hommes qui ballaient  
 Au son du cistre et de cliquantes armes  
 S'entre-choquant, aventureux gendarmes,  
 Et d'œil veillant, en l'ancre Dictéen  
 Gardaient le bers<sup>1</sup> du grand Saturnien,  
 Terre fertile, anciennes retraites  
 Des Corybans, Dactyles et Curètes.

Là de leur race est encore aujourd'hui  
 Un Coryban, le soutien et l'appui  
 De tout honneur, de science semblable  
 Au vieux Chiron, Centaure vénérable.  
 Quand il avait le sang plus généreux,  
 En sa jeunesse il devint amoureux :  
 Si qu'en pressant à sa chère poitrine,  
 Dedans un antre une Nymphé marine,  
 D'elle conçut deux filles et un fils.  
 Les filles sont ainsi que deux beaux lis,  
 En la maison de leur père croissantes,  
 En âge, en grâce, en beauté florissantes :  
 Le fils captif languit depuis un an  
 En la prison d'un barbare géant  
 Qui les mortels à son dieu sacrifie,  
 Et d'un maillet leur dérobe la vie :  
 Puis sur la porte où distille le sang  
 Du têt<sup>2</sup> des morts, les attache de rang.  
 Ce roi, rempli d'honneur et de richesse,  
 Tient sa maison ouverte de largesse  
 Aux étrangers, tant il a grand désir,  
 Entre un millier, d'en pouvoir un choisir

<sup>1</sup> Bers : berceau.

<sup>2</sup> Têt : tête.



Qui le revanche , et son fils lui redonne  
Seul héritier de sa noble couronne.

« Va-t'en vers lui , et en ce transformant <sup>1</sup> ,  
Présente-lui, quand il sera dormant,  
Autour du lit cent formes épandues ,  
Piqueurs , veneurs , trompes au col pendues ,  
Lesses et chiens, bocages et forêts,  
Larges épieux , cordages et filets ,  
Limiers ardents, cerfs suivis à la trace,  
Et tout le meuble ordonné pour la chasse :  
Présente-lui des hommes inconnus,  
En longs habits à la rive venus ,  
Sous qui son fils les armes doit apprendre ,  
Et par leurs mains sa liberté reprendre.

« D'un même vol, affublé de la nuit,  
Fantôme vain, porte-toi sur le lit  
Où va dormant l'une et l'autre pucelle :  
Fais-leur sembler qu'une étoile nouvelle,  
Vive d'éclairs, d'un voyage lointain  
Passant la mer, vient loger en son sein,  
Et rayonnée en flammes bien éprises  
Baise leur chair sans ardre leurs chemises.  
Va-t'en après au bord où les Troyens  
Dorment recrues des flots neptuniens :  
Dessus leur tête arrête ta volée ,  
Leur âme soit en songeant consolée  
Sans avoir peur des habitants du lieu :  
Car jà Mercure envoyé du grand Dieu ,  
Des citoyens a fléchi le courage  
Pour en bonheur convertir leur dommage. »

A-tant se tut, et le roi du sommeil,

<sup>1</sup> Faisant cette métamorphose.

Tout chassieux , ennemi du réveil ,  
 D'un chef penché que lentement il cline<sup>1</sup> ,  
 Et du menton refrappant sa poitrine ,  
 Se ressecoue , et, sorti de son lit,  
 Le mandement de Cybele accomplit.

Incontinent que l'Aube aux doigts de roses  
 Eut du grand ciel les barrières décloes ,  
 Le roi Dicé ( de tel nom se nommait  
 Ce Coryban qui la justice aimait ),  
 Riche d'honneur, de terres et de race ,  
 Dresse l'apprêt d'une aboyante chasse :  
 Son palefroi à gros bouillons fumeux  
 Remâchant l'or de son frein écumeux  
 Est à la porte , où à foule se rendent  
 Jeunes piqueurs qui devisant l'attendent :  
 Maint chien courant couple à couple les suit :  
 De tous côtés la meute fait un bruit !

Par fois feuillus , par monts et par vallée ,  
 Pleine de cris cette chasse est allée.  
 Maint gros sanglier de dents croches armé ,  
 Maint cerf craintif au large front ramé  
 Était jà mort, quand au gré de Cybèle  
 Un cerf poussé par embûche nouvelle  
 De la déesse , haletant et mourant  
 De soif, pantois, alla vite courant  
 Vers le rivage : et le père Dicée  
 Suivant ses pas par la poudre tracée ,  
 Comme le cerf à la rive aborda ,  
 Où ces grands corps inconnus regarda.  
 Lors les Troyens en sursaut s'éveillèrent ,  
 Qui de le voir au cœur s'émerveillèrent :

<sup>1</sup> *Cline* : incline.

Lui plein d'effroi en pâmoison devint ,  
Et de son songe à l'heure lui souvint.

« D'où êtes-vous ( dit-il ) de quelle place ?  
Quels sont vos noms , et quelle est votre race ?  
Quelle fortune , ou quelle mer sans foi  
Vous a trahis ? hôtes , répondez-moi.  
Car , à vous voir ( bien que pleins de misères ) ,  
N'êtes méchants , ni fils de méchants pères. »

Alors Francus , baignant ses yeux de pleurs ,  
Et soupirant aigrement ses douleurs ,  
Lui répondit : « Si jamais les merveilles  
Des Phrygiens ont frappé tes oreilles ,  
La longue guerre et les dix ans d'assauts ,  
Le fier Achille , auteur de tant de maux ,  
Le sac , la prise et la flamme funeste  
Du brasier grec , nous en sommes le reste.  
Là , pour sauver maison , temples et Dieux ,  
Femmes , enfants , moururent nos aïeux ,  
L'un sur le mur , l'autre au milieu des armes :  
Hector , l'honneur des valeureux gendarmes ,  
Qui m'engendra , ayant cent mille fois  
Trempé le sable au meurtre des Grégeois ,  
Gardant son père , et sa mère , et sa ville ,  
Y fut tué par la traison d'Achille.  
J'ai du vainqueur fléchi dessous la loi ,  
Nourri sans nom , bien que germe de roi <sup>1</sup> .

« Ceux que tu vois d'un visage si blême ,  
Couchés ici ont eu fortune même ,  
De même ville , issus de même part ,  
Mes alliés de sang et de hasard <sup>2</sup> .

<sup>1</sup> Germe de roi : de race royale.

<sup>2</sup> De hasard : de fortune.

« Quand sans honneur, sans grandeur, sans envie  
D'être connu, j'allais traînant ma vie,  
En Chaonie, aux pieds de mes parents,  
Voici d'en haut les signes apparents,  
Voici Mercure envoyé du grand Père  
Tancer mon oncle et menacer ma mère,  
De quoi forçant le ciel et la saison,  
Ils enfermaient ma gloire en la maison,  
Et que des Dieux les hautes destinées  
Avaient pour moi les Gaules ordonnées,  
Jà dans le ciel père des rois reçu ;  
Mais le destin et les dieux m'ont déçu.

« Croyant en vain leur promesse menteuse,  
Prompt je me donne à la vague venteuse,  
Armant en mer quatorze grands vaisseaux,  
De vivres pleins et de forts jouvenceaux,  
Dont j'espérais d'une brave entreprise  
Dompter sous moi cette Gaule promise.  
Malheureux est qui dédaigne le sien  
Pour l'étranger : en lieu de tant de bien.  
Couronne, sceptre et royal mariage,  
J'ai la mer seule et les vents en partage,  
Qui d'espérance et de biens m'ont cassé,  
Et de quatorze un vaisseau m'ont laissé,  
Qui près ce bord sans mât et sans antenne  
Demi-rompu s'embourbe sous l'arène,  
Où tout mon bien j'avais fait enfermer,  
Si c'est du bien ce qui flotte en la mer.  
Du havre sûr on doit voir la marine.....

« Après avoir trois jours entiers erré  
D'astres certains et de voie égaré,  
Toujours pendu sur la vague meurtrière,  
Un bon démon, ému de ma prière,

Me secourant de toutes choses nu ,  
 M'a fait grimper à ce bord inconnu ,  
 Proie des loups et des bêtes sauvages.  
 Nous ignorons les mœurs et les courages <sup>1</sup>  
 Des habitants , si après les dangers  
 S'ils ont le cœur piteux aux étrangers,  
 S'ils craignent Dieu , s'ils aiment la justice ,  
 Ou s'ils sont pleins de sang et de malice :  
 Pource , benin , aye pitié de nous ,  
 Soit homme ou Dieu , j'embrasse tes genoux :  
 Si tu es Dieu , tu sais bien notre peine :  
 Si tu es homme , une douceur humaine  
 Doit émouvoir ton cœur à passion ,  
 Ayant horreur de notre affliction. »

Il dit ainsi : le vertueux Dicée  
 Contre-répond : « Cette terre embrassée  
 Des flots marins, comme tu vois ici,  
 Porte un bon peuple et un mauvais aussi :  
 Mais à ce coup ta fortune meilleure  
 T'a fait surgir où la bonté demeure :  
 Pource tu sois , hôte , le bien-venu.  
 Qui est celui qui par bruit n'a connu  
 Troie et Priam, et pour garder sa terre  
 Le nom d'Hector, un foudre de la guerre ?  
 Il me souvient qu'un jour Idoméné  
 Me discourait de nouveau retourné  
 (Il retournait tout fraîchement de Troie ,  
 Chargé d'honneur, de renom , et de proie)  
 Qu'après qu'Hector les grecques nauz <sup>2</sup> brûla ,  
 Que vers Priam ambassadeur alla  
 Traiter la paix, mais il ne la put faire ,  
 Ayant Pâris capital adversaire.

<sup>1</sup> *Courages* : dispositions.

<sup>2</sup> *Nauz* : navires, vaisseaux ; du latin *naves*.

« Par courtoisie il logea chez Hector,  
 Qui l'honora d'une grand' coupe d'or,  
 Riche présent, où vivait entaillée  
 Sous le burin la baleine écaillée  
 A gueule ouverte, et maîtresse des bords,  
 Faisant semblant de dévorer le corps  
 De la pucelle Hésione, attachée  
 Contre un rocher : la mer était couchée  
 Au pied du roc, qui des flots repliés  
 De la captive allait baignant les pieds :  
 Persée était sur le haut de la roche,  
 Ayant au poing son cimenterre croche,  
 Pendu en l'air, qui l'Ourque menaçait,  
 Et des liens l'infante délaçait.

« Idoméné me donna cette coupe,  
 Que je tiens chère entre une riche troupe  
 D'autres vaisseaux<sup>1</sup> dont j'égaye mes yeux  
 Quand je banquette aux fêtes de nos dieux :  
 Il estimait d'Hector la courtoisie,  
 Les vaillants faits, les vertus et la vie,  
 Et ennemi son honneur n'abaissait,  
 Ains jusqu'au ciel ses louanges poussait.

« Pource je crois que votre bien venue  
 Est par le veuil<sup>2</sup> des bons Dieux avenue,  
 Et que le ciel, qui de nous a souci,  
 Pour mon support le permettait ainsi.  
 Vous ne pressez une terre étrangère :  
 C'est, ô Troyens, votre ancienne mère  
 Crète, dont Teucre autrefois est issu,  
 De qui le nom pour titre avez reçu :  
 Une autre Ida que la vôtre troyenne

<sup>1</sup> Vaisseaux : vases.

<sup>2</sup> Le veuil : le vouloir.

S'élève ici, la demeure ancienne  
 De vos aïeux, et pource ôtez du cœur  
 Comme assurés le soupçon et la peur,  
 Et désormais rappelez l'espérance,  
 Surgis<sup>1</sup> au lieu qui fut votre naissance. »

De peu de gens ce prince environné  
 En son palais pensif est retourné :  
 D'où libéral il envoie au rivage  
 Douze moutons, un bœuf de grand corsage,  
 Gras, bien charnu, et six barraults<sup>2</sup> de vin,  
 Coupes, habits, et chemises de lin,  
 Pour festoyer et couvrir cette bande,  
 A qui la faim outrageuse commande.  
 Rien n'est meilleur pour l'homme soulager.  
 Après le mal, que le boire et manger!  
 Eux, affamés, ces viandes ravirent,  
 Qui d'une autre âme au besoin leur servirent  
 Ravigorant<sup>3</sup> la force de leurs corps.  
 Car le manger rend les hommes plus forts !

( Apparition des fantômes des naufragés, qui réclament les honneurs  
 de la sépulture. — Francus leur élève des cénolaphes )

« Bien que vos corps (disait Francus aux âmes)  
 Ne soient enclos sous ces herbeuses lames,  
 En attendant un tombeau plus certain,  
 Contentez-vous de cet office vain,  
 Et fréquentez en longue patience  
 Ces logis pleins de nuit et de silence. »

( Sa prière à Vénus. )

Priant ainsi, Vénus la marinière

<sup>1</sup> *Surgis* : venus par hasard.

<sup>3</sup> *Ravigorant* : rendant la vigueur,

<sup>2</sup> *Barraults* : tonneaux, barriques. ranimant.



D'oreille prompte entendit sa prière :  
 Elle vêtit ses somptueux habits,  
 Orna son chef flamboyant de rubis,  
 Prit ses anneaux de subtile engravure,  
 Haussa le front, composa son allure,  
 Se parfuma, s'oignit et se lava,  
 Puis vers Amour, son cher mignon, s'en va.

L'enfant Amour, écarté de la presse  
 Des autres Dieux, sous une treille épaisse  
 Dans le jardin de Jupiter était,  
 Où Ganymède aux échecs combattait.  
 Vénus de loin commence à lui sourire,  
 Flatta sa joue, et ainsi lui va dire :

« Mon fils, mon cœur, ma puissance, mon bien,  
 Tu es mon tout; sans toi je ne puis rien :  
 Mais, quand nos traits sont alliés ensemble  
 Il n'y a Dieu si puissant qui ne tremble :  
 Laisse tout seul jouer ton compagnon,  
 Embrasse-moi, baise-moi, mon mignon,  
 Pends à mon col : mon fils, je te pardonne  
 Tous les tourments que ta flèche me donne,  
 Et de nouveau tous les maux infinis,  
 Que j'ai reçus pour l'amour d'Adonis,  
 Si de ton trait tu blesses la pensée,  
 L'âme et le cœur des filles de Dicée  
 Pour Francion, Troyen digne d'avoir,  
 Tant il est beau, faveur de ton pouvoir :  
 Je te don'rai pour te servir de page  
 Le Jeu mignard, qui te ressemble d'âge,  
 Fin comme toi, de qui les petits doigts  
 Tout enfantins porteront ton carquois,  
 Et ton bel arc, qui le monde conquête :  
 Il sera tien si tu fais ma requête. »



Adonc Vénus le mit en son giron,  
 Roses et lis épanche à l'environ,  
 De sa perruque, et l'endort en sa robe ;  
 Puis finement de son fils se dérobe,  
 S'envole en Cypre, où d'encens sabéens  
 Fument toujours ses autels paphéens<sup>1</sup>.

( L'Amour se rend au palais de Dicée, sous la forme d'un taon. )

Quand au palais Francion arriva,  
 Loin de leurs corps l'air épais se creva,  
 Et leur figure est propre revenue,  
 Comme astres clairs revêtus d'une nue.

Ce jour Francus à merveille était beau,  
 Son jeune cœur semblait un renouveau,  
 Lequel étend sa robe bien pourprée  
 Dessus les fleurs d'une gemmeuse<sup>2</sup> prée :  
 La grâce était à l'entour de ses yeux,  
 De front, de taille, égal aux demi-dieux.

Devant la porte était un long espace  
 D'une carrée et spacieuse place,  
 Où la jeunesse aux armes s'ébattait,  
 Piquait chevaux, voltigeait et luttait,  
 Sautait, courait, défendait la barrière ;  
 Haut dans le ciel envolait la poussière ;  
 Les prochains bords à leurs cris répondaient ;  
 Sur le portail d'un long ordre pendaient  
 De ses aïeux les hardis témoignages :  
 Lances, plastrons, morions et plumages,  
 Butins gagnés des ennemis vaincus,  
 Naus<sup>3</sup>, gallions et leurs éprons bécus<sup>4</sup>,

<sup>1</sup> Paphéens, de Paphos, où Vénus est *gemma*. Une prairie émaillée de fleurs.  
 honorée.

<sup>3</sup> Naus : navires.

<sup>2</sup> Gemmeuse : brillante ; du latin,

<sup>4</sup> Bécus : crochus.

Et des cités les portes arrachées  
 A grands crochets dans le mur attachées.  
 En cependant que d'œil prompt et ardent  
 Francus allait le palais regardant,  
 Frises, festons, guillochis et ovaes,  
 Dicée, orné de dignités royales,  
 Accompagné de deux cents jouvenceaux  
 D'âge pareil, aux mentons damoiseaux<sup>1</sup>,  
 Au doux accueil, d'une courtoise sorte  
 Vint caresser Francus outre la porte,  
 Le bien-venant<sup>2</sup>, et d'un visage humain  
 Le tient, l'embrasse, et lui serre la main.

Près de ce prince, en robes solennelles,  
 Étaient sa femme et ses filles pucelles,  
 A qui fuseaux et fil tout à la fois  
 Étaient de hâte écoulés de leurs doigts,  
 Tant ell' avaient un chaud désir en l'âme  
 De voir Francus : mainte amoureuse flamme,  
 Qui de leurs yeux à passades volait,  
 Gagnant le cœur, dans le sang dévalait.

Tandis le Dieu qui les cœurs nous dérobe  
 Laissa la porte, et se mit sous la robe  
 De Francion ; puis, décochant deux traits,  
 L'un plein d'amours, de grâces et d'attraits,  
 Qui doucement gagnent la fantaisie,  
 Et l'autre plein d'ardente jalousie,  
 Tirés des yeux du Troyen, les poussa,  
 Et leur raison à demi renversa,  
 Les tourmentant de pensers et d'augures,  
 Avant-coureurs de leurs peines futures :  
 Puis, en tirant et sautelant, de là

<sup>1</sup> *Mentons damoiseaux* : mentons sans barbe, lisses comme ceux des femmes.      <sup>2</sup> *Le bien-venant* : lui souhaitant la bienvenue.

Ce faux garçon dans le ciel revola  
 Comme un larron qui, subtil en finesse ,  
 Son larcin fait, s'écoule de la presse ,  
 Puis quand il est par la troupe <sup>1</sup> échappé ,  
 Se rit joyeux du sot qu'il a trompé ,  
 Tout prêt encore de faire autre entreprise ,  
 S'il trouve ailleurs une aussi belle prise.

( Description des richesses de Dicée et d'une merveilleuse aiguière )

Quand tout fut prêt, ce prince, pour mieux voir  
 Son étranger, à table le fit seoir  
 Droit devant lui, à côté de ses filles  
 Aux yeux armés d'amoureuses scintilles <sup>2</sup> :  
 Puis, selon l'ordre et l'âge et les honneurs,  
 Qui haut, qui bas, s'assirent les seigneurs.  
 D'un cœur joyeux cette gaillarde bande  
 Mit promptement les mains à la viande ,  
 Et, festoyant le Troyen étranger,  
 Le conviaient doucement à manger.

Incontinent que la soif fut éteinte ,  
 Et de la faim l'avidité restreinte ,  
 Ayant le roi pour office divin  
 A Jupiter versé le dernier vin,  
 Dieu Xénien <sup>3</sup>, qui aux hôtes préside ;  
 La bande alors, laissant la table vide,  
 Se tint debout, envieuse d'aller  
 Après souper deviser et baller.  
 Un bruit se fait : la gaillarde jeunesse  
 Prenant chacun la main de sa maîtresse ,  
 S'offre à danser : maint flambeau qui reluit  
 Du plancher d'or, vaine l'ombre de la nuit !  
 Le vieux Terpin, qui de fleurs se couronne,

<sup>1</sup> La troupe : la foule.

<sup>3</sup> Xénien : surnom de Jupiter, dieu

<sup>2</sup> Scintilles : étincelles ; du latin de l'hospitalité.  
*scintilla.*

Son dos appuie au flanc d'une colonne,  
 La lyre au poing, et joignant à la voix  
 Les nerfs frappés par l'accord de ses doigts,  
 D'un plaisant son les invite à la danse :  
 Le pied certain trépigne à la cadence.

« Dieu (disait-il) qui tiens l'arc en la main,  
 Fils de Vénus, hôte du sang humain,  
 Qui dans nos cœurs, tes royaumes, habites,  
 Qui çà, qui là, de tes ailes petites  
 Voles partout jusqu'au fond de la mer,  
 Faisant d'amour les dauphins allumer,  
 Dont l'âpre trait a féru<sup>1</sup> la poitrine  
 Des Dieux là haut, là bas de Proserpine ;  
 Père germeux, génial<sup>2</sup>, et qui fais  
 Comme il te plaît les guerres et la paix,  
 Démon et Dieu nourricier de ce monde,  
 Qui du chaos la caverne profonde  
 Ouvris premier, et paraissant armé  
 De traits de feu, Phanète<sup>3</sup> fus nommé :  
 Double, jumeau, emplumé de vitesse,  
 Porte-brandon, archer que la jeunesse  
 Au sang bouillant courtise pour son roi,  
 O grand démon, grand prince, écoute-moi,  
 Soit que tu sois au milieu de la bande  
 Des plus grands Dieux où ta flèche commande,  
 Soit qu'il te plaise habiter ton Paphos,  
 Soit que ton chef tu laves dans les flots  
 De la fontaine Érycine : ou que, vide  
 De tout souci, de tes vergers de Gnide  
 Couvert de fleurs tu aimes la verdure,  
 Viens allumer nos cœurs de ton ardeur :

<sup>1</sup> Féru : frappé ; du latin *ferire*, du latin *genialis*.  
 frapper.

<sup>3</sup> Phanète : éclatant ; du grec

<sup>2</sup> Génial : qui donne la naissance ; φαίνω.

De cette danse échauffe le courage ,  
 Brassant sous main quelque bon mariage . »  
 Ainsi chantait Terpin le bon vieillard .  
 Les baladins , haussant le cri gaillard ,  
 Les derniers vers du chantre recoupèrent ,  
 Et de leurs voix les soliveaux frappèrent :  
 Rien ne peut tant les soucis enchanter  
 Qu'un ménétrier appris à bien chanter !

De ces deux sœurs l'une avait nom Hyante ,  
 L'autre Clymène : Hyante était savante  
 En l'art magique ; mais amour le plus fort ,  
 Qui n'a souci de charme ni de sort ,  
 De toutes deux tenait l'âme échauffée ,  
 Et de leurs cœurs avait fait son trophée ,  
 Tantôt leur joue en tremblant rougissait ,  
 Pâle tantôt, tantôt se blanchissait ,  
 Et, s'imprimant de mainte étrange tache ,  
 Montrait au front le mal que le cœur cache.  
 Jamais le front ne cèle le souci  
 De triste cœur que l'amour a transi.

Seul à l'écart appuyé contre un coin ,  
 Veuf de plaisir, plein d'angoisse et de soin ,  
 A sourcil bas , à poitrine poussée  
 De longs sanglots, était le roi Dicée :  
 Un fleuve épais de ses yeux s'écoula.  
 Francus l'avise, et ainsi lui parla :

« C'est à moi, prince, à pleurer et à traire<sup>a</sup>  
 Tant de sanglots, à qui tout est contraire ,  
 A qui la mer, l'air, la terre et les cieus  
 Sont obstinés, ennemis, envieux,  
 Qui m'ont trompé dessous belle apparence :  
 Il n'est rien pire aux mortels qu'espérance.

<sup>a</sup> Traire : tirer ; du latin *trahere*.

Mais toi, seigneur, si sage et si prudent,  
 En biens, cités et peuples abondant,  
 Riche d'honneur et de terre fertile,  
 Riche de femme et de belle famille,  
 Ne devrais être en ce point langoureux,  
 Ains les soupirs laisser aux malheureux. »

Dicé répond : « Las ! si je n'étais père,  
 Hôte Troyen, je serais sans misère :  
 Un mien seul fils a causé mon tourment,  
 Et, s'il te plaît, je te dirai comment.

« Dedans cette île habite de fortune  
 Un fier tyran, engeance de Neptune,  
 Horrible et grand ; mais homme en cruauté,  
 Tant soit cruel, ne l'a point surmonté :  
 Il fait meurtrir tous ceux qu'il prend en guerre,  
 Ceux que la mer jette contre la terre,  
 Dessus l'autel de son père, et de sang  
 Honnit<sup>1</sup> le temple : il attache de rang  
 ( Piteux<sup>2</sup> regard ! ) pour parades aux fêtes  
 De ses poteaux, leurs misérables têtes.

« Le fer ne peut endommager sa peau :  
 Il rebondit comme fait un marteau  
 Dessus l'enclume, en une seule place,  
 Près le talon, la Parque le menace.

« Mille étaient morts par sa cruelle main,  
 Quand moi, touché d'un naturel humain,  
 Lui fis savoir que les bêtes sauvages,  
 Tigres, lions envenimés de rages,  
 Qui sans raison vivent parmi les bois,  
 Gros animaux sans pitié ni sans lois

<sup>1</sup> *Honnit* : déshonore.

<sup>2</sup> *Piteux* : digne de pitié.

S'entre-tuaient et mangeaient leur semblable :  
 Mais l'homme né d'un esprit raisonnable,  
 Enfant du ciel, ne doit faire mourir  
 L'homme son frère, ainçois le secourir.

« Ce grand géant, oyant cette nouvelle,  
 Enfla son fiel de colère cruelle,  
 Et bouillonnant, écumant et grondant,  
 Sans m'avertir de son courroux ardent,  
 Vint de furie au pied de ma muraille  
 Me défier en plein champ de bataille.  
 En telle peur soudain armer je fis  
 Mon jeune Orée (ainsi a nom mon fils)  
 L'accompagnant de bien peu de gendarmes  
 Mieux équipés de courage que d'armes.

Ce jòuvencel à qui le blond coton,  
 Première fleur, sort encor du menton,  
 Fort et hardi, fit avancer sa trope,  
 Et le premier assaillit le Cyclope,  
 Le grand Phovère<sup>1</sup> (hélas! on nomme ainsi  
 Ce fier tyran aux plaies endurci).  
 Mais pour-néant ee jeune enfant s'efforce :  
 Car du géant la monstrueuse force  
 Le prit captif au beau milieu des siens,  
 Puis, attachant de vergogneux liens,  
 Sa troupe et lui de son bâton les mène,  
 Comme un pasteur ses moutons en la plaine.  
 Depuis ce temps par un meurtre cruel,  
 De jour en jour, a tué sur l'autel  
 L'un des captifs pour offrande funeste :  
 Ils sont tous morts : ah, je meurs ! et ne reste  
 Sinon mon fils qui sentira demain  
 L'assassinat de sa brigande main. »

<sup>1</sup> Phovère, nom tiré du grec : φοβερός, effrayant, terrible.



Ainsi disait, versant sous sa paupière  
 De tièdes pleurs une large rivière,  
 A gros sanglots entre-rompant sa voix,  
 Lorsque Francus, la tige de nos rois,  
 Mu de pitié, le console et le flatte,  
 Et lui répond : « J'aurais mon âme ingrate,  
 Fils d'un rocher, ou d'un tigre conçu,  
 Si, mesurant le bien que j'ai reçu  
 De toi, seigneur, à ma douleur extrême,  
 Pour te sauver, je ne t'offrais moi-même  
 Et cette dextre, et ce glaive tranchant  
 Assez pointu pour punir un méchant.  
 Fais-moi, grand prince, apprêter sur la place  
 Armes, chevaux : ains que <sup>1</sup> demain se passe,  
 Il connaîtra qu'un père valeureux,  
 A son malheur, m'engendra vigoureux,  
 Pour ne souffrir régner une malice  
 Sans que mon bras vengeur ne la punisse. »

( Apprêts du combat. )

Lui <sup>2</sup>, tout armé, d'un saut brusque et dispos,  
 En la flattant sauta dessus son dos,  
 Elle sentit la charge de son maître.

« Kisse <sup>3</sup>, je crois que tu ne voudrais être  
 Sous autre main ni ne voudrais changer  
 Ton vrai seigneur pour suivre un étranger.

« Longtemps y a que ta race sans vice  
 Fait généreuse à la mienne service,  
 Mes bisaïeux ont nourri tes aïeux :  
 Pource jourd'hui rends-moi victorieux ·  
 Va, vole, cours, la campagne poudroie <sup>4</sup>,

<sup>1</sup> Ains que : avant que.

pie.

<sup>2</sup> Phovère.

<sup>4</sup> Poudroie : fais voler la poudre

<sup>3</sup> Kisse, nom tiré du grec : κίσσα, dans la campagne.



Que ce mignon devienne notre proie,  
 Pour attacher son morion cloué,  
 Au haut du temple à mon père voué.

« Je doublerai pour telle récompense,  
 En tes vieux ans, ton loin et ta dépense :  
 Seule au haut bout je te ferai loger  
 De mon étable, et par honneur manger  
 Toujours de fleurs la tête couronnée,  
 Si ton pied prompt gagne cette journée. »

Parlant ainsi, la cavale l'ouit :  
 Mais pour néant son cœur s'en réjouit,  
 Entrebattu du désir de la gloire  
 Et de l'espoir d'emporter la victoire.

( Jupiter envoie une orfraie , présage de mort pour Phovère, qui brave Francus et Dicée. )

« Pour champion ta sottise m'apprête,  
 Vieux radoté, la phrygienne tête  
 D'un jouvenceau qui saurait mieux ramer,  
 Comme un forçat, qu'aux batailles s'armer.  
 Pour le loyer d'une telle entreprise  
 Tu as ta fille à ce Troyen promise,  
 A ce muguet qui fait chez toi du beau,  
 Dont le douaire est voisin du tombeau,  
 Encor dit-on que ce banni se vante  
 Que le destin les Gaules lui présente.  
 Voire, et qu'il erre où le ciel le conduit :  
 Le pauvre fut des oracles séduit,  
 Qui ne sait pas que sur les choses nées  
 Ne peuvent rien les vaines destinées !  
 Crète est sa Gaule, et mes braves fureurs  
 Seront le but de ses longues erreurs<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Erreurs* : voyages ; du latin, *errores*.

« En moi ne soit la mort renouvelée  
 De mon aïeul le superbe Talée,  
 Qu'une Médée, en sauvant des dangers  
 Je ne sais quels pirates étrangers,  
 Ensorcela d'un magique murmure.  
 Des vains destins de Francus je n'ai cure :  
 Tels sots abus ne me viennent piper :  
 Le fer tranchant ne me saurait couper,  
 Ni Jupiter tuer de son tonnerre :  
 S'il règne au ciel, je règne en cette terre. »

De tels propos comme il s'allait bravant,  
 A large pas Francus vint au-devant :  
 « Je suis celui que ton orgueil méprise,  
 Jeune Troyen, auteur de l'entreprise,  
 Qui te veux faire avant le soir sentir,  
 A ton malheur, que peut un repentir.  
 Approche donc, viens essayer la dextre  
 De ce Troyen destiné pour ton maistre :  
 Quoique tu sois au combat dangereux,  
 Si seras-tu, Phovère, bienheureux  
 D'aller victime à l'onde Achérontide  
 Tué des mains d'un si jeune Hectoride. »

Il dit ainsi. Le géant, d'autre part,  
 Le mesurait d'un terrible regard,  
 Le dédaignant, comme fait en sa voie  
 Un grand lion d'une petite proie,  
 Ne le voyant de corps massif ni fort,  
 Ni de visage ou d'effroyable port,  
 Ni d'un semblant qui brave se fait craindre,  
 Ains d'un poil blond qui commençait à poindre,  
 De grêle taille et d'œil serein et beau,  
 De main douillette et de mignonne peau,  
 Et d'un regard qui les Grâces surmonte :

Il eut le front tout allumé de honte,  
Retint la bride et le tançait ainsi :

« Jeune garçon, on ne combat ici  
Pour remporter à sa mère la gloire  
D'un vert laurier : le prix de la victoire  
N'est ni trépied, ni cheval, ni écu,  
Mais bien la vie et le sang du vaincu,  
Et la cervelle en la place étendue,  
Les os semés et la tête pendue,  
Pour étonner par si horrible effroi  
Ceux qui voudraient combattre contre moi.  
Puisqu'il te plaît d'une brave écriture  
Et d'un beau titre orner ta sépulture,  
Viens au combat, tu n'auras à dédain,  
Quand tu mourras d'une si forte main. »  
Tandis Francus, qui le combat désire,  
Soigneux, dès l'aube avait de son navire  
Fait apporter le harnois que vêtait  
Troïle à Troye, alors qu'il combattait  
Contre Pélide, imitant la vaillance  
Du bon Hector et non pas la puissance,  
Que pour présent Héléniln lui donna,  
Le jour qu'au vent sa voile abandonna,  
Et le pria, pour éterne mémoire,  
De le garder bien cher en son armoire.

(Conseils de Dicée à Francus.)

Ces champions, enflammés de colère,  
Ici Francus, de l'autre part Phovère,  
Tous deux de garbe <sup>1</sup> et de courage grands,  
Donnant l'esprit <sup>2</sup> aux chevaux par les flancs,

<sup>1</sup> *Garbe* : orgueil.

<sup>2</sup> *L'esprit*, le courage, comme le latin *animus*.

D'un mâle cœur au combat s'élançèrent,  
 Et leurs harnois rudement enfoncèrent.  
 Du coup donné le rivage trembla,  
 La mer frémit, l'arène se troubla ;  
 Et par éclats les lances acérées  
 Furent toucher les voûtes éthérées.  
 Tant fut leur bras vigoureux et nerveux,  
 Que sur la croupe, en arrière, tous deux  
 Comme arcs voûtés longuement se courbèrent,  
 Et leurs chevaux sur les genoux tombèrent  
 Comme béliers qui vont s'entre-choquant :  
 Puis jusqu'au sang leurs destriers repiquant,  
 Haussant la bride, enfin les relevèrent,  
 Et de la main leurs coutelas trouvèrent,  
 Bien aiguisés, qui de l'arçon pendaient,  
 Et de leur tranche un acier pourfendaient.

Dessous le fer sifflant comme tempête,  
 Ores leur joue, ores sonnait leur tête,  
 Ores la tempe : un coup qui l'autre suit,  
 Grêle, menu, descendait d'un grand bruit,  
 Comme les fleaux<sup>1</sup> qui résonnent en l'aire  
 Erappant les dons de notre antique mère<sup>2</sup>.

Du bon Troyen le cheval fut adroit.  
 Qui sans frayeur tournait en tout endroit,  
 Et la cavale en crainte était frappée,  
 Oyant l'effroi du sifflant de l'épée,  
 L'un ressemblait à ce flot dizenier<sup>3</sup>,  
 Bouffi de vents, horreur du marinier,  
 Qui d'un grand branle, en menaçant se vire,  
 Impétueux, sur le bord du navire ;

<sup>1</sup> *Fleaux* : fléaux. Le poète le fait d'une syllabe.

<sup>2</sup> *Les dons de notre antique mère* : les dons de Cérès, le blé.

<sup>3</sup> *Le flot dizenier* : la dixième vague, *unda decumana*, la plus dangereuse de toutes.

L'autre semblait au bon pilote expert ,  
Qui plus d'esprit que de force se sert ;  
Ores la proue , ores la poupe il tourne ,  
Et, vigilant, en un lieu ne séjourne ,  
Ains ajoutant l'expérience à l'art ,  
D'un œil prudent évite le hasard.

Ce fier tyran, enorgueilli d'audace,  
Qui de Francus la jeunesse menace,  
Se roidissant sur les étrières, frappa  
Le fin armet du Troyen, qu'il coupa  
Deux doigts avant, et l'étonna de sorte  
Que le tomber d'une enclume bien forte  
Serait léger au prix de ce coup-là,  
Qui des arçons chancelant l'ébranla.  
Car il fut tel que la grand' coutelace,  
Fendant l'armet, alla dessus la place  
En maint éclat de flammes allumé,  
Laisant le poing du tyran désarmé :  
Qui, maugréant, tournait au ciel la vue,  
De voir sa main au besoin dépourvue  
Et toutefois Francus il regardait,  
Et, sans bouger, riant, le brocardait.

Lors la pâleur qui s'enfante de crainte,  
Des regardants avait la face peinte,  
Et le sang froid qui au cœur s'assembla,  
Fit que Dicée en soupirant trembla.  
Mais, tout ainsi qu'on voit deux colombelles  
Frémir d'horreur et trembloter des ailes  
Sous l'épervier aux ongles bien tranchants,  
Qui loin du nid s'envolaient par les champs,  
Trouver de l'orge et des graines, pour paître  
Leurs doux enfants qui ne font que de naître :  
Ainsi tremblait en l'estomac le cœur

Des jeunes sœurs, tout effrayé de peur,  
Qu'amour brûlait d'une ardente flammèche,  
Et en leur sang tenait teinte sa flèche.  
En ce pendant Francus eut le loisir  
De se résoudre, et de savoir choisir  
L'endroit certain, pour avoir sa revanche.

Ore il se hausse et ores il se penche,  
De toutes parts, d'un œil prompt et ardent  
Le corps massif du géant regardant,  
Pour à son hôte en remporter la tête,  
Et se braver d'une telle conquête :  
Pource au combat promptement retourna  
Et de la pointe en poussant lui donna  
Contre la gorge, où la boucle ferrée  
Du gorgerin lâchement fut serrée,  
Et mi-pâmé sur l'arçon l'abattit.  
Le sang caillé de sa gorge sortit,  
Mêlé d'écume et de bave gluante,  
Infectant l'air d'une haleine puante.  
De mille coups martelés sur l'armet  
Le pommeau chut, le coutelas se met  
En cent morceaux, reluisant sur la place,  
Comme au soleil les morceaux d'une glace.

Lors de cheval s'empoignent corps à corps,  
Et s'embrassant à bras courbes et tors  
Se sont tirés d'une si forte serre,  
Que l'un sur l'autre à bas trébuche à terre,  
Entre-accrochés : une fureur les suit :  
Dessus le dos leurs harnois font un bruit,  
Aussi soudain que la terre pressèrent,  
Fiers au combat tous deux se redressèrent,  
Front contre front, si bien qu'à toutes mains,

A vides coups <sup>1</sup>, à coups fermes et pleins,  
De pointe, taille, et du revers ruèrent,  
Et en cent lieux leurs mailles déclouèrent.

Jamais Mavors<sup>2</sup>, dispenseur des lauriers,  
Ne vit le pair de si vaillants guerriers,  
Enfin matés de sueur et de peine,  
En haletant, vont ramassant l'haleine  
De l'estomac que les poumons poussaient :  
Et toutefois ils se remenaçaient  
Chauds de colère, et d'une ardeur férine  
Qui bouillonnait au creux de leur poitrine.  
O gloire humaine ! est-il rien qu'un bon cœur  
N'endure afin de se faire vainqueur !

Lors, dédaignant leurs flambantes épées  
Qui descendaient à ceintures huppées  
Le long des flancs et des fourreaux brodés,  
Se sont encore au combat hasardés,  
Comme taureaux (quand la saison nouvelle  
Les appétits de Vénus renouvelle)  
Se vont tuant et navrant pour l'amour.  
La jeune troupe est muette à l'entour,  
Qui les regarde, ignorant qui doit être  
D'un tel duel le vainqueur et le maître.  
Francus, voyant que le jour lui faillait  
Et que sa main pour néant travaillait,  
Comme un gerfaut qui de roideur se laisse  
Caler à bas<sup>4</sup>, ouvrant la nue épaisse,  
Dessus un cygne amusé sur le bord,  
Ainsi doublant effort dessus effort,  
D'un corps ployé s'élança de rudesse,

<sup>1</sup> *A vides coups* : à coups sans effet.

<sup>2</sup> *Mavors*, un des noms de Mars, dieu  
de la guerre.

<sup>3</sup> *Férine* : sauvage ; du latin *ferinus*.

<sup>4</sup> *Caler à bas* : tomber.



Ajoutant l'art avecques la prouesse,  
 Sous lui se rue et de près l'approcha,  
 La gauche main à son col accrocha,  
 Et de la dextre en-contre bas le tire ;  
 Il le soulève, il le tourne, il le vire,  
 Le choque, heurte, et d'un bras étendu  
 Le tient en l'air longuement suspendu ;  
 Puis du genou les jambes lui traverse,  
 Et de biais le vire à la renverse.  
 Phovère imprime<sup>1</sup>, en tombant de son long.  
 Le mol sablon, comme bronche le tronc  
 D'un chêne, oracle ès forêts de Dodone,  
 Quand un torrent ou la gorge qui sonne  
 Du vent l'abat de maint souffle bruyant :  
 Quittant nids, leurs les oiseaux en criant  
 Volent autour, courroucés qu'on leur ôte  
 Le vert logis de leur ancien hôte.

Aïnsi tomba Phovère tout à plat,  
 Faisant un bruit aussi haut que l'éclat  
 Qui rompt la nue, et du son des tempêtes  
 Fait peur aux cœurs des hommes et des bêtes.

De bras nerveux et d'ongles bien crochus,  
 Cent fois essaye à se remettre sus,  
 Se débattant, mais en vain il s'efforce :  
 Car du Troyen la vigoureuse force  
 Tient le genou, comme victorieux,  
 Sur l'estomac, le poignard sur les yeux.  
 Trois, quatre fois de toute sa puissance  
 L'avait frappé, quant il eut souvenance  
 Que le trépas de ce cruel félon  
 Était enclos aux veines du talon :  
 Pource il tourne et promptement assène

<sup>1</sup> *Imprime* : marque.



L'endroit certain où tressaillait la veine ;  
 Du fer poignant coup sur coup la chercha,  
 Et veine et vie ensemble lui trancha.

Le sang qui sort d'une rouge secousse,  
 Bien loin du corps, rendit la terre rousse.  
 À longs filets, ainsi que d'un conduit  
 S'échappe l'eau qui jaillissant se suit,  
 Et d'une longue et filante rosée  
 Baigne la terre à l'entour arrosée ;  
 Ainsi le sang bouillonnant s'en alla,  
 Et par le sang son âme s'écoula,  
 D'horreur, de rage, et de chagrin suivie,  
 De perdre ainsi la jeunesse et la vie.

Ce corps tout froid et affreux se roidit ;  
 Comme un glaçon l'estomac lui froidit,  
 Et de ses yeux l'une et l'autre prunelle  
 Ferma son jour d'une nuit éternelle,  
 N'étant plus rien de Phovère, sinon  
 Qu'un tronc bronché<sup>1</sup> sans face ni sans nom.

A tant Dicé, d'une face joyeuse,  
 Vint saluer la main victorieuse,  
 Baisa Francus, le couronna de fleurs.  
 Tu as (disait) effacé mes douleurs,  
 Vrai héritier de la gloire Hectorée,  
 Tuant Phovère et sauvant mon Orée,  
 Le bon démon qui de nous a souci,  
 Pour mon support t'avait conduit ici,  
 Noble Troyen, de prouesse l'exemple,  
 En corps mortel digne d'avoir un temple,  
 Et comme Hercule adoré des humains,  
 Tant a d'honneur la force de tes mains!

<sup>1</sup> *Bronché* : abattu.

Comme il chantait cet Hymne de victoire ,  
Voici la nuit à la courtine ' noire  
Qui vint aux yeux le sommeil épancher :  
Le bal fini chacun s'alla coucher.

<sup>1</sup> *Courtine* : manteau.



# ARGUMENT

## DU TROISIÈME LIVRE,

PAR AMADIS JAMIN.

Ce livre contient les amours d'Hyante et de Clymène. Clymène, au commencement, par grand artifice et par belles et comme justes remontrances, s'efforce d'arracher l'affection amoureuse du cœur d'Hyante sa sœur, afin que toute seule elle puisse jouir de l'amour du Prince troyen. Ces deux sœurs vont au temple pour sacrifier aux Dieux, afin qu'ils détournent toute maligne affection de leurs esprits. Le fils d'Hector va sur le rivage de la mer, où il adresse sa prière à Apollon. Leucothoé, fille de Protée, lui prophétise ses fortunes à venir et Dicée offre au seigneur troyen sa fille Hyante en mariage, lequel le remercie, s'excusant sur le destin. Orée, fils du roi, immole une hécatombe aux dieux. Terpin chante un hymne à la déesse Victoire. Vénus, changée en la vieille prêtresse, laquelle servait au temple de la déesse Hécate, vient sur le chevet d'Hyante, et environne tout le lit de sa ceinture pleine d'étrange vertu. Francus célèbre les funérailles d'un capitaine son cher ami. Clymène, furieuse, par le conseil de sa nourrice, tâche de fléchir Francion par une lettre amoureuse. Cybèle, transformée en Turnin, compagnon de Francus, l'admoneste de courtiser Hyante, pour apprendre et savoir d'elle les rois lesquels doivent sortir de son sang. Tous les rois de ce temps-là, les pontifes et sacerdotes, se mêlaient d'expiations, purgations et lustrations, et de magie, c'est-à-dire, de la science ignorée du vulgaire, qui git en la connaissance des astres et des herbes, gommes, fleurs, racines et fruits, paroles, murmures et caractères, que nous appelons incantations magiciennes. La même déesse s'envole après en l'ancre de la Jalousie. La Jalousie infecte de son venin la poitrine de Clymène. Enfin Clymène, poursuivant son faux démon, transformé en la figure d'un sanglier, s'élance dedans le gouffre de la mer. Les dieux en font une déesse marine.



## LE TROISIÈME LIVRE

### DE LA FRANCIADE.

L'humide nuit, qui de son voile enferme  
L'œil et le soin de l'homme qu'elle chérme<sup>1</sup>,  
Par les liens du sommeil oublieux,  
Bouchait partout l'ouverture des yeux,  
Mais non des sœurs, toute nuit éveillées,  
De trop d'amour en l'âme travaillées.  
Adonc Hyante à sa sœur parle ainsi :

« D'où vient, ma sœur, que je suis en souci,  
Que ma raison a perdu sa puissance,  
Que mon penser d'un autre prend naissance,  
Que je m'oublie et qu'un nouvel émoi  
Me trouble toute et m'envole de moi?  
Sans s'arrêter mon esprit est volage :  
De ce Troyen toujours le beau visage,  
Ravie en lui, pensive me retient :  
Toujours au cœur me recourt et revient  
De son combat la prouesse guerrière,  
Qui l'accompagne en sa barbe première.

« Père des dieux, quelle aimable vertu !  
Quel port il a ! comme il s'est combattu  
Pour le secours de notre frère unique !  
Il est vraiment de la race héroïque !  
Sa main, sa taille et son cœur généreux  
Montrent assez qu'il est du sang des preux.

« Si j'étais mienne, et si j'avais fiancé

<sup>1</sup> *Chérme* : charme.

Aux étrangers, je ferais alliance,  
 Par mariage, à ce vaillant Troyen.  
 « Plutôt l'éclat du foudre Jovien<sup>1</sup>,  
 Tombé menu, la tête me foudroie ;  
 Plutôt la terre en se crevant m'envoie  
 Sous les enfers ma demeure choisir,  
 Que mon honneur soit trompé d'un plaisir,  
 Que volontaire ainsi je me marie,  
 Sans le congé de ceux qui m'ont nourrie ! »

( Clymène, sœur d'Hyante, cherche à la détourner de son amour. )

A-tant du jour la lumière sacrée  
 Dedans la chambre était partout entrée,  
 Quand les deux sœurs, ainçois deux beaux printemps,  
 Sortent du lit : ils demeurent longtemps  
 A se peigner, s'attifer<sup>2</sup> et à faire  
 Par le miroir, un visage pour plaire :  
 En cent façons retordent leurs cheveux  
 Ondés, crépés, contre-frisés de nœuds,  
 Et d'un long art mille beautés s'attachent ;  
 Puis tout le chef d'un guimple<sup>2</sup> elles se cachent,  
 Qui bien plissé jusqu'aux pieds leur glissait,  
 Et l'air voisin de-parfum remplissait.

Ces jeunes sœurs en ce point habillées  
 D'un pas superbe au temple sont allées,  
 Pour consulter à l'oracle des Dieux  
 Sur la santé de leur mal ennuyeux ;  
 Ou s'ils voulaient d'une main favorable  
 Guérir leur plaie aux hommes incurable,  
 Ou s'ils voulaient mépriser sans secours  
 Leurs passions diverses en amours,  
 Et sans espoir entretenir leurs flammes.

<sup>1</sup> Jovien : de Jupiter

<sup>2</sup> Guimple : guimpe.

De toutes parts une suite de dames  
 Les entourait : elles marchaient d'un train ,  
 Tel qu'Artémis<sup>1</sup>, déesse au large sein ,  
 A qui la trousse et le bel arc ensemble  
 Chargent le dos , lors que sa fête assemble  
 Un grand monceau de nymphes en un rond ;  
 Elle en dansant , d'épaules et de front  
 Paraît plus haute, au milieu de sa troupe,  
 Menant le bal sur la pineuse<sup>2</sup> croupe  
 Du mont Taygète , où sur l'émail d'un pré  
 Du fleuve Eurote à son frère<sup>3</sup> sacré.

Or' ces deux sœurs , malades et peu sages,  
 Dedans le temple, au devant des images  
 Des puissants Dieux, tristes se promenaient :  
 Ores les yeux fichés elles tenaient  
 Sur la victime, et courbes et béantes ,  
 Prenaient conseil des entrailles tremblantes ;  
 Or' les gosiers découpés regardaient ,  
 Et l'avenir aux devins demandaient.  
 Ah! pauvres sœurs , pauvres sœurs insensées !  
 Ni pleurs , ni vœux , ni offrandes laissées ,  
 Ni tourner des autels à l'entour,  
 Ne guérit point le mal que fait Amour !

La belle Hyante avait en sa main blanche  
 Un vase d'or plein de vin, qu'elle épanche  
 Droit au milieu des cornes et du front  
 De la victime : et Clymène, qui tond  
 Le poil sacré de la bête , le jette  
 Dedans le feu : Comme ce poil craquette,  
 Ce disait-elle , et brûle tout en soi ,  
 Ainsi Francus puisse brûler de moi !

<sup>1</sup> *Artemis* : nom Grec de Diane.

<sup>3</sup> Apollon, frère de Diane.

<sup>2</sup> *Pineuse* : couverte de pins.

Mais pour néant ces deux sœurs amusées  
 Priaient au temple, en leurs vœux abusées :  
 Des Dieux malins leurs soupirs n'écoutaient,  
 Ains sans effet les vents les emportaient.

( Désespoir de Francus devant son vaisseau échoué ; il invoque la mort.  
 — Les dieux viennent à son aide et dégagent son navire. )

. . . . . La navire poussée  
 Ayant la proue et la poupe froissée,  
 Allait méhaigne <sup>1</sup>, ainsi que le serpent  
 Qui sur le ventre à peine va rampant,  
 Quand un passant du coup d'une houssine  
 Lui entrerompt les ressorts de l'échine ;  
 Plis dessus plis, en cent ondes retors  
 Retraîne, tire et retourne son corps :  
 Il siffle aigu, l'écume enfle sa joue,  
 Et, comme il peut, se reprend et renoue,  
 Mais pournéant, car son dos est perclus.  
 Ainsi rampait la barque de Francus.

Hors du troupeau bien loin s'est écartée  
 Leucothoé, la fille de Protée,  
 A qui Phébus, amoureux d'elle, avait  
 Donné l'esprit qui le futur savait.  
 Ses longs cheveux erraient sur la marine :  
 Haute à fleur d'onde éleva sa poitrine,  
 Puis, regardant le Troyen tout transi,  
 De lui s'approche et le console ainsi :  
 « Enfant royal, qui dois donner naissance  
 « A tant de rois, la seule patience  
 « Rompt la fortune, et mal ne peut s'offrir  
 « Qui ne soit doux, quand on le veut souffrir ;  
 « Sois courageux : toute rude aventure  
 « Par trait de temps est douce s' on l'endure :

<sup>1</sup> Méhaigne : percluse, malade. ( RONS. )



« Pour endurer <sup>1</sup>, Hercule se fit Dieu.  
 « Tu planteras ta muraille au milieu  
 « Des bras de Seine, où la Gaule fertile  
 « Te doit donner une île pour ta ville,  
 « Gaule abondante en peuples redoutés,  
 « Peuples guerriers, aux armes indomptés,  
 « Que telle terre et plantureuse et belle,  
 « Riche, nourrit d'une grasse mamelle.

« Or, puis qu'amour te veut favoriser,  
 « Son beau secours tu ne dois mépriser ;  
 « Va courtiser la jouvencelle Hyante,  
 « Fille du roi, qu'Hécate la puissante  
 « A fait prêtresse en son temple sacré.  
 « Amour, qui fait toute chose à son gré,  
 « La maîtrisant, a navré son courage  
 « D'un poignant trait tiré de ton visage ;  
 « Par sa magie elle peut attirer  
 « La Lune en bas, le ciel faire virer  
 « A reculons, et des fleuves les courses  
 « Encontre mont rebrousser à leurs sources ;  
 « Elle commande aux fantômes des morts,  
 « Et aux esprits qui cherchent nouveaux corps.

« Étant au cœur de ton amour gagnée,  
 « Te fera voir ta future lignée,  
 « Et quelques rois qui sortiront de toi,  
 « Forts à la guerre et prudents à la loi,  
 « Qui, d'un long ordre, en extrême puissance,  
 « Tiendront un jour le beau sceptre de France.

( Leucothoé avertit aussi Francus qu'un de ses compagnons tué à la  
 chasse réclame les honneurs de la sépulture. )

A-tant la nymphe en parlant dévala

<sup>1</sup> Pour endurer : en endurent.

Son chef sous l'eau ; l'onde qui çà qui là,  
Flot dessus flot en se ridant grommelle,  
D'un long tortis l'engloutit dessous elle.

Tandis Dicé que le soin tient ravi,  
De Francion le pas avait suivi ;  
Deux grands lévriers, issus de bonne race .  
( Fidèle guet ) le suivaient à la trace .  
En l'abordant d'un visage adouci,  
Lui prit la dextre et le salue ainsi :

« Prince Troyen, dont la vertu première  
Du père tien efface la lumière ,  
Quand mon pays en deux je partirais ,  
Et d'une part honoré je t'aurais ,  
L'autre moitié se dirait redevable  
A ta vertu, qui n'a point de semblable ;  
Tu as sauvé mon enfant du danger,  
Seul tu as pu du tyran me venger,  
Monstre cruel , engeance de malice ,  
Moqueur des Dieux , mépriseur de justice,  
Qui m'ahontant <sup>1</sup> de toute indignité,  
De son harnois étonnait ma cité.

« Je t'offrirais en lieu de ta prouesse  
Un grand amas de pompeuse richesse ,  
Bagues, lingots, coupes d'or et vaisseaux <sup>2</sup> ;  
Mais tu ne veux, ô fleur des jouvenceaux !  
Ta vertu vendre à si frêle dépense :  
Le seul honneur te plaît pour récompense.

« Le seul honneur en l'antique saison  
Assit Thésée, Hercules et Jason  
Dedans le ciel, et je t'ose promettre

<sup>1</sup> *M'ahontant* : me déshonorant.

<sup>2</sup> *Vaisseaux* : vases.

Que ta prouesse encore te doit mettre,  
Nouvelle étoile, auprès de tes aïeux  
Que la vertu enrôle entre les Dieux.

« Pource, étranger, la richesse méprise,  
Ne rouille point ton cœur de convoitise,  
Et, comme prince aux armes bien appris,  
De tes labeurs louange soit le prix.

« Entre les biens que Fortune labile<sup>1</sup>  
M'a concédés, j'ai une chère fille,  
Qui de beauté ne fait place à Vénus,  
Dont jà les ans accomplis sont venus  
Qu'elle doit être en fleur d'âge menée  
Dessous la loi du nocier Hyménée;  
Si son printemps ne te vient à dédain,  
Joins par serment ta main dedans sa main,  
Et de vous deux alliance se fasse;  
De tel accord pourra naître une race,  
Grande en honneurs, de cette terre rois,  
D'où tes aïeux sont issus autrefois :  
Car, si on croit à notre vieille annale,  
Crète de Teucre est la terre natale. »  
Ainsi Dicée en le tenant lui dit,  
Quand Francion lui contre-répondit :

« Prince Crétois, qui a bon droit te vantes  
D'être sorti de ces vieux Corybantes  
Qui par la loi, âme de la cité,  
Gardaient leur sceptre en tranquille unité :  
Puisqu'il t'a plu sagement me semondre<sup>2</sup>,  
En peu de mots il me faut te répondre.

« Un souvenir vivra toujours en moi

<sup>1</sup> *Labile* : inconstante ; du latin *labilis*, fugitif, glissant.      <sup>2</sup> *Semondre* : interroger.

Pour tant de biens que j'ai reçus de toi,  
Qui pauvre et nu, le jouet du naufrage,  
Ne m'as permis seulement ton rivage,  
Mais assurant ma fortune et mon cours,  
M'as présenté ta fille et ton secours.

« Or, si j'avois puissance sur ma vie,  
Si du destin elle n'était ravie,  
Et si j'étais porté de mon plaisir,  
Je ne voudrais ton royaume choisir :  
Mais au contraire, impatient de joie,  
J'irais chercher encor ma vieille Troie,  
Et me plaindrais entre les vieux tombeaux  
De mes aïeux bâtir des murs nouveaux,  
Et r'habiter la cendre de mes pères :  
Mais les destins, auteurs de mes misères  
Contre mon gré me traînent, et me font  
Enfoncer l'œil et abaisser le front,  
Et sans gronder, souffrir à bouche close  
Tous les malheurs que le ciel me propose.  
Donne sans plus à ce prince troyen  
Des charpentiers, du bois et le moyen  
De rebâtir une flotte nouvelle,  
Pour retenter la fortune cruelle,  
Par qui je suis malgré moi surmonté,  
Manque de force et non de volonté. »

( Orée érige un trophée des armes du géant et offre aux Dieux une hécatombe. )

De la cité les dames honorables,  
Sortant dehors, en robes vénérables,  
Et serenant le ciel de leurs regards,  
Les mains ensemble, à petits bonds gaillards,  
Menaient le bal : Terpin, qui les devance,  
Tout le premier mesurait la cadence,

Chantant cet hymne, et mariant sa voix  
 Au luth poussé du trembler de ses doigts :

« Fille du ciel, invincible Victoire,  
 Dont les habits sont pourfilés<sup>1</sup> de gloire,  
 D'honneur, de pompe, et dont le front guerrier  
 Est illustré de palme et de laurier ;  
 Qui devant toi fais broncher les murailles,  
 Qui pends douteuse au milieu des batailles,  
 Qui tout le monde étonnes de ton bruit,  
 Que la loi craint, que la justice fuit,  
 Quand le renom des ailes emplumées  
 Sème partout l'effroi de tes armées,  
 Et quand chacun, en tressaillant de peur,  
 Attend suspens<sup>2</sup> qui sera le vainqueur.

« Haine et discord à la robe rompue,  
 Et des soldats la règle corrompue,  
 Et le mépris des grands Dieux immortels<sup>3</sup>  
 Suivent ton char, et néanmoins tu es  
 Mère des rois, des sceptres et des villes ;  
 Tu fais germer les campagnes fertiles,  
 Et foisonner les coteaux de raisins,  
 Rempart des tiens, crainte de tes voisins.

« Devant ton char, que la crainte environne,  
 Marche Mavors, marche sa sœur Bellonne,  
 Et la jeunesse, au sang bouillant et chaud,  
 Et le péril, à qui le conseil<sup>4</sup> faut<sup>5</sup>.

« Sans ton secours Mars ne saurait rien faire ;  
 Des fiers Titans tu fus seule adversaire  
 Lorsque ta mère<sup>6</sup> un harnois te donna :

<sup>1</sup> *Pourfilés* : parfilés.

<sup>2</sup> *Suspens* : en suspens

<sup>3</sup> La rime exige que le son de la lettre *l* soit très-adouci.

<sup>4</sup> *Conseil* : réflexion, prudence.

<sup>5</sup> *Faut* : manque, fait défaut.

<sup>6</sup> La Victoire est fille de Pallas et du Styx.

Pource Jupin d'honneur la couronna ,  
 Et ne voulut, par promesse assurée ,  
 Que désormais son eau fût parjurée.  
 Écoute-moi, vieille race des Dieux ,  
 Que Styx conçut à son bord odieux ,  
 Horrible sœur des fureurs immortelles ,  
 En la faveur de Francus romps tes ailes ,  
 Sois-lui compagne , et loin de tout méchef ,  
 Prends-le en ta garde et lui pends sur le chef. »

Il dit ainsi : la joyeuse assemblée  
 A jusqu'au ciel la chanson redoublée ;  
 Puis, reprenant la tasse tour à tour ,  
 Remplirent l'air d'allégresse et d'amour.

( Vénus, sous la figure d'une prêtresse, apparaît à Hyante et enflamme son amour. — Francus rend les honneurs funèbres à son compagnon. )

Sur cette pile, au plus haut du sommet  
 Plein de parfums, en larmoyant on met  
 Le corps du mort, office charitable ;  
 Tout ce qu'il eut en sa vie agréable  
 Y fut jeté, sa rame et son écu,  
 Outils de l'art dont il avait vécu.

Francus, qui tient une torche fumeuse,  
 Boute le feu ; la flammèche gommeuse ,  
 D'un pied tortu rampant à petit saut ,  
 En se suivant, s'envole jusqu'au haut :  
 Le bois craquette, et la pile allumée  
 Tomba sous elle en cendres consumée ,  
 Le vent soufflant du soir jusqu'au matin.

Incontinent le vieux prêtre Mystin ,  
 Qui du corps mort soigneux avait la garde ,  
 Lave la braise et la cendre buvarde ,  
 Choisit les os, et les enferme au sein

( Sacré repos ! ) d'un vase fait d'airain :  
 Puis arrosa, par grand' cérémonie,  
 D'une sainte eau trois fois la compagnie :  
 Les derniers mots de l'obsèque acheva,  
 A-tant se tut, et le peuple s'en va.

( Peinture énergique de l'amour de Clymène. )

Elle songeait, pleine d'amour extrême  
 Entre-dormant, que Francus de soi-même  
 Avait pris bord en Crète, pour oser  
 Prier son père, afin de l'épouser,  
 Et que la dextre en la dextre ayant mise  
 De l'étranger, la lui avait promise.  
 Que par courroux dédit il s'en était ;  
 Que le Troyen pour elle combattait,  
 A toute force, et que tout bouillant d'ire  
 La traînant seule en sa creuse navire,  
 Bien loin de Crète, en la profonde mer,  
 Et que son père ardent faisait armer  
 Mille vaisseaux, afin de la poursuivre,  
 Et le larron ne laisser ainsi vivre :  
 Que le rivage était rempli de feux,  
 D'armes, de naus<sup>1</sup>, et de peuples émeus,  
 Faisant grand bruit, et ce bruit la réveille.

Or, comme amour traîtrement la conseille,  
 Devant le jour, hors du lit se leva,  
 Et par sa chambre à tâtons elle va,  
 Touchant les murs d'une main incertaine,  
 Et ramassa son esprit à grand' peine,  
 Que le sommeil du corps lui détacha ;  
 Puis derechef au lit se recoucha,  
 D'amour, de peine et de rage frappée,  
 Où derechef le songe l'a trompée.

<sup>1</sup> Naus : navires.



Toujours au cœur Francus lui revenait ,  
 Et le maintien qu'en parlant il tenait ,  
 Quel geste il eut , quel port et quelle face ,  
 Et quelle fut sa douceur et sa grâce ,  
 Quelle sa robe , et quel fut son parler ,  
 Ses doux regards , sa taille et son aller ,  
 Son menton crêpe<sup>1</sup> , et sa perruque blonde ,  
 Elle pensait qu'il n'y eut prince au monde  
 Pareil à lui ; toujours sa douce voix ,  
 Ses doux propos et ses devis courtois ,  
 Comme pâmée et pleine de merveille ,  
 Coup dessus coup, lui refrappaient l'oreille.

Aucunefois elle songeait errer  
 Par les déserts, et seule s'égarer  
 Entre rochers, rivières et bocages ,  
 Sans compagnie, entre bêtes sauvages,  
 Et que Francus, amoureux étranger,  
 Le fer au poing la sauvait du danger.  
 Sautant du lit, elle s'est réveillée,  
 Nu-pieds, sans robe, affreuse, échevelée :  
 Puis, s'accoudant à la règle<sup>2</sup> d'un banc,  
 Mille soupirs repoussa de son flanc.

« Pauvrette moi ! comme toute émoyée<sup>3</sup>  
 M'ont cette nuit les songes effrayée !  
 L'âme m'en tremble, et le cœur m'en débat :  
 Crainte et amour me font un grand combat.  
 Ainsi je suis tout autre devenue  
 Que je n'étais : je crains que la venue  
 De ce Troyen ne m'apporte malheur  
 Autant qu'il fait en songes de douleur !  
 Toujours j'y pense ! heureuse et plus qu'heureuse

<sup>1</sup> *Crêpe* : garni de barbe crêpée,  
 frisée.

<sup>2</sup> *La règle* : l'arête droite.

<sup>3</sup> *Emoyée* : mise en émoi.



Si forçant je n'étais amoureuse ,  
 Et si jamais, pour éviter la mort,  
 Le fils d'Hector n'eût touché notre bord. »

Comme au printemps on voit une génisse ,  
 Qui n'a le col courbé sous le service ,  
 Les crins épars, courir parmi les champs ,  
 A qui le tan, aux aiguillons tranchants,  
 Pique la peau et la pousse en furie :  
 Ni les ruisseaux, hôtes de la prairie ,  
 Forêts ni fleurs, bocage ni rocher  
 Ne la sauraient engarder de moucher<sup>1</sup> ,  
 De toutes parts vagabonde et courante :  
 Ainsi Clymène , en son esprit errante  
 Court et recourt, sans voir jamais ôté  
 L'importun trait qui navre son côté.

« Que dois-je faire? où irai-je? dit-elle,  
 Pour me guérir personne ne m'appelle!  
 Je meurs sans aide, et si je ne veux pas  
 Que sœur ni frère entende mon trépas !  
 Faut-il qu'en pleurs je distille ma vie?  
 Que de ma sœur ainsi je me défie ,  
 Qui seule fut mon conseil autrefois,  
 Qui m'aimait seule, et que seule j'aimois?  
 Hélas! faut-il que mon mal je lui conte!  
 Eh quoi! Clymène, auras-tu point de honte  
 De confesser qu'Amour soit ton vainqueur,  
 Que tu voulais lui arracher le cœur,  
 Quand l'autre jour, par un fin artifice,  
 Tu lui prouvais que l'amour était vice?  
 Il ne m'en chaut, elle aura son retour,  
 La parenté doit surmonter l'amour :  
 Et si elle est de Francus amoureuse ,

<sup>1</sup> *De moucher* : d'être piquée de la mouche.

Me fera lieu me voyant langoureuse.  
 Pauvre abusée ! eh ! ne sais-tu pas bien  
 Que les parents dérobent notre bien ?  
 Et que pour eux entier ils le désirent,  
 Joyeux au cœur quand les autres soupirent ?  
 Ce n'est qu'un sang de ma sœur et de moi :  
 Elle prendra pitié de mon émoi !  
 Foi ni pitié ne règnent plus en terre,  
 Et le parent au parent fait la guerre !  
 Las ! que ferai-je ? il vaut mieux la tenter :  
 L'homme est guéri qui peut se lamenter,  
 Il n'y a bête aux forêts tant soit fière,  
 Qui ne soit douce aux pleurs d'une prière,  
 Hélas ! on dit en proverbe souvent,  
 Prière et pleurs se perdent comme vent !  
 Vrai, si l'on prie une âme inexorable ;  
 Mais ma sœur est et douce et pitoyable ;  
 Au pis aller je ne saurais sentir,  
 En l'essayant, que honte et repentir. »

En la façon qu'elle était habillée,  
 Nu-pieds, sans robe, affreuse, échevelée,  
 Délibéra, contre le mal d'amours,  
 De voir sa sœur et demander secours.  
 Elle courut comme son pied la porte ;  
 Se recula ; comme le pèlerin  
 Qui, de fortune, a trouvé par chemin  
 Un long serpent, dont la hideuse trace  
 Donne frayeur à notre humaine race,  
 Et fait mourir les fleurs de son cracher :  
 Il se recule, et n'ose en approcher.

( Incertitude de Clymène. )

Ce Dieu, qui bat d'une forte secousse  
 Son cœur douteux, si bien la fourvoya,

Que dans la chambre enfin la convoya  
Pleurant en vain, comme une fiancée  
Qui dès longtemps a donné sa pensée  
A son amant, qui premier qu'apaiser  
Sa flamme, est mort avant que l'épouser ;  
Elle, de deuil et d'amour allumée,  
Lamente seule en sa chambre enfermée,  
D'un cri muet, à bouche close. Ainsi  
Pleurait Clymène, et cachait son souci.

( Désespoir et plaintes de Clymène. )

Comme en son cœur elle pensait la sorte  
Pendre son col au bout d'un soliveau,  
Ou se percer l'estomac d'un eouteau,  
Ou s'étouffer du plus profond des ondes,  
Ou s'en aller par les forêts profondes,  
Par les déserts de rochers enfermés,  
Servir de proie aux lions affamés :  
Une poison lui sembla la meilleure  
Pour détacher son âme tout à l'heure  
Loin de son corps, et du corps le souci.  
D'un pesant pas et d'un pesant sourcil,  
Mélancolique, en passions outrée,  
Elle est pleurante au cabinet entrée,  
Où tout le bien que plus cher elle avait,  
D'un soin de femme en garde réservait.

Sur ses genoux elle mit une caisse,  
Puis mit la clef en la serrure épaisse,  
La clef tourna, la serrure s'ouvrit.  
Là, choisissant entre mille, elle prit  
Une poison qu'on dit que Prométhée  
A de son sang autrefois enfantée,  
Quand le vautour, tout hérissé de faim,  
A coups de bec lui déchirait le sein :

Rouge est sa fleur, sa feuille un peu noirâtre,  
 Que la sorcière et la fausse marâtre  
 Savent cueillir de leurs ongles tranchants,  
 Disant dessus des mots qui sont méchants ;  
 Et n'est poison qui si prompt délivre  
 Loin de son âme un corps fâché de vivre.

( Les plaintes de Clymène sont entendues de sa nourrice. )

Or' de fortune à l'huis elle écoutait :  
 Car la pucelle un peu devant s'était  
 A sa nourrice en secret découverte.  
 Cette nourrice, en doute de sa perte,  
 Toujours en peur de sa fille vivait,  
 Et pas à pas soigneuse la suivait.  
 D'un coup de pied la porte elle a poussée ;  
 Puis, en voyant la pucelle pressée  
 Des traits de mort, d'un parler redouté,  
 Lui a l'espoir dans le cœur rebouté.  
 La conseillant : « O princesse bien née,  
 En quel malheur ta vie as-tu tournée ?  
 Suis la raison : le destin ne peut rien  
 Sur l'homme auteur de son mal et son bien ;  
 Je ne dis pas que le sort n'ait puissance  
 Sur tout cela qui çà-bas prend naissance ;  
 Mais on le peut corriger par conseil,  
 Et à la plaie apposer l'appareil.  
 Chacun y sert à soi-même de guide.  
 Amour ressemble au scorpion homicide  
 Qui blesse, et puis à l'ulcère qu'il fait,  
 Lui-même sert de remède parfait. »

( La nourrice console Clymène et l'engage à faire l'aveu de son amour à Francus. )

De tels propos la fille elle admonète :  
 Prompte au conseil la pucelle fut prête :

Trois fois la plume elle prit en ses doigts,  
 Et de la main lui tomba par trois fois ;  
 Trois fois elle eut la bouche ouverte et close,  
 Puis, soupirant, cette lettre compose,  
 Et la voulut de tels mots ordonner :

« Salut à toi qui me le peux donner :  
 L'aveugle archer m'a tellement blessée  
 De ton amour le cœur et la pensée,  
 Que je mourrai si guérir tu ne veux  
 D'un prompt secours le mal dont je me deulx<sup>1</sup> :  
 Ce Dieu m'a fait en ce papier t'écrire  
 Ce que l'honneur me défendait de dire,  
 Et j'ai ma bouche ouverte mille fois,  
 Mais la vergogne a resserré ma voix.

« A cet écrit veuilles donques permettre  
 Ta blanche main : l'ennemi lit la lettre  
 De l'ennemi ; la mienne vient d'aimer,  
 Qui de pitié te devrait enflammer.  
 Je ne vis plus, tant mon âme affolée,  
 Laisant mon corps, en la tienne est allée.  
 Je suis perdue, et ne me puis trouver :  
 J'ai beau les sorts des sorciers éprouver,  
 Rien ne me sert, ni herbe ni racine :  
 Tu es mou mal, tu es ma médecine,  
 Tu es mon roi, de toi seul je dépens,  
 Je meurs pour toi, et si ne m'en repens.

« Aye pitié d'une fille amoureuse :  
 La volupté sur toutes douceuseuse,  
 C'est en amour cueillir la prime fleur,  
 Non un bouton qui n'a plus de couleur,  
 Tu me diras que je suis indiscreète,  
 Comme nourrie en cette île de Crète,

<sup>1</sup> *Deulx*, du verbe *se douloir*, souffrir, se plaindre ; en latin, *dolere*.

Où Jupiter, de tant d'amours épris,  
 Le premier lait de sa nourrice a pris.  
 Certes ce n'est ma terre ni ma race  
 Qui me contraint, c'est seulement ta face,  
 Et ta jeunesse et ton œil nompareil.  
 Malheureux est qui ne voit le soleil  
 Quand il éclaire, et son œil tourne arrière  
 Pour ne jouir de si belle lumière !  
 Je ne crains point, comme les dames font,  
 De m'appeler femme d'un vagabond,  
 Pauvre fuitif qui n'a maison ni Troie :  
 Il ne m'en chaut, te suivant, que je soie,  
 Pourvu qu'il plaise à ton cœur de m'aimer,  
 Soit que tu veuilles épouse me nommer,  
 Soit ton esclave, et dussé-je, amusée,  
 Tourner ton fil autour d'une fusée :  
 Labeurs présents et futurs je reçois,  
 Pourvu, Troyen, que je puisse être à toi.  
 Je ne craindrai tes périlleux voyages,  
 Terres ni mer, tempêtes ni orages :  
 Ou si j'ai peur, de toi seul j'aurai peur,  
 Et non de moi de qui tu es le cœur.  
 Si je péris, au moins en ta présence  
 Je périrai : ou ta cruelle absence  
 ( Si tu ne veux pour tienne m'acquérir )  
 Cent fois le jour me tuera sans mourir. »

De tels vers fut son épître achevée,  
 Puis la scella d'une agate engravée,  
 La mit au sein de la nourrice, et lors  
 Une sueur ruissela de son corps :  
 Avec la lettre encor lui baille l'âme,  
 Pour lui porter, et mi-morte se pâme.

Tandis Cybèle avait changé de peau,

Et transformé son vieux corps en un beau ,  
 Prenant la face et la voix et la taille  
 De Turnien ( qui, depuis, la muraille  
 Bâtit de Tours et la ville fonda),  
 Lors de tels mots Francion aborda.

« Jusques à quand, sans espoir de louange ,  
 Nous tiendras-tu dessus ce bord étrange ,  
 Acagnardés <sup>1</sup> en paresseux séjour,  
 A boire , à rire , à démener l'amour ?  
 A perdre en vain nos jours par les bocages  
 Suivant les cerfs et les bêtes sauvages ?  
 Que ne fais-tu ( sans le temps consommer )  
 Ce que t'a dit la Nymphé de la mer ?  
 Courtise Hyante , afin qu'elle te fasse  
 Voir ces grands rois qui viendront de ta race :  
 Puis donne voile , et sans plus t'allécher,  
 Va-t'en ailleurs ta fortune chercher. »

Ce Turnien avait la face belle ,  
 Les yeux , le front , compagnon très-fidèle  
 De Francion , qu'à part il écoutait,  
 Ét ses secrets en privé lui contait.  
 Il était fils de la Nymphé Aristine ,  
 Qu'Hector avait sous sa mâle poitrine  
 Pressée au bord du fleuve Simoïs :  
 Ses chers parents en furent réjouïs ,  
 Enorgueillis de voir leur fille pleine  
 Du fruit issu d'un si grand capitaine.  
 Elle accoucha dessus le bord herbeux  
 Du fleuve même, en regardant ses bœufs,  
 Qui , bien cornus paissaient sur le rivage :  
 D'un prince tel il avait son lignage.

<sup>1</sup> *Acagnardés* : acoquinés, captivés par la mollesse, par les plaisirs.



Cette déesse en s'envolant de là ,  
 Bien loin du ciel , à l'écart s'en alla  
 Voir la maison toute rance et moisie  
 Où croupissait la vieille Jalousie.

C'était un antre, à l'entour tapissé  
 D'un gros hallier d'épines hérissé ;  
 Jamais clarté n'y flambait allumée ;  
 Et toutefois ce n'était que fumée :  
 Elle était louche, et avait le regard  
 Parlant à vous, tournant d'une autre part :  
 Sa dent souillée, et son visage blême  
 Montraient assez qu'elle mangeait soi-même,  
 Rongeant son cœur de haine et de souci  
 D'elle s'approche, et lui a dit ainsi :

« Vieille, debout ! marche en Crète, et te hâte ;  
 Prends tes serpents, et de Clymène gâte,  
 Par ton poison, les veines et le cœur :  
 Dans l'estomac jette lui la rancueur,  
 Le désespoir, la fureur et la rage  
 Mêle son sang, et trouble son courage :  
 Tu le peux faire, et je veux qu'il soit fait. »  
 A-tant s'envole et laisse l'antre infait<sup>1</sup>.

Quand Jalousie eut la parole ouïe  
 De la déesse, elle en fut réjouie ;  
 Puis, en frisant de serpents ses cheveux ,  
 Et s'appuyant d'un bâton épineux,  
 Alla trouver en Crète la pucelle,  
 Que le sommeil couvait dessous son aile,  
 Et dont le cœur, qui de deuil se fendait ,  
 Entre-dormant nouvelles attendait.  
 Incontinent cette vieille maline

<sup>1</sup> *Infait* : infect.



De la pucelle assiégea la poitrine ;  
 D'un froid venin ses lèvres elle enfla  
 Et le poison, haletant, lui souffla  
 Aux yeux, au cœur : et en l'âme renverse  
 Un long serpent, qui, en glissant, lui perce  
 Foie et poumons : et lors en dénouant  
 Ses cheveux tors, prompte alla secouant  
 Mille lézards au sein de la pauvrete,  
 Qui la suçaient d'une langue secrète,  
 A sourdes dents les membres lui mordaient,  
 Et leur venin par ses os épandaient.

( La nourrice porte la lettre de Clymène à Francus, qui la refuse. )

« Vieille, déloge, ou par le fer tranchant  
 Je te paîrai de ton port si méchant,  
 Ou je ferai que le père Dicée  
 Verra l'écrit de sa fille insensée.  
 Je ne suis pas en cette île venu  
 Pour tromper ceux à qui je suis tenu.  
 Le beau Pâris, pour Hélène ravie,  
 De mille maux vit sa faute suivie,  
 Tuer son père, Ilion embraser,  
 Et jusqu'au fond ses murailles raser.  
 Je crains les Dieux, et la main qui n'est vide  
 De Jupiter foudroyant qui me guide,  
 Et qui défend un roi qui veut loger,  
 Sans le connaître, un errant étranger.

« Or, si j'avais le loisir et l'envie  
 Sous Hyménée assujettir ma vie,  
 Crète habiter, et la Gaule oublier,  
 Et par promesse ici me marier,  
 Chaud du plaisir où Vénus nous appelle,  
 J'aimerais mieux sa sœur Hyante qu'elle :  
 Elle est modeste, et l'honnête amoureux

Est plus des mœurs que des biens désireux. »

Fureur de Clymène. — Ses plaintes. )

« Du beau Pâris (dont tu mens la lignée)<sup>1</sup>  
 La beauté fut d'amour accompagnée :  
 Hélène à lui de bon cœur se rendit,  
 Et par combats dix ans la défendit,  
 Plein de sueur, de guerres et de peines,  
 Cœur généreux, qui valait cent Hélènes!  
 Mais tu ne vaux, jeune brigand de mer,  
 Qu'à bien ramer, et non à bien aimer,  
 Puisse avenir que ma sœur soit trompée  
 Et sans espoir, en ses larmes trempée,  
 Soit délaissée au front de quelque bord,  
 Et qu'elle pleure aux vagues sans confort.

« Quand ce banni, par honnête cautelle<sup>2</sup>,  
 Aura tiré le plaisir qu'il veut d'elle,  
 D'un cœur parjure oubliera sa beauté :  
 Car l'œil sénestre en vain ne m'est sauté<sup>3</sup>.

« Si le destin les Gaules lui ordonne  
 Qu'en ma faveur cent guerres il lui donne,  
 Ains que bâtir les remparts de Paris :  
 Voye à ses yeux ses alliés péris ;  
 Qu'il soit chassé, et que de terre en terre,  
 En suppliant, secours il aille querre<sup>4</sup> ;  
 Puis, par les siens surpris en trahison,  
 Soit, membre à membre, occis en sa maison. »

Disant ainsi, de son chef elle arrache  
 Ses longs cheveux, qu'en pleurant elle attache  
 Contre son lit, signe de chasteté,

<sup>1</sup> Dont tu te dis faussement parent. che passait chez les anciens pour un

<sup>2</sup> Cautelle : ruse.

présage.

<sup>3</sup> Le tressaillement dans l'œil gau-

<sup>4</sup> Querre : querir, chercher.

Et que son corps n'avait encore été  
Honni d'amour ; puis sa chambre elle baise.

« Chambrette, adieu ! que j'étais à mon aise ,  
Auparavant que ce traître inconnu ,  
A notre bord, naufragé, fut venu ! »

( Clymène désespérée se précipite dans la mer. )

Elle mourait sans les dieux de la mer,  
Qui, soulevant la jalouse tombée,  
Lui ont du corps la Parque dérobée,  
Et, lui perdant sa figure et son nom,  
L'ont enrôlée à la troupe d'Inon,  
Et du vieux Glauque à la double naissance :  
Dessus les eaux, lui ont donné puissance  
De faire enfler les vagues et le vent,  
Nymphes de mer, qui depuis a souvent  
Contre Francus poussé la frénésie,  
Dedans la mer gardant sa jalousie (\*).

(\*) Allusion assez obscure aux défaites navales éprouvées par les Français.

## ARGUMENT

### DU QUATRIÈME LIVRE,

PAR AMADIS JAMIN.

Dicée se courrouce, sachant la mort de sa fille Clymène, et pense comme il doit punir Francion, qu'il soupçonnait en être cause. Le prince phrygien fait entendre à Hyante l'amour qu'il lui porte. Hyante et Francus vont le lendemain au temple; une corneille parle, et avertit Amblois de n'accompagner Francion. Ce prince supplie Hyante de lui montrer les rois qui sortiront de son estoc. Hyante discourt si elle doit aimer ou non. Elle commande à Francion d'appréter un sacrifice aux esprits des enfers, et se parfumer d'encens mâle, et autres semblables suffumigations. Il obéit à ce commandement. Le poète décrit une folle et horrible descente aux enfers. Après que Francus a immolé la victime et invoqué toutes les puissances de l'empire de Pluton, Hyante vient toute tremblante et folle de fureur, laquelle prophétise audit Francus son voyage des Gaules. Elle prédit le songe du fantôme qui doit apparaître à Marcomire, et ce que fera Marcomire ayant en son armée trois cents capitaines. Après elle discourt comme les âmes viennent et revont en nouveaux corps, et de quoi tout ce qui est vivant en ce monde prend sa naissance; que deviennent les âmes des corps mourants, quelle punition elles endurent aux enfers pour leurs péchés, et comment elles s'en purgent, et par quel espace de temps. Francion sacrifie derechef aux déités infernales, et les âmes sortent incontinent pour boire du sang de la victime. Lors il demande à Hyante qui sont ceux qu'il voit, et par ce moyen apprend sommairement quelques noms des rois de France, les actes infâmes des vicieux et les gestes magnanimes des vertueux. Bref, ce livre est des plus beaux, pour être divisé en quatre parties. La première est d'Amour, la second de Magie, la troisième de la Philosophie pythagorique, dite μετεμψύχωσις. L'auteur se sert exprès de cette vieille opinion, afin que cela lui soit comme un chemin et argu-

ment plus facile pour faire venir les esprits de nos rois en nouveaux corps ; car, sans telle invention, il eût fallu se montrer plutôt historiographe que poète. La quatrième partie consiste au narré de la première origine des monarques de France jusques à Pepin, duquel commence la seconde génération.



## LE QUATRIÈME LIVRE DE LA FRANCIADE.

Quand la nouvelle au père fut venue,  
D'ardeur et d'ire une bouillante nue  
Pressa son cœur, qui menu sanglottait<sup>1</sup> :  
A poings fermés l'estomac se battait,  
Et discourait en lui-même la sorte,  
Comment sa fille en la mer était morte.  
Il soupirait, et d'un borbier fangeux  
Déshonorait sa barbe et ses cheveux :  
Il rompt sa robe, et, tout privé de joie,  
Son fils Orée aux oracles envoie :  
Auquel ( cherchant d'un cœur dévotieux  
Trois jours entiers la volonté des dieux  
Par mainte offrande en victime immolée )  
Telle voix fut du trépied révélée :  
« Que le vieillard éteigne le tison ,  
« Et l'aronnelle ôte de sa maison. »

Telle parole, en doute répandue,  
Fut aisément de ce prince entendue :  
C'est de l'amour éteindre le tison ,  
Et l'étranger chasser de sa maison ,  
Qu'il cuidait<sup>2</sup> traître , infidèle et sans âme ,  
Et du trépas de sa fille le blâme.

« En nul pays la foi n'a plus de lieu ,  
Disait ce prince , et Jupin le grand dieu  
N'a plus de soin de l'humaine malice ,  
Et le péché ne craint plus la justice.

<sup>1</sup> D'un battement précipité.

<sup>2</sup> Cuidait : croyait.



Cet étranger, pauvre, chétif et nu,  
 Un vif naufrage <sup>1</sup> à ma rive venu,  
 Couvert d'écume, et de bourbe, et de sable,  
 Ah! que j'ai fait compagnon de ma table,  
 Que j'ai voulu pour mon gendre choisir,  
 Et lui partir <sup>2</sup> ma terre et mon plaisir,  
 Moque <sup>3</sup> mon sceptre, et, masqué de feintise,  
 Ma vieille barbe et mes cheveux méprise!  
 Et, sous couleur d'un destin, ne veut point,  
 Par foi promise, aux femmes être joint;  
 Second Pâris, pirate qui consomme  
 Ses ans sur l'eau : toutefois ce prud'homme,  
 Fin artisan de cauteleux moyens,  
 Comme héritier du malheur des Troyens,  
 En toute terre à l'impourvu <sup>4</sup> se rue,  
 Séduit des rois les filles, et les tue :  
 Puis, en faisant ses galères ramer,  
 Lave le meurtre ès vagues de la mer,  
 Met voile au vent ; le vent, qui lui ressemble  
 Pousse sa voile et sa foi tout ensemble :  
 Et, tu le vois, Jupiter ! sans souci  
 Ni de bien-fait, ni de mal-fait aussi. »

( Désespoir et incertitude de Diccée. )

Tandis Francus, qui la saison épie,  
 Aborde Hyante, et de tels mots la prie :  
 « Vierge sans pair, dont la grâce et les yeux  
 Pourraient tenter les hommes et les dieux,  
 Qui sous tes pieds presses serve <sup>5</sup> ma tête,  
 Qui de mon cœur remportes pour conquête  
 L'orgueil premier, qui n'avait point été

<sup>1</sup> *Un vif naufrage* : un naufragé vivant.

<sup>2</sup> *Lui faire part de ma terre*.

<sup>3</sup> *Moque* : insulte.

<sup>4</sup> *À l'impourvu* : à l'improviste.

<sup>5</sup> *Serve* : esclave.

D'un autre amour que du tien surmonté ;  
Si la pitié, si l'humble courtoisie,  
Peut des humains gagner la fantaisie ,  
Soit par mes pleurs ton courage adouci,  
Guéris ma plaie et me prends à merci.  
Quand la fortune à mes désirs senestre <sup>1</sup> ,  
Poussa ma nef, ce ne fut pas pour estre,  
Comme je suis, en ton île amoureux ,  
Ains pour chasser le péril dangereux  
Qui menaçait ma tête du naufrage :  
Mourir devais-je au plus fort de l'orage ,  
Puisque sur terre Amour m'est plus amer  
Que n'est Neptune au milieu de la mer !  
L'homme serait heureux en toute chose ,  
S'il ne cachait au fond de l'âme enclose  
La passion que nous engendre Amour,  
Qui de la vie embrunit le beau jour,  
Et verse au cœur, par mauvaise coutume,  
Bien peu de miel, et beaucoup d'amertume.  
Heureux trois fois, voire quatre, un rocher,  
Qui sans tendons, sans muscles et sans chair,  
Vit insensible, et qui n'a l'âme atteinte ,  
Ni de douleur, ni d'amour, ni de crainte :  
Je voudrais être en quelque rive ainsi  
Je vivrais dur, sans âme et sans souci,  
Où maintenant, par trop de connaissance  
Je sens mon mal, et si je n'ai puissance  
De voir mon cœur remis en liberté,  
Tant je me suis à tes yeux endetté. »

( Hyante donne à Francus un rendez-vous pour le lendemain. Elle se pare de riches ornements, et ordonne à ses suivantes d'atteler son char. )

<sup>1</sup> *senestre* : contraire ; du latin *sinister*.

Au limon d'or, couple à couple, ils attachent  
 Quatre juments souples-jarrets, qui marchent  
 D'un brave train, qui fit tourbillonneux  
 Ennubler<sup>1</sup> l'air d'un poudrier sablonneux.  
 Elle monta : une main tient la bride,  
 L'autre le fouet ; par la campagne vide,  
 A bonds légers s'élançaient en avant :  
 Le char roulait plus vite que le vent !  
 Quand les juments au temple l'ont rendue,  
 Soudain à bas du coche est descendue,  
 Ota leur bride : elles, non guères loin,  
 En hennissant, vont paître le sainfoin,  
 Trèfles et thym : puis de manger fâchées<sup>2</sup>,  
 Se sont, sur l'herbe, au frais de l'eau couchées.  
 Le temple était au milieu d'un taillis  
 Dont les cheveux, par le fer assaillis,  
 N'étaient tombés, comme chose sacrée,  
 Entourné d'eaux d'une prochaine prée,  
 Riche de fleurs que la faux ne tranchait,  
 Ni le bétail de sa dent ne touchait.  
 Là, l'amoureuse, après le sacrifice,  
 D'un art subtil, controuve une malice :  
 Ce fut s'asseoir, et faire, d'un grand tour,  
 Comme elle asseoir ses filles à l'entour.

Il n'est pas temps, cher troupeau que j'honore,  
 De retourner à la maison encore ;  
 Sur l'herbe tendre il vaut mieux séjourner ;  
 Au frais du soir nous pourrons retourner :  
 Chantons, dansons, que chacune s'avance,  
 Et la carole<sup>3</sup> elle-même commence.  
 Mais ni le bal, ni autres passe-temps

<sup>1</sup> *Ennubler* : obscurcir comme d'une nuée.

<sup>2</sup> *Fâchées* : lassées.

<sup>3</sup> *Carole* : sorte de danse en rond.

Ne lui plaisaient : ses beaux yeux inconstants,  
 Toujours au guet, s'écartaient en arrière  
 Sur les chemins, pour voir si la poussière  
 Dessous Francus irait point s'élevant.  
 A chaque bruit, à chaque flair de vent  
 Elle tremblait, et sans être assurée  
 D'yeux et d'esprit errait tout égarée.

( Francus s'habille pour le rendez-vous. )

Jamais enfant, jamais neveu des dieux  
 N'eut le maintien, la bouche ni les yeux  
 Si beaux qu'avait Francus cette journée.  
 Telle beauté du ciel lui fut donnée :  
 L'œil pour gagner, la bouche pour savoir,  
 En discourant, sa maîtresse émouvoir.

( Francus, accompagné du vieil Amblois, rejoint Hyante. )

Francus, luisant d'une splendeur divine,  
 Lui apparut du haut d'une colline,  
 Beau comme Amour : les rayons de ses yeux  
 Étaient pareils à cet astre des cieux,  
 Qui, bien nourri de l'humeur marinière,  
 Répand au ciel une rousse lumière,  
 Et de rayons redoutables et craints  
 Verse la soif et la fièvre aux humains,  
 De sa splendeur effaçant chaque étoile.

Elle qui tint dessus sa face un voile,  
 Par le travers du crêpe l'aperçut :  
 Adonc un trait en l'âme elle reçut.  
 Le cœur lui bat au fond de la poitrine :  
 Ses pieds tenus comme d'une racine,  
 Nè remuaient ni deçà ni delà :  
 Dessus sa joue une rougeur alla,  
 Et tout le corps comme feuille lui tremble.

Ils sont longtemps sans deviser ensemble,  
 Tous deux muets, l'un devant l'autre assis,  
 Ainsi qu'on voit, quand l'air est bien rassis,  
 Deux pins plantés aux deux bords du rivage  
 Ne remuer ni cime ni feuillage,  
 Cois<sup>1</sup> et sans bruit en attendant le vent ;  
 Mais quand il souffle et les pousse en avant,  
 L'un près de l'autre, en murmurant, se jettent  
 Cime sur cime, et ensemble caquettent :  
 Ainsi devaient babiller à leur tour  
 Les deux amants dessous le vent d'amour.

(Entretien de Francus et d'Hyante. — Le prince lui demande de voir les rois qui doivent naître de sa race. — Hyante lui promet d'exaucer son désir et lui donne des instructions pour préparer le charme. — Toute cette partie est une imitation du chant XI de l'*Odyssee*.)

Il achevait, quand un effroi lui serre  
 Tout l'estomac : un tremblement de terre,  
 Se crevassant, par les champs se fendit,  
 Un long aboi des mâtins s'entendit  
 Par le bocage, et Hyante est venue  
 Comme un esprit affublé d'une nue.  
 « Voici, disait, la déesse venir :  
 Je sens Hécate horrible me tenir :  
 Je tremble toute, et sa verve puissante  
 Tout le cerveau me reffrappe et tourmente,  
 Plus je m'efforce alentir<sup>2</sup> son ardeur,  
 Plus d'aiguillons elle me lance au cœur,  
 Me transportant, si bien que je n'ai veine,  
 Ni nerf sur moi, ni part qui ne soit pleine  
 De cet esprit étranger, qui reçoit  
 Le mien pour hôte, et ma raison déçoit. »

Plus que devant une rage l'allume,

<sup>1</sup> *Cois* : calmes, tranquilles.

<sup>2</sup> *Alentir* : retarder.

Elle apparut plus grand' que de coutume ,  
 De tête en pied le corps lui frissonnait ,  
 Et rien d'humain sa langue ne sonnait.  
 Lors en roulant ses yeux, à demi morte,  
 Devers Francus, lui dit en telle sorte :

« Prince Troyen, anobli de travaux,  
 Qui sur la mer as souffert mille maux,  
 Et qui en dois par longue et longue guerre  
 Souffrir encor de plus grands sur la terre ,  
 En Gaule iras ; mais tu ne voudrais pas  
 Y être allé : mille et mille trépas ,  
 Mille périls plus aigus que tempête  
 Déjà tout prêts te pendent sur la tête.  
 Comme ton frère, en défendant son fort,  
 Sentit d'Ajax et d'Achille l'effort ,  
 L'un germe d'homme, et l'autre de déesse,  
 Ainsi, couvert d'une étrangère presse,  
 Tu dois un jour sentir à ton malheur  
 Mille ennemis renommés de valeur :  
 Si que le cours de la gauloise Seine  
 Du sang troyen ondoïra toute pleine ,  
 Et dans ses eaux, l'un sur l'autre tombés  
 Verra chevaux et bouclairs<sup>1</sup> embourbés.  
 Toi, parvenu vers la froide partie  
 Où la Hongrie est jointe à la Scythie ,  
 Tu bâtiras près le bord istrien,  
 Séjour des tiens, le mur sicambrien,  
 Que tes enfants par longs succès de race ,  
 Tiendront après pour leur royale place.

Le grand soleil, qui voit tout de ses yeux ,  
 Verra tes fils, les uns malicieux,

<sup>1</sup> *Bouclairs* : boucliers.

Les autres bons : la nature n'assemble  
 Toutes vertus en une race ensemble ;  
 Mais, en mêlant le bien avec le mal,  
 Tient la balance en contre-poids égal.  
 Tous néanmoins , honorés de trophées ,  
 Auront de Mars les âmes échauffées ,  
 Par mainte guerre en maints lieux dompteront  
 Huns, Goths, Alains, et au chef porteront  
 Mille lauriers, en signe de victoire ,  
 Que leurs voisins feront place à leur gloire.»

(Hyante raconte les destins des fils de Francus jusqu'à l'avènement de Pharamond. )

A-tant la vierge un petit se repose ,  
 Et Francion lui demande autre chose.

« Vierge , l'honneur des dames et de moi ,  
 Toute divine , heureux germe de roi ,  
 Je te suppli' , prophète véritable ,  
 Sage en conseil , dis-moi s'il est croyable  
 Que les esprits qui sont sortis dehors  
 De leurs logis, rentrent en nouveaux corps ?  
 Quelle fureur , quelle maudite envie  
 Les tient séduits de retourner en vie ?  
 Et d'où leur vient ce furieux amour  
 Que de revoir encore un coup le jour,  
 Se revêtant de muscles et de veines,  
 Pour ressouffrir tant de nouvelles peines ?  
 Et quand doit l'homme espérer un repos ,  
 Si dépouillé de chair, de nerfs et d'os,  
 Même au tombeau, le repos il ne treuve  
 Et d'une peau en recherche une neuve ?  
 Donques la mort n'est la fin de nos maux !  
 Puisqu'en mourant, de travaux en travaux,  
 Nous revivons pour mourir à toute heure,  
 Errants, sans fin, sans repos ni demeure! »



A-tant se tut. Elle qui l'entendit ,  
 Haute en discours, lui contre-répondit  
 D'une voix sage. Apollon , qui la laisse  
 En son bon sens pour un temps, ne la presse ,  
 Afin de mieux par raison discourir  
 Des hauts secrets qu'elle voulait ouvrir (\*).

« Prince étranger, tout ce qui vit au monde  
 Est composé de la terre et de l'onde,  
 D'air et de feu ( membres de l'univers )  
 Et, bien qu'ils soient quatre éléments divers,  
 Ils sont entre eux liés de telle sorte  
 Que l'un à l'autre enchaîné se rapporte ,  
 Et s'empruntant d'un accord se refont ,  
 Et changeant d'un en l'autre s'enrevont.

« Or, tout ainsi que le corps sans une âme  
 ( Ame, *surgeon*<sup>1</sup> de la divine flamme )  
 Ne pourrait vivre, ains mourrait sans avoir  
 Un esprit vif que le corps fait mouvoir,  
 Et chaud et prompt par les membres a place :  
 Ainsi la grande universelle masse  
 Verrait mourir ses membres discordants ,  
 S'elle n'avait un esprit au dedans,  
 Infus partout, qui l'agite et remue ,  
 Par qui sa course en vie est maintenue ,  
 Esprit actif, mêlé dans le grand tout ,  
 Qui n'a milieu, commencement ni bout  
 Des éléments, corruptible matière ;  
 Et du grand Dieu, dont l'essence est entière ,  
 Incorruptible, immortelle, et qui fait  
 Vivre par lui tout ce monde parfait,  
 Vient notre genre, et les poissons qui nouent<sup>2</sup>

<sup>1</sup> *Surgeon* : jet.

<sup>2</sup> *Nouent* : nagent.

(\*) Tout le développement qui suit, jusqu'au sacrifice, est fidèlement imité du VI<sup>e</sup> chant de l'*Énéide*.



Et les oiseaux qui parmi l'air se jouent ,  
 Les habitants des bocages ramés ,  
 Et les métaux sous la terre enfermés ,  
 Voire du ciel les diverses puissances ,  
 Tous les démons , et les intelligences  
 Vont de ces deux comme nous se formant ,  
 De Dieu l'esprit , le corps de l'élément.  
 De là nous vient la tristesse et la crainte ,  
 De là la joie en nos cœurs est empreinte ,  
 L'amour, la haine et les ambitions :  
 De là se font toutes les passions.

« Or, de nos corps la qualité diverse  
 Empêche et nuit que notre âme n'exerce  
 Sa vive force, enclose en la maison  
 De terre, ainçois la bourbeuse prison  
 Des membres lourds, qui la chargent et pressent ,  
 Et vers le ciel retourner ne la laissent ,  
 Tant le fardeau terrestre et ocieux ,  
 Ne lui permet de revoler aux cieux.

« Elle, d'en haut notre hôtesse venue ,  
 Est par contrainte ici-bas détenue ,  
 Où, n'employant sa première vigueur,  
 Par habitude et par trait de longueur  
 Consent au corps , et faut qu'en dépit d'elle ,  
 S'étant infuse en la chair corporelle ,  
 Elle se souille, et honnisse aux péchés  
 Dont les humains ont les corps entachés,

« Or, quand la mort aux hommes familière  
 Dissipe au vent notre douce lumière ,  
 L'âme pourtant, après le froid trépas,  
 Laisant son corps , son traq<sup>1</sup> ne laisse pas

<sup>1</sup> *Traq*: trace.

Ni sa souillure : elle emporte l'ordure  
Empreinte en soi, qui longuement lui dure ;  
Pource aux enfers , comme un songe léger,  
Elle dévale, afin de se purger,  
Et nettoyer la macule imprimée,  
Qu'elle reçut dans le corps enfermée.

« En l'air, en l'eau, par le feu, dans le vent,  
Vont expiant, et purgeant, et lavant  
Les vieux délits de leurs fautes commises ,  
A l'examen de Radamant soumises,  
En ces tourments ardents et violents  
L'une est mille ans, et l'autre deux mille ans ,  
L'autre trois mille , et ne sont soulagées  
Qu'elles ne soient parfaitement purgées ,  
Et que la tache adhérente ne soit  
Nette au souffrir du mal qu'elle reçoit.

« Quand un long tour de siècles et d'années  
A pieds glissants pas à pas retournées  
Ont nettoyé la macule , et ont fait  
L'esprit divin être pur et parfait ,  
Et que le feu de très-simple nature  
Ne tient plus rien de la terrestre ordure,  
Tout aussi pur comme il était alors  
Que pur et simple il vint en notre corps,  
Adonc Mercure, à la verge d'ivoire,  
Les assemblant, au fleuve les fait boire,  
Fleuve qui fait toute chose oublier :  
Car autrement ne se voudraient lier  
A nouveaux corps , et ne voudraient plus être  
Pour r'acquérir des maux par tant renaître.

« Ainsi qu'agneaux en troupes amassés ,  
Par le bâton de Mercure poussés,

Les âmes vont sur la rive guidées  
 Boire le fleuve à friandes ondées ;  
 Puis à l'instant perdent tout souvenir,  
 Après l'eau bue, ils sentent revenir  
 Nouveaux désirs de revoir la lumière,  
 Pour leur <sup>1</sup> rejoindre à leur masse première. »

A-tant se tut : Francion tout soudain  
 Prend un couteau au manche fait d'airain,  
 Et d'une truie infertile et brehaigne <sup>2</sup>  
 Ouvre la gorge : en tombant elle saigne  
 A gros bouillons, dont le sang renversé,  
 Tiède, fuma dans le creux du fossé,  
 Priant Mercure et les sœurs Euménides,  
 Noms craints là bas, vouloir servir de guides  
 A ces esprits qui devaient quelquefois <sup>3</sup>  
 Venir aux corps des monarques françois.

Comme il disait, entre souffres et flammes  
 Voici venir de l'abîme les âmes  
 Un tourbillon tournoyant et fumeux,  
 Un peu de poix résineux et gommeux  
 Allait devant, qui de puante haleine  
 Infectait l'air, les taillis et la plaine,  
 Avec grand son, comme un tonnerre bruit  
 Qui rompt grondant l'épaisseur d'une nuit.  
 Ce jour Hécate, aux enfers redoutée,  
 Les revêtit d'une force empruntée,  
 D'un corps fantasque, éblouissant les yeux,  
 Fait d'air épais, pour les connaître mieux .

Adonc Francus, ayant l'âme frappée  
 De froide peur, au poing saque<sup>4</sup> l'épée,

<sup>1</sup> Pour leur rejoindre : pour se re-  
joindre.

<sup>2</sup> Brehaigne : stérile.

<sup>3</sup> Quelquefois : quelque jour.

<sup>4</sup> Saque : agite.

Les menaçant ; puis se tirant à part ,  
 Sur un terreau <sup>1</sup> qui pendait à l'écart ,  
 Pour mieux pouvoir leur visage connaître ,  
 Savoir leurs noms , leurs forces et leur être ,  
 Les contemplait , et comme tout transi  
 Appelle Hyante , et lui demande ainsi :

« Quel est celui de royale apparence ,  
 Qui d'un grand pas tous les autres devance ,  
 Et d'olivier se couronne le front ? »  
 Elle lui dit : « C'est le bon Pharamond ,  
 Qui ralentant la hardiesse et l'ire  
 Des vieux Germains nourris sous Marcomire  
 Et le bouillon <sup>2</sup> d'endosser le harnois ,  
 Adoucira les armes par les lois ,  
 Et la fierté sicambroise et scythique  
 Prendra sous lui l'ordonnance salique ,  
 Pour refroidir du chaud métier de Mars  
 Le cœur félon de ses braves soudars . »

« Quel est ce prince , appuyé d'une hache ,  
 Qui tout son chef ombrage d'un panache ,  
 Au front sévère , aux yeux gros et ardents ,  
 A longue barbe , à longs cheveux pendants ,  
 Qui rien qu'horreur <sup>3</sup> ne montre en son visage ? »  
 « C'est Clodion , qui l'ocieux courage  
 Des peuples siens échauffera d'ardeur ,  
 Les emplissant de force et de vigueur ;  
 Donnant courage à leurs mâles poitrines ,  
 Pour surmonter les provinces voisines .

« Lui , tout bouillant du feu de guerroyer ,  
 Enfant de Mars , doit un jour foudroyer

<sup>1</sup> Un terreau : un tertre.

<sup>3</sup> Horreur : effroi.

<sup>2</sup> Bouillon : désir ardent , bouillant.

L'orgueil Romain<sup>1</sup> ; puis, d'une vertu vive,  
Du Rhin Gaulois outre-passer la rive,  
Et la forêt Charbonnière percer (\*).

« A forte main doit un jour renverser  
Les Turingeois, et la muraille ancienne  
de Mons, Cambrai et de Valenciennes,  
Et de Tournay, et doit rougir les bords  
De Somme, chaude au carnage des morts ;  
Doit bien avant en Gaule faire entrée :  
Nulle puissance en arme rencontrée  
Lui ni son camp supporter ne pourra ;  
Comme une foudre en Bourgogne courra,  
Vaincra Tholoze, et les Goths d'Aquitaine (\*\*)  
Comme sapins étendra sur la plaine :  
Puis, en donnant exemple à ses neveux  
De liberté, portera longs cheveux,  
S'éjouissant, pour remarque immortelle,  
Que Chevelu toute Gaule l'appelle. »

« Quel est celui qui marche le premier  
Après ces deux au visage guerrier,  
Qui tient la face aux astres élevée ?  
C'est le vaillant et juste Mérovée,  
Après ennemi des Huns, qui descendront  
Plus dru que grêle, et par force prendront  
Pillant, brûlant, à flammes enfumées  
(Mars tout sanglant conduira leurs armées),  
Trèves, Cologne et mille forts châteaux,

<sup>1</sup> Les Romains commandés par Aétius.

(\*) La forêt Carbonaria (Charbonnière), située à l'ouest de la Meuse joignait la Tongrie au territoire des Nerviens. Clodion la traversa et vint s'emparer de Tournay (447?).

(\*\*) Tous ces exploits sont dus à l'imagination du poète, ou du moins à des traditions fabuleuses.

Que le grand Rhin abreuve de ses eaux,  
 Et rûront Metz à l'égal de la terre <sup>1</sup> :  
 Cruelle engeance indomptable à la guerre.  
 La mer ne jette aux bords tant de sablons,  
 Que de Germains hideux en cheveux blonds  
 S'amasseront, trope venant sur trope,  
 Pour mettre à sac l'occidentale Europe,  
 Sous Attila cruel prince inhumain,  
 Extrême fleau de l'empire romain.

Contre un tel peuple époinçonné de rage,  
 Tout acharné de meurtre et de courage,  
 Craint comme foudre à trois pointes tortu,  
 Ce Mérovée opposant sa vertu,  
 Auprès Châlons doit atterrer l'audace (\*)  
 De ces félons, menu dessus la place,  
 L'un dessus l'autre adentés tomberont,  
 Les vieux corbeaux leurs corps entomberont <sup>2</sup>,  
 Et des mâtins les gorges affamées,  
 Qui vont flairant le meurtre des armées.

« Lui, le premier, servi de ses Troyens,  
 Regagnera les bords parisiens,  
 Sens, Orléans et la côte de Loire.

« Puis de ton nom, Francus, ayant mémoire,  
 Le nom de Gaule en France changera :  
 Ton sang trahi par armes vengera,  
 Et nul des tiens chargé de tant de proie  
 Ne doit pousser si haut le nom de Troie,  
 Vaillant monarque, invincible, invaincu.

<sup>1</sup> *Rûront à l'égal de la terre* : ren-      <sup>2</sup> *Entomberont* : engloutiront comme  
 verseront au niveau du sol, raseront.      dans un tombeau.

(\*) La bataille de Châlons, dont la tradition attribue la gloire à Mérowig, chef des Francks, est de 451.

Victorieux, autour de son écu  
 ( Frayeur, horreur des guerres échauffées )  
 Naîtront lauriers et palmes et trophées,  
 Et le premier fera voir aux François  
 Que vaut l'honneur acquis par le harnois <sup>1</sup>,  
 Puis il mourra : car toute chose née  
 Est en naissant à la mort destinée.

« De son grand nom les vieux Sicambriens  
 Seront longtemps nommés Mérovéens,  
 Et ses vertus auront tant de louanges,  
 Qu'aimé des siens, redouté des étrangères,  
 Après sa mort, d'inviolable loi,  
 Nul, tant soit preux, n'aura l'honneur de roi.  
 Portant au chef la couronne élevée,  
 S'il n'est issu de la gent Mérovée. »

« L'autre qui vient, baissant un peu les yeux,  
 Ensemble triste et ensemble joyeux,  
 Est-il des miens? dis-le-moi, je te prie. »  
 « C'est Childéric, roi de mauvaise vie,  
 Ord <sup>2</sup> de luxure, infect de volupté,  
 Au cœur paillard des vices surmonté,  
 Prince prodigue, exécration en dépenses,  
 Qui, pour fournir à ses folles bombances  
 Dedans sa gorge engloutira les os  
 De ses sujets, doublera les impôts,  
 Tailles, tributs, et de si orde injure  
 Faite aux Français nourrira sa luxure,  
 Il ravira des pucelles la fleur  
 (Honte aux parents, des pères la douleur!),  
 Et sera plein de telle nonchalance  
 Que, déniaut aux peuples audience,

<sup>1</sup> Le harnois : les armes.

<sup>2</sup> Ord : sale, immonde.



Perdra en vain les filles du Soleil <sup>1</sup> ,  
 Sans voir jamais ni palais ni conseil.

« Pource la France, à l'envi conjurée  
 Contre sa vie ainsi démesurée ,  
 Le chassera de son trône royal ;  
 Fuira banni vers son ami loyal,  
 Roi d'Austrasie , où, suivant son usage,  
 Sans révéler le saint droit d'hôtelage <sup>2</sup>  
 De Jupiter, protecteur d'amitié,  
 Opiniâtre en toute mauvaistié <sup>3</sup>,  
 (Dieux, détournez un acte tant infâme  
 Du cœur des rois !), lui honnira sa femme,  
 Pour le loyer de l'avoir bien reçu.  
 L'homme courtois aisément est déçu !  
 Il doit après, par entreprises hautes ,  
 Se corriger et amender ses fautes,  
 Pour effacer de ses péchés le nom :  
 Brave au combat, ne tâchera sinon  
 Que la vertu par les armes suivie,  
 Perde le bruit <sup>4</sup> de sa première vie.

« Son bras armé du Rhin se saisira :  
 Les fiers Saxons en bataille occira,  
 Il tuera Paul, de nation romaine,  
 Et d'Orléans tirant jusqu'au domaine  
 Du riche Anjou, hasardeux aux dangers,  
 Se fera roi victorieux d'Angers ,  
 Et des Romains les armes étouffées  
 Au Dieu de Loire appendra pour trophées.

« Vois-tu Clovis, grand honneur des Troyens !  
 Qui, le premier abhorrant les païens

<sup>1</sup> *Les filles du Soleil* : les Heures.  
 ( RONS. )

<sup>2</sup> *D'hôtelage* : d'hospitalité.

<sup>3</sup> *Mauvaistié* : perversité.

<sup>4</sup> *Perde le bruit* : efface la renommée.



Et des gentils les menteuses écoles,  
 Pour suivre Christ, laissera les idoles,  
 Donnant baptême aux Français dévoyés ?  
 Et, lors, du ciel lui seront envoyés  
 Une oriflamme, étendard pour la crainte  
 De ses haineux<sup>1</sup>, et l'ampoule très-sainte  
 Huile sacrée, onction de ses rois.  
 Ses étendards, déshonorés des trois  
 Crapauds<sup>2</sup>, prendront pour marques honorées,  
 En champ d'azur, des fleurs de lis dorées,  
 Présent du ciel. Dieu, qui le choisira,  
 De cœur, de force et d'honneur l'emplira.

« Lui, conduisant une gaillarde armée  
 (Sans voir que peut la fortune emplumée)<sup>3</sup>  
 Outre le Rhin, contre les Allemands,  
 Peuples hardis, aux guerres véhéments,  
 Sera pressé d'une si longue suite  
 Que, tout honteux de penser en la fuite,  
 En son péril aura recours à Dieu !  
 Lors, s'élançant furieux au milieu  
 Du camp haineux, de sa française épée  
 Rendra de sang la campagne trempée,  
 Tuera leur roi, et des peuples domptés  
 Tributs, chaque an, lui seront apportés.

« Lors enrichi, des dépouilles conquises,  
 Au nom du Christ bâtira des églises ;  
 Puis, se chargeant (comme prince invaincu  
 Le front de palme, et le bras de l'écu,  
 Ira de Vienne aborder le rivage.  
 Un cerf chassé montrera le passage  
 Au camp français, grand miracle divin !  
 Près de Poitiers fera trembler le Clain<sup>4</sup>

<sup>1</sup> De ses haineux : de ses ennemis.

<sup>3</sup> Emplumée : qui a des ailes, vo-

<sup>2</sup> Trois crapauds figuraient sur les étendards des anciens Francs.

lage.  
<sup>4</sup> Clain : rivière qui coule à Poitiers.

Dessous ses pieds, aheurtant de furie  
Alaric, roi des peuples de Gothie.

« Déjà le vent branle les étendards,  
Pied contre pied se fichent les soldars,  
Joyeux de sang : tout le cœur leur bouillonne,  
Une poussière en rond les environne,  
Et sans relâche, au milieu des travaux,  
Sont renversés chevaliers et chevaux.

Le roi Clovis, ardent à la conquête,  
Perçant son camp, opposera sa tête  
Contre Alaric : là, d'un cœur hasardeux,  
Ces puissants rois s'affronteront tous deux ;  
Comme lions, ou plutôt comme foudres,  
Sous leurs chevaux deux tourbillons de poudres  
Noirciront l'air, et, sans avoir repos,  
Ici Clovis, ici le roi des Goths,  
Poussés, tournés de fortune diverse,  
Seront portés tous deux à la renverse :  
Le mol sablon imprimera leurs corps.  
Haleine prise, et relevés plus forts,  
Se martelant, épandront sur la place  
Grèves<sup>1</sup>, cuissots, morions et cuirasse,  
Suant tous deux de colère et de coups :  
Mais Clovis, plein d'un généreux courroux,  
Fera du Goth victime à Proserpine,  
D'une grand' plaie enfondrant sa poitrine ;  
Ainsi Clovis Alaric occira :  
L'âme gothique aux enfers s'en ira.  
Son corps tombé bruirá sur la poussière,  
Comme un bélier qui, sur une rivière,  
Cogne des paux<sup>2</sup> le fondement d'un pont :  
Le fleuve en bruit, tout le ciel lui répond.

<sup>1</sup> Grèves : armure des jambes, *jam-barts*.      <sup>2</sup> Paux : pieux, pilotis.

« De ce grand roi l'acquise renommée  
Sera si large et si au loin semée ,  
Que ses enfants ne seront maintenus  
En leur grandeur, que pour être venus  
D'un père tel , lequel durant sa vie  
Ne vaincra pas tant seulement l'envie  
Des rois vassaux à son glaive pointu ,  
Mais si fameuse étendra sa vertu ,  
Qu'enseveli dessous la terre sombre  
Fera trembler les princes de son ombre :  
Et plus pourront , en la tombe enfermés,  
Ses os , qu'un camp de grands princes armés.

« Vois Childebert et Clotaire son frère ,  
Qui, tous ardant d'une juste colère  
Que Gondebaut , comme prince cruel,  
Aye meurdri leur oncle maternel ,  
Dessus son fils Sigismond de Bourgogne  
De telle mort vengeront la vergogne.  
Les Rois unis, et leurs camps compagnons  
Feront la guerre ensemble aux Bourguignons ,  
Les accablant d'une serve misère,  
Gratifiant<sup>1</sup> aux larmes de leur mère,  
Qui soupirait de ne voir point vengé  
Le corps royal de son père outragé.

« Ce Childebert et Clotaire, grands princes,  
Pour augmenter les bords de leurs provinces ,  
Rompant après la nature et la loi  
( Entre les rois jamais ne vit la foi ,  
Tant le désir de régner leur commande),  
Frères germains , suivis d'une grand' bande  
D'hommes armés, partiaux et méchants,

<sup>1</sup> *Gratifiant* : faisant chose agréable.

Voudront, hélas ! de leurs glaives tranchants  
 S'entre-tuer, et rougir les batailles  
 Du sang tiré de leurs propres entrailles.  
 Mais, sur le point qu'ils voudront s'assailir,  
 Voici du jour la lumière faillir :  
 Neiges et vents, et tourbillons et grêle ,  
 Du ciel crevé tomberont péle-mêle ,  
 Entre-semés de foudres et d'éclairs  
 Hommes, chevaux, morions et bouclairs  
 Seront frappés d'un orageux tonnerre.  
 Un tel miracle apaisera la guerre  
 De ces germains : le bon Dieu l'a permis.  
 Puis, de haineux devenus bons amis ,  
 Frères de sang, et de cœur sans rancune,  
 Ramasseront leurs puissances en une ,  
 Fiers aux combats, invaincus chevaliers :  
 Puis, en poussant milliers dessus milliers  
 D'hommes armés , par hautes destinées,  
 Iront gagner les cimes pyrénées ;  
 Princes hardis , mépriseurs de travaux <sup>1</sup>.  
 Les monts d'Espagne au bruit de leurs chevaux  
 Retentiront, et le cours des rivières  
 Sera humé de leurs troupes guerrières.  
 Lors Alarie, roi des Goths , qui tiendra  
 Sous lui l'Espagne, ardent les assaudra  
 (Nouveau fusil <sup>2</sup> de l'ancienne noise).  
 Mais , pour néant : car la vertu françoise,  
 Se bandant toute et de veines et d'os,  
 Fera broncher sur la poudre les Goths.  
 Leur roi, voyant sa puissance coupée  
 Du fer Gaulois, saura que vaut l'épée  
 De Childebert, qui, lui perçant la peau,

<sup>1</sup> *Mépriseurs de travaux* : qui ne craignent pas les travaux. servant à frapper le caillou pour en faire jaillir l'étincelle. Alarie rallu-

<sup>2</sup> *Fusil* : briquet, morceau d'acier fera l'ancienne querelle.

Côtes et cœur, ira jusqu'au pommeau,  
 D'une grand' plaie en la poitrine ouverte  
 Avec le sang fuira l'âme déserte  
 Du corps gothic, qui, grinçant, maudira,  
 De quoi sitôt son printemps s'en ira.  
 Eux, anoblis d'une gloire éternelle,  
 Viendront revoir leur terre paternelle ;  
 Puis sans enfants, des vieillards le confort,  
 Comme tous rois seront pris de la mort.

« L'autre d'après, qui, tout morne se fâche  
 Qui tient sa gorge, et qui marchant remâche  
 Mainte menace, et rêve tout à soi,  
 C'est Chilpéric, indigne d'être roi,  
 Mange-sujets, tout rouillé d'avarice,  
 Cruel tyran, serviteur de tout vice,  
 Lequel d'impôts son peuple détruira ;  
 Ses citoyens en exil bannira,  
 Affamé d'or, et par armes contraires  
 Voudra ravir la terre de ses frères,  
 N'aimant personne et de personne aimé :  
 Qui de putains un sérail diffamé  
 Fera mener en quelque part qu'il aille,  
 Soit temps de paix ou soit temps de bataille :  
 En voluptés consommera le jour,  
 Et n'aura Dieu que le ventre et l'amour.  
 Tel prince semble au pourceau qui se vautre  
 En un borbier : un plaisir tire l'autre.  
 Déjà le ciel par signes le prêchait  
 Que d'un tel roi la vie le fâchait.

« Les écoliers n'auront les bénéfiques,  
 Les gens de bien ni honneurs ni offices,  
 Tout se fera par flatteurs éhontés,  
 Et les vertus seront les voluptés.

« Jamais les vents la terre ne creusèrent  
 En plus de lieux : jamais ne s'élevèrent  
 Plus longs cheveux de comètes aux cieux,  
 De son malheur monstres <sup>1</sup> présageux.

« Et toutefois, pour ces menaces hautes,  
 Ce méchant roi n'amendera ses fautes :  
 Mais tout superbe, en vices endurci,  
 Contre le ciel élevant le sourci,  
 ( O cœur brûlé d'infâme paillardise ! )  
 Étouffera contre sa foi promise,  
 ( En honnissant le saint lit nuptial )  
 Sa propre épouse, époux très-déloyal.

« Ni lit, ni foi, ni la nuit amoureuse  
 Ne défendront Galsonde <sup>2</sup> malheureuse,  
 Qu'en lui pressant le gosier de sa main  
 Ne la suffoque, homicide inhumain :  
 Acte d'un Scythe et non d'un roi de France,  
 Lequel devait s'opposer en défense  
 Pour la sauver, et lui-même s'offrir  
 Plutôt cent fois à la mort, que souffrir  
 De voir sa femme ou captive ou touchée.  
 Et toutefois, auprès de lui couchée,  
 Jointe à son flanc, le baisant en son lit,  
 Sûre en ses bras, l'étranglera la nuit.  
 Cruel tyran ! à qui dessus la tête  
 L'ire de Dieu pend déjà toute prête :  
 Son propre sang son crime lavera,  
 Et sa putain <sup>3</sup> sa femme vengera :  
 Ah ! apprenant aux termes de sa vie  
 Que l'homme est fol qui aux putains se fie.

<sup>1</sup> *Monstres* : prodiges.

<sup>2</sup> Galeswinthe, fille d'Athanagilde,  
 étranglée par Chilpéric son mari.

<sup>3</sup> Frédégonde, maîtresse de Chilpéric,  
 et qu'il épousa après la mort de Ga-  
 leswinthe.

« Or, elle ayant assoté son mari,  
 Pour mieux jouir de son ribaud Landri,  
 Qui du royaume avait toute la charge,  
 Folle d'amour, à deux meurtriers en charge,  
 A son retour de la chasse, bien tard,  
 De lui percer la gorge d'un poignard.  
 Ainsi mourra par les mains de sa femme,  
 Ce Chilpéric, des princes le diffame <sup>1</sup>

« Elle, sans peur ni de Dieu ni des lois,  
 Tout effrontée, ayant encore les doigts  
 Rouges du sang de son mari, pour taire <sup>2</sup>  
 Par un beau fait le meurtre et l'adultère,  
 Ira, guerrière; au milieu des combats,  
 Tiendra son fils de trois mois en ses bras,  
 Traître pitié ! pendant à sa mamelle,  
 Dont son paillard aura pris la tutelle.  
 Puis cette reine abominable, ainçois  
 Cette furie exécration aux François,  
 De qui la tête attendait le supplice,  
 Comme si Dieu favorisait le vice,  
 Vivra sept ans en pompes et honneur,  
 Avec Landri, des François gouverneur :  
 Et, qui pis est, morte on la fera sainte :  
 Ainsi tout va par fraudes et par feinte !

« L'autre qui suit est Clotaire, son fils,  
 Par qui seront les Saxons déconfits,  
 Ne souffrant vivre en leur terre occupée,  
 Mâle debout plus grand que son épée ;  
 Sage guerrier, victorieux et fort,  
 Qui, pour l'honneur, méprisera la mort.

« De Brunehaut, princesse misérable,

<sup>1</sup> Le diffame : la honte.

<sup>2</sup> Pour taire : pour faire taire.



Doit châtier la malice exécration.  
 Jambes et bras à deux chevaux tirés ;  
 Ses vieux cheveux, des ronces déchirés,  
 Seront épars comme flocons de laine  
 Que la brebis a laissés sur la plaine,  
 Par les chardons aux poignants hameçons,  
 Et de son sang rougiront les buissons.  
 Rien si malin qu'une femme peut naître,  
 Ni rien si bon, quand bonne elle veut être.

« Ce gentil prince, entre ces nobles faits  
 Voyant ses gens en bataille défaits,  
 Et Dagobert, son fils, jusqu'à la taie,  
 Couvre-cerveau, atteint d'une grand' plaie,  
 Perdre le sang en longue pâmoison,  
 Revêtira son chauve poil grison  
 D'un morion, armes de la jeunesse,  
 Et tout son corps refroidi de vieillesse,  
 Réchauffera d'un cœur jeune et gaillard ;  
 Puis, en brossant les flancs de son bayard<sup>1</sup>  
 Chaud de colère et de vengeance fière,  
 Passant à nou<sup>2</sup> le fil de la rivière,  
 Ira trouver le roi sur l'autre bord  
 Qui se moquait de son fils demi-mort.  
 Alors ces rois, d'un valeureux courage,  
 Front contre front, sur le premier rivage<sup>3</sup>,  
 S'acharneront comme loups au combat.  
 Le bon Clotaire à la renverse abat  
 Son ennemi, et sa tête coupée  
 Embroche droit au bout de son épée,  
 Avec grands cris repassant vers les siens :  
 Acte gaulois et digne des Troyens.  
 De siècle en siècle à jamais mémorable,

<sup>1</sup> Son bayard, son cheval bai.

<sup>3</sup> Le bord du rivage.

<sup>2</sup> A nou : à la nage.



Tant vaut un père à son fils pitoyable ! »

« L'autre, qui vient en magnifique arroi,  
Qui de maintien représente un grand roi,  
Est-il des miens ? dis-le moi je te prie. »

« C'est Dagobert, fleur de chevalerie :  
En sa jeunesse aura le cœur hautain ,  
Revêché en mœurs, coupera de sa main  
(Acte impiteux <sup>1</sup>) la barbe de son maître ;  
Puis par le temps venant son âge à croître,  
De prince fier deviendra gracieux ,  
Tant seulement en deux points vicieux :  
L'un, de nourrir par trop de concubines,  
L'autre, de faire excessives rapines  
Sur mainte église, à fin d'enrichir un  
Moutier <sup>2</sup> à part du revenu commun :  
Au reste grand, qui sera sans contrainte,  
L'amour des siens, de ses voisins la crainte :  
Qui les Lombards par guerre détruira :  
Qui les Gascons rudement punira ,  
Et qui rendra la nation servile  
Des Poitevins, à qui Poitiers leur ville  
Saccagera par glaives et par feux ,  
Et la fera labourer par des bœufs,  
Semant du sel où furent ses murailles ;  
Qui détruira les Hongres par batailles,  
Tranchant au fer tant de peuples armés.  
Des os des morts les champs seront semez ,  
Et les chevaux nageront jusqu'au ventre ,  
Souillés de sang : la rivière qui entre  
Dedans la mer, à peine par ses bords  
Pourra couler, tant elle aura de morts.  
Lui, tout enflé de gloire militaire,

<sup>1</sup> *Impiteux* : sans pitié.

rière de Saint Denis, fondé et enrichi

<sup>2</sup> *Moutier* : monastère. (Le monas- par Dagobert.)

Rendra sous lui Bretagne tributaire ,  
 Et leur royaume en duché changera.  
 Tout au contraire, ami, déchargera  
 ( Aux uns hautain , aux autres débonnaire ) ,  
 Les fiers Saxons surmontés par son père ,  
 De trois cents bœufs qu'ils devaient tous les ans ;  
 Puis, déliant de ses membres pesants  
 L'âme légère , après mainte victoire,  
 Rendra son nom d'éternelle mémoire.

« L'autre qui suit, d'honneur environné,  
 Qui a le front de palme couronné ,  
 Qui jà les Turcs menace de la guerre ,  
 Sera Clovis, lequel ira conquerra  
 Jérusalem, et les sceptres voisins  
 D'Égypte, jointe aux peuples Sarrasins :  
 Puis, retourné victorieux en France ,  
 De ses enfants punira l'arrogance ,  
 Qui par flatteurs , par jeunes gens déçus,  
 Vers celle, ingrats, qui les avait conçus,  
 De tout honneur dégraderont leur mère ,  
 Et donneront la bataille à leur père.

« Leur mère adonc , ah ! mère sans merci ,  
 Fera bouillir leurs jambes, et ainsi  
 Tout méhaignés<sup>1</sup> les doit jeter en Seine.  
 Sans guide iront où le fleuve les mène,  
 A l'abandon des vagues et des vents :  
 Grave supplice, afin que les enfants,  
 Par tel exemple, apprennent à ne faire  
 Chose qui puisse à leurs parents déplaire.  
 Bien que ce roi soit magnanime et fort ,  
 Soit aumônier<sup>2</sup> , des pauvres le support,  
 Pourtant son âme, aux vices inclinée,

<sup>1</sup> Méhaignés : maltraités.

<sup>2</sup> Aumônier : charitable, faisant l'aumône.

De trop de vin se verra dominée ;  
 L'amour, la gueule et les plaisirs, qui font  
 Rougir de honte un prince, le feront  
 Esclave roi de vilaine luxure ,  
 Trompant son nom , soi-même et sa nature.

« Vois-tu ceux-ci qui abaissent les yeux ,  
 Honteux de voir la lumière des cieux ,  
 Qui ne devraient au monde jamais naître,  
 Ni moins avoir Hector pour leur ancêtre ?  
 Clotaire est l'un , et l'autre Childéri,  
 Theuderic l'autre, en délices nourri,  
 Trois fainéants, grosses masses de terre,  
 Ni bons en paix , ni bons en temps de guerre ,  
 La maudisson <sup>1</sup> du peuple dépité.

« L'un, pour souiller son corps d'oisiveté ,  
 Pour n'aller point au conseil , ni pour faire  
 Chose qui soit au prince nécessaire ,  
 Pour ne donner audience à chacun ,  
 Pour n'avoir soin de soi ni du commun ,  
 Pour n'avoir point ni palais ni justices ,  
 Mais pour rouiller sa vie entre les vices,  
 Traître à son peuple et à soi déloyal ,  
 Sans plus monter en son trône royal ,  
 Ains le fraudant de son naturel guide,  
 A Ebroïn en lâchera la bride ,  
 Et le fera, soit en guerre ou en paix  
 Chef du conseil et maire du palais.

« Cet Ebroïn aura soin des batailles,  
 De la finance, et d'augmenter les tailles,  
 Et de répondre à tous ambassadeurs ;  
 En son état aura tant de grandeurs ,

<sup>1</sup> *Maudisson* : malédiction.

Comme chargé d'une peine honorable ,  
 Qu'il deviendra si craint et redoutable  
 ( En ce pendant que les rois amusés  
 A bouffonner, des femmes abusés ,  
 Sans nul conseil, trahis de leur plaisance <sup>1</sup> ,  
 Sont rois de nom , Ebroïn de puissance ),  
 Qu'en peu de jours ces maires approuvés  
 De tout le peuple, aux honneurs élevés,  
 Puissants de faits, de parole et d'audace,  
 Des premiers rois aboliront la race,  
 Et se feront d'autorité pourvus  
 Eux-mêmes rois, leurs fils et leurs neveux.  
 Pource, Troyen, ne commets telle faute;  
 N'élève point en dignité trop haute  
 Quelque vassal : ton dommage en dépend.  
 Quand un roi faut, trop tard il s'en repent.

« L'autre second, de luxure tout pâle,  
 Perdra longtemps sa dignité royale,  
 Et sans égard à son sang descendu  
 De tant de rois, sera moine tondu,  
 Et renfermé dedans un monastère.

« Le tiers qui vient pensif et solitaire,  
 De ses sujets comme peste haï,  
 A contre-cœur des seigneurs obéi,  
 Chaud de colère, à régner malhabile  
 Fera fouetter le chevalier Bodille,  
 En lieu public, lié contre un poteau,  
 Tout déchiré de veines et de peau.

« Bodille, plein d'un valeureux courage,  
 Toujours pensif en si vilain outrage,  
 Ne remâchant que vengeance en son cœur,  
 Lerra <sup>2</sup> couler quelque temps en longueur :

<sup>1</sup> Trahis par leur amour des plai-    <sup>2</sup> Lerra : laissera.  
sirs.

Puis, sans respect de sceptre ou de couronne  
( Tant le dépit furieux l'époinçonne ),  
Tout allumé de honte et de fureur,  
Fera payer à ce roi son erreur  
Par son sang propre, enrougissant sa dextre  
Dedans le cœur de son prince et son maistre,  
Et d'un tel fiel sa vengeance emplira,  
Que le roi mort, la reine il occira,  
Et son enfant enclos en ses entrailles.  
Il faut qu'un roi soit cruel aux batailles  
Mais doux aux siens : il faut que la fierté  
Soit aux lions, aux princes la bonté,  
Comme mieux nés, et qui ont la nature  
Plus près de Dieu que toute créature.  
Ce roi doit être abusé par flatteurs,  
Peste des rois, courtisans et menteurs,  
Qui, des plus grands assiégeant les oreilles,  
Font les discrets, et leur content merveilles.  
Pource, Francus, si le ciel te fait roi,  
Sage, entretiens des vieillards près de toi,  
Qui te diront leur raison sans feintise,  
En longs cheveux, en longue barbe grise,

« Ne veuille point pour conseillers choisir  
Ces jeunes fous qui parlent à plaisir :  
Le plus souvent les princes s'abêtissent,  
De deux ou trois que mignons ils choisissent,  
Vrais ignorants, qui font les suffisants,  
Qui ne seraient entre les artisans  
Dignes d'honneur, grosses lames ferrées,  
Du peuple simple à grand tort honorées,  
Qui vivent gras des délits et des maux  
Que les rois font à leurs pauvres vassaux :  
Tant la faveur qui les fautes efface,  
Fait que le sot pour habile homme passe!

« Quelle fureur qu'un roi, père commun,  
Doive chasser tous les autres pour un,  
Ou deux, ou trois? et blesser par audace  
Un mâle cœur issu de noble race,  
Sans regarder si le flatteur dit vrai!  
Ce Childéric doit connaître à l'essai  
Le mal qui vient de croire à flatterie,  
Perdant d'un coup femme, enfant et la vie.

« Vois, Francion, ces autres rois captifs  
De vin, d'amour, des vices les outils<sup>1</sup>,  
Qui abêtis en un monceau se pressent,  
Et le regard contre la terre baissent.  
Une grand' nue éparsse sur leur front  
Les obscurcit : regarde comme ils vont  
Efféminés, et d'une allure lente  
Montrent au front une âme nonchalante.  
Ah! malheureux! ils seront fils des tiens,  
Germe maudit, Troyennes ou Troyens :  
Qui, tant s'en faut qu'ils soient en France dignes  
D'avoir au chef les couronnes insignes,  
Qu'ils ne sont pas, peste du genre humain,  
Dignes d'avoir l'aiguillon en la main.  
Rois sans honneur, sans cœur, sans entreprise,  
Dont la vertu sera la paillardise.  
Le beau royaume acquis par le harnois  
De tant d'aïeux très-invincibles rois,  
Par la sueur de tant de capitaines,  
Par sang, par fer, par discours et par peines,  
Tout en un jour par lâcheté de cœur  
Perdra puissance, accroissance et vigueur :  
Ne vois-tu pas comme Clovis en pleure?  
Tais-toi, grand roi; rien çà-bas ne demestre  
En son entier : tant plus le sceptre est haut,

<sup>1</sup> Les outils : les esclaves.

Et plus il tombe à terre d'un grand saut.

« Ces rois hideux, en longue barbe épaisse,  
En longs cheveux ornés presse sur presse  
De chaînes d'or et de carcans gravés,  
Hauts dans un char en triomphe élevés,  
Une fois l'an se feront voir en pompe,  
Enflés d'un fard qui le vulgaire trompe,  
Quittant leurs sceptres aux maires du palais,  
Dont ils seront esclaves et valets,  
Masques des rois, idoles animées,  
Et non pasteurs, ni princes des armées,  
Qui se verront honnis de voluptés,  
De leurs vassaux à la fin surmontés.  
Apprends, Troyen, comme un lâche courage  
Perd en un jour son sceptre et son lignage.  
Il ne faut être aux affaires rétif :  
La royauté est un métier actif.

« Vois Chilpéric, le dernier de la race  
De Pharamond, comme il baisse la face ;  
Moine rasé pour sa salubrité ,  
Un fainéant moisi d'oisiveté,  
Qui jà, ce semble, aux plaisirs s'abandonne.

« Cestui perdra son sceptre et la couronne  
Du grand Clovis, et son maire Pepin  
S'en fera roi par ne sais quel destin,  
En transférant l'ancien diadème  
De la maison de son maître à soi-même.  
Bien qu'à grand'peine ait quatre pieds de corps,  
Bas de stature, et de membres peu forts,  
Il aura l'âme active et vigoureuse ;  
Et de conseil et de prudence heureuse ,

Pour qu'il ait la vie sauve.



Il domptera la force des plus grands.  
 Pource, Francus, par tel exemple apprends  
 Que tout royaume augmente en accroissance  
 Par la vertu et non par la puissance,  
 Et que Dieu seul qui toute chose peut.  
 Perd et maintient les sceptres comme il veut :  
 Pour les garder l'homme en vain se travaille,  
 Car c'est lui seul qui les ôte et les baille. »

Qui sont ces deux qui vont marchant à part ?  
 Qui de la troupe éloignés, à l'écart,  
 Discourent seuls de grands propos ensemble ?  
 A voir leur port, l'un et l'autre me semble  
 Sage guerrier, et nul ne s'est montré  
 De tant d'honneur ni de gloire illustré.

« Celui, Troyen, qui fait bruire ses armes,  
 Grand capitaine et pasteur de gens d'armes,  
 Qui jà la main sur une lance met,  
 Qui d'un panache ombrage son armet,  
 Au fier maintien, au superbe courage,  
 Qui rien que Mars ne montre en son visage,  
 Sera Martel, gouverneur des François,  
 Non roi de nom, mais le maître des rois.  
 Jusques au ciel fera monter l'empire  
 Du nom gaulois, et nul devant son ire  
 N'opposera ni lance ni écu,  
 Qu'il ne soit pris, ou fuitif<sup>1</sup> ou vaincu.

« Vois quels lauriers, marque de sa conquête,  
 Vont, plis sur plis, environnant sa tête !  
 Vois son maintien, combien il est gaillard,  
 Et de quels yeux il enfonce un regard !  
 Il occira par bataille cruelle  
 Des forts Saxons la nation rebelle ;

<sup>1</sup> *Fuitif* ; mis en fuite.

Ceux de Bavière à mort déconfira ;  
 Les Allemands tributaires fera  
 Jusqu'au Danube, et la terre Frisonne  
 Rendra sujette à la riche couronne ;  
 Prendra d'assaut, vaincu chevalier,  
 Nîmes, Marseille, Arles et Montpellier,  
 Béziers, Narbonne, et toute la Provence  
 Fera servile à son obéissance ;  
 Prendra Bordeaux et Blaye, et tous les forts  
 Que la Gironde arrose de ses bords.

« Voi-ci comme Eude, empereur d'Aquitaine,  
 Les Sarrasins, peuple innombrable, amène  
 Contre Martel, à la guerre conduits  
 Par Abdirame, antique sang des Juifs,  
 Qui d'Abraham et de Sara sa femme  
 Se vantera : ce cruel Abdirame,  
 Cruel de port, de moustache et de cœur,  
 Des puissants Dieux et des hommes moqueur,  
 Tout acharné de meurtre et de furie,  
 Enflé d'orgueil, enflé de vanterie,  
 Doit amasser les siens de toutes parts,  
 Femmes, enfants, vieux et jeunes soudars ;  
 Valets, bouviers, marchands, afin que l'onde  
 D'un si grand ost<sup>1</sup> effraye tout le monde.

« Ces Sarrasins, au travail obstinés,  
 Outrepasant les cloîtres<sup>2</sup> Pyrénés,  
 Et, file à file, épuisant toute Espagne,  
 Se planteront au pied de la campagne,  
 Avec grands cris, tel que les grues font,  
 Quand, queue à queue, en ordre s'en revont,  
 Hautes aux vents, et, déhachant<sup>3</sup> les nues,

<sup>1</sup> Ost : armée.

*claustra.*

<sup>2</sup> Clottres : barrières ; du latin <sup>3</sup> Déhachant : fendant.

Vont reloger en leur terres connues,  
Fuyant l'hiver : un cri tranchant et haut  
Se fait en l'air, tout le ciel en tressaut.

« La mer ne pousse aux rives tant d'arènes,  
De tant de feux les voûtes ne sont pleines  
Au ciel, la nuit, que de peuples pressés  
Dessous ce roi se verront amassés.  
Ils tariront le coulant des fontaines :  
Dessous leurs pieds feront trembler les plaines,  
Grands comme pins en hauteur élevés :  
Prendront Bordeaux et les peuples lavés  
De la Gironde, et d'ardeur violente  
Viendront puiser les eaux de la Charente,  
Ne pardonnant à temples ni moutiers ;  
D'avares mains saccageront Poitiers,  
Rasant châteaux et villes enfermées,  
Et, près de Tours, camperont leurs armées.

« Là, l'invincible, indomptable Martel,  
Ne s'étonnant de voir un nombre tel,  
Mais d'autant plus ayant l'âme échauffée  
Qu'il verra grand le gain de son trophée,  
Chaud de louange, au péril hasardeux,  
Ira planter son camp au-devant d'eux.  
Les menaçant : la déesse Bellonne  
Courra devant, et Mars qui aiguillonne  
Le cœur des rois, pour sauver de méchef  
Ce vaillant duc, lui pendra sur le chef.

« Ce jour Martel aura tant de courage,  
Qu'apparaissant en hauteur davantage  
Que de coutume, on le dira vêtu  
D'un corps divin renforcé de vertu.

« Le sacre fait, l'hostie étant rompue,  
Et départie à la troupe repue

Du vrai saint pain , chacun, armé de Dieu,  
S'arme de fer, et s'arrange en son lieu.

« Lui, tout horrible, en armes flamboyantes,  
Mêlant le fifre aux trompettes bruyantes ,  
Et de tambours rompant le ciel voisin,  
Éveillera le peuple sarrasin ,  
Qui l'air d'autour emplira de hurlées <sup>1</sup>.

« Ainsi l'on voit les torrents aux vallées,  
Du haut des monts descendre d'un grand bruit :  
En écumant, la ravine se suit  
A gros bouillons , et maîtrisant la plaine ,  
Gâte des bœufs et des bouviers la peine :  
Ainsi courra, de la fureur guidé ,  
Avec grand bruit, ce peuple débridé.

« Or, comme on voit alors qu'une tempête  
D'un grand rocher vient arracher la tête ,  
Puis, la poussant et lui pressant le pas  
La fait rouler du haut jusques à bas :  
Tour dessus tour, bond dessus bond , se roule  
Ce gros morceau qui rompt , fracasse et foule  
Les bois tronqués , et d'un bruit violent,  
Sans résistance, à val se va boulant <sup>2</sup>.

« Mais quand sa chute, en tournant, est roulée  
Jusqu'au profond de la creuse vallée ,  
S'arrête coi : bondissant, il ne peut  
Courir plus outre , et d'autant plus qu'il veut  
Rompre le bord , et, plus il se courrouce,  
Plus le rempart le chasse et le repousse :  
Ainsi leur camp, en bandes divisé ,  
Ayant trouvé le peuple baptisé

<sup>1</sup> Hurlées : burlements.

<sup>2</sup> Boulant : roulant.

Bien qu'acharné de meurtre et de tûrie),  
Sera contraint d'arrêter sa furie.

« Chacun, de rang, en son ordre se met,  
Le pied le pied, l'armet touche l'armet,  
La main la main, et la lance la lance,  
Contre un cheval l'autre cheval s'élançe,  
Et le piéton l'autre piéton assaut.  
Ici l'adresse, ici la force vaut,  
Sort et vertu pêle-mêle s'assemblent ;  
Dessous les coups les armures qui tremblent,  
Font un grand son : Victoire qui pendait,  
Douteuse au ciel, les combats regardait.

« Au mois d'été, quand la pauvre famille  
Du laboureur tient en main la faucille,  
Et, se courbant, abat de son seigneur  
Les épis mûrs, des campagnes l'honneur :  
Tant de moisson, tant de blonde javelle  
L'une sur l'autre épais ne s'amoncelle,  
De tous côtés épars sur les champs,  
Que de corps morts par les glaives tranchants  
Seront meurtris de la gent sarrasine.  
En moins d'un jour, hôtes de Proserpine,  
Iront là bas trois cent mille tués,  
L'un dessus l'autre en carnage rués.

« Mille ans après, les tourangelles plaines  
Seront encor de carcasses si pleines,  
D'or, de harnois, de vides morions,  
Que les bouviers, en traçant leurs sillons,  
N'oiront<sup>1</sup> sonner sous la terre férue,  
Que de grands os heurtés de la charrue.  
Tel au combat sera ce grand Martel :

<sup>1</sup> N'oiront : n'entendront.

Qui, plein de gloire, et d'honneur immortel,  
 Perdra du tout par mille beaux trophées  
 Des Sarrasins les races étouffées,  
 Et des Français le nom victorieux,  
 Par sa prouesse, enverra jusqu'aux cieux.

« L'autre est Pepin, héritier de son père,  
 Tant en vertu qu'en fortune prospère,  
 Qui marîra la justice au harnois,  
 Et régira les siens par bonnes lois.  
 Lui, bas de corps, de cœur grand capitaine,  
 Par neuf conflits assaillant l'Aquitaine  
 De Gaifer occira les soudards;  
 Il rendra serf le prince des Lombards,  
 Domptant sous lui les forces d'Italie.  
 Rome, qui fut tant de fois assaillie,  
 Sera remise en son premier honneur;  
 Par lui le pape en deviendra seigneur,  
 Et des Français prendra son accroissance :  
 Tant le bon zèle aura lors de puissance!

« Par cent combats, par cent mille façons,  
 Doit renverser le peuple des Saxons,  
 Peuple guerrier, des François adversaire,  
 Et sous sa main le rendra tributaire.  
 La loi pendra sur son glaive pointu,  
 Craint de chacun : tant vaudra sa vertu  
 De la fortune heureuse accompagnée !  
 Sous lui faudra <sup>1</sup> de Clovis la lignée,  
 Si, qu'en perdant le sang très-ancien  
 Des premiers rois, fera naître le sien,  
 Donnant lumière à sa race nouvelle,  
 Par les hauts faits de sa dextre immortelle.  
 N'espère rien au monde de certain :

<sup>1</sup> Faudra : fera défaut.

Ainsi que vent tout coule de la main ;  
Enfant d'Hector, tout se change et rechange :  
Le temps nous fait , le temps même nous mange ;  
Princes et rois et leur race s'en vont ,  
De leurs trépas les autres se refont :  
Chose ne vit d'éternelle durée ,  
La vertu seule au monde est assurée! »

FIN DU QUATRIÈME LIVRE DE LA FRANCIADE.

L'AUTEUR PARLE

Si le roi Charles eût vécu ,  
J'eusse achevé ce long ouvrage :  
Sitôt que la mort l'eut vaincu ,  
Sa mort me vainquit le courage.

DE LUI-MÊME.

Les François qui mes vers liront ,  
S'ils ne sont et Grecs et Romains ,  
En lieu de ce livre, ils n'auront  
Qu'un pesant faix entre les mains.

FIN DU TOME PREMIER.





## TABLE DES MATIÈRES

### CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

---

	Pages.
Vie de P. de Ronsard.....	1
Au Roi.....	21
Sonnet de Joachim du Bellay, à P. de Ronsard.....	23
Sonnet de Cl. Garnier.....	24
Le premier livre des Amours de P. de Ronsard, consacré à Cas- sandre.....	27
Le second livre des Amours de P. de Ronsard, consacré à Marie des Marquets.....	67
Seconde partie, sur la mort de Marie.....	109
Les Vers d'Eurymédon et de Callirée.....	123
Sonnets de P. de Ronsard, pour Astrée.....	125
Le premier livre des Sonnets de P. de Ronsard, pour Hélène..	129
Le second livre des Sonnets de P. de Ronsard, pour Hélène..	135
Les Amours diverses. — A très-vertueux N. de Neufville, sei- gneur de Villeroy, secrétaire de Sa Majesté.....	149
Les Odes de P. de Ronsard. — Au roi Henry, deuxième de ce nom.....	157
Le premier livre des Odes.....	161
Le second livre des Odes.....	176
Le troisième livre des Odes.....	199
Le quatrième livre des Odes.....	245
Le cinquième livre des Odes.....	273
Préface sur la Franciade, touchant le poëme héroïque.....	317
Préface de la Franciade.....	343
Argument du premier livre de la Franciade, par Amadis Jamin, secrétaire de la chambre du roi.....	347
Le premier livre de la Franciade. — Au roi très-chrétien Charles, neuvième de ce nom.....	349
Argument du second livre.....	375

	Pages
Le second livre de la Franciade.....	377
Argument du troisième livre.....	413
Le troisième livre de la Franciade.....	413
Argument du quatrième livre.....	438
Le quatrième livre de la Franciade.....	441

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.



001641





2 vols.

4/17

358/55



